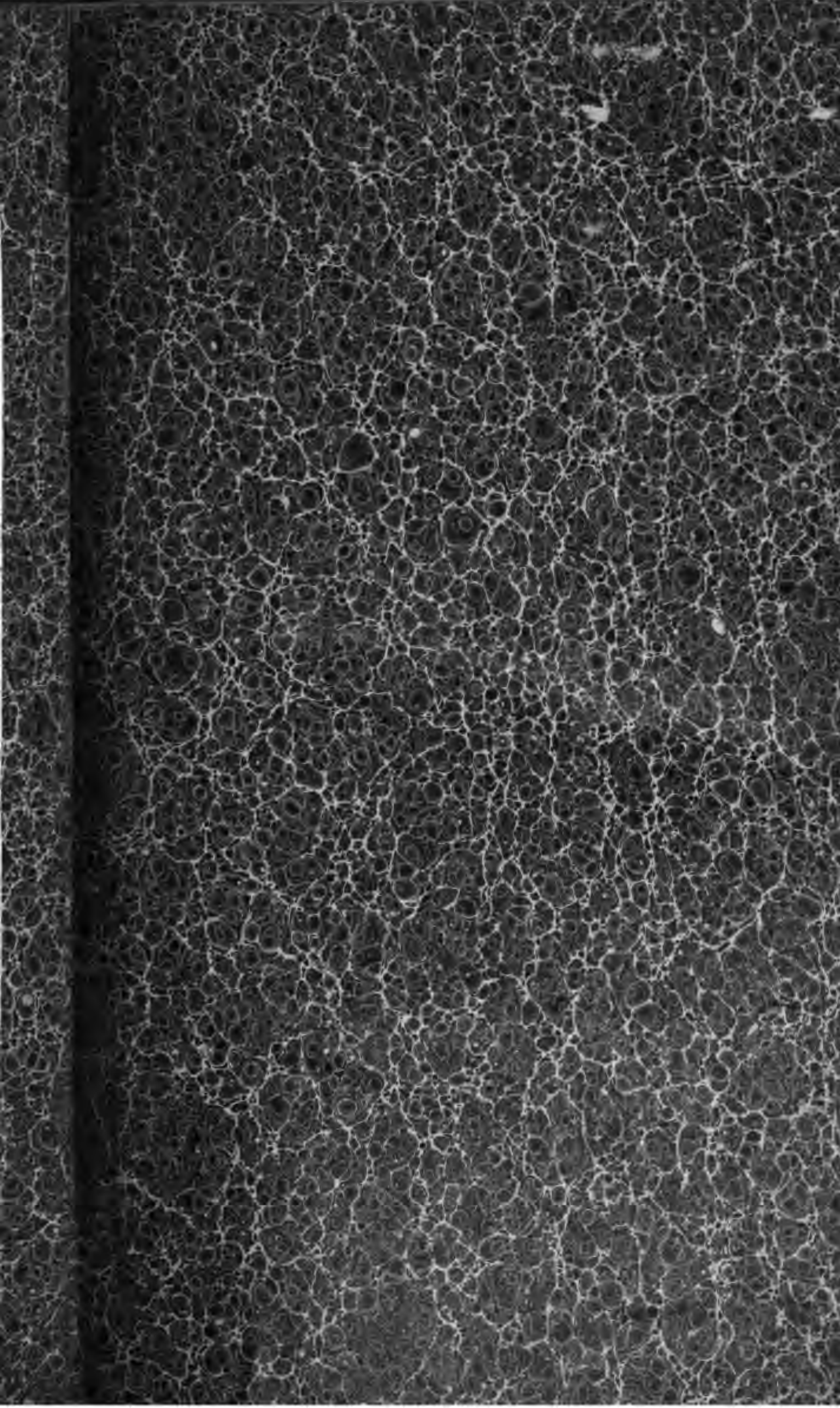

K2JR W


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES
SCIENCES, BELLES-LETTRES, ET ARTS,
FAISANT SUITE
A LA BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE,
Rédigée à Genève.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

Douzième année.

LITTÉRATURE.

A GENÈVE,
De l'Imprimerie de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.
ET A PARIS,
Chez BOSSANGE, père, Libraire de S. A. R. M.gr le Duc d'Orléans, rue de Richelieu, N.° 60.
1827.

1861, Nov. 22.

PHILOSOPHIE.

ESQUISSES DE PHILOSOPHIE MORALE, par M. DUGALD STEWART, traduit de l'anglais sur la quatrième édition par TH. JOUFFROY, ancien maître de conférences à l'école normale. *Paris*, chez A. Johanneau, Libraire-éditeur, rue du Coq Saint-Honoré, N.° 8, 1826. Un vol. in-8.° de 231 pages avec une préface de 152 pag.

(*Premier extrait*).

LES ouvrages de Dugald Stewart sont connus et appréciés de tous ceux qui s'occupent d'études philosophiques. Déjà plusieurs de ses écrits ont été traduits en français. Ses *Essais sur l'entendement humain* ont trouvé un interprète habile dans un des hommes dont s'honore le plus notre patrie, Mr. le Prof. Prèvost, qui réunissoit à une parfaite connoissance du sujet l'avantage d'être lié personnellement avec l'auteur. Mr. Farcy, ancien élève de l'école normale, vient de publier la traduction d'un nouveau volume de cet ouvrage, et enfin Mr. Jouffroy nous offre une version fidèle et élégante d'un des écrits de Dugald Stewart qui est le plus propre à faire connoître l'ensemble de

ses idées sur la philosophie morale. Ce livre, il est vrai, renferme plutôt des résultats que des recherches, car le principal objet de l'auteur à été de tracer une esquisse succincte de son cours pour faciliter les études de ceux qui le suivoient; mais, comme le dit Mr. Jouffroy, «ceux qui prendront cet ouvrage comme il doit être pris, c'est-à-dire comme un texte de méditations sur les points les plus importans de la science de l'homme, pourront seuls apprécier tout ce qu'il y a de sagesse, d'étendue, d'impartialité, de finesse et de force dans l'esprit du vénérable auteur de ces esquisses.»

Les *Fragmens philosophiques* publiés l'année dernière par Victor Cousin, renferment un article très-détaillé sur les *Esquisses de philosophie morale.* Nous recommandons cet excellent morceau à tous ceux qui désirent bien connoître l'ouvrage de Dugald Stewart. Les deux articles que nous nous proposons de donner sur le livre de Mr. Jouffroy, n'auront pour objet que l'examen de la préface, production très-remarquable en elle-même, et plus remarquable encore par sa liaison avec le développement actuel de la philosophie en France. Ce sujet exige quelques considérations préliminaires.

La première condition de succès pour toute doctrine philosophique, c'est qu'elle se lie de quelque manière à l'esprit du temps qui la voit naître. Ce n'est pas qu'elle doive flatter cet esprit, ou même simplement partager sa tendance; elle peut lui être opposée, elle peut même le combattre ouvertement, mais toujours faut-il que son point de départ soit pris dans l'ensemble d'opinons et d'idées sur lequel elle veut

exercer quelque action. Une doctrine qui ne sauroit se soumettre à cette condition, résultat nécessaire de la marche de l'esprit humain dans son développement progressif, une telle doctrine, contînt-elle la vérité même, resteroit sans effet sur l'opinion. Elle devroit se résoudre à demeurer ignorée jusqu'au moment où l'intelligence, par ses progrès, l'auroit atteint, pour ainsi dire, le même niveau, car, suivant l'heureuse expression de je ne sais quel auteur récent, « l'esprit humain veut bien marcher, mais non courir. »

Les écrivains qui ont tenté, à plusieurs reprises, de donner en France une direction nouvelle à la philosophie, se sont attachés surtout à combattre le matérialisme, qu'ils ont considéré comme la doctrine la plus généralement répandue, même encore de nos jours. Je ne sais si l'on n'a pas donné trop d'importance à ce système et à ses effets. Les matérialistes par théorie ont toujours été en très-petit nombre, car le matérialisme raisonné est aussi abstrait que l'idéalisme, et ne peut pas mieux devenir populaire. Quant au matérialisme pratique, qui est plutôt dans les mœurs que dans les idées, que l'on adopte, non point parce qu'il satisfait l'intelligence, mais parce qu'il flatte les passions, il sort entièrement du domaine de la science, et les raisonnemens métaphysiques ne sauroient l'atteindre. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est ailleurs qu'il faut chercher les adversaires, non-seulement des nouvelles doctrines, mais des sciences philosophiques en général, adversaires d'autant plus redoutables qu'ils s'appuient sur cinquante années de succès continus, et que les

vaste champ des applications positives et des résultats matériels leur offre un théâtre brillant qui est refusé aux paisibles travaux de la philosophie. On voit que nous voulons parler des naturalistes.

On conçoit aisément que l'habitude constante de porter sa pensée en dehors de soi-même pour l'observation des faits sensibles, doit affoiblir cette faculté de réflexion intérieure par laquelle l'esprit peut se contempler lui-même; comme aussi l'étude trop exclusive des abstractions émousse en nous le sens des réalités. Il résulte de là qu'il s'est élevé comme une barrière entre les deux grandes sphères de recherches de l'intelligence humaine, le monde extérieur et le monde intérieur, la nature et l'esprit. Que chacun exalte de préférence le genre de travaux dont il s'occupe, il n'y a rien là que de très-excusable; mais les naturalistes ont été plus loin. Glorieux de leurs progrès brillans et rapides, ils se sont habitués à ne voir de réalité que dans les résultats obtenus par leur méthode. A leurs yeux, sortir des faits matériels et sensibles pour entrer dans le domaine de l'intelligence, c'est passer du monde réel dans la région des ombres, où tout est vague et fantastique.

Cet esprit d'opposition est-il tellement fondé dans la nature qu'il doive durer toujours? C'est ce que nous ne saurions croire, à moins de désespérer des destinées futures de la science. Le principe d'unité qui dans l'Univers embrasse tous les êtres, qui fait concourir à la même fin les forces les plus contraires, qui lie de la manière la plus intime la matière à l'esprit et l'esprit à la ma-

tière, ce principe sans doute se montrera toujours plus à découvert dans l'ensemble de nos connoissances, à mesure que celles-ci prendront plus d'extension. Alors quelque vaste génie, embrassant à la fois les deux sphères de la science, démontrera leur dépendance réciproque, et les ramènera ainsi à l'unité.

Dans l'état actuel de nos connoissances, nous sommes certes bien loin encore d'un aussi beau résultat, mais ce seroit faire un grand pas sans doute que d'obtenir des naturalistes un peu de tolérance pour les travaux de la philosophie. Il importeroit donc de leur montrer que la certitude n'est pas exclusivement de leur domaine, qu'il y a d'autres faits que les faits matériels, d'autres vérités que les vérités d'expérience, une autre méthode que celle de l'observation par les sens. Telle est la tâche que Mr. Jouffroy s'est proposée, et qu'il a remplie de la manière la plus heureuse. Voici comment il s'explique lui-même sur la nature et le but de son travail.

«L'étude exclusivement heureuse des sciences naturelles dans ces cinquante dernières années, a accrédité parmi nous l'opinion qu'il n'y a de *faits* réels, ou du moins qui soient susceptibles d'être constatés avec certitude, que ceux qui tombent sous les sens.»

«En rapprochant cette opinion du principe de Bacon, que tout ce que nous pouvons savoir de la réalité se borne à la connoissance des phénomènes par lesquels elle se manifeste à nous et aux inductions qu'il est possible d'en tirer, on arrive à cette

première conséquence, que la science de la réalité se réduit aux *faits sensibles* et aux inductions qui en dérivent, et à cette autre, que les sciences naturelles sont les seules possibles, ou du moins les seules qui soient susceptibles de certitude. »

« A quelques dissidences près, et qui ne sont pas de vieille date, cette doctrine est aujourd'hui universellement admise parmi ceux qui cultivent les sciences naturelles. Ils en ont déduit deux opinions distinctes, mais également fausses, sur les sciences philosophiques. »

« Les uns, prenant pour accordé que les questions philosophiques ne sont pas de nature à trouver leur solution dans les faits sensibles, en ont conclu, sans hésiter, qu'elles étoient insolubles, et, par la sublimité même de leur objet, éternellement livrées aux caprices de l'opinion. En conséquence, ils ont rayé les sciences philosophiques du catalogue des sciences, et les ont méprisées et rejetées. »

« Les autres tirant une conséquence différente de la doctrine commune, ont essayé de résoudre les questions philosophiques par les données de l'observation sensible, ou, en d'autres termes, de construire les sciences philosophiques sur les mêmes bases que les sciences naturelles. C'est ainsi qu'entre les mains de certains hommes, les phénomènes physiologiques sont devenus le point de départ de l'idéologie, de la morale, du droit politique, de la science religieuse, et de la philosophie du beau. »

« Les uns et les autres ont trouvé dans leur opinion

sur les sciences philosophiques; une explication du peu de progrès de ces sciences : ceux-là en niant qu'elles pussent devenir des sciences; ceux-ci en affirmant qu'on ne s'y étoit pas encore pris de la bonne manière pour les élever à cette dignité.»

«Les sciences naturelles ayant prouvé leur certitude par des résultats aussi magnifiques qu'incontestables, les savans qui les cultivent sont aujourd'hui les arbitres de l'opinion. Leurs sentimens sur les sciences philosophiques sont donc devenus populaires, en sorte que le public de notre époque pense avec eux qu'il n'y a de certain que les faits qui tombent sous les sens, et qu'il faut de deux choses l'une, ou que les questions philosophiques soient résolues par des faits de cette nature, ou qu'elles demeurent éternellement indécises.»

«Voilà où en est parmi nous l'opinion publique sur les sciences philosophiques. Voici maintenant ce que nous pensons.»

«Nous admettons pleinement avec Bacon, que tout ce que nous pouvons connoître de la réalité se réduit à des faits que nous observons, et à des inductions tirées de ces faits sur la partie de la réalité qui échappe à notre observation. Nous ajouterons même, pour être plus complets, que nous tirons ces inductions au moyen d'un certain nombre de vérités ou axiomes primitifs qui nous révèlent ce que nous ne voyons pas dans ce que nous voyons, et sans lesquels nous n'irions jamais au-delà des faits observés. Nous sommes si convaincus de la vérité de cette doc-

trine, que nous ne l'admettons pas parce qu'elle est de Bacon, mais uniquement parce qu'elle représente elle-même un fait incontestable de l'intelligence humaine. »

«Nous sommes donc d'accord sur le premier point avec les naturalistes; mais nous ne croyons pas avec eux, qu'il n'y ait de faits que ceux qui tombent sous les sens. Nous croyons qu'il y a des faits d'une autre nature, qui ne sont point visibles à l'œil, point tangibles à la main, que le microscope ni le scalpel ne peuvent atteindre, si parfaits qu'on les suppose, qui échappent également au goût, à l'odorat et à l'ouïe, et qui cependant sont très-observables, et très-susceptibles d'être constatés avec une absolue certitude. »

«Admettant des faits d'une autre nature que les faits sensibles, nous sommes forcés d'admettre aussi une autre observation que celle qui s'opère par les sens. Nous reconnoissons donc deux espèces d'observations comme nous reconnoissons deux espèces de faits. »

«Dès-lors nous ne sommes point réduits à accepter la maxime des naturalistes, qu'il n'y a de certain que les faits sensibles et les inductions qu'on en peut tirer, ni sa traduction immédiate, que toute la science humaine se réduit aux faits sensibles et aux inductions qu'on en peut tirer, ni enfin sa traduction plus éloignée que les sciences naturelles sont les seules sciences possibles. »

«Nous ne sommes point forcés non plus de croire, avec eux, ou que les sciences philosophiques ne sont

point des sciences, si elles ne peuvent avoir pour point de départ des faits sensibles, ou qu'elles ne peuvent devenir des sciences qu'en résolvant, par des faits sensibles les questions qu'elles embrassent, c'est-à-dire en devenant aussi des sciences naturelles. »

«Nous croyons, il est vrai, que les sciences philosophiques ne méritent point encore le titre de *sciences*, parce qu'elles sont encore livrées à cet esprit de système auquel échappent à peine la plupart des sciences naturelles; mais nous croyons qu'elles sont susceptibles de devenir des sciences, et des sciences aussi certaines que les sciences naturelles. »

«Nous ne pensons pas, néanmoins, que pour devenir de véritables sciences, elles doivent chercher leurs bases dans les faits sensibles; car leurs bases ne sont pas plus dans les faits sensibles, que les bases de la chimie ne sont dans les faits astronomiques. »

«Les questions philosophiques ne se rapportant pas à la réalité sensible, elles ne peuvent être résolues par des faits sensibles; mais la réalité qui tombe sous les yeux n'est pas, comme le pensent les naturalistes, toute la réalité; il en est une autre qu'ils oublient, et à laquelle, précisément, se rapportent les questions philosophiques. Cette autre réalité n'est pas moins observable que la réalité sensible, quoiqu'elle le soit d'une autre manière; on y découvre des faits d'une autre espèce que les faits sensibles, et dans lesquels les questions philosophiques trouvent leur solution naturelle; et comme ces faits sont aussi certains que les

faits sensibles, et que rien n'empêche d'en tirer des inductions aussi rigoureuses, les sciences philosophiques sont susceptibles d'une aussi grande certitude que les sciences naturelles.»

«L'erreur des naturalistes est de méconnoître cette autre réalité et cette autre série de faits, que les mains ni les yeux ne rencontrent point et ne peuvent atteindre : c'est là ce qui les rend injustes et faux, quand ils raisonnent des sciences philosophiques. L'erreur des philosophes est d'avoir négligé l'observation de ces faits, et de n'avoir pas suffisamment compris que tout ce qu'on peut apprendre de certain sur les questions philosophiques s'y trouve, et ne se trouve point ailleurs ; c'est là ce qui a retenu dans le berceau et discrédité les sciences philosophiques. »

«Il seroit donc important, pour détruire les préjugés des naturalistes et du public, contre les sciences philosophiques, de montrer qu'il y a une autre réalité et d'autres faits que la réalité et les faits sensibles ; et pour mettre enfin la philosophie et les philosophes dans les voies de la certitude et de la science, de faire voir que toutes les questions philosophiques dont la solution est possible, sont, en dernière analyse, des questions de faits, comme les questions naturelles, et qui sont exclusivement, comme elles, de la compétence de l'observation et de l'induction. Le plus grand service que l'on pût rendre en France aux sciences philosophiques consisteroit, selon nous, à mettre en lumière ces deux vérités. »

M. Jouffroy annonce qu'il ne s'occupera que de la

première partie de cette tâche, et qu'il cherchera « à mettre en évidence cette vérité, méconnue par les naturalistes, qu'il y a pour l'intelligence humaine un ordre de phénomènes dont la conscience est le théâtre, qui sont tout aussi réels, tout aussi incontestables à ses yeux que les phénomènes sensibles, quoique d'une autre nature. »

Nous avons cité en entier le morceau qu'on vient de lire parce qu'il donne une idée parfaitement nette du travail de Mr. Jouffroy. Nous aurions sans doute quelques objections à présenter sur plusieurs points, mais nous les renvoyons à notre second article qui sera spécialement destiné à l'examen critique de la préface dans son ensemble. Nous nous attacherons exclusivement, dans ce premier morceau, à donner une analyse complète, quoique succincte, de cet excellent travail.

Mr. Jouffroy s'occupe d'abord *des phénomènes intérieurs et de la possibilité de constater leurs lois*. Un fait qu'il est impossible de méconnoître, mais que nous remarquons peu à cause de la constante habitude que nous en avons, c'est que nous sommes incessamment informés de ce qui se passe au-dedans de nous. Quoique fasse notre intelligence, quoiqu'éprouve notre sensibilité, quoiqu'agite et résolve notre volonté, nous en sommes instruits à l'instant même, nous en avons conscience, et cette perception intérieure est accompagnée d'un sentiment profond de conviction et de certitude. Il est évident que cette vue intérieure n'est point l'œuvre des sens; et cependant son autorité est égale à celle de la perception sensible. Ce que nous voyons, ce que

nous touchons, ne nous paroît pas d'une réalité plus certaine que les faits dont nous avons la conscience.

En effet, le principe intelligent est *un* de sa nature. Nous sentons distinctement qu'il n'y a pas en nous une intelligence pour percevoir les choses extérieures et une autre pour sentir les phénomènes intérieurs. Ce sont là des attributions différentes d'un même principe, qui tantôt perçoit par les sens et tantôt par la conscience. Si donc notre intelligence se fie à elle-même quand elle regarde au-dehors, pourquoi ne s'y fieroit-elle pas également quand elle regarde au-dedans? L'intelligence a par conséquent deux vues distinctes, et d'une égale autorité, l'une sur le dehors par l'intermédiaire des sens, l'autre sur elle-même et les faits qui se passent dans le for intérieur, sans aucun intermédiaire. La première est l'*observation sensible*, la seconde est l'*observation interne*, la *conscience* ou le *sens intime*.

Il est à remarquer que ces deux vues, ou ces deux modes d'observation ont chacun leur sphère spéciale, de sorte que les sens ne peuvent pénétrer dans la sphère de la conscience, ni la conscience dans la sphère des sens.

La *sensation*, par exemple, se compose de deux parties distinctes : de l'impression matérielle produite sur l'un de nos organes, et du sentiment ou de l'idée que cette impression réveille en nous. L'action de la cause extérieure sur l'organe, et la transmission de cette action au cerveau par les nerfs, sont une donnée de l'observation sensible, mais celle-ci ne sauroit en aucune

manière percevoir le sentiment ou l'idée qui accompagne la sensation. La conscience au contraire, sent le plaisir ou la douleur, elle perçoit l'idée, mais rien ne lui fait connoître ni l'organe, ni le nerf, ni la manière dont ils transmettent l'impression extérieure. Pour étudier le phénomène de la sensation, il faut donc consulter également l'observation interne et l'observation sensible : une seule seroit insuffisante.

La différence de nature des faits sensibles et des faits de conscience, explique d'elle-même la nécessité de deux modes distincts d'observation. La conscience est le sentiment que le principe intelligent a de lui-même et des modifications qu'il subit. Ce principe ne sent donc que les phénomènes qui se produisent en lui. Il a la conscience du plaisir ou de la douleur, de ses pensées et de sa volonté, parce que c'est lui qui jouit ou qui souffre, qui pense et qui veut ; mais il n'a pas conscience de la contraction musculaire, de la digestion, de la circulation du sang, parce que c'est le muscle qui se contracte, l'estomac qui digère, le sang qui circule, et non pas lui. Ces phénomènes, bien qu'ils se passent dans le corps, sont extérieurs au principe intelligent, au *moi* véritable. D'un autre côté, les faits de conscience n'ayant aucun des caractères qui distinguent les phénomènes sensibles, tels que les couleurs, les formes, l'étendue, le mouvement, etc., ne sauroient être perçus par les sens, et il est impossible que les physiologistes les atteignent jamais par l'observation extérieure.

Non-seulement les faits de conscience, quoique

d'une nature différente que les faits sensible, ont tout autant de réalité, mais leur observation est soumise aux mêmes lois et n'offre pas plus de difficultés que celle des faits extérieurs.

La seule chose, en effet, qui distingue le naturaliste du paysan dans l'observation des faits extérieurs, c'est que le premier les suit avec attention, tandis que l'autre les voit sans les regarder. Il en est de même des phénomènes de conscience. Il faut une attention persévérante et soutenue pour les comprendre. Tout homme a une notion plus ou moins vague de chacun de ces phénomènes : il n'ignore pas ce que c'est que sentir, vouloir, désirer, connoître, croire ; cependant il n'a pas plus une idée précise de ces phénomènes qu'il a mille fois éprouvés, que le bourgeois de Paris du phénomène de la combustion, quoiqu'il ait mille fois vu s'enflammer la mèche de sa bougie, ou se réduire en cendre le bois de son foyer. Ce qu'il faut remarquer c'est qu'en général l'homme est plus porté à diriger son attention sur les choses extérieures que sur ce qui se passe en lui. Cette disposition expliqueroit peut-être l'oubli dans lequel on a laissé si long-temps les faits de conscience, mais elle ne prouve rien contre la possibilité de les observer.

Mr. Jouffroy trace ensuite la méthode à suivre dans l'étude des faits internes. Cette méthode consiste non-seulement à observer, mais à expérimenter, non-seulement à surprendre la nature dans ses opérations, mais à l'interroger et à la forcer à répondre. Il faut en un mot appliquer à cette étude, dans toute leur rigueur, les principes qui ont fait faire tant de progrès aux scien-

ces

ces naturelles. A mesure que l'on connoîtra mieux les phénomènes intérieurs, on les verra se classer et se coordonner sous des lois constantes et générales. Alors, et seulement alors, on pourra en tirer des inductions sur les problèmes intéressans de la philosophie ; mais, en attendant, il faut savoir se résoudre à renoncer aux questions de théorie, et se borner strictement à une observation complète et impartiale des faits internes.

Après avoir établi la possibilité d'une science des phénomènes de l'esprit, Mr. Jouffroy cherche à prouver que ces phénomènes, une fois bien étudiés, peuvent se démontrer et se transmettre aussi bien que les faits sensibles. C'est là, en effet, une condition nécessaire pour que l'étude des faits internes puisse sortir de l'esprit de l'observateur, prendre pied au dehors, et acquérir aux yeux des autres cette autorité sans laquelle il n'est point de science. Ce sujet est traité d'une manière très-lumineuse dans le second chapitre de la préface, intitulé : *de la transmission et de la démonstration des notions de conscience.* Nous passons rapidement sur cette partie de la préface pour pouvoir nous arrêter plus long-temps aux deux derniers chapitres, qui sont d'un haut intérêt.

Le chapitre troisième traite *des sentimens des physiologistes sur les faits de conscience.* Les physiologistes, par la nature même de leurs travaux, ont été amenés à s'occuper des phénomènes de conscience. Leurs recherches, en effet, devoient les conduire à chaque instant sur cette mystérieuse limite qui sépare la matière

de l'esprit, et l'impossibilité de rendre raison de certains phénomènes de l'organisme sans recourir à l'action d'un autre principe que la matière, les a forcés à reconnoître la réalité des faits de conscience. Il est curieux de voir, avec Mr. Jouffroy, comment ils en sont venus à se mettre sur ce point en contradiction avec le reste des naturalistes, et comment ils sont guidés dans leur méthode même par un principe abstrait, par un axiome antérieur à leurs recherches, qu'ils suivent par instinct, mais dont ils ne se rendent point compte. Ce principe est celui des circonstances constitutives ou des élémens intégrans et nécessaires de tout phénomène.

L'étude d'un phénomène, ou, suivant l'expression des physiologistes, d'une *fonction* quelconque de la vie consiste, pour eux, dans la recherche de cinq circonstances principales : « 1.° l'organe qui est le principe du phénomène; 2.° l'occasion excitante qui détermine l'organe à produire le phénomène; 3.° l'opération par laquelle le phénomène est produit; 4.° le phénomène lui-même; 5.° la cause finale ou, le but pour lequel le phénomène est produit. Ainsi, dans le phénomène de la mastication, par exemple, qui est du petit nombre de ceux que l'on connoît dans toutes leurs parties, la bouche, la langue, les mâchoires avec les muscles qui les soulèvent, constituent l'appareil organique ou l'organe de la fonction ; la faim, la volonté, la présence des alimens sont les occasions excitantes et déterminantes de la fonction; le broiement des alimens, à l'aide de la langue et des dents, est l'opération; le

phénomène proprement dit est le changement d'état des alimens qui, après l'opération se trouvent triturés et imbus de salive; le but du phénomène est immédiatement la possibité d'avaler les alimens, ultérieurement celle de les digérer, et finalement la nutrition du corps. »

Tant que ces cinq circonstances ne sont pas déterminées, les physiologistes ne croient pas avoir une idée complète de la fonction, et c'est ce qui a lieu pour la plupart des fonctions vitales; mais dès que toutes ces circonstances sont déterminées, les physiologistes estiment que la fonction est complètement connue, et que toute recherche ultérieure seroit inutile. Lorsqu'aucun des élémens d'une fonction n'est connu, on ne peut pas même soupçonner son existence; mais dès qu'une seule des circonstances est donnée, on peut en inférer avec certitude l'existence de toutes les autres: il ne s'agit plus alors que de les découvrir et de les déterminer. L'autorité de ce principe est telle, que quand même l'observation ne parviendroit pas à découvrir toutes les circonstances d'une fonction, les physiologistes n'en seroient pas moins assurés que ces circonstances existent.

D'où vient donc aux physiologistes cette notion des circonstances constitutives de tout phénomène vital? Ce n'est pas de la physiologie elle-même, puisque c'est en vertu de cette notion qu'ils procèdent pour déterminer les phénomènes physiologiques Ce ne peut être d'ailleurs l'expérience que tel ou tel phénomène renferme ces cinq circonstances constitutives, qui lui ait

donné naissance; car de ce qu'on les auroit observées dans un ou plusieurs phénomènes, il ne s'en suivroit pas qu'elles dussent se rencontrer dans tous. Cette notion ne dérive donc ni de la physiologie, ni de l'expérience; elle est plus vieille dans l'esprit des physiologistes que la physiologie elle-même. Il faut y voir un de ces axiomes évidens par eux-mêmes, qui se trouvent on ne sait comment dans l'intelligence de tous les hommes, et qui nous révèlent avec une certitude que nous ne songeons ni à examiner, ni à contester, des vérités que nous n'avons jamais apprises, et que nous ne pourrons jamais vérifier.

Le principe des élémens constitutifs de toute fonction, est, en effet, un axiome dont l'autorité ne se borne pas à la physiologie, mais s'étend à tous les phénomènes de la nature. Tout changement a nécessairement une cause à nos yeux, nous sommes assurés que cette cause agit d'une certaine manière pour produire son effet, nous sommes convaincus encore que cette cause n'agit pas à propos de rien. Tout ce qui arrive a pour nous non-seulement une *cause* mais une *fin*, non-seulement une *fin* mais une *raison* d'arriver, en sorte que l'idée de *changement* ou de *phénomène* entraîne nécessairement après elle celles de *cause*, d'*opération*, de *but* et de *raison suffisante*. Aucune de ces idées ne sauroit être détachée des autres; l'une ne vient pas qu'elles ne viennent toutes; elles forment ensemble l'idée complète de la production d'un phénomène. Telle est la conception naturelle qui constitue le principe de la méthode des physiologistes, avec cette seule dif-

férence, qu'ils voient la cause dans l'organe, ou dans la partie du corps qui est le théâtre de la production du phénomène. Nous verrons bientôt quelles sont les conséquences de cette opinion.

Ce qui est vrai de l'étude de chaque fonction, est vrai de l'étude de la vie elle-même, qui se compose de toutes les fonctions particulières. On s'est aperçu de tout temps que l'homme se conserve, qu'il se reproduit, et qu'il est en relation avec les choses extérieures, on a cherché comment ces phénomènes se produisent, et l'étude des fonctions de *nutrition*, de *reproduction* et de *relation* a commencé. On a reconnu bientôt que ces fonctions générales se subdivisoient en fonctions particulières qu'il falloit observer en détail. C'est là qu'en est la science. Elle étudie les fonctions particulières pour arriver à comprendre les fonctions générales. Elle sera finie quand les fonctions particulières étant déterminées, et leur harmonie découverte, les fonctions générales seront comprises, et quand l'harmonie des fonctions générales étant conçue, l'énigme de la vie elle-même sera expliquée.

On comprendra maintenant sans peine qu'en suivant cette marche, les physiologistes ont dû rencontrer sur leur chemin des faits de conscience. En effet, l'étude des trois grandes fonctions de la vie leur a révélé une différence essentielle entre ces phénomènes. La *nutrition* et la *reproduction* sont, à peu de chose près, indépendantes du principe intelligent et volontaire. Ces fonctions se composent, presqu'en entier, de faits matériels que nous découvrons par l'observation

sensible. Dans les phénomènes de *relation*, au contraire, le principe intelligent et volontaire intervient sans cesse. Dans la sensation, c'est lui qui sent, dans la perception, c'est lui qui perçoit, dans l'action volontaire, c'est lui qui veut. La perception, la volonté, l'idée, sont des élémens intégrans de tout phénomène de relation, et ces élémens ne tombent point sous l'observation sensible. Bien plus, ces élémens ont été les premières données, le point de départ des recherches physiologiques sur les fonctions de relation. Long-temps avant de connoître le rôle que jouent les nerfs, les muscles et le cerveau, dans la production de la sensation, de l'idée et du mouvement volontaire, nous savions fort bien que nous étions doués de la faculté de sentir, de penser et de vouloir.

Les faits de conscience se trouvent donc tellement impliqués dans les fonctions de relation, qu'il est impossible de concevoir ces fonctions d'une manière complète, et même de s'en former une idée, si l'on ne tient point compte de ces faits. Il est donc facile de comprendre comment les physiologistes ont été forcés de les admettre, bien qu'ils ne tombent ni sous le scalpel, ni sous le microscope. En les rejetant, ils auroient nié aussi les fonctions de relation, et se seroient exposés aux contradictions les plus étranges. Les faits de conscience une fois acceptés, il falloit reconnoître qu'ils sont d'une autre nature et autrement perçus que les faits sensibles; il falloit donc admettre deux ordres de faits également réels, et deux modes d'observation également possibles. Les physiologistes

ont adopté toutes ces conséquences, et on les trouve, pour la plupart, explicitement exprimées dans les traités modernes de physiologie. On a donc le droit d'espérer que cet exemple sera suivi par les autres naturalistes, et qu'ils reviendront bientôt d'une opinion qu'ils ont adoptée sans examen, et qu'ils ne conservent que par habitude.

Nous arrivons enfin au dernier chapitre, intitulé *Du principe des phénomènes de conscience.* Ce chapitre nous paroît à la fois le plus intéressant et le plus important de tous ceux de la préface, soit par la nature même de son sujet, soit par la lumière qu'il jette sur l'ensemble des idées de Mr. Jouffroy et sur les doctrines des physiologistes.

Après avoir établi qu'il y a en nous des faits d'une autre nature que les faits sensibles, on est conduit à se demander s'il n'y auroit pas aussi en nous une réalité d'une autre nature que la réalité sensible, une *ame* en un mot, distincte du corps, et à laquelle tous les faits de conscience se rapporteroient comme à leur principe. Mr. Jouffroy pense que cette question, très-importante en elle-même, n'intéresse en rien les principes posés ci-dessus, et que, soit qu'on admette une *ame*, soit que l'on rapporte au cerveau ou à tout autre organe les phénomènes de conscience, il n'en reste pas moins vrai que ces phénomènes existent, et qu'il faut les observer pour connoître la nature humaine. La science des faits intérieurs, aussi bien que celle des faits physiologiques, est indépendante de l'opinion que l'on peut avoir sur cette ques-

tion. On auroit donc tort d'attaquer la certitude de la science des faits internes en objectant l'incertitude de la question de leur principe. Les métaphysiciens et les physiologistes pourroient fort bien différer d'avis sur cette question, et se trouver d'accord sur la nature des phénomènes de conscience.

Au fait, la dissidence sur le problème de l'existence de l'*ame*, est moindre qu'on ne le pense, entre les métaphysiciens et les physiologistes. Les premiers affirment qu'il y a dans l'homme quelque chose qui a la propriété de sentir, de vouloir, de connoître, de penser. Les seconds ne nient pas ces faits, seulement ils les rapportent au cerveau comme à leur cause; et pourquoi? parce que leurs expériences leur ont démontré que les nerfs, les conducteurs des sensations et les instrumens de la volonté, aboutissent au cerveau ou en partent, et de plus, qu'en faisant subir au cerveau certaines altérations, on altère ou même on suspend les différentes propriétés dont il s'agit. Ces faits étant également évidens pour les métaphysiciens, ceux-ci avouent que dans l'homme, tel qu'il est, la production des phénomènes de conscience dépend du cerveau. A quoi se réduit la différence? à ce que les physiologistes disent que c'est le cerveau qui est le sujet ou le principe de ces phénomènes, tandis que les métaphysiciens soutiennent que ce sujet ou ce principe est distinct du cerveau, bien que le cerveau soit actuellement la condition indispensable des modifications de ce principe, et l'instrument nécessaire de ses actes.

Les métaphysiciens et les physiologistes sont donc parfaitement d'accord sur tout ce qui est d'observation, et la dissidence ne se montre que là où cessent les faits et les inductions rigoureuses qu'on peut en tirer, que là où commencent les hypothèses. Il étoit tout simple que les physiologistes, accoutumés à identifier les organes et les causes, et à rapporter chaque phénomène à la partie qui le produit, ne fissent pas d'exception pour les phénomènes de conscience. Il étoit naturel aussi que les métaphysiciens ne voyant dans la conscience ni organe, ni condition matérielle, en attribuassent les faits à un principe de même nature.

Mr. Jouffroy s'attache ensuite plus particulièrement à faire voir ce qu'il y a d'hypothétique dans l'opinion des physiologistes. Mr. Magendie, dans son *Précis élémentaire de physiologie* (T. I. p. 175, 2[de] édit.) s'exprime ainsi: « Le physiologiste reçoit de la religion la « croyance consolatrice de l'existence de l'ame ; mais « la sévérité de langage et de logique que comporte « maintenant la science, exige que nous traitions de « l'intelligence comme si elle étoit le résultat d'un organe. » — « Pour que la sévérité de logique que comporte la science, exigeât une pareille chose, dit Mr. Jouffroy, il faudroit, ou que la production des phénomènes intellectuels par un organe ne fût pas une hypothèse, ou, tout au moins, qu'elle fût une hypothèse plus claire, plus vraisemblable, plus conforme aux faits que la supposition contraire. » Puis il combat cette hypothèse par les considérations suivantes que nous donnons en abrégé.

1.° Attribuer à un appareil organique quelconque la vertu de produire certains phénomènes, c'est lui attribuer une faculté que nous ne découvrons pas en lui, et que nous ne saurions y découvrir. Nous voyons bien, par l'expérience, qu'il y a une dépendance entre l'appareil organique et la production du phénomène; mais, comme cette dépendance existeroit également, si cet appareil, au lieu d'être le principe de cette production, n'en étoit que l'instrument, il est impossible d'assigner une raison de préférer la première supposition à la seconde. L'opinion qui identifie la cause d'un phénomène avec son organe n'est donc qu'une explication arbitraire : loin d'être prouvée pour le cerveau, elle ne l'est pour aucun organe du corps humain.

2.° L'observation ne découvre dans le cerveau, comme dans tout autre organe, qu'un amas de particules matérielles, arrangées d'une certaine manière. Comment cet amas de particules matérielles est-il capable de produire quelque chose? C'est ce que les physiologistes ne comprennent pas du tout; ils ont une idée de l'appareil organique, ils n'en ont aucune de sa vertu productive. Le mot *organe*, employé pour désigner la cause de certains phénomènes, ne laisse pas dans l'esprit une idée plus nette de cette cause que le mot *ame;* ces deux mots désignent également une cause inconnue qu'ils n'expliquent ni l'un, ni l'autre.

3.° L'usage que nous faisons de certains instrumens, de certaines machines, ou la manière dont nous appliquons les forces naturelles, nous font concevoir l'hypothèse d'une force servie par des organes. Mais nous

ne pouvons point comprendre comment des parties matérielles qui n'ont par elles-mêmes ni la propriété de digérer, ni celle de penser, peuvent constituer, par le seul mode de leur agrégation des forces digestives et pensantes. Hypothèse pour hypothèse, la première est la plus intelligible.

4.° Nous voyons que les organes des sens et les nerfs sont indispensables à la sensation et à la perception, et cependant ce ne sont que des instrumens qui, par eux-mêmes ne sauroient ni sentir, ni connoître. De même les nerfs, les muscles et les membres sont les instrumens des mouvemens volontaires; et cependant n'ont point de volonté. Il est donc naturel de concevoir par analogie que le cerveau, quoiqu'indispensable à la production de la pensée, de la sensation, de la volonté, n'est lui-même qu'un instrument. Cette considération fait tomber le principal raisonnement sur lequel s'appuyent ceux qui veulent voir dans le cerveau le principe de la volonté, de l'intelligence, etc., raisonnement qui se fonde sur le fait que le cerveau est indispensable à la production de ces phénomènes. Ce raisonnement n'est pas plus conluant pour le cerveau qu'il ne l'est pour les nerfs, les muscles et les membres.

5.° On parvient par différentes altérations au cerveau, à nous enlever, l'une après l'autre, toutes nos sensations, toutes nos perceptions, tous nos mouvemens volontaires, et même la direction du mouvement. Quelques maladies produisent les mêmes effets. Mais aucune maladie, aucune opération, n'est encore parve-

nue à supprimer en nous la volonté. Cela s'explique très-bien dans l'hypothèse des métaphysiciens, mais non dans celle des physiologistes. D'une part, les sensations et les perceptions nous viennent du dehors : si l'on supprime les intermédiaires, on doit les intercepter ; d'autre part, pour exécuter et diriger les mouvemens volontaires, il faut des instrumens, et des instrumens dociles, qui ne soient pas désorganisés ; mais pour vouloir il ne faut rien, et si le principe volontaire est distinct du cerveau, aucune opération sur le cerveau ne doit avoir l'effet de l'abolir en nous. Que si, au contraire, l'organe lui-même est le principe volontaire, en altérant l'organe, on doit altérer ou supprimer la faculté volontaire, et il seroit étonnant qu'aucune maladie, aucune opération, n'eût encore produit ce résultat. L'hypothèse des physiologistes n'est donc pas même la plus vraisemblable.

«D'après tout ce qui précède,« continue Mr. Jouffroy, » il nous semble que la rigueur scientifique n'exigeoit point du tout que Mr. Magendie considérât les phénomènes de l'intelligence comme les résultats d'un organe. Elle l'exigeoit d'autant moins, qu'avant d'écrire la phrase que nous avons citée, l'habile physiologiste venoit d'écrire la suivante :

«L'intelligence de l'homme se compose de phéno-
« mènes tellement différens de tout ce que présente
« d'ailleurs la nature, qu'on les rapporte à un être par-
« ticulier que l'on regarde comme une émanation di-
« vine, et dont le premier attribut est l'immortalité.»
Ce que l'auteur, dans cette phrase, affirme des phé-

nomènes de l'intelligence, est également vrai de ceux de la volonté, de ceux de la sensibilité, et de tous les faits de conscience sans exception, puisque tous sont également dépourvus des attributs qui distinguent les phénomènes matériels, et qui les rendent perceptibles aux sens. Or, cette différence de nature admise entre les faits de conscience et les faits sensibles, nous ne voyons pas pourquoi la sévérité de logique que la science comporte, exige si impérieusement que l'on rapporte à des principes de même nature ces faits de natures différentes. S'il n'y a rien de commun entre le phénomène de la digestion et celui de la pensée, en supposant qu'il soit prouvé que le premier dérive d'un organe matériel, s'ensuit-il nécessairement que le second en dérive aussi? La logique qui a de pareilles exigences n'est en vérité pas de notre connoissance. »

Mr. Jouffroy insiste ensuite sur la nécessité de considérer la question du principe des phénomènes intérieurs comme encore indécise, scientifiquement parlant, puis il se demande d'où viendra la lumière. La réponse est toute naturelle : il faut chercher la solution de ce problème dans l'étude, trop négligée jusqu'ici, des faits de conscience, et non point dans la physiologie, qui ne sauroit fournir de données que pour les faits matériels et sensibles. « Mr. Magendie, ajoute notre auteur, regrette que la physiologie n'ait point encore embrassé les problèmes de l'idéologie ; il désespère de cette dernière science, tant que les physiologistes ne daigneront pas s'en occuper. Mais n'y a-t-il pas une méprise

dans cette vue charitable ? Sans doute il seroit à souhaiter que la science des faits de conscience fut cultivée avec la même ardeur et les mêmes méthodes que celle des phénomènes de la vie ; mais à moins que les physiologistes n'abandonnent le scapel et le microscope pour la conscience, ils ne découvriront pas les lois des faits internes : et le jour où ils les abandonneront, ils cesseront d'être physiologistes. Assurément encore nous désirons que les physiologistes soient en même temps métaphysiciens, et réciproquement ; c'est notre vœu le plus ardent, et le mieux entendu qu'on puisse former dans les intérêts de la science de l'homme ; mais cette alliance de la physiologie et de la métaphysique ne confondra pas leurs attributions ; il y aura toujours dans la nature humaine deux ordres de faits, qu'il faudra toujours observer de deux manières différentes, et dont l'étude restera toujours distincte dans la science de l'homme. Il y aura toujours, par conséquent, certaines questions qui se rattacheront à l'étude des faits de conscience plus particulièrement qu'à celle des faits physiologiques, et de ce nombre sera toujours la question du principe des faits de conscience ».

« Il est donc évident que si l'on peut parvenir à résoudre cette question, la science des faits de conscience est la route ; mais il ne l'est pas moins que, dans l'état actuel de cette science, cette question est prématurée ».

« Il faut donc laisser dormir encore quelque temps ce problème très-ultérieur de sa nature, qui a de l'importance relativement à notre immortalité, mais qui n'intéresse nullement l'étude des faits internes ; la

science n'est pas en mesure pour l'aborder. Il n'y a jusqu'ici qu'une chose démontrée, et dont conviennent les deux partis, c'est que les phénomènes de conscience sont d'une nature à part, et ne ressemblent nullement aux autres phénomènes de l'humaine organisation. Insaisissables à l'observation sensible et perçus d'une autre manière, ils doivent devenir l'objet d'une science spéciale, qui formera une des divisions de la science de l'homme. Cette science des faits de conscience, distincte de la physiologie par son instrument et son objet, doit porter un nom qui exprime et constate cette différence. Celui d'*idéologie* est trop étroit, car il ne désigne que la science d'une partie des faits internes. Celui de *psychologie*, consacré par l'usage, nous paroît préférable, car il désigne les faits, dont la science s'occupe, par leur caractère le plus populaire, celui d'être attribués à l'ame; et comme le principe de ces phénomènes est encore indéterminé, il importe fort peu qu'on l'appelle *ame* ou autrement; le mot ne préjuge rien sur la question, même dans l'opinion publique, qui sait bien que c'est une question. Nous nous en tenons donc à cette dénomination, désirant qu'elle représente bientôt une science aussi cultivée, et d'une manière aussi méthodique et aussi rigoureuse, que la physiologie sa sœur ».

Dans un morceau suivant, nous rechercherons si les espérances de notre auteur sont fondées, et si l'on doit s'attendre à trouver dans l'étude des faits internes la solution des grandes questions de la philosophie.

(*La suite à un prochain cahier*).

HISTOIRE.

ALLGEMEINE GESCHICHTE DER VŒLKER UND STAATEN DES MITTEL-ALTERS, etc. Histoire générale des Peuples et des Etats du moyen âge ; par HENRI LUDEN. Seconde édition. *Iena* 1824. 2 vol. in-8.°

(*Premier extrait*).

L'ÉPOQUE actuelle est peut-être plus favorable pour écrire l'histoire qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Témoins eux-mêmes d'événemens également extraordinaires, soit que nous considérions les vicissitudes étonnantes qu'ils ont amenées, soit que nous envisagions l'influence qu'ils ont exercée sur le sort des nations, les historiens d'aujourd'hui sont mieux placés que leurs prédécesseurs pour juger les grandes révolutions des siècles passés. De vieux trônes, qui sembloient reposer sur une base inébranlable, se sont écroulés sous nos yeux; de nouvelles dynasties se sont élevées et sont tombées avec une rapidité effrayante; des institutions que l'on croyoit destinées à durer toujours, ont disparu, et au milieu de l'agitation causée par tous ces bouleversemens, il s'est engagé une lutte violente, non plus d'individu à individu, de peuple à peuple, mais de principe à principe. Ce qui paroissoit décidé

décidé depuis des siècles, a été remis en question; d'antiques lois, d'antiques mœurs, d'antiques usages ont été cités devant le tribunal de la raison, et condamnés sans égard pour le respect que leur avoient voué les générations précédentes; enfin, on en est venu jusqu'à vouloir reconstruire l'édifice social sur un nouveau plan, et l'asseoir sur une base nouvelle. Une telle tentative ne pouvoit manquer de produire une grande révolution dans la manière d'envisager l'histoire du temps passé. L'esprit d'indépendance qui a porté les peuples à demander la réforme d'anciens abus, à revendiquer d'anciens droits, à contester d'anciens pouvoirs, s'est emparé aussi des historiens. Dédaignant désormais de se traîner servilement sur les traces de leurs prédécesseurs, d'en adopter les opinions avec une docilité aveugle et de souscrire à leurs jugemens, ils veulent tout voir par eux-mêmes, ils recourent aux sources, ils soumettent tout à un nouvel examen, et ce n'est pas en vain; leurs recherches offrent, sous bien des rapports, des résultats aussi curieux que nouveaux. Dans leurs investigations hardies et profondes, ils s'occupent beaucoup plus des peuples que des individus; ils ne se bornent pas à rechercher dans les annales du monde des faits propres à frapper l'imagination ou à amuser une vaine curiosité; ils recherchent plutôt ce qui peut éclairer l'esprit de leurs lecteurs, et leur faire découvrir quelques-uns de ces fils invisibles par lesquels les affaires humaines se lient les unes aux autres.

C'est dans cet esprit que Mr. Luden a composé son histoire du moyen âge; à peine trois ans se sont-ils

écoulés depuis sa première publication, qu'une seconde édition en est devenue nécessaire : preuve évidente que le public allemand l'a favorablement accueilli. Ce succès nous paroît mérité : on trouve dans cet ouvrage une narration claire et rapide des principaux faits, des vues profondes, des idées ingénieuses, des éclaircissemens nouveaux et un tableau vrai de la marche progressive de la civilisation du moyen âge. Dans tout le cours de son histoire, Mr. Luden montre une grande impartialité. Non qu'il soit spectateur impassible des événemens : il loue franchement ce qui lui paroît louable; il blâme avec sévérité ce qui lui paroît blâmable, et en toute occasion il manifeste un vif intérêt pour tout ce qui favorise les progrès des lumières et d'une sage liberté. Mais en jugeant les hommes, il leur tient compte des préjugés de leur siècle, des circonstances qui les ont dominés, de l'influence que leur éducation et leur position sociale ont dû exercer sur leurs sentimens et leurs principes ; en jugeant les institutions des temps passés, il ne prend pas pour point de comparaison celles de nos jours : il tâche plutôt de se transporter au milieu des hommes pour lesquels elles ont été fondées, et de se placer ainsi dans le véritable point de vue d'où il peut apprécier avec équité leurs avantages; et c'est en cela, ce nous semble, et non dans une indifférence absolue pour le bien et le mal, que consiste l'impartialité que le lecteur est en droit d'exiger de l'historien.

Le style de Mr. Luden n'est pas tout-à-fait exempt de prétention, et parfois, à force de concision, il de-

vient obscur; du reste il a de l'originalité et de la vigueur, et sa manière de narrer a quelque chose de vif et d'entraînant.

Un extrait de cet ouvrage ne pourroit offrir qu'une espèce de squelette décharné qui n'auroit aucun intérêt pour le lecteur, et ne feroit nullement connoître le talent de Mr. Luden; nous préférons donc choisir quelques morceaux d'une certaine étendue que nous traduirons en entier; et nous commencerons par l'introduction, qui montre le point de vue sous lequel l'auteur a considéré le moyen âge.

INTRODUCTION.

1. L'expression de *moyen âge*, prise dans sa véritable signification, n'est pas très-propre à désigner une portion de l'histoire universelle. Elle est née de l'idée que les savans européens se sont formée de la civilisation des peuples modernes, idée qui n'est peut-être pas exempte d'illusion, et même de présomption. Cette expression n'est pas généralement reçue parmi les nations européennes, et il est possible qu'un jour celles qui s'en servent actuellement l'abandonnent tout-à-fait, ou du moins lui donnent une autre acception. En attendant il faut convenir que ce terme de moyen âge, est assez commode: nous nous en permettrons donc l'emploi, seulement nous tâcherons d'en fixer le sens d'une manière précise. On n'est point généralement d'accord sur l'époque où commence et où finit le moyen âge, ni sur les peuples dont il doit embrasser l'histoire: mille opinions divergentes existent à cet

égard, et mille autres peuvent naître encore; le seul moyen de sortir de ce vague est de chercher dans la vie des peuples et des états une tendance particulière dont la durée et l'étendue déterminent les limites du temps que nous désignerons par le terme de *moyen âge*.

2. A l'époque où s'opéra le démembrement de l'empire d'Occident, l'histoire nous montre sur le sol européen des peuples et des états qui n'avoient entr'eux aucun trait de ressemblance. Les uns, décorés de noms antiques et illustres, et habitant des pays qui, depuis une longue série de siècles, avoient été le siége de la civilisation, dépouillés de toute force morale et de toute vie intellectuelle, sont livrés à une honteuse corruption ou croupissent dans l'engourdissement; d'autres au contraire, dont les noms jadis avoient été à peine cités dans les annales du monde, sortant de contrées lointaines, ensevelies encore dans les ténèbres de la barbarie ou éclairées à peine par un foible crépuscule, marchent en avant dans la carrière de la civilisation avec toute la vigueur de la jeunesse, soit en s'établissant sur les ruines de l'empire romain, soit en restant dans les anciennes demeures de leurs pères, soit en faisant de nouvelles conquêtes dans des pays jadis inconnus. De tous ces peuples nouveaux, chez lesquels l'esprit humain se développoit sous des formes nouvelles, ce furent les peuples de race germanique qui occupèrent le premier rang, sous le rapport de la valeur et de la puissance, aussi-bien que sous celui d'une civilisation véritablement nationale. Tout ce qu'il

y a de plus beau, et de plus noble, dans les mœurs et les institutions modernes leur doit son origine, et ce furent eux-mêmes qui déterminèrent la direction particulière que prirent les résultats de l'ancienne civilisation. Le Christianisme, qui avoit consolé dans leurs malheurs les peuples vieillis et dégénérés de l'empire romain sans pouvoir retremper leur caractère, manifesta dans les Germains toute sa force morale. Il y eut un moment où les Arabes paroissoient marcher de pair avec les Germains ou même les dépasser; cependant, si, durant une période très-courte, on a pu les croire leurs égaux, ce n'a été qu'en considérant l'étendue de leur domination et la masse des connoissances et des talens acquis par eux, mais nullement l'esprit et la tendance de leur civilisation, leurs mœurs et leurs sentimens. L'Islamisme qui a agrandi tout-à-coup les Arabes et les a rendus conquérans, ne sauroit être comparé sous le rapport de la pureté et de la profondeur, avec le christianisme que professoient les nations germaniques; et si les Arabes ont eu l'avantage que l'Islamisme est né au milieu d'eux, tandis que les Germains ont reçu le christianisme d'une main étrangère, cet avantage, si c'en est un, se trouve compensé pour ces derniers, par la nature même du christianisme lequel est susceptible d'un développement progressif et infini, tandis que l'Islamisme, dont l'essence consiste dans une foule de pratiques minutieuses, n'est propre qu'à engourdir les facultés intellectuelles. Enfin, si nous demandions ce que les Arabes ont fait pour les institutions sociales, pour la liberté et pour la jus-

tice, sans lesquelles la vraie civilisation ne sauroit faire aucun progrès : que pourroit-on nous répondre ?

3. Si donc il est certain qu'après la chute de Rome les Germains avoient une supériorité morale sur tous les autres peuples de l'Europe, et si nous admettons, ce que je crois avoir prouvé ailleurs, que l'histoire universelle doit suivre les sommités de la civilisation, nul doute qu'après la dissolution de l'empire romain, elle ne doive s'occuper de préférence des institutions, ainsi que des faits et gestes des Germains ; là seulement, l'historien philosophe, peut trouver quelques symptômes de la marche progressive de l'esprit humain. D'après cela, on voit clairement ce qu'il faut entendre par le *moyen âge*. Les temps anciens finissent avec la domination de Rome ; le moyen âge commence à l'époque qui voit naître et se développer l'influence des institutions, des mœurs, des usages et de la domination des peuples de race germanique. Ceci fixe le point de départ de l'histoire du moyen âge et en détermine l'étendue. Elle ne doit pas faire mention des peuples contemporains qui n'ont jamais été en contact avec les Germains, qui ne leur ont rien donné et n'en ont rien reçu ; et quant à ceux qui, soit par leurs relations pacifiques, soit par leurs entreprises de guerre, ont influé sur le développement de la nationalité germanique sans y avoir participé eux-mêmes, elle ne doit en parler qu'autant que cela est nécessaire pour expliquer la nature de cette influence. Ce sont les peuples européens dont l'histoire du moyen âge doit s'occuper exclusivement, parce que chez tous ces peuples on trouve

des traces de la civilisation germanique, et parce que tous ont influé de mille manières sur le développement de cette civilisation, soit dans l'Allemagne proprement dite, soit dans tous les autres pays de l'Europe; c'est aux peuples de race germanique qu'elle doit rapporter tous les événemens comme à un centre commun. Si elle parle des Arabes, des Mongols, des Turcs, ce n'est que pour mieux faire comprendre le développement de la civilisation germanique, et non pour faire connoître l'histoire de ces peuples, quelqu'intéressante qu'elle puisse être d'ailleurs. Nous en disons autant de l'empire d'Orient, qui n'étoit, pour ainsi dire, qu'une ruine encore subsistante des temps anciens, mais dont le christianisme même n'a pu rattacher la destinée aux temps modernes.

4. Lorsqu'on demande où finit le moyen âge? il est difficile de répondre d'une manière satisfaisante. Depuis le moment où les peuples de race germanique ont commencé à jouer un rôle dans l'histoire, jusqu'à nos jours, le développement de leur vie nationale n'a jamais été interrompu, quoiqu'à différentes époques il ait été plus ou moins rapide; et il est impossible de dire où s'arrêtera ce développement. Cependant, pour pouvoir embrasser plus facilement l'ensemble de l'histoire, il convient de placer les limites du moyen âge à la fin du quinzième siècle, et de considérer l'histoire, à dater de cette époque, sous un autre point de vue, attendu que depuis ce temps-là la marche de la civilisation change de direction et se manifeste d'une autre manière que dans la période précédente. Au com-

mencement du seizième siècle, la prépondérance des institutions et des mœurs germaniques avoit cessé. Dans les pays conquis originairement par les Germains, l'individualité des vainqueurs s'étoit tellement amalgamée avec celle des vaincus, qu'il en étoit résulté de nouvelles combinaisons, étrangères, et en partie même hostilement opposées, à la nationalité germanique. L'antique liberté germanique avoit déjà été altérée précédemment par les institutions féodales; malgré cette altération il s'en étoit cependant conservé quelques traces jusqu'à la fin du quinzième siècle; alors seulement commença à se faire sentir dans plusieurs pays de l'Europe la prépondérance de la puissance royale, laquelle, à l'aide surtout des armées permanentes et des changemens survenus dans la manière de faire la guerre, créa pour l'état et le peuple des rapports nouveaux et inconnus jusqu'alors. A dater de cette époque, le droit public prend une forme nouvelle, et les Germains cessent de dominer par la force des armes sur d'autres pays; réduits à leur propre territoire, ils se trouvent dès lors placés sur la même ligne que les autres peuples; leur empereur, malgré l'auréole de l'ancienne gloire et de l'ancienne splendeur qui entoure encore sa couronne, descend au niveau des autres souverains, et ne tarde pas à devenir même plus foible qu'eux. Ce changement dans la position respective des états nécessite l'adoption de principes politiques différens de ceux qu'on avoit suivis jusque-là. Malheureusement la confusion de tous les droits et de toutes les prétentions, l'introduction d'une arme nouvelle qui devint



favorable à la liberté des peuples, et le conflit des intérêts relativement à la découverte de l'Amérique et aux établissemens formés dans les Grandes Indes, empêchèrent qu'on ne découvrît des principes qui eussent pu assurer d'une manière stable la paix entre les nations, et l'indépendance des états. A défaut de tels principes, on eut recours à un système, nommé à tort le système de l'équilibre politique, qui, étant d'une nature tout-à-fait matérielle, et ne tenant nullement compte de l'individualité des nations, pouvoit aisément conduire à de grandes erreurs et à de grandes injustices, mais avec lequel commence une ère nouvelle pour le droit des nations. Les Allemands, dépouillés de leur prépondérance, entreprirent et achevèrent la réforme de l'Eglise, œuvre que, dans les siècles précédens, on avoit tentée à différentes reprises et toujours inutilement. Ils affoiblirent par cette réforme la puissance pontificale, qui suivit ainsi le sort de la puissance impériale; ils prouvèrent qu'ils n'avoient point perdu leur ancienne énergie, et en donnant au monde entier une impulsion qui a eu des suites aussi importantes que générales, et dont l'action subsiste toujours, ils commencèrent pour eux-mêmes cette longue carrière de malheurs et de souffrances, dans laquelle on ne sauroit les suivre sans un intérêt profond et douloureux. Et au milieu de tous les changemens opérés dans l'Etat et dans l'Eglise, la civilisation, favorisée par des moyens que l'antiquité n'a pas connus, comme par exemple l'art de l'imprimerie, prit un caractère d'universalité qui distingue éminemment les temps modernes, et les sépare du moyen âge.

5.° Le moyen âge, tel que nous venons d'en déterminer les limites, est parmi nous l'objet de jugemens très-divers et même tout-à-fait opposés. Beaucoup d'écrivains le considèrent comme un temps de barbarie, où régnoient des mœurs grossières, et pendant laquelle l'humanité se trouvoit réduite au dernier degré d'avilissement. Suivant eux, la société d'alors n'offroit qu'une masse composée de seigneurs farouches et de serfs abrutis, sans ordre, sans lois, et sans autre sûreté pour les individus que celle que pouvoit donner l'épée ou l'habit de prêtre; la religion, dépouillée de sa pureté et de sa simplicité primitives, n'étoit plus qu'un instrument passif entre les mains d'un clergé adroit et rusé qui étouffoit l'esprit humain sous le poids d'absurdes superstitions, et qui épouvantoit les hommes par des menaces de peines temporelles et éternelles, afin de les empêcher de s'élever contre son arrogance et de démasquer ses vices; les sciences dormoient d'un sommeil profond; la décadence du goût avoit paralysé les beaux-arts; l'industrie avoit perdu toute activité; l'agriculture pouvoit à peine nourrir la foible population de la plupart des pays de l'Europe; enfin la vie sociale n'étoit qu'un mélange odieux de magnificence grossière et de pauvreté dégoûtante, de honteux excès que l'on prenoit pour des jouissances, et d'une pruderie puérile que l'on décoroit du nom de vertu.

6.° D'autres écrivains, au contraire, considèrent le moyen âge comme un temps où l'esprit humain, dégagé de toute entrave factice, se développoit librement,

et où tous les rapports sociaux se modifioient d'une manière conforme à la nature. Dans cet heureux temps, disent-ils, chaque homme étoit estimé à sa juste valeur, et ne craignoit pas d'opposer sa volonté à celle de tous les autres, lorsque l'honneur, seul mobile de ses actions, le lui commandoit. La diversité des conditions sociales, résultat de la nature des choses, donnoit à la société la forme d'un corps bien organisé, et y répandoit de la variété et de la vie. Chaque classe, fière du sentiment de sa propre valeur, cherchoit à se maintenir à son rang, et les efforts qu'elle étoit obligée de faire dans ce but, exerçoient ses forces ; l'oppression n'atteignoit que l'homme qui manquoit d'activité, de caractère et d'énergie. Le christianisme, triomphant et victorieux, faisoit goûter aux hommes ici-bas toutes les félicités du ciel, et les transformoit en héros capables de tout entreprendre et de tout souffrir pour sa cause. L'amour de la science, guidé par la foi et ennobli par elle, ne s'occupoit que des vérités les plus sublimes et les plus saintes ; l'art savoit allier dans ses productions la hardiesse et la grandeur à la grâce et à la délicatesse ; dirigé par la religion, il savoit rattacher le fini à l'infini. L'industrie avoit pris un essor vigoureux, et d'importantes découvertes en favorisoient le développement. Enfin la vie sociale étoit embellie par des sentimens chevaleresques et des mœurs pleines de noblesse, par l'amour le plus délicat, la chasteté, la décence, l'hospitalité, en un mot, par toutes les vertus de l'homme et du citoyen.

7.° Rien de plus frappant que cette opposition entre

les détracteurs et les admirateurs du moyen âge; mais, si nous considérons que les uns et les autres invoquent le témoignage de l'histoire en faveur de leur opinion, nous pouvons en conclure avec certitude, qu'ils n'ont envisagé cette période que sous un seul point de vue, et qu'ils se trompent les uns et les autres. L'expérience des premiers prend son origine dans la haine contre la papauté qu'a fait naître la lutte pour la liberté de conscience, et qui ensuite s'est dirigée contre le moyen âge en général. Cette haine passionnée a fait négliger l'étude de l'histoire; l'ignorance a donné lieu à d'aveugles préjugés, et ces préjugés, nourris et renforcés par les combats qu'il a fallu livrer aux institutions féodales, par la prédilection des jurisconsultes pour le droit romain qui s'étoit introduit partout au détriment des lois nationales, et enfin par l'admiration pour les auteurs classiques, premier aliment spirituel offert à la jeunesse, qui détournoit les esprits de l'étude de l'histoire et des institutions nationales. L'homme qui une fois s'étoit imbu de ces préjugés, ne pouvoit plus voir sous leur véritable jour les mœurs, les usages, les institutions du moyen âge, et, soit dégoût, soit paresse, il ne se sentoit nulle envie d'en approfondir l'esprit. Mais s'il est pénible d'entendre prononcer par de simples individus des jugemens téméraires et dénués de fondement qui dénaturent leurs actions et les présentent sous un jour odieux, il est bien plus choquant encore d'entendre condamner d'une manière tranchante des peuples et des générations entières, et de voir traiter avec un dédain injuste une

période de mille ans, dont la fin ressemble si peu au commencement. C'est un devoir de combattre une telle erreur et de faire connoître la vérité.

8.° Ce sont les calamités qui de nos jours ont pesé sur beaucoup de peuples, et surtout sur le peuple allemand, qui ont fait naître une admiration aveugle pour le moyen âge. Succombant sous le poids de ces désastres, des ames douées d'une sensibilité profonde, ont cherché dans les souvenirs du passé quelque consolation, parce que le présent ne leur offroit que des motifs d'affliction, et parce qu'ils ne se sentoient pas la force de se créer un meilleur avenir. Le christianisme, qui sembloit dépérir chaque jour et perdre de son influence, s'emparoit des ames pieuses avec une nouvelle force, et leur faisoit regretter les temps où il régnoit sur tous les esprits; les institutions féodales, dont les foibles restes étoient tour-à-tour attaqués et défendus avec animosité, inspiroient un vif intérêt à ceux qui avoient perdu quelque chose par leur destruction ou qui espéroient quelque chose de leur rétablissement. Sans doute les panégyristes exaltés du moyen ne sont pas tous de bonne foi; mais ceux qui le sont méritent plutôt d'être plaints que d'être blâmés. Les regards fixés sur les sommités de la vie sociale du moyen âge, et plongés dans un délire poétique, ils se sont créé un monde imaginaire, brillant des plus vives couleurs, et ils s'extasient ensuite devant leur propre création. Prosternés aux pieds des autels, absorbés dans une pieuse dévotion, ils ne songent pas aux horribles excès qui profanoient si souvent les

choses les plus saintes. Transportés en imagination dans les vastes salles d'un antique manoir, et charmés de la cordiale bonhomie du seigneur châtelain, de l'accueil prévenant de sa noble dame et des appas modestes de ses gentilles damoiselles, ils oublient qu'alentour de ces romantiques châteaux régnoit la misère la plus profonde, et que les trésors qu'ils renfermoient, étoient le produit des sueurs de quelques milliers de malheureux gémissant dans le besoin. Si du moins cette aveugle admiration engageoit les partisans du moyen âge à en étudier avec soin l'histoire, le remède se trouveroit placé à côté du mal et toutes leurs illusions disparoîtroient bientôt ; mais, à l'ordinaire, elle ne les conduit qu'à une véritable idolâtrie, et au désir aussi insensé qu'impie de voir renaître ce qui depuis long-temps n'existe plus. C'est ainsi que les panégyristes sincères du moyen-âge secondent, sans le vouloir, ceux qui par des motifs d'intérêt travaillent en effet à nous ramener à ses institutions ; voilà pourquoi leur erreur est peut-être plus dangereuse encore que celle de ses antagonistes.

9. Malheureusement il n'est pas aisé d'acquérir une connoissance approfondie du moyen âge. Les sources où il faut les puiser, ressemblent à un large fleuve dont les eaux, toujours troubles et rarement profondes, se perdent souvent dans des marais inaccessibles. Leur multiplicité, leur nature, les difficultés qu'elles offrent sous le rapport de la langue, et l'insuffisance des moyens qui seroient nécessaires pour en faciliter l'intelligence, en rendent l'usage très-difficile. D'ailleurs,

l'union intime de la religion avec la politique, et du christianisme avec les antiques institutions germaniques, répand souvent sur les phénomènes moraux du moyen âge une teinte mystérieuse qui les rend bien plus difficiles à expliquer que les phénomènes de l'histoire ancienne, et qui peut aisément égarer ou du moins embarrasser l'historien. Chez les Anciens, comme au moyen âge, on voit l'esprit humain faire des efforts pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, pour mettre l'ordre à la place du désordre, et la civilisation à la place de la barbarie ; mais au moyen âge, les événemens occupoient un champ bien plus vaste et exerçoient une influence plus immédiate les uns sur les autres, que dans les temps anciens : les rapports entre les individus et les nations étoient beaucoup plus multipliés, plus compliqués, et le mouvement qui excitoit les esprits, étoit plus général et plus difficile à embrasser dans son ensemble. On peut ajouter encore, que les jugemens si divers et même si opposés qui ont été portés sur les institutions, les mœurs, la tendance générale du moyen âge sont un obstacle de plus pour celui qui, à travers tant d'élémens d'erreur et d'illusion, voudroit pénétrer jusqu'à la vérité.

10. De si grandes difficultés seroient bien capables d'intimider l'historien qui se propose l'investigation du moyen âge. Pour ranimer son courage, il a besoin de se dire que sans une étude approfondie de cette importante période, il est impossible de bien connoître, ni l'histoire de l'antiquité ni celle des temps modernes, qu'il est impossible même de bien comprendre les pro-

grès de l'esprit humain et la manière dont ils se sont manifestés ; il a besoin de se dire que la vie publique et sociale de tous les peuples de l'Europe a ses racines dans le moyen âge, et que sans en connoître le développement historique on ne sauroit y jouer un rôle utile. L'écrivain qui, après s'être bien pénétré de ces vérités, entreprend l'investigation du moyen âge et qui examine les résultats de ses recherches avec bonne foi et impartialité, parviendra à en saisir le véritable esprit, et à l'apprécier à sa juste valeur. Il y découvrira surtout deux tendances par lesquelles le moyen âge se distingue de l'antiquité, et qui indiquent évidemment les progrès de l'esprit humain. L'un a pour but d'établir un lien intime entre l'état et le peuple : l'autre, de détacher l'Eglise de l'Etat, et de la rendre ainsi capable d'embrasser tous les peuples de la terre. L'une de ces tendances a posé les bases de la monarchie constitutionnelle et par là même de la véritable liberté, d'une liberté telle que l'antiquité ne l'a jamais connue; elle a amené en même temps un état de choses qui a permis à chaque peuple de marcher en avant dans la route de la civilisation, tout en conservant sa nationalité ; l'autre a établi parmi les peuples des communications et des rapports qui ont singulièrement favorisé l'échange des idées et le progrès des lumières ; l'une a préparé l'établissement d'un nouveau droit public, l'autre celui d'un nouveau droit des nations. Si nous considérons ces deux tendances comme un centre autour duquel viennent se grouper les événemens et auquel ils se rapportent, ce sera un excellent moyen pour introduire de l'ordre et de

la clarté dans l'histoire du moyen âge, malgré la pénurie et l'insuffisance des sources dans lesquelles nous sommes obligés de puiser.

11. L'histoire de chaque peuple de l'antiquité doit être traitée séparément, mais celle du moyen âge peut se réunir dans un seul tableau, en tant du moins que l'influence germanique y prédomine et lui donne sa couleur particulière. Néanmoins, on voit les divers peuples de l'Europe modifier peu à peu leurs institutions et acquérir un caractère national qui les distingue les uns des autres. Ici l'individualité germanique se maintient dans toute sa pureté, là elle se mélange avec des élémens d'une autre nature; ici elle domine, là elle ne joue qu'un rôle subalterne; ici elle s'approprie des institutions étrangères, là elle développe l'individualité des autres peuples. Enfin, parmi les événemens du moyen âge, il en est qui ne font sentir leur action que dans un rayon très-borné, et qui n'influent nullement sur la marche générale de cette période. Il convient donc, tout en adoptant pour cette histoire de grandes divisions qui montrent la liaison de l'ensemble, de grouper les événemens de manière à ne pas séparer légèrement ce qui dans la réalité se trouvoit lié, et de ne pas lier ce qui est réellement séparé. Un tel arrangement au reste ne laisse pas que d'avoir ses difficultés, et ce n'est qu'en méditant avec soin les phénomènes variés du moyen âge qu'on peut parvenir à en bien comprendre l'esprit et la tendance.

12. On peut diviser l'histoire du moyen âge, renfermée dans les limites que nous avons posées plus

haut, en quatre grandes périodes. La première commence à l'apparition des peuples germaniques dans l'histoire, et finit à la fondation du royaume des Lombards en Italie (en 570); non que ce grand mouvement, qui pendant plusieurs siècles poussa les peuples les uns contre les autres, ait complètement cessé alors, mais parce qu'à dater de l'établissement des Lombards en Italie, les peuples de race germanique cessèrent d'inonder les pays soumis jadis à l'empire romain, et que dès lors les invasions des peuples septentrionaux s'arrêtèrent sur les limites de la domination germanique. La seconde période va jusqu'au démembrement de l'empire des Francs, et sa division en France orientale ou Allemagne, et en France occidentale ou France proprement dite, division qui plaça l'Italie dans des rapports nouveaux (en 888). La troisième période s'étend jusqu'à l'avènement de Rodolphe de Habsbourg au trône impérial (1273), époque où la lutte entre l'Empire et le Saint Siége avoit atteint sa fin, où la prépondérance germanique avoit cessé, et où l'empire renonça à ses prétentions sur l'Italie. Les croisades appartiennent par leur date à cette période, mais il convient d'en traiter à part, afin de pouvoir d'autant mieux expliquer leur origine, développer leur marche et indiquer leur tendance; les réflexions auxquelles leur histoire donne lieu, peuvent servir de transition pour arriver à la dernière période du moyen âge qui se termine à la fin du quinzième siècle.

13. La division que nous avons adoptée est fondée non-seulement sur la nature des événemens, mais en-

core sur l'esprit général qui caractérise le moyen âge. Dans la première période, la nationalité germanique est pure et sans mélange : c'étoient pour les Germains des jours de liberté, de délivrance et de victoire. Mais cette victoire donna naissance au système féodal; en même temps le christianisme acquit une grande puissance, et des mœurs ainsi que des jouissances étrangères aux anciens Germains, s'introduisirent parmi leurs descendans. Il en résulta une lutte qui dura pendant toute la seconde période; la lutte du système féodal avec l'ancienne liberté germanique, celle du christianisme avec l'antique religion des Germains, celle enfin des institutions étrangères avec les institutions qui régnoient jadis dans les forêts de la Germanie. La troisième période voit se terminer cette lutte; le système féodal triomphe de la liberté, il atteint son point culminant et donne à la société tout ce qu'il est capable de lui donner, le christianisme a vaincu le paganisme, l'église, habilement organisée, étend sa domination sur l'Europe entière et dirige tous les événemens. L'individualité allemande se maintient intacte sur son sol natal, tandis qu'elle s'altère dans les autres pays jadis conquis par les Germains; il se forme un peuple allemand, dont le caractère diffère de celui des autres peuples sortis originairement de la même souche que lui. Cependant le système féodal et le système théocratique, l'un et l'autre tout-puissans, commencent à se désunir; au milieu des contestations qui s'élèvent entr'eux, les germes d'une liberté nouvelle se manifestent dans l'État et dans l'Église; ces germes fomentés par les croisades,

se développent dans la dernière période du moyen âge; la fermentation des esprits va toujours en croissant et présage l'approche d'une grande révolution qui doit amener un nouvel ordre de choses.

(*La suite à un prochain cahier*).

VOYAGES.

ROUGH NOTES, TAKEN DURING SOME RAPID JOURNIES, etc. Voyage au travers des Pampas et des Andes, par le Capitaine F. B. HEAD, *Londres*, Murray 1826.

(*Premier extrait*).

L'AUTEUR de ce petit volume étoit à Edimbourg dans le corps des Ingénieurs, lorsqu'on lui proposa de se charger de la direction d'une entreprise qui avoit pour but l'exploitation des mines d'or et d'argent de la province de Rio de la Plata. Il a rempli la tâche de commissaire avec une habileté et une promptitude rares. Après avoir rassemblé les hommes et les instrumens nécessaires, il s'embarque à Falmouth avec un officier essayeur des mines de Cornouaille, français de naissance, homme de beaucoup de mérite, élève du fameux Vauquelin. Ils arrivent à Buenos-Ayres, impatiens de mettre la main à l'œuvre; mais hélas! les mi-

nes mentionnées dans le prospectus ne se trouvoient nulle part. Cependant, faute de celles-là, il falloit promptement en chercher d'autres, afin d'employer le grand nombre d'ouvriers dont les gages courbient dès leur départ d'Angleterre, et qui passoient leurs journées à boire. C'est dans cette tournée à la recherche des mines, que le Capit. H. a pris les *notes* dont nous allons extraire quelques morceaux. Il part de Buenos-Ayres, traverse tout le continent méridional de l'Amérique, et ne s'arrête qu'au bord de l'atlantique pour en repartir aussitôt. Il a parcouru ainsi deux fois un espace de six mille milles environ, ne s'arrêtant guère que pour dormir et changer de chevaux, sans que sa santé en ait souffert la moindre atteinte.

Les Pampas à l'est des Cordillères, dit Mr. H., se prolongent sur une étendue de neuf cents milles environ. Les portions que j'ai parcourues, bien qu'elles soient sous la même latitude, présentent des climats divers, et des productions très-variées. Les plaines qui environnent Buenos-Ayres, dans un espace de cent quatre-vingts milles, sont couvertes de trèfle et de chardons. La seconde région, qui embrasse une étendue de quatre cent cinquante milles, ne produit que de longues herbes, et la troisième, qui se termine aux pieds des Cordillères, présente d'immenses forêts d'arbres peu élevés. Ces deux dernières régions ont une apparence assez semblable. Les forêts conservent leur verdure pendant toute l'année, et les plaines qui produisent de longues herbes ne varient guère que du vert au brun; mais la première division présente des aspects

très-différens suivant l'époque de l'année. En hiver, les larges feuilles des chardons, d'un vert magnifique, couvrent la surface du sol. Le trèfle est alors en pleine végétation, et les troupeaux qui errent en toute liberté dans ces riches pâturages offrent un coup-d'œil très-pittoresque.

A l'approche du printems, le trèfle disparoît, mais les plantes de chardons continuent à couvrir la terre et lui donnent l'apparence d'un champ de navets. Un mois plus tard, la plaine subit une transformation plus rapide encore. Des chardons en pleine fleur élèvent alors leurs têtes à dix ou douze pieds au-dessus du sol, et forment de vastes forêts impénétrables au jour. Leurs tiges rapprochées opposeroient un obstacle insurmontable à toute tentative pour les franchir, indépendamment des piquans dont elles sont garnies. La rapidité de leur croissance est un vrai prodige. Une armée qui entreprendroit l'invasion de ce pays, sans avoir connoissance de ce phénomène, pourroit bien se trouver tout-à-coup cernée au milieu de ces forteresses naturelles, sans qu'il lui fût possible d'en sortir, et ce seroit un désastre aussi fatal que nouveau dans les annales militaires.

A peine l'été est-il à sa fin, que la scène change tout aussi brusquement. Les chardons commencent à incliner leurs têtes vers la terre, leurs feuilles se fanent et se décomposent. Leurs tiges poussées par la brise s'entrechoquent, et font entendre un bruissement sourd et continuel, jusqu'à ce que la violence de l'ouragan les couche sur le sol, d'où elles disparoissent bientôt

pour faire place au jeune trèfle qui couvre de nouveau la terre.

Bien qu'un petit nombre d'habitans soient répandus le long des routes tracées au travers de ces plaines, ou rassemblés en petits groupes, l'aspect général du pays a conservé son caractère primitif. La nature porte encore ici la sublime empreinte de la main du Tout-Puissant. Il n'est aucun être doué d'intelligence et de sensibilité qui puisse voyager au milieu de ces déserts, sans éprouver des émotions profondes et mystérieuses. Sans doute qu'en tous lieux les cieux proclament la gloire de Dieu, mais l'aspect d'une contrée très-peuplée, ne présente pour l'ordinaire que l'insipide produit du travail de l'homme, et c'est une erreur assez commune que d'attribuer le succès de la récolte à celui qui sème et qui laboure. Mais ici on est frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de cette beauté régulière que le monde végétal déploie, lorsqu'il est abandonné à la sage ordonnance de la nature.

La vaste région des pâturages, sur une étendue de quatre cent cinquante milles, ne produit aucune mauvaise herbe. Dans celle qui est occupée par les arbres, ceux-ci, au lieu d'être, comme on le croiroit, rassemblés tout près les uns des autres, de manière à gêner leur développement réciproque, sont espacés avec une régularité si remarquable, qu'un cheval au galop peut parcourir ces forêts en tous sens. On y voit partout des arbres en pleine croissance et d'autres dans toute la vigueur de leur développement, mais l'œil est long-temps à chercher ceux qui dans l'ordre naturel doivent

nécessairement arriver à l'état de dissolution. On les découvre enfin, mais la nature ne permet pas que leur décrépitude vienne déparer la beauté de cette scène. Les extrémités des branches tombent à mesure qu'elles se dessèchent, et lorsque le tronc creux de l'arbre en est complètement dépouillé, il repousse pendant quelques années encore des rejetons et des feuilles. Peu à peu, cependant, les jeunes plantes, nées à l'ombre de ces mêmes branches, s'élèvent, entourent le vieil arbre, et dérobent à l'œil la dernière période de son existence.

On rencontre de temps en temps les débris de quelques arbres qu'un accident a livrés aux flammes. La place qu'ils occupoient, noircie par le feu, présente un spectacle de désolation qui rappelle les scènes de guerre et de peste dans le monde civilisé. Mais à peine le feu est-il éteint, que les arbres environnans semblent étendre leurs branches les uns vers les autres comme pour dissimuler ce désastre. De jeunes rejetons sortent bientôt de terre, tandis que les troncs privés de sève se réduisent promptement en poussière et disparoissent alors de la surface du sol.

Les rivières suivent ici un cours régulier. Tout dans ce pays présente un ordre si parfait, que si, par quelqu'enchantement, de nombreuses villes et des millions d'habitans s'y trouvoient tout-à-coup transportés, à des distances et dans des situations convenables, ces peuples n'auroient autre chose à faire que de mener paître leurs troupeaux et de labourer le terrain nécessaire pour leur subsistance, sans aucun travail préalable.

(Les détails suivans sur l'éducation des Gauchos et leur genre de vie, sont pleins d'intérêt.)

Né dans la hutte grossière de ses pères, l'enfant du Gaucho, presqu'abandonné à lui-même, passe les premiers mois de sa vie balancé dans une gaine de peau de bœuf suspendue au toit de la chaumière. Plus tard, il se traîne nud sur ses pieds et ses mains, et j'ai vu souvent une mère donner à un enfant de cet âge un couteau long d'un pied avec une lame très-acérée, pour lui servir de jouet. Lorsqu'il commence à marcher, ses jeux enfantins le préparent déjà aux occupations futures de sa vie. Il s'essaie à lancer aux petits oiseaux et aux chiens qui sortent et entrent dans la hutte, un lasso fait avec du gros fil. Dès qu'il atteint sa quatrième année, il monte à cheval et commence à devenir utile à ses parens en les aidant à ramener les troupeaux au bercail. L'adresse et la force de ces enfans est vraiment une chose extraordinaire : j'en ai vu quelquefois, lorsqu'un cheval s'étoit échappé, l'atteindre à la course sur un autre cheval, et le châtier à coups de fouet tout en le ramenant au *corral* (1). Et c'est bien en vain que le cheval cherche à s'enfuir ; l'enfant le suit dans tous ses mouvemens sans jamais le perdre de vue. C'est au reste un fait remarquable, qu'un cheval monté dépasse d'ordinaire celui qui court en pleine liberté.

---

(1) Le corral est un espace de terrain en forme de cercle, de quatre-vingt-dix pieds de diamètre environ, renfermé par d'énormes pieux de bois brut dont les extrémités sont fixées en terre.

Les amusemens comme les occupations du jeune homme prennent ensuite un caractère plus mâle. Il galoppe à la poursuite du lion, du tigre, du gama et de l'autruche, sans s'inquiéter s'il tombera dans les *biscacheros*, nom que l'on donne aux trous que le biscacho creuse sous terrre. Il est encore chargé de chasser vers la hutte les bœufs sauvages qui doivent servir à la nourriture de la famille. Ces différentes occupations le retiennent souvent plusieurs jours hors de la cabane, courant sans cesse, ne s'arrêtant que pour changer de chevaux ou pour dormir quelques instans sur la dure.

La robuste constitution du Gaucho, qu'il doit sans doute à son régime, (car il ne mange que du bœuf sauvage et ne boit jamais que de l'eau), le rend propre à supporter des fatigues inouïes. Il peut parcourir d'immenses espaces sans quitter la selle de son cheval. Du reste il sent tout le prix de la parfaite liberté dont il jouit. Elle ne connoît de bornes que celle qu'y apportent la fatigue et la faim. C'est en vain qu'on voudroit lui faire comprendre les avantages d'un autre genre de vie; il répond à tout, que le plus noble effort de l'homme doit être de s'élever au-dessus de la terre, de monter à cheval au lieu de marcher, que la richesse des vêtemens la variété de nourriture ne peuvent compenser la privation d'un cheval, et que l'empreinte du pas de l'homme sur la terre, est un symbole de servitude.

On a souvent accusé le Gaucho d'indolence. Il est vrai que ceux qui le visitent dans sa cabane le trouvent ordinairement assis, les bras croisés sur la poitrine, et son *poncho* jeté sur l'épaule gauche, comme le manteau

espagnol. Sa hutte, véritable tanière, éprouveroit une amélioration sensible par quelques heures de travail. Dans un climat superbe, sur un sol fertile, il ne cultive ni fruits ni légumes. Entouré de nombreux troupeaux, il manque de lait, ne connoît pas l'usage du pain, et ne se nourrit que de la chair du bœuf sauvage. Il est donc tout simple que ceux qui comparent sa manière de vivre avec celle du paysan anglais, l'accusent de paresse et d'insouciance; mais le rapprochement est faux et l'accusation est injuste. Tous ceux qui ont vécu avec le Gaucho et l'ont suivi dans ses diverses occupations, reconnoîtront qu'il n'est rien moins qu'indolent; ils s'étonneront même qu'il puisse continuer long-temps un genre de vie si laborieux. Sans doute que l'habitant des Pampas est complétement étranger à tous les avantages que la civilisation procure; mais le trait marquant de son caractère est de ne connoître aucun besoin que ceux qu'il peut satisfaire. Accoutumé à vivre constamment en plein air, à dormir sur la terre nue, il n'imagine pas que quelques trous de moins au toit de sa hutte puissent la rendre plus agréable. Il aime la saveur du lait, mais il préfère n'en pas boire plutôt que de s'astreindre journellement à courir à la poursuite des vaches laitières. Il pourroit encore faire du fromage et le vendre, mais lorsqu'il est pourvu d'une selle et d'une paire d'éperons, il n'imagine plus aucun emploi de l'argent. Le fait est qu'il est parfaitement satisfait de son sort, et ne désire point changer sa position. Lorsqu'on pense que dans le perfectionnement progressif des rafinemens du luxe, on n'atteint jamais un point qui satis-

fasse tout-à-fait cette soif insatiable du mieux encore, on pourroit en conclure qu'il y a autant de philosophie que de folie dans cette obstination du Gaucho à repousser tout ce qui ne lui paroît pas l'absolu nécessaire. Le genre de vie qu'il mène est certainement plus noble que s'il travailloit sans relâche comme un forçat, pour se procurer plus de nourriture et plus de vêtemens que ne l'exigent ses besoins.

On peut encore lui reprocher d'être ainsi inutile à la grande cause de la civilisation qu'il est du devoir de tout être raisonnable de favoriser; mais un humble individu qui vit isolé au milieu de plaines sans bornes, ne peut pas introduire les arts et les sciences dans les vastes déserts qui l'entourent. Il peut donc, sans mériter aucun blâme, laisser les Pampas dans l'état où il les a trouvés, et dans lequel ils demeureront jusqu'à ce qu'une population plus nombreuse, qui connoîtra de nouveaux besoins, cherche les moyens de les satisfaire.

Il y a dans le caractère du Gaucho certains traits qui le font estimer. Il est essentiellement hospitalier, et le voyageur est assuré d'une bonne réception toutes les fois qu'il demande un abri dans sa hutte. L'on remarque même, dans l'accueil qu'il fait à l'étranger, une dignité de manières qu'on ne s'attendroit guère à rencontrer chez les propriétaires de ces chétives demeures.......

Le Gaucho partage l'empire des plaines avec son plus cruel ennemi, l'Indien des Pampas. Dans mes courses répétées au travers de ces plaines, je n'ai pas eu des occasions d'observer ces indigènes, mais d'après ce que

j'en ai vu, et surtout d'après ce qu'on m'en a raconté, je suis disposé à croire que c'est une race tout aussi perfectible qu'aucune autre. Ils sont remarquables par leur force corporelle; j'en ai vu quelques-uns dans les mines, manier avec adresse des outils que nos ouvriers jugeaient trop lourds pour leurs forces, et charger des fardeaux qu'aucun Anglais n'eût voulu porter.

Les Indiens sur lesquels j'ai pu recueillir le plus de renseignemens sont ceux des Pampas. Ils passent leur vie à cheval. En dépit du climat qui est brûlant en été et très-froid pendant l'hiver, ces indigènes qu'on n'a jamais soumis au joug, n'ont pu s'astreindre à porter des vêtemens. Ils vivent réunis en petites tribus dont chacune est gouvernée par un cacique; mais ils n'ont aucune résidence fixe. Qand ils arrivent dans un pâturage abondant, ils s'y établissent et ne le quittent que lorsque leurs chevaux ne trouvent plus à se nourrir. Ainsi que les Gauchos, ils ne savent ce que c'est que l'usage du pain, des fruits et des légumes. Ils vivent de la chair de leurs jumens parce qu'ils ne montent jamais que des étalons. La seule jouissance de luxe qu'on leur connoisse, c'est de laver leurs cheveux dans le sang de ces animaux. La grande affaire de leur vie, c'est la guerre, qu'ils considèrent comme l'emploi le plus noble et le plus naturel de leurs forces. L'attitude qui sied le mieux à la figure humaine, disent-ils, c'est celle que prend le guerrier au moment où, se penchant sur son cheval, il court à son ennemi.

Leur arme principale est une lance de huit à douze pieds de long. Ils la manient avec une singulière dex-

térité, et lui donnent, lorqu'ils le veulent, un mouvement de vibration qui a souvent fait vaciller le sabre dans la main d'un Européen. L'habitude constante d'être à cheval dès leur plus tendre enfance, les rend très-inhabiles à marcher, quelque singulier que cela puisse paroître; mais il faut se souvenir qu'ils ont à franchir journellement des plaines immenses, et que leurs occpations comme leurs amusemens ont toujours lieu à cheval. Il en résulte que les jambes s'affoiblissent, faute d'exercice. Cette foiblesse va en augmentant avec les années et leur inspire toujours plus de répugnance à faire usage de leurs pieds à mesure qu'ils avancent en âge. Le galop de leurs chevaux est d'ailleurs si rapide que comparé à la lenteur d'une course à pied, celle-ci doit leur paroître insupportable.

Lorsqu'ils projètent une invasion dans un pays chrétien, ils rassemblent des chevaux et des jumens en grand nombre, et poussant le cri de guerre, ils entrent en campagne au plein galop. Dès qu'un cheval est fatigué, ils s'élancent sur un autre sans déranger l'ordre des rangs, jusqu'à ce qu'ils soient en vue de l'ennemi. Pendant la durée de la marche, leurs chevaux trouvent partout un pâturage abondant, et s'ils ont faim eux-mêmes, ils s'arrêtent pour tuer quelques jumens. La terre leur sert de couche, et lorsqu'ils rencontrent leur ennemi, ils l'attaquent l'estomac plein, et le cœur joyeux, seuls avantages dont la possession leur semble digne de l'ambition des hommes.

Que l'on compare cette manière de faire la guerre avec la marche de nos troupes d'Europe, se traînant

péniblement dans ces plaines fangeuses, haletant sous le poids de leurs armes, tandis que derrière eux les femmes, les enfans, les bêtes de sommes, les fourgons, les bagages offrent une scène d'entière confusion, et l'on conviendra qu'il seroit impossible à nos troupes européennes de résister à de tels adversaires en nombre égal : autant vaudroit essayer de chasser les hirondelles d'un pays que d'attaquer ces guerriers nuds qui ne connoissent aucune entrave.

Les Gauchos, bien qu'ils galoppent avec une rapidité incroyable, avouent que les cavaliers indiens les gagnent toujours de vitesse. Les chevaux de ces derniers sont meilleurs, et ils ont une manière de les exciter à la course par des cris et de certains mouvemens du corps qui donneroient encore l'avantage à l'Indien, même en changeant de chevaux.

Les Gauchos redoutent beaucoup les lances des indigènes. Ils assurent que ceux-ci vont souvent à la charge sans selles et sans brides, et qu'alors ils se cramponnent sous le ventre de leurs montures, en jetant de tels cris que celles de leurs adversaires, s'en effraient et refusent d'avancer.

Cependant, lorsque les Indiens ont fatigué tous leurs chevaux de relais, les troupes fraîches qu'on leur oppose finissent par l'emporter, et en font alors un grand carnage. Je n'essaierai pas de faire comprendre à des Anglais la haine sauvage et féroce qui anime les Gauchos et les Indiens, les uns contre les autres. Ces derniers envahissent souvent le pays ennemi dans la seule vue d'assouvir leur soif atroce d'égorger des chrétiens;

et dans leurs fréquentes contestations la pitié est un sentiment qui leur semble tout-à-fait étranger.

Avant qu'on m'eût fait connoître ces dispositions, je parcourois un jour les plaines accompagné d'un jeune Gaucho de la plus belle figure, qui avoit fait la guerre aux Indiens. Après qu'il m'eût raconté avec beaucoup de feu le nombre des morts et des blessés, je lui demandai combien ils avoient fait de prisonniers. Il me répondit par un regard que je n'oublierai de ma vie, grinçant les dents, et faisant glisser ses doigts sur son cou nud pendant un quart de minute; il se pencha ensuite vers moi, et frappant de ses éperons les flancs de son cheval, il me dit d'une voix étouffée: *se matán todos ¡* (On les tue tous!)

Mais cette cruelle destinée est celle à laquelle s'attend l'Indien que les chances de la guerre livrent vivant à ses ennemis; et dès la plus tendre enfance on le prépare à endurer avec courage, non-seulement la mort, mais les plus horribles tortures.

Les mœurs et les coutumes de ces peuplades auroient pu fournir des faits curieux à observer, et j'ai fort regretté de manquer de temps pour le faire. J'aurois voulu être témoin des jeux auxquels se livrent les jeunes gens dans leur sauvage liberté, et entendre les vieillards exprimer leurs opinions et leurs sentimens. En prenant certaines précautions, il y a peu de danger à courir, et j'aurois volontiers pris mon parti de souffrir du froid pendant la nuit et de ne manger que de la chair de cheval, pour satisfaire ma curiosité. Voici, au reste, ce que m'en ont appris des individus

qui

qui avoient séjourné plusieurs mois au milieu de ces indigènes.

Leur religion est assez compliquée ; ils croient aux bons et aux mauvais esprits, et adressent des prières aux uns comme aux autres. Lorsqu'un d'entr'eux meurt avant l'époque naturelle du terme de la vie, on suppose qu'un ennemi a obtenu d'un mauvais esprit qu'il le fît mourir, et la tribu s'assemble pour délibérer sur les moyens de découvrir cet ennemi. Lorsqu'on croit avoir trouvé le coupable, on le dévoue à la vengeance. Ces accusations sont suivies des conséquences les plus fatales, elles arment les tribus les unes contre les autres, et les empêchent de réunir leurs forces contre un ennemi tout autrement dangereux pour eux, c'est-à-dire les Gauchos.

Ils croient à une existence future, dans laquelle ils entreront immédiatement après leur mort. Ils y jouiront, disent-ils, du bonheur d'être toujours ivres, et d'avoir constamment une chasse abondante.

Lorsqu'un Indien parcourt de nuit la plaine, il montre le ciel du bout de sa lance pour indiquer certaines constellations qui, dit-il, sont les figures de ses ancêtres, montés sur des coursiers plus rapides que le vent ; et qui parcourent les cieux à la poursuite des autruches.

Ils sont dans l'usage d'enterrer leurs morts, et de tuer quelques-uns de leurs chevaux sur leurs tombes, parce que disent-ils, sans cette précaution leurs parens seroient obligés d'aller à pied dans l'autre monde,

Leurs mariages sont accompagnés de fort peu de cérémonies. Au coucher du soleil, les deux époux se prosternent sur la terre le visage tourné vers l'occident, on les couvre d'une peau de cheval, et au lever de l'aurore, les vieillards prononcent qu'ils sont unis.

Les Indiens des Pampas sont passionnés de toute espèce de liqueur fermentée. Lorsqu'ils sont en paix avec les habitans de Mendoza ou de quelqu'autre province, on les voit arriver en grand nombre, apportant des peaux d'autruches et des fourrures, qu'ils échangent contre des couteaux, des éperons, mais surtout contre des liqueurs. Dès le premier jour de leur arrivée, ils s'enivrent complètement, mais pas avant d'avoir livré à leur cacique leurs couteaux et toutes les armes qu'ils ont en leur possession, car ils savent qu'ils se prendront de querelle dès que le vin agira sur leurs têtes. Lorsqu'ils ont ainsi pourvu à leur sûreté, ils se mettent à boire jusqu'à ce qu'ils n'y voient plus clair, et passent le reste de la journée à se mordre et à se battre comme des chiens.

Le second jour est réservé aux transactions commerciales, car ils se gardent bien de traiter de leurs échanges tant qu'ils sont pris de vin. « Nous serions, » disent-ils, « incapables de faire un marché profitable. »

Ils ne cèdent jamais leurs peaux pour de l'argent dont ils ne sauroient que faire, mais il les échangent contre des éperons, des couteaux, du sucre et autres articles de ce genre. Ils refusent également de rien recevoir au poids, et marquent sur les peaux l'espace

qui doit être couvert de sucre pour qu'ils consentent à les céder.

Les libations recommencent le troisième jour, et lorsque les fumées du vin sont un peu dissipées, ils remontent à cheval pourvus d'éperons neufs, et laissant flotter les rênes, ils regagnent en chancelant leurs déserts.

. . . .

Nous nous trouvions au centre de ces contrées sauvages. J'avois fait quelques postes dans la matinée accompagné d'un jeune homme âgé de quinze ans, dont le père et la mère avoient été égorgés par les Indiens. Lui-même n'avoit échappé au massacre, que parce qu'un homme l'avoit placé sur son cheval et s'étoit enfui avec lui; mais il étoit trop enfant alors pour que sa mémoire eût conservé les détails de cet événement. Nous vîmes sur notre route les ruines d'une hutte qui avoit été détruite par le feu. Mon guide me raconta que deux ans auparavant, il habitoit avec sa tante et ses trois cousins; qu'un jour qu'ils étoient à causer tranquillement ensemble, ils virent accourir un homme, galoppant à toute bride et qui leur cria en passant: « Los Indios! los Indios! » Qu'il s'étoit précipité vers la porte et avoit vu dans l'éloignement une troupe d'Indiens se dirigeant vers leur demeure, la tête nue comme le reste de leur corps, armés de lances et se frappant la bouche de la main en poussant des cris qui, disoit-il, faisoient trembler la terre. Deux chevaux bridés étoient à la porte de la hutte, mais sans selle; il s'élança sur l'un d'eux, un de ses cousins sauta sur l'autre et tous deux prirent le galop;

mais le dernier, au bout de quelques momens, murmura le nom de sa mère, et reprit le chemin de la hutte. Le dernier coup-d'œil que mon compagnon jeta en arrière lui montra ses trois cousins à la porte de la cabane, leurs couteaux en main et se défendant contre une troupe d'Indiens. Quelques-uns d'entre ceux-ci se mirent à sa poursuite, et le suivirent pendant plus d'un mille; « mais, » disoit-il, « j'étois sur un cheval *muy ligero* » (très-rapide); et tout en racontant il galoppoit en avant, lâchant la bride et souriant d'un air de triomphe en me montrant comment il s'y étoit pris pour échapper à ses ennemis. Il ajouta que, deux jours après cet événement, et lorsqu'il se fut assuré que les Indiens avoient quitté le pays, il étoit retourné à la hutte de sa tante. Les membres épars de tous ceux qu'il y avoit laissés, et leurs corps mutilés accumulés à la porte de la cabane lui apprirent qu'aucun d'eux n'avoit échappé au massacre.

Lorsque les Indiens envahissent les pays des *Christianos*, (c'est ainsi que les Gauchos se désignent eux-mêmes); ils ont ordinairement deux objets en vue, savoir, de se rendre maîtres du bétail, et de massacrer leurs ennemis, mais ils abandonnent plus facilement leur prise qu'ils ne renoncent à la jouissance d'égorger des chrétiens.

Lorsqu'ils sont en marche pour une expédition de ce genre, ils ne cheminent que de nuit, et passent la journée étendus sur la terre; ou s'ils continuent à marcher le jour, ils se mettent presque sous le ventre de leurs chevaux, de manière à ce que ceux-ci n'aient pas l'air

d'être montés. L'attaque a également lieu la nuit. Ils entourent les huttes en poussant leur cri de guerre et en frappant leur bouche de la main. Le cri destiné à effrayer l'ennemi se continue pendant toute la durée de cette terrible lutte. Ils préludent en mettant le feu au toit. Ce que doivent éprouver les habitans d'une maison ainsi surprise, fait horreur à penser.

Lorsque le progrès des flammes force enfin ces malheureux à chercher leur salut dans la fuite, ils sont assaillis à coups de lances, et dépouillés de leurs vêtemens à mesure qu'ils succombent : car les Indiens mettent beaucoup de prix à se procurer des vêtemens, et s'appliquent à empêcher qu'ils ne soient tachés de sang. Les enfans subissent la destinée de leurs parens, ils sont impitoyablement massacrés. Celle des femmes est irrévocablement fixée dès le premier coup-d'œil que les farouches vainqueurs jettent sur elles à la lueur de l'incendie. Celles qui ne sont plus jeunes, ou qui sont dépourvues des agrémens de la figure, sont à l'instant égorgées, mais la beauté produit son effet ordinaire, même sur ces hommes sanguinaires, et les jeunes filles qui en sont douées sont placées sur des chevaux, qu'elles sachent les monter ou non, et dès que le pillage est terminé, on les fait partir au galop et franchir les steppes avec une vélocité inconnue à nos cavaliers d'Europe. La chair de cavalle devient leur unique nourriture, la terre nue leur seule couche, et lorsqu'elles atteignent le territoire indien, elles adoptent la vie sauvage de leurs ravisseurs.

Un officier français qui occupoit un rang élevé dans

l'armée Péruvienne, me raconta que pendant un intervalle de paix avec les Indiens, il avoit traversé leur territoire pour aller attaquer une autre tribu, et qu'il avoit souvent rencontré des femmes ainsi arrachées à leurs familles. Lorsqu'il leur avoit proposé d'obtenir de leur maître la permission de retourner dans leur pays, en leur offrant même une forte somme si elles vouloient consentir à servir d'interprètes, elles s'y étoient absolument refusées, en déclarant que rien au monde ne pourroit les engager à abandonner leurs maris et leurs enfans, et que d'ailleurs elles étoient parfaitement satisfaites du genre de vie qu'elles avoient adopté.

(*La suite au prochain cahier.*)

SOUVENIRS DES LACS D'ITALIE ET DE SUISSE.

(*Premier article* (1)).

.....NOUS sommes donc partis de Genève, mardi 27 juin, comme le Dr. Syntax, en cherche du pittoresque, et de lacs qui fussent plus beaux que celui

(1) On reconnoîtra sans doute dans ces *Souvenirs* le style piquant de l'auteur des *Notes sur la Nord-Hollande*, qui ont paru dans les volumes 25 et 26 de notre division *Littérature*. L'auteur ayant bien voulu nous adresser les fruits d'une nouvelle excursion, nous nous empressons d'en faire part à nos lecteurs. (R).

que nous quittons. Comme pour laisser dans nos cœurs des souvenirs que rien ne pût détruire, notre lac à nous, qui habitons le rivage de Cologny, le lac du matin, s'étoit paré de tout son charme, et sa nappe transparente que sillonnoient lentement les voiles peu tendues des bâtimens qui avoient passé la nuit à l'abri de la pointe de Bellerive, offroit un tableau de calme, de fraîcheur et de pureté, que ne connut jamais l'autre rive. En effet, le matin, les habitans du bord opposé ont devant eux ou un soleil aveuglant, ou un voile de nuages tiré sur la plus belle partie du tableau. Et le soir, quand le soleil se couchant en face des glaciers, verse sur l'autre rive des flots d'or et de pourpre, ce spectacle est éblouissant, merveilleux, sublime, tout au monde, excepté calme, silencieux, reposant la vue et parlant au cœur. Il en résulte que la rive du nord, si brillante aux heures sociales, est celle des grandes réunions, de l'éclat et de l'amour-propre, tandis que celle du midi, compagne des heures de la solitude, gagne toujours plus à être vue de près et à la longue.

Elle a été trop décrite cette route charmante qui suit les bords du lac, pour qu'il soit possible d'en reparler encore ; à mesure qu'on avance, on voit se déployer des beautés nouvelles. Thonon, bien moins célèbre qu'il ne le mérite, offre une vue magnifique de sa terrasse qui domine presque tout le lac, et ses environs présentent de délicieuses promenades. Entre la ville et le bord de l'onde, des prairies de la plus riche verdure et entrecoupées de mille ruisseaux, of-

frent un genre de beauté particulier dans des ombrages d'une richesse inconnue. Là sont peut-être les plus beaux noyers du monde, dont les arcades verdoyantes vont retomber jusques dans un bassin immobile que borde le plus fin gravier. Quinze à vingt pieds de circonférence de tronc, et près de quatre cents de circonférence d'ombre, ne seroient pas un titre suffisant à l'admiration, sans l'élégance et la régularité des jets de branches aussi énormes, disposés comme le plus beau bouquet. Nous passames une heure délicieuse sur cette rive qu'aucun parc ne pourra jamais imiter, et où si peu de voyageurs descendent. Sur le chemin d'Evian à St. Gingolph, la partie la plus brillante de toute cette route, nous admirames notre lac avec un sentiment d'orgueil. Arrivés de bonne heure au St. Gingolph vallaisan où nous devions coucher, nous franchimes, au milieu de bosquets de roses sauvages, la rivière pittoresque, importante et cependant imperceptible, qui sépare la Suisse et la Savoie. Ce ne sont vraiment que des gouttes d'eau qui descendent dans le lac par de très-jolies cascades. Elle est utilisée près de son embouchure par plusieurs usines considérables, et entr'autres par une belle fabrique de pointes de Paris qui appartient à des Genevois.

Qu'on dise que la Suisse et la Savoie ne s'entendent pas. Le village de St. Gingolph, partagé en deux par le ruisseau qui sert de frontière, est tout entier, la partie suisse comme la partie savoyarde, administré par un seul maire; le conseil municipal est composé d'habitans des deux Etats et tout le monde est content.

Il n'est pas jusqu'aux douaniers savoyards qui ne fassent, avec autorisation, la police en Vallais.

Pour mieux admirer les coteaux qui descendent sur le chemin, d'où on a grand peine à les voir, nous nous embarquames en nous éloignant du rivage. Ces coteaux sont l'empire des châtaigniers. Le riche et élégant feuillage de ces arbres majestueux laissoit à peine entrevoir la verdure de prairies magnifiques, assurées de leurs invariables productions par les sources qui jaillissent de toutes parts. La brise du soir se joignoit seule au mouvement des rames, quand nous les dirigeames vers une caverne extrêmement curieuse. Aujourd'hui que la belle route qui traverse tout ce pays a ôté à Meillerie tout espoir d'être solitaire et pittoresquement sauvage, les points de cette rive qui le sont encore sont rares et précieux. Une caverne où l'on ne peut arriver que par eau, située fort au-dessous de la route, contient une source jaillissante en cascade, et des réservoirs à plusieurs étages creusés dans le roc, on ne sait quand et par qui, pour y conserver et y rafraîchir du poisson. Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est un passage souterrain entre deux rochers, qui conduit à une seconde crique au bord du lac, également inabordable et cachée. Il ne manque à cette grotte qu'un Walter Scott pour la rendre immortelle. Elle est connue dans le pays sous le nom *des Viviers*.

C'est avec un vrai chagrin que l'on quitte, à la porte de Sex, ce lac qui vous a tenu si fidèle compagnie jusque-là, et bien que le pays soit beau et boisé jus-

qu'à St. Maurice, où nous arrivames pour dîner, il n'y a pas moyen d'en rien dire. L'auberge de Mr. Durr nous parut peu digne de sa réputation ; la chaleur y étoit étouffante. Nous liames conversation avec un respectable ecclésiastique qui ne savoit pas un mot de français. Nous crumes d'abord qu'il étoit sourd, et nous ne fumes détrompés que lorsqu'il ouvrit la bouche en allemand pour demander s'il étoit vrai qu'à Genève, sur de bonnes cautions, on pût emprunter de l'argent à trois et demi pour cent.

Désirant aller coucher à Sion, nous joignimes deux chevaux aux nôtres, mais le personnage qui les montoit étoit tout excepté postillon, et il ne servit pas même à nous faire traverser plus rapidement le vilain pays qui s'étend entre St. Maurice et Sion; c'est la plus triste partie de la route, ne montrant que des crétins comme échantillons de la population, et se trouvant sur les confins des deux langues, française et allemande, où l'on finit par ne plus parler ni l'une ni l'autre.

Sion se présente toujours très-pittoresquement quand on le voit de loin, entouré de ses pains de sucre couronnés de châteaux. L'intérieur est loin d'en être beau, et nous ne pumes guère en emporter d'autre souvenir que celui d'une hôtesse aimable et intéressante. La route a été abrégée dans plusieurs endroits, et cela prouve qu'on s'en est occupé ; mais, entre Sion et Sierre, les torrens descendus des montagnes avoient emporté les ponts, et fait de plusieurs lieues du pays un véritable cahos. Excepté le bourg de Louèche,

le chemin escarpé des bains, et les deux pointes lointaines de la Gemmi, rien n'est curieux jusqu'à Tourtemagne. Là, en revanche, quelques heures de relâche nous permirent d'aller chercher, à un quart de lieue de la route, et au fond d'une enceinte de rochers, une cascade superbe et peu connue. Au reste ce n'est point une cascade : c'est une cataracte toute entière. La rivière de la Tourte, resserrée entre des rochers que couronne une épaisse verdure, se précipite dans un gouffre profond, d'où elle rebondit toute entière en couvrant un espace immense d'une voûte d'argent et de la pluie de perles qui s'en échappe. Sur des sentiers tortueux et incessamment couverts d'une eau qui les rend très-glissans, on se rend sur une plateforme où l'on a placé une table et un banc, sans doute pour dessiner ce magnifique tableau. De cet endroit on voit la cascade en face et fort bien, mais l'effet est bien différent encore lorsque l'on s'aventure à redescendre de cette plate-forme par des sentiers pires que les premiers, en se rapprochant de la chute. Il est vrai que pour premier résultat on a celui d'être complètement mouillé. Au pied du roc se trouve un escalier qui conduit à une grotte dans laquelle on est à-peu-près à sec, et c'est beaucoup. On y trouve encore une table et un banc vernis qu'on n'y auroit certes point attendus. Là on est littéralement sous la voûte d'écume et d'eau bouillonnante, formée par le rebondissement de la rivière ; de toutes parts on en est entouré. Ce dais magnifique, ces piliers dans un mouvement continuel et qui paroissent pourtant toujours les mêmes, ce gouffre mugissant à

vos pieds, ces feuillages immenses suspendus au-dessus de ce tourbillon et dont la verdure si fraîche sert de cadre à ce tableau étincelant, ce fracas qui étourdit et frappe de stupeur: tout cet ensemble est d'un effet vraiment sublime. Les troupeaux de chèvres qui descendent chaque jour des montagnes voisines pour venir boire dans ce gouffre, ajoutent encore à l'effet et au contraste. Cette cataracte, digne d'une plus haute renommée, laisse derrière elle, à une distance infinie, et le Staubbach et le Pissevache, et des chutes d'eau dont il est trop parlé.

C'étoit le 29 Juin, jour de la fête de St. Pierre et de St. Paul, que nous étions à Tourtemagne, et nous fîmes le même jour la route qui se rend de ce village à Brigg. De l'hôtel de Tourtemagne nous avions entendu dans la rue les premiers accens de cette langue du pays du soleil que lord Byron prétend devoir être écrite sur du satin, et qui en effet ne perd pas à la comparaison quand elle s'entend au milieu de l'allemand, même du Haut-Vallais. Ces accens nous parurent comme des messagers avant-coureurs d'un monde nouveau, et nous fumes presque étonnés qu'ils eussent descendu, pour venir nous saluer, ces immenses rampes de rochers et de neige audelà desquelles seulement on s'attend à les rencontrer. L'approche de l'Italie surtout du côté des Alpes, où elle a quelque chose de solennel, manque rarement de produire une certaine impression, et comme tant de poètes de toutes les langues, on s'écrie involontairement: Italie! Italie!

La route parfaitement droite aujourd'hui, qui se rend à Glitz et, après un détour, de là à Brigg, étoit couverte de

naturels du pays revenant de la procession. Ils étoient décidément un peu moins mal que ceux du Bas-Vallais. En remontant plus loin le long de la vallée du Rhône, les habitans sont encore mieux; il en est de même des vallées latérales. C'est le Bas-Vallais surtout, et presque uniquement la partie du pays traversée par la route du Simplon, (c'est-à-dire, celle où passent plus de mille personnes pour une qui s'en écarte) qui est habitée par une population aussi déplorable que celle que l'on y voit, et l'on feroit grand tort aux deux tiers du pays en dépeignant d'après eux les Vallaisans. — Les passans que nous rencontrions avoient l'air fort bonnes gens; ils étoient tous dans leurs habits du Dimanche, et leurs charrettes, où cinq ou six personnes étoient entassées à la suite d'un seul petit cheval, donnoient à la route un air de fête. — La vallée paroissoit fermée de toutes parts, et dans le fond s'élevoit une montagne immense, à peu près à pic et encore couverte de neiges. Mes compagnons de voyage me soutenoient que ce n'étoit que par là que l'on pouvoit en sortir, que nous devions traverser ces neiges, suspendues aux sommités de la montagne, et que là haut étoit perchée une route large, plate, excellente, et sans danger. Ce passage paroissoit impossible.

Quand on reportoit ses yeux sur ce qui restoit de plaine, l'aspect qu'offroit Brigg étoit fort curieux; presque toutes ses maisons sont surmontées de clochers et de globes en plomb allongés en forme de navets, et parfaitement pareils aux minarets turcs. Aussi un voya-

geur poétique dit-il que l'on croit voir une ville orientale. On est extrêmement étonné lorsqu'on arrive à Glitz, où l'on trouve la magnifique église de Brigg dont c'est la paroisse, de s'en aller faire un détour de près d'une lieue en descendant, et en s'éloignant de la montagne que l'on veut franchir, tout cela pour manquer le superbe pont couvert de Glitz sur la Satline, un des ouvrages les plus étonnans de cette route de prodiges. Il est vrai que si la route n'eût pas traversé Brigg, cela auroit fait tort à cette ville, diminué son importance et son mouvement, et il est évident que l'on a sacrifié les voyageurs. Les auberges, les chevaux de poste, tout est à Brigg, et on laisse se détruire absolument la route directe de Glitz. — Outre ses minarets, ses petits clochers et sa position pittoresque au bord du Rhône, Brigg offre aujourd'hui un autre genre d'intérêt qui ne laisseroit pas d'être grand pour les rédacteurs d'une gazette française; ce sont ses Jésuites et leur grand pensionnat. Le hasard faisoit que personnellement nous avions été dans le cas de nous occuper du départ de cet établissement d'un jeune homme de Lyon; on l'avoit dépeint comme une victime, le séjour de cet établissement comme un enfer, et la fuite hasardeuse et précipitée du malheureux comme une Hégire. On verra bientôt que ces bruits étoient peu exacts.

Nous ne fûmes avertis de la présence des Jésuites à Brigg que par de la musique et des feux d'artifices! Nous entendimes de l'auberge, dans la rue, une bande entière de musique, semblable à celle d'un régiment.

Descendus par curiosité, nous nous trouvâmes sur la place au milieu du pensionnat. Environ cent jeunes gens, de dix à dix-huit ans, en vêtemens de laïcs, bleus, bruns, sans aucune espèce de costume uniforme, parloient tous à la fois en français quand ils ne parloient pas latin. Au milieu d'eux, un groupe d'une douzaine d'élèves formoit un orchestre parfait, et jouoit les airs les plus nouveaux, entr'autres le brillant chœur des chasseurs du Freyschütz. La présence de deux ou trois petits violons qui crioient au milieu des instrumens à vent, prouvoit seule que l'on n'étoit pas dans un régiment autrichien. Trois pères, ou du moins trois personnages en soutane noire, en cordon, et coiffés de grands chapeaux, sembloient mener la bande. Sur ces trois, deux portoient des lunettes et l'un étoit boiteux. Une petite baguette à la main, ils dirigeoient de loin toute leur armée, qui avoit l'air d'être obéissante et heureuse. Rien n'égale la politesse et la bienveillance avec laquelle, ayant été forcés dans une rue étroite de traverser la troupe dans toute sa longueur, nous fûmes reçus par tous, pères et élèves. Plusieurs tenoient entre leurs mains des armes dont nous ne comprîmes pas d'abord l'usage, c'étoient de très-longues piques terminées par des canons plus gros et pointus. Nous vîmes enfin que c'étoient des fusées volantes, et les élèves alloient hors de la ville se donner un petit feu de joie. Quand ils revinrent à la clarté des flambeaux, et toujours au son de leur musique, je me mêlai dans le plus épais du cortège, bien décidé à en saisir le plus possible, et je fis avec eux une longue

promenade. Cette réunion d'objets divers étoit bien propre à faire réfléchir. Ce calviniste au milieu de cette troupe d'hommes à qui il est presque étonné de ne pas voir de grandes cornes dirigées contre lui, ces flambeaux de poix dessinant les ombres des pères contre les murailles, ces bâtimens immenses, féodaux, grillés et si bizarrement construits, les bois de sapins tout à l'entour et les neiges du Simplon au-dessus, ces flots d'une population demi-sauvage marmotant un jargon digne d'elle autour de cette musique charmante, ces rues encore toutes tapissées de verdure, de sapins et de bouquets, et enfin, après que cette foule eût parcouru divers quartiers, ces grandes portes ouvertes, ce troupeau compté et rentré, tous ces verroux refermés, toutes ces lumières éteintes, et l'étranger resté seul devant le portail dans le silence et dans la nuit: tout cela formoit la scène la plus frappante et la plus extraordinaire.

Le lendemain matin, quand nous passâmes encore une fois devant le collège en partant, nous entendîmes les sons d'un piano, touché par une main habile et brillante. Voilà notre expérience personnelle des Jésuites de Brigg. Si l'on joint à cela les dires de notre hôte, qui nous déclara que le jeune C. avoit été chassé de l'établissement pour inconduite, avoit inutilement tout fait pour y rentrer, et avoit passé huit jours dans son auberge à côté du pensionnat, fait qui nous fut confirmé par le livre des étrangers de ladite auberge, il n'y aura pas moyen que notre témoignage serve beaucoup à l'acte d'accusation de ces religieux.

Il

Il n'y a pas moyen de rien dire de neuf sur la route du Simplon ; elle a été décrite mille fois, elle a fait le sujet d'ouvrages spéciaux, et de mille gravures répandues partout. On reste muet devant tant de merveilles. Une route de 25 pieds de large, dont le maximum de pente, qu'elle atteint rarement, est de 8 pouces par toise, monte en corniche sur le flanc de dix montagnes, sans que l'on perde de vue le clocher de Brigg, que l'on voit jusqu'au sommet, à une hauteur de 4000 pieds, au milieu des forêts de sapins, des cascades, des avalanches et des neiges. Le sol du chemin lui-même, son plancher, est surtout digne d'admiration. Constamment bombé en dos d'âne de la manière la plus régulière, garni partout de barrières, de bouteroues, et, du côté de la montagne, d'un fossé profond et maçonné, il est plus doux et plus uni qu'aucune route du continent, et rappelle presque les routes anglaises. De Brigg à Crevola, où commence la plaine italienne, il y a douze maisons de refuge. Jusqu'à Cesto au bord du lac Majeur on compte, suivant Mr. Céard, 611 ponts, tant grands que petits ; sur la montagne se trouvent six galeries souterraines, deux hospices, dont l'un n'est pas achevé, et deux ou trois villages. Il résulte de tant d'objets divers que les 7 heures que mettent quatre bons chevaux de Brigg à monter au village du Simplon, lequel est situé un peu au-delà du point culminant du côté de l'Italie, ne sont pas trop ennuyeuses, pour celui qui fait la route pour la première fois. Autant de loin on peut s'émouvoir de l'idée d'aller planer en voiture au-dessus des neiges, autant sur place

il est impossible de conserver quelqu'inquiétude un peu réelle, et l'on trouve fort naturel de faire une partie de la montée au grand trot. Un peu avant le sommet, du côté du Vallais, on traverse deux galeries. C'est dans ces régions que sont les vrais miracles, et où sans eux seroient les vrais dangers, surtout au moment où nous y passions. Tout fondoit, et mille cascades, arrivant des réservoirs de neige perchés au-dessus de la route, se précipitoient sur le chemin qu'elles sembloient à chaque instant devoir détruire. Arrivées au-dessus, elles se trouvoient comme par enchantement passer au-dessous, et, à chaque pas, quelques-uns de ces 611 ponts dont on ne s'aperçoit qu'à leurs bienfaits, sembloient deviner où tomberoient ces torrens qui changent de lit chaque année, et les forçoient à respecter la route. Partout où la moindre goutte d'eau avoit échappé à ces écoulemens artificiels, la forme légèrement voûtée du chemin la ramenoit insensiblement dans le fossé, et de là sous les ponts.

Si toute cette route porte des traces gigantesques de la puissance de ceux qui l'ont exécutée, peu de choses l'indiquent davantage que l'hospice entrepris au sommet de la montagne, et interrompu avec le règne de la main colossale qui l'avoit projeté. Un véritable palais de douze ou quinze croisées de face, élevé jusqu'au-dessus du premier étage, avec un double perron en marbre gris et des fenêtres voûtées à l'italienne, étoit destiné à recevoir des religieux du St.-Bernard, qui auroient rendu sur cette grande route du continent civilisé des services bien plus nombreux encore que sur

la montagne comparativement si solitaire qu'ils habitent. Peut-être le plan étoit-il trop vaste pour les besoins réels. Il paroît qu'il l'étoit sûrement trop pour la fortune du gouvernement qui a succédé au gouvernement créateur, car douze fois la neige a couvert ce pays depuis qu'on n'a plus touché à ce bâtiment. On dit qu'on va l'achever, et des amas de pierre disposés à l'entrée semblent le faire espérer. Dieu le veuille pour la sûreté des voyageurs, et surtout pour l'honneur des Gouvernemens qui tiennent à faire oublier leurs prédécesseurs! A quelques minutes de là, dans un creux sur le sommet, est l'ancien hôpital, desservi, nous dit-on, par quelques religieux. Il est chétif, et peu soigné; en revanche, il est regardé comme une ferme très-productive pour les Pères, qui nourrissent 40 ou 50 vaches dans des chalets parsemés à peu de distance. J'ai dit un creux sur le sommet, et ces deux mots à côté l'un de l'autre paroissent fort ridicules; cependant il en est ainsi. Le sommet de la route du Simplon, le point le plus élevé géométriquement parlant, est une vallée, un marais, un bas-fond, et produit une impression complètement différente de celle que l'on attend, peut-être sans avoir réfléchi. On se prépare à un sommet, à une arrête, à un point planant, pour ainsi dire, sur le nord et sur le midi, sur l'Italie et sur la Suisse, à un point enfin ayant une vue quelconque. C'est précisément le contraire, et l'endroit le plus élevé de la route, où l'on a placé une croix que l'on appelle bien mal-à-propos une pierre milliaire, est resserré et borné par des rochers à peine dignes de ce nom. Quelques misérables cabanes sont dispersées dans

F 2

une petite plaine aride, au milieu de flaques d'eau telles qu'on pourroit en trouver à 4 ou 5000 pieds plus bas, dans les parties les moins soignées de la Hollande. On rencontre bientôt de ces mares qui ont un mouvement, l'eau qui s'en écoule marche avec le voyageur; c'est de l'eau qui s'en va en Italie, et quand quelques-unes de ces gouttes sont réunies, elles forment la Daveria, que l'on ne quitte plus jusque dans la plaine. Bientôt on arrive au village de Simplon, petit amas de maisons hautes, solides, serrées, à petites fenêtres et à couleur de lavée. La cuisine de l'hôtesse française qui nous y reçut étoit très-distinguée, surtout à une élévation où l'on est en général peu difficile. En revanche, les chambres à coucher étoient infiniment petites; il est vrai que nous étions là avec une grande dame anglaise qui traînoit à sa suite à-peu-près autant de voitures et de chevaux de selle que de gens. Sa seigneurie avoit envahi toute la maison, et son voisinage nous fut parfaitement désagréable. Au reste il falloit bien qu'aux extrêmes frontières des pays du nord nous fussions mal logés, pour apprécier mieux le contraste que devoit nous présenter l'Italie, au premier pas que nous y ferions. La route, depuis le village de Simplon jusqu'au bas de la montagne, est absolument différente de celle qui arrive du Vallais. Tandis que cette dernière court toujours en corniche sur le flanc de la montagne, perpendiculairement aux ruisseaux qui en descendent, et en faisant toujours face à la grande vallée du Rhône, la route italienne suit la rive d'un torrent qui descend du Simplon par une suite

de gorges, soit vallées excessivement étroites, entre deux parois perpendiculaires. La vue du côté de l'Italie est plus variée, plus romanesque, plus effrayante, mais elle est beaucoup moins étendue que l'autre. Les ponts, les cascades et les galeries y sont en plus grand nombre, et la route y est encore mieux soignée. Elle est, des deux côtés, encadrée dans toute sa longueur par des tablettes de roche, quelquefois elle est construite en chaussée entre deux précipices, et le tout est d'un entretien parfait. Le petit nombre de défectuosités, de bouteroues fendus, de pierres roulantes que l'on remarqué dans la montée ont absolument disparu, et à plusieurs reprises nous vimes les cantonniers occupés à la ratisser comme les allées d'un jardin.

L'ouvrage d'art le plus remarquable dans cette partie de la route est sans contredit la galerie de Gondo, la cinquième en venant du Vallais, longue de deux cents pas, éclairée par trois grandes ouvertures, et placée immédiatement à côté d'un précipice affreux. La Daveria s'y engloutit dans un abîme sans fond avec un murmure terrible. Au moment où l'on sort de la galerie, une autre cascade, accourant joindre aux flots de la Daveria, un nouveau torrent aussi impétueux, se précipite sous la route, et jaillit littéralement dans la figure du voyageur, qui, n'étant point averti d'avance, et ne pouvant l'être à cause du bruit de l'autre torrent et de la disposition des lieux, en reste stupéfait et complètement mouillé. Un pont extrêmement hardi plane sur ce nouvel abîme; la galerie se trouve contenue comme dans une presqu'île inaccessible entre

ces deux torrens, et en se retournant après avoir fait quelques pas du côté de l'Italie, le coup-d'œil est surprenant au dernier point. Prétendre que l'on a passé là semble une absurdité. Un peu plus loin, à Iselle, on quitte la Suisse pour les Etats du Roi de Sardaigne, qui lui avoient fait place à St. Gingolph, et l'on serpente encore quelque temps dans une crevasse plus étroite et plus horrible que toutes les précédentes. C'est là que nous attendoit la seule aventure de notre passage. Près d'Iselle une avalanche immense avoit couvert toute la route. On avoit jugé trop difficile de la faire disparoître en entier, et l'on s'étoit contenté de percer une galerie comme dans un rocher. Il fallut bien y passer, et pourtant la neige fondoit de toutes parts; il y faisoit nuit, et cette pluie distillée goutte à goutte avoit fini par recouvrir le sol du chemin d'une couche de glace onduleuse qui, à sept heures du matin, étoit encore dans toute sa dureté, et compliquoit beaucoup la marche. Il étoit à craindre que l'ébranlement causé par le passage de quelque grosse voiture dans le genre de la nôtre, ne déterminât l'instant de la chute. Au sortir de toutes ces horreurs, la vallée s'élargit et s'embellit beaucoup. On est en Italie, et le contraste est frappant. La richesse et la variété de la végétation, la couleur de la verdure, que l'on dit au reste être plus belle que jamais dans ce moment, la pureté du ciel, la transparence de l'air, l'élégance des constructions, des figures, du langage, tout indique un pays brillant et favorisé du ciel. Cette première vallée qui révèle l'Italie, est celle de la Cherasca

qui vient se jeter dans la Daveria. On la traverse sur un beau pont, d'où l'on aperçoit les jolis villages de Varso et de Dovedro. C'est ainsi qu'on descend à Crevola, où finit la montagne par son chef-d'œuvre. Le pont de ce nom est de deux arches de soixante-trois pieds d'ouverture, et soutenues par une seule pile de soixante et dix pieds. L'effet en est à la fois élégant et sublime. Là commencent les plaines, et les plaines lombardes, où l'on voit figurer et le mûrier et le maïs et quelques prairies soigneusement arrosées. On arrive enfin à Domo d'Ossola. Pour être mieux frappé du contraste de l'Italie avec tout ce qui est situé de l'autre côté des Alpes, il faut arriver dans la grande cour de l'hôtel de la Poste à Domo, et voir ces galeries circulaires toutes couvertes de vases et de fleurs, ces murs peints si fraîchement en dehors et si brillamment en dedans, ces fresques charmantes remplaçant partout les papiers, ces appartemens immenses avec des plafonds voûtés et peints à ravir, ces pavés de stuc, ces canapés moëlleux, ces lits de dimensions gigantesques, enfin, il faut jouir de cette fraîcheur répandue dans tout l'intérieur au milieu du jour le plus brûlant. Il faut en même temps arriver, comme nous, un jour de foire, trouver les rues pleines de ces charmans chapeaux de paille recourbés sur l'oreille, de ces physionomies expressives et avenantes, de ces marchands de lard et viandes qui cachent leurs denrées sous des amas de fleurs, il faut entendre ce cliquetis de paroles bruyantes, rapides, sonores, il faut enfin voir Médée affichée à tous les coins de rue, brûlant au théâtre

des marionnettes sa rivale Creuse, au grand plaisir des petits enfans et des marchands de fromage et de riz. C'est un monde trop différent du nôtre, pour que cette première impression s'efface jamais.

(*La suite au prochain cahier*).

MÉLANGES.

QUELQUES RENSEIGNEMENS STATISTIQUES SUR L'ÉTAT D'OHIO, EN 1826.

(Nous pouvons garantir l'authenticité et l'exactitude des renseignemens suivans sur l'un des Etats de l'Union américaine. Tout ce qui concerne la statistique de l'Amérique en général est maintenant d'un si haut intérêt, que les moindres documens authentiques sont recherchés avec empressement. Les Etats-Unis dans ce moment fixent moins l'attention que les nouvelles républiques du Sud, cependant la prospérité croissante de l'Union peut faire prévoir combien seront rapides les progrès de ces pays si favorisés de la nature, lorsqu'une fois leurs institutions politiques auront acquis quelque stabilité. C'est en vue de fournir quelques élémens de plus pour la connoissance de l'état actuel de cette vaste portion de notre globe que nous donnons les détails qui suivent.)

La population de l'Etat d'Ohio s'élèvoit, d'après les récensemens pris aux diverses époques suivantes :

en 1790	à	4500 blancs.
en 1800	à	41061 *id.*
en 1810	à	228861 *id.*
en 1820	à	576572 *id.*

Elle doit être en 1827 de 825000 *id.* au moins.

Il n'y a point d'esclaves ; en 1820 il y avoit 4862 noirs libres.

Cet accroissement rapide de la population est la preuve la plus sûre de la bonté des terres de l'état d'Ohio. Il ne s'y trouve point de montagnes, mais une partie du pays est très-coupée, tandis que l'autre est plate et marécageuse. En général, on considère l'Ohio comme l'Etat qui, en proportion de son étendue, contient la plus grande quantité de terres arables, ou de pâturages, et qui par cela même peut supporter la population la plus nombreuse. Il seroit difficile d'en donner l'étendue avec précision, mais on s'éloigneroit peu de la vérité en l'estimant à trente millions d'acres, ou arpens de Paris.

Les produits sont les mêmes que ceux du nord de la France : le blé et les autres grains, du bétail de toute espèce ; du tabac à fumer de qualité supérieure ; mais on n'y trouve ni vins, ni coton, ni riz. La population est en général frugale laborieuse ; et supérieure sous tous les rapports à celle des autres Etats de l'ouest. Il y a aussi plus de probité publique ; c'est le seul Etat

de l'ouest, à l'exception de la Louisiane, qui pût avoir du crédit et contracter quelque emprunt.

Le bétail, les chevaux et les porcs ont formé jusqu'à présent, la partie la plus importante des exportations.

C'est afin de faciliter le transport des farines et autres produits, et de vivifier l'industrie, que l'Etat vient d'entreprendre un canal qui traverse tout le pays du nord au sud, unissant le fleuve Ohio au lac Erié. De là, on arrivera au port de New-York par l'Hudson et le grand canal de New-York.

L'Etat n'a point de terres ou domaines, mais il a des taxes annuelles directes, auxquelles on pourra ajouter plus tard les péages du canal lorsqu'il sera achevé.

D'après la dernière évaluation, sur laquelle les taxes furent prélevées, la valeur des propriétés étoit

de 15175000 acres de terre.

Les autres 15000000 d.° sont encore, à part quelques débris de tribus sauvages, la propriété du gouvernement de la Confédération, qui est le grand propriétaire des terres incultes de l'ouest, et qui les vend à un dollar et un quart l'acre au comptant. Les

15175000 acres de terre, furent estimés par la taxe à dollars	37245000
Maisons dans la campagne, et dans les villes et villages	8738000
138074 chevaux au-dessus de 3 ans	5518000
274000 bêtes à cornes, *id.*	2201000

Capital des marchands sujet à patente....	5202000
Voitures de luxe	21000
Total pour la taxe.	58925000

On peut évaluer les dépenses ordinaires à 150000 ou 200000 dollars.

Le canal doit coûter, d'après les devis, *et il n'est pas d'usage de les dépasser en Amérique*, 5000000 de dollars, que l'Etat doit emprunter en cinq années, terme calculé pour l'achèvement du canal. Les 800000 dollars du premier emprunt ont été enlevés de suite en 1826, et le second emprunt pour 1827, sera de 1200000 dollars.

Si le canal réussit, comme tout le fait espérer, il y aura la plus grande facilité à payer le surplus de la dette, parce que les péages suppléeront à l'insuffisance des taxes, et il est vrai de dire :

1.° Que la grande masse des fermiers étant propriétaires, ils confondent la rente avec le prix de leur travail, et peuvent payer davantage, en raison du haut prix de ce travail.

2.° Qu'en raison de l'accroissement annuel de la population des terres cultivées, du bétail, etc., une évaluation en 1831 donnera probablement *quatre-vingts millions*, au lieu des *soixante millions* de l'évaluation de 1825.

C'est cet accroissement progressif *et certain*, qui fait la grande sécurité des emprunts des Etats-Unis en général, et de celui-ci en particulier.

Les emprunts de l'Etat de l'Ohio sont autorisés par une loi; le canal se fait aux frais et au bénéfice de l'Etat.

La constitution est sur le même modèle que celle des autres Etats de l'Union. Le pouvoir législatif, qui est l'autorité suprême, est représenté par une assemblée composée de deux Chambres, et le consentement de ces deux Chambres est nécessaire pour passer une loi.

Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un magistrat élu annuellement, et qui porte le titre de Gouverneur.

Les membres des deux Chambres et le Gouverneur, sont élus par le peuple.

Le droit de suffrage est presque universel; tout homme qui paie une taxe directe quelconque ayant droit de voter.

En 1825 et 1826, la banque des Etats-Unis avoit escompté pour les particuliers de l'Etat d'Ohio environ 1500 mille dollars, et les ports de mer leur avoient confié une somme égale en marchandises en 1825 et 1826. Ces détails donnent une idée assez exacte de la position actuelle du commerce de cet Etat.

ROMANS.

Iu-Kiao-Li, ou les deux Cousines, roman chinois, traduit par Mr. Abel Rémusat; précédé d'une Préface où se trouve un parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe. *Paris*, chez Moutardier, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 4, 1826. 4 vol. in-12.

(*Second et dernier extrait*).

Nous avons laissé le Dr. Gou à Nanking avec sa nièce Mlle. Houngiu, et venant de découvrir un jeune homme très-distingué qu'il désire lui donner pour époux. Ce jeune homme, qui s'appelle Sse Yeoupe, vient de faire un examen brillant, et a été promu au grade de bachelier. Le Dr. Gou lui adresse des propositions par le moyen d'une entremetteuse de mariage, mais Sse Yeoupe, qui est difficile en fait de femme, et qui confond Mlle. Houngiu avec la fille du docteur qu'il a vue par hasard, et qu'il a trouvée sans agrémens, rejette la proposition. Cependant Pe revient heureusement de son ambassade en Tartarie, et se retire à sa maison de campagne, au village de Kinchi, avec sa fille.

Sse Yeoupe, qui est orphelin, reçoit une invitation

de son oncle paternel, l'inspecteur général de la province de Honan, pour se rendre auprès de lui, attendu qu'il a l'intention de l'adopter comme son fils. Il se met en route, pour s'embarquer à Keouyoung, mais il s'égare en chemin, et arrive de nuit dans ce même village de Kinchi que Pe habite avec sa fille. Il entend vanter avec admiration les grâces et les talens de cette dernière, et sa curiosité est si vivement excitée qu'il oublie son oncle; et s'établit à Kinchi pour tâcher de voir Mlle. Houngiu, et peut-être d'obtenir sa main, ne se doutant guère qu'il vient de la refuser à Nanking. Deux compétiteurs sont déjà sur les rangs, et le prix doit appartenir à celui qui composera le mieux une pièce de vers sur les mêmes rimes et le même sujet qu'un morceau de Mlle. Houngiu. Ce sujet est la description des *saules printaniers*. Sse Yeoupe, comme on le conçoit bien, compose une pièce de vers très-supérieure à celles de ses rivaux, mais un de ceux-ci, nommé Tchang, parvient en gagnant le portier de Pe, à faire passer pour sienne la composition de notre héros, auquel on attribue celle de Tchang qui n'a rien de distingué. Le seigneur Pe et sa fille sont très-frappés du mérite des vers composés par Sse Yeoupe, et qu'ils croient être de Tchang. Cependant comme l'écriture en est commune, et que Yansou, la suivante de Mlle. Houngiu, qui a entrevu Tchang, rapporte à sa maîtresse qu'il est laid et disgracieux, celle-ci conçoit des soupçons, et prie son père de soumettre Tchang à de nouvelles épreuves. En conséquence, Pe invite Tchang à venir passer quelque temps dans sa maison pour sur-

veiller l'éducation d'un jeune homme qu'il a chez lui. A deux reprises différentes, Tchang réussit encore à donner comme des impromptus de sa façon des vers de Sse Yeoupe, sans que celui-ci soupçonne la fraude. Nous allons voir comment il finit par la découvrir.

« Cependant Mlle. Houngiu depuis qu'elle avoit reçu les deux pièces de vers *sur les saules printaniers*, n'avoit pu s'accoutumer à l'écriture commune dont elle avoit été choquée dès l'abord, et ayant pris du papier à fleurs, elle avoit elle-même copié ces deux pièces avec le plus grand soin, et en caractères les plus élégans qu'il lui fût possible. Elle avoit serré cette copie dans un sac de soie brodée, et la tenoit près d'elle pour la réciter soir et matin. Elle ne pouvoit s'empêcher de penser que son union avec un poète d'un mérite aussi brillant combleroit tous ses vœux. Et toutefois, quand elle avoit appris que ce jeune homme, doué d'un talent distingué, étoit dépourvu d'agrémens extérieurs, elle s'étoit dit qu'il manqueroit quelque chose à son bonheur. Cette idée avoit laissé quelque tristesse dans son cœur; elle s'en affligeoit chaque jour, sans vouloir faire connoître la cause de sa mélancolie. »

« Ce jour-là, sur l'heure de midi, sa toilette étant achevée, il lui vint tout-à-coup une réflexion: «Yansou me disoit l'autre jour que ce jeune homme étoit si laid; mais avec tant d'esprit, je suis persuadée qu'il doit avoir quelque agrément dans sa laideur même. Fort heureusement Yansou n'est pas en ce moment près de moi: il faut que j'aille secrètement moi-même voir comment est ce jeune homme. Si véritablement il est tout-à-fait dis-

gracié par la nature, je suis décidée à rompre tout ce dessein. Ce que je vais voir va fixer mes irrésolutions. »

« Elle n'eut pas plutôt formé ce projet, qu'elle ouvrit tout doucement la porte latérale, du côté du couchant, et descendit au jardin sans être aperçue. En approchant de la galerie des fleurs, elle entendit quelqu'un tousser. Elle s'enfonça dans un bosquet, et de là, comme de derrière un paravent, elle jeta un coup-d'œil sur le bel étudiant qui se promenoit tristement dans la galerie. Ce qu'elle vit de son extérieur, c'étoit

La démarche d'un étudiant,
La délicatesse du jeune âge,
L'air tranquille de l'automne;
Un vêtement comme les brumes du printemps:
L'éclat d'une pierre précieuse,
Les mouvemens comme les reflets du jaspe.
Le visage respirant le soufle du printemps,
La physionomie toute poétique.
Le regard du démon des désirs.
Les membres bien proportionnés;
Si vous me demandez à qui il ressembloit,
C'étoit à quelque dieu sorti du lotus.

A la vue de ce jeune homme qu'elle prit pour Tchangfanjou, Houngiu, toute charmée, ne put retenir une exclamation: « Quelle belle figure! » s'écria-t-elle; « comment Yansou a-t-elle pu dire que ce jeune homme manquoit d'agrémens! » Elle eût difficilement pu deviner que celui qu'elle voyoit étoit Sse Yeoupe, qui, se trouvant seul dans la bibliothèque, étoit venu se promener jusque dans la galerie.

Après qu'elle l'eût secrètement considéré pendant quelque

quelque temps, Houngiu craignit d'être aperçue de quelqu'un, et se retira doucement de la même manière qu'elle étoit venue. Elle aperçut Yansou qui accouroit au devant d'elle. « Mademoiselle, » lui dit la suivante, « le dîner est prêt; où êtes-vous donc allée ainsi vous promener seule? Je vous ai cherchée partout sans pouvoir vous trouver. »

Houngiu, toute irritée, ne lui répondit pas. « Mademoiselle, « reprit Yansou, « pourquoi donc êtes-vous fâchée? » — « Méchante suivante, » dit Houngiu; « que t'ai-je fait pour que tu me trompasse? Peu s'en est fallu que tes mensonges n'influassent sur tout le reste de mes jours. »

« Voici qui est bien singulier! » répondit Yansou. « Je vous suis attachée depuis mon enfance, vous ne m'avez jamais surprise à vous tromper. Quand est-ce que je vous ai fait un mensonge? »

« Si tu ne m'as pas trompée, » repliqua Houngiu, « dis-moi ce que tu peux trouver de mal dans la personne du jeune seigneur Tchang, mon prétendu? »

« Est-ce à cause de cela que vous me grondez? Vraiment, mademoiselle, au lieu de me dire des injures, vous me battriez jusqu'à la mort, plutôt que de me faire dire, contre ma pensée, qu'il est bien. »

Houngiu se mit à la gronder de nouveau: « Indigne suivante! » s'écria-t-elle, « quels contes vas-tu me faire encore? Je l'ai vu de mes propres yeux. ? »

« Comment, Mademoiselle, vous l'avez vu? » demanda Yansou.

« J'ai vu ce jeune homme; son extérieur est infi-

finiment agréable, et il n'a pas de pareil parmi les lettrés de l'empire. Quel motif as-tu de le décrier de cette manière? »

« Ceci est encore plus extraordinaire, reprit Yansou. « Vous avez ordinairement le regard si haut : comment se fait-il que vous l'abaissiez si fort aujourd'hui? Prenez garde de vous tromper de prétendu, mademoiselle, et n'allez pas prendre un lion pour un Youang. »

« Quel autre que lui pourroit être entré dans le jardin de derrière, auprès de la galerie des fleurs? » demanda Houngiu.

« Je ne puis absolument croire, reprit Yansou, à ce second jeune homme, si beau et si bien fait. Attendez que j'aie été le voir aussi. » Et en disant ces mots, elle rentra en courant dans le jardin. Dans ce moment Sse Yeoupe venoit de descendre de la galerie, et se promenoit d'un endroit à l'autre en regardant les fleurs : Yansou vit qu'il n'y avoit personne dans la galerie, et se mit à promener ses regards du levant au couchant. Sse Yeoupe qui avoit vu une suivante se diriger de son côté, s'étoit caché dans un bosquet et l'observoit sans être aperçu En l'examinant, il remarqua :

« Des épaules comme les branches du poirier et la la taille d'un saule. Une jupe de gaze verte, et des pendans de crêpe rouge ; sans avoir la noble démarche d'une fière beauté, elle ne laissoit pas de briller par la grâce et la vivacité. »

Sse Yeoupe l'observa pendant quelque temps, et craignant, s'il se montroit, de l'effrayer et de l'obliger à s'enfuir, il la laissa descendre de la galerie, et revenant

tout doucement derrière elle, il lui dit à voix basse : « Jeune demoiselle, qui cherchez-vous, en regardant ainsi de tous côtés ? »

Yansou retourna la tête à l'instant, et apercevant Sse Yeoupe, un jeune étudiant à la fleur de l'âge, elle éprouva un mouvement de joie mêlé de frayeur : « Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle, et pourquoi vous cachez-vous en cet endroit ? »

« Je suis ce Sse Yeoupe dont les vers sur les saules printaniers n'ont pas obtenu de succès, et que la fatalité a jeté dans ces lieux. Jeune demoiselle, ayez pitié de moi ! »

« A en juger par votre extérieur, monsieur, vous ne devez pas être un homme dépourvu de talent : comment se fait-il que vous ayez été dédaigné ! »

« Mes vers incultes et négligés n'étoient pas dignes de plaire à votre jeune maîtresse ; mais comment peut-elle être douée de tant de talent, et avoir des yeux si clairvoyans, lorsque l'homme auquel on lui voit donner la préférence, est un être ridicule ? »

« Monsieur, ne parlez pas avec tant de dédain du jeune seigneur Tchang. Sans doute, il ne peut en aucune manière entrer en comparaison avec vous pour les agrémens de la personne ; mais les vers qu'il a composés ont une grâce et une élégance qui l'ont rendu lui-même très-agréable. Ma maîtresse s'attache au mérite et fait peu d'attention à la personne ; voilà pourquoi elle lui a donné la préférence. »

« Si elle l'eût préféré pour son extérieur, » dit en souriant Sse Yeoupe, » je le concevrois encore ; mais

si ce sont ses vers qui l'ont séduite, cela me paroît bien plus extraordinaire. »

« J'ai entendu dire que ses vers avoient un agrément tout particulier, » reprit Yansou ; les goûts peuvent être différens. »

Sse Yeoupe fit un soupir : « Que le fatal penchant qui, toute ma vie, m'a fait rechercher le talent et la beauté, m'a déjà causé de traverses! » s'écria-t-il. « Que d'orages et de tempêtes! J'ose élever mes regards jusqu'à une jeune beauté, douée de tous les talens et de tous les attraits : je pense avec transport qu'elle est encore libre, après dix ans d'attente. Mais quel égard a-t-elle pour le mérite? Une prévention funeste l'oblige à me dédaigner, à rejeter mes sentimens, mon ardente affection! » Il soupira de nouveau. « Enfin, » ajouta-t-il encore, « pauvre lettré, ta destinée est d'être malheureux, et tes discours sont superflus. »

En entendant Sse Yeoupe s'exprimer comme un homme profondément affligé, et qui, dans son désespoir, étoit prêt à verser des larmes; Yansou se sentit émue, et pour le consoler : « Je vous entends, monsieur, » lui dit-elle, « vous plaindre avec amertume, et il semble que vous reprochez à ma maîtresse d'avoir mal jugé vos vers. Cependant, elle a pour le talent un penchant si prononcé, qu'on peut la comparer aux génies, et elle a, pour s'y connoître, deux yeux aussi perçans que le rhinocéros. Mais puisque vous ne vous soumettez pas à sa décision, pourquoi ne récririez-vous pas vos vers? J'irai les porter à ma maîtresse pour qu'elle les voie de nouveau; et qui sait si la perle

qu'elle a rejetée d'abord ne sera pas agréée à la seconde fois ? »

A ces mots, Sse Yeoupe fit un profond salut : « Jeune demoiselle, » répondit-il aussitôt, « si j'obtiens de vous une telle faveur, la mort même ne l'effacera jamais de mon souvenir. »

« Monsieur, » reprit Yansou, « ne perdez pas un instant, écrivez bien vite, et je vais rentrer. »

Sse Yeoupe courut à la bibliothèque ; il chercha un morceau de papier à fleurs, y écrivit les deux pièces, en fit un petit paquet carré, et sortant avec empressement, il le remit à Yansou en lui disant : « Prenez la peine, jeune demoiselle, de porter ceci à votre maîtresse, priez-là de le lire avec toute l'attention possible et de ne pas vouloir de mal à Sse Yeoupe. »

« Je ferai bien votre commission, » reprit Yansou. Sse Yeoupe vouloit la retenir pour lui parler encore ; mais tout à coup on entendit la voix de Tchanfanjou, qui sortoit de la collation, et qui, le long du chemin, demandoit à haute voix : « Ami Liansian, où donc êtes-vous ? »

A ce bruit, Yansou se hâta de passer derrière la galerie et de rentrer dans l'intérieur. Sse Yeoupe revenant au devant de Tchangfanjou : « Je suis ici à me promener, » lui dit-il.

« J'ai été bien long-temps loin de vous, et j'ai manqué aux lois de la politesse, » répondit Tchanfanjou.

« Cela ne pouvoit être autrement, » dit Sse Yeoupe.

« Le vieux seigneur Pe vouloit me retenir encore pour faire la conversation, » reprit Tchangfanjou. « Je lui ai

dit que vous étiez ici, et il m'a proposé de vous prier à venir vous asseoir avec nous. Mais la collation étoit finie, et j'ai craint que ce ne fût en user un peu trop sans façon. Alors il m'a permis de revenir, et il m'a donné le coffre que voici, afin que nous puissions nous divertir ensemble. »

En même temps il prit Sse Yeoupe par la main, et le ramena dans la bibliothèque où ils se mirent à boire ensemble en causant et en plaisantant. Ils restèrent à table jusqu'au moment où le soleil commença à pâlir, en avançant du côté de l'occident. Alors, Thangfanjou appela quelqu'un pour accompagner Sse Yeoupe, qui s'en retourna au jardin.

Pendant ce temps-là Yansou, après avoir mis le rouleau de vers dans sa manche, étoit rentrée en toute hâte, et s'adressant en riant à sa jeune maîtresse: « Je vous disois bien, mademoiselle, que vous aviez mal vu. »

« Comment avois-je mal vu? » demanda Houngiu.

« Vraiment! reprit Yansou, si le seigneur Tchang étoit fait de cette manière, cela ne seroit pas mal! »

« Si ce n'est pas le seigneur Tchang, qui est-ce donc? » demanda Houngiu.

« C'est un ami du seigneur Tchang, du nom de Sse. » répondit Yansou.

« Et que fait-il ici? » lui demanda encore sa maîtrese.

« Il dit qu'il est venu pour ses vers sur les saules printaniers; et que n'ayant pu mériter l'attention de mademoiselle, il est ici retenu par une sorte de fatalité. »

A ce discours, les sourcils en feuille de saule de la jeune Houngiu se contractèrent, et les fleurs d'abrico-

tier qui couvroient ses joues prirent une teinte automnale. Sans s'en apercevoir, elle laissa échapper un long soupir et s'écria : « Pourquoi faut-il qu'avec tant de mérite le seigneur Tchang soit si dépourvu d'agrémens extérieurs, et que cet autre jeune homme, d'une figure si heureuse, manque absolument de talent ! Que je suis mal servie par la fortune, et que le destin m'a traitée avec rigueur ! »

« En vérité, mademoiselle, » dit Yansou, « cet autre jeune homme, pour n'avoir pu réussir à composer quelques vers, n'en seroit pas moins tout-à-fait digne de vous. »

« Je ne nierai pas que je ne sois touchée des agrémens dont la nature l'a pourvu ; mais quel dommage que ce soit un jeune homme de cette espèce ! Pourquoi ne se livre-t-il pas à l'étude ? »

« C'est justement ce que je lui ai dit ; mais il ne convient pas du tout que ses vers soient si mauvais ; au contraire il vous en veut, mademoiselle, de les avoir mal jugés. »

« Mon père et moi, nous chérissons le talent comme notre propre vie. Quand il n'y auroit eu qu'une belle expression, bien certainement nous aurions su la saisir et l'admirer. Comment pourrions-nous l'avoir mal jugé ? »

« Je ne ne le croyois pas non plus d'abord ; mais j'ai vu sa démarche et ses manières élégantes, son air distingué, les grâces de sa personne, et chaque mot de son discours a fait impression sur mon esprit ; il m'a paru que ce devoit être un homme sensible et spiri-

tuel. Aussi je lui ai dit de récrire ses premiers vers, pour que je pusse vous les faire voir encore. Il ne faut pas, mademoiselle, que vous perdiez ce jeune homme.» Et tout en parlant ainsi, elle tira le papier qui étoit dans sa manche et le remit à sa jeune maîtresse.

Celle-ci n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'elle demeura frappée d'étonnement: «Comment,» s'écria-t-elle, «ils ne diffèrent pas d'un seul mot de ceux du seigneur Tchang! »

Yansou ne fut pas moins surprise: «En ce cas,» dit-elle, «il ne les aura certainement pas faits, il se sera contenté de venir les dérober.»

Houngiu demeura quelque temps à réfléchir; elle reprit les vers pour les considérer encore: «C'est le seigneur Tchang,» dit-elle ensuite, «qui les a volés à ce jeune homme. »

«Comment voyez-vous cela, mademoiselle?» demanda Yansou.

«Le seigneur Tchang, à la faveur de ces deux pièces de vers, a su s'introduire chez nous en qualité d'hôte: qui est-ce qui ne sait pas cela? Puisque ce jeune homme est son ami, sans doute il est informé de cette circonstance. Comment auroit-il été copier encore ces deux pièces, et s'exposer au plus humiliant affront? D'ailleurs, le seigneur Tchang a l'écriture la plus mauvaise et la plus vulgaire du monde, et au contraire, ce jeune homme qui a tracé ces caractères avec négligence et rapidité, sans y prendre garde et sans faire de pause, a égalé, par les traits sortis de son pinceau, la légè-

reté des dragons et des serpens; n'est-ce pas clair que c'est le seigneur Tchang qui l'a dérobé? »

«Ce que vous dites là est extrêment vraisemblable; mais, mademoiselle, pourquoi n'iriez-vous pas bien vîte en faire part à Monsieur votre père, pour qu'il tire au clair toute l'affaire avec le seigneur Tchang, qu'on le renvoie, et que vous épousiez ce jeune homme? Quand vous serez mari et femme, que vous formerez, mademoiselle, un couple bien assorti pour la figure et pour le talent! »

«Tout cela est fort bien imaginé,» reprit Houngiu. Mais comment veux-tu que j'aille dire la chose à mon père?»

«Qui pourroit vous en empêcher?» lui demanda Yan-sou.

«Ces deux pièces de vers d'aujourd'hui m'ont été remises par un moyen particulier. Si je raconte ceci à mon père, et qu'il me demande comment ces deux pièces sont venues entre mes mains, que pourrai-je lui répondre? D'ailleurs, nous ne savons trop encore à quoi nous en tenir au sujet du talent de ce jeune homme. Si nous le lui donnons pour un homme de mérite, mon père voudra l'examiner lui-même, et si cette épreuve ne le satisfait pas, il est bien clair que nous n'aurons plus aucun rapport ensemble, et si nous venons à n'en plus avoir, quels soupçons ne naîtront pas dans l'esprit de mon père?»

Elle avoit à peine fini de parler quand une femme de chambre apporta un rouleau de papier, et le lui remit en lui disant: «Mademoiselle, mon maître m'a

ordonné de vous apporter cette pièce que le seigneur Tchang vient à l'instant de composer devant lui, dans le pavillon des songes champêtres. »

Houngiu prit à la main ce rouleau, et après avoir renvoyé la femme de chambre, elle le déploya, et en y jetant les yeux, elle vit que c'étoit la chanson sur les poiriers à fleurs rouges. Elle l'examina attentivement, et quand elle eut fini de la lire, elle ne put s'empêcher de la louer, et se livrant à ses réflexions : « Mes vers sur les saules printaniers, dit-elle en elle-même, avoient été connus au-dehors : on pouvoit dire que les imitations en avoient été pillées. Mais cette chanson, qui vient d'être improvisée sur un sujet indiqué, pourroit-elle aussi avoir été dérobée ? »

Elle se mit à réciter les couplets, et Yansou la voyant livrée à cette occupation ; « Mademoiselle, » lui dit-elle, « ne perdez pas de vue votre projet, et n'allez pas abandonner ce beau jeune homme ! »

« Tu ne sais pas, » répondit Houngiu, « ce qui se passe dans mon esprit. Si le talent de ce jeune homme ne répondoit pas à sa figure, et que je vinsse à l'épouser, non-seulement je mettrois en défaut tous les soins que mon père s'est donnés depuis bien des années pour se choisir un gendre, mais moi-même, qui suis toute nourrie de ces imaginations poétiques, je ne pourrois jamais lui découvrir mes secrètes pensées. Je ne dois pas légèrement encourager ses espérances. »

« A en croire ce jeune homme, » dit Yansou, « il ne manque ni de talens ni de connoissances ; il se moque beaucoup du seigneur Tchang. S'il étoit lui-même dé-

pourvu d'habileté, est-ce qu'il se permettroit d'en faire si peu de cas ? »

«Sur toute autre chose, je saurois à quoi m'en tenir,» répondit Houngiu.«Mais dans une affaire aussi importante, où il y va de la vie entière, on ne doit rien faire avec négligence et précipitation. A moins de l'avoir mis moi-même à l'épreuve, je n'aurois pas l'esprit en repos. »

«Cela n'est pas difficile,» répondit Yansou. «J'ai bien vu que ce jeune homme avoit conçu pour vous une passion violente. Il m'a dit qu'il n'étoit occupé que de vous. Sans doute il reviendra roder pour apprendre quelques nouvelles. Quand il viendra, mademoiselle, vous n'avez qu'à produire quelque sujet bien difficile. J'irai le lui porter, je lui dirai de le traiter sur l'heure, et nous verrons bien s'il a du talent ou s'il n'en a pas. »

«Cela seroit très-bien ainsi,» dit Houngiu;« mais il faudra faire la chose très-secrètement, et prendre bien garde à n'être vu de personne ; alors tout iroit à merveille. »

«Cela va sans dire,» dit Yansou. Toutes deux éprouvèrent beaucoup de joie du résultat de leur consultation.

(Sse Yeoupe se tire fort heureusement de l'épreuve; et la trahison de Tchang est mise à découvert. Mlle. Houngiu fait dire à notre héros de la demander en mariage par l'entremise de son oncle le Dr. Gou, et Sse Yeoupe se met en route pour l'aller trouver. Ici commence une

nouvelle série d'aventures et d'obstacles, trop compliquée pour être rapportée en détail. Sse Yeoupe rencontre en route un de ses amis et parens, le jeune Sse Yeoupe, à qui, dans un moment d'abandon, il fait part de ses succès et de ses espérances. Ce dernier, adorateur secret de Mlle. Pe, fait croire à son cousin que le Dr. Gou vient de partir pour la capitale, et l'y envoye; puis, profitant de la ressemblance des noms, il se présente chez Pe avec une fausse lettre du Dr. Gou, pour demander la main de Houngiu. Pendant ce temps-là, Sse Yeoupe est attaqué sur la route par des brigands; puis il fait connoissance avec la seconde héroïne du roman, Mlle. Lo, dont il devient aussi très-amoureux. Cette Demoiselle Lo se trouve être la cousine de Houngiu, et pendant un séjour qu'elles font ensemble, elles découvrent leur attachement mutuel pour Sse Yeoupe, et s'en réjouissent comme du hasard le plus heureux. Mais l'absence de notre héros se prolonge si long-temps que les deux cousines commencent à désespérer de jamais le revoir. Pe, qui a failli être dupe de la ruse de Sse Yeoupe, se met de nouveau à chercher un gendre, et il se rend pour cela au lac de Woulin, rendez-vous à la mode de tous les gens distingués; il a soin de changer de nom pour pouvoir observer tout à son aise. C'est là que se passe la scène suivante que nous donnons ici comme un échantillon de la plaisanterie chinoise. C'est une petite scène de comédie qui ne manque ni de gaieté ni de finesse.)

Il se trouva qu'un jour Pe étoit assis dans la galerie de la *source froide*, occupé à admirer une eau lim-

pide qui couloit sur des roches d'une blancheur éclatante ; il vit venir une compagnie de six ou sept jeunes gens, coiffés de larges bonnets, revêtus d'habits de diverses couleurs, et suivis d'un bon nombre de domestiques, qui portoient des tapis de feutre et des flacons de vin. Tous ensemble entrèrent dans la galerie pour y faire collation, et voyant Pe qui y étoit assis avant eux, et dont l'air distingué malgré la simplicité de son habillement, aussi-bien que les deux valets qui le suivoient, annonçoient qu'il n'étoit pas un homme du commun, ils lui firent tous une salutation, et s'assirent comme lui. Peu de temps après, les domestiques servirent la collation, et les jeunes gens y invitèrent Pe : « Monseigneur, » lui dirent-ils, « si vous n'y avez pas de répugnance, veuillez prendre place avec nous. »

A la vue de six ou sept jeunes gens, tous à la fleur de l'âge, Pe imagina qu'il pouroit bien, dans le nombre, se trouver quelqu'un de mérite. Il ne se fit donc pas beaucoup prier, il se borna à leur dire : « Messieurs, sans vous connoître, je vais vous être bien importun. »

« Pourquoi donc ! » reprirent les jeunes gens. « Au milieu des eaux et des montagnes, ceux qui habitent entre les quatre mers sont tous amis. »

« Allons, Messieurs, je vous suis fort obligé, » dit Pe ; et il alla s'asseoir avec eux.

Ils n'avoient pas bu plus d'une ou deux tasses, quand un des jeunes gens de la compagnie prenant la parole : « A votre langage, seigneur, » dit-il, « je vois que vous ne devez pas être de notre ville de Hang-

tcheou. Dites-nous, je vous prie, le nom de votre pays, le vôtre, et ce qui vous amène ici. »

«Je suis de Kinling,» répondit Pe.«Mon nom de famille est Hoangfou. C'est la beauté des sites de votre pays, de vos eaux et de vos montagnes qui m'a engagé à venir faire ici un petit voyage.»

«Etes-vous dans les écoles ou dans les charges ?» demandèrent les jeunes gens.

«Je ne suis,» repliqua Pe,«ni dans les écoles, ni dans les charges. J'ai dans mon village une couple d'arpens de terre que je m'occupe à faire valoir. »

«Pour un cultivateur de village, » dirent les jeunes gens,«vous êtes un ami de la dissipation, notre vieux camarade, puisque vous venez ainsi goûter le plaisir de la promenade au milieu des eaux et des montagnes. »

«Permettez-moi une demande, Messieurs,« dit Pe. «Etes-vous dans les écoles ou dans les charges?»

«Nous voici sept ; » répondit un de la compagnie, qui honorons le même dieu tutélaire.» Puis montrant du doigt ses compagnons:«Ces trois Messieurs, » ajouta-t-il, « sont élèves du collége de Jinho ; ces deux-ci sont élèves du collége de Tsiantang, et moi je suis du collége du département, et j'ai obtenu récemment un grade à Nanyoung. » Montrant celui des jeunes gens qui avoit fait les premières questions : « Pour Monsieur, » continua-t-il, « il est comme vous, notre vieil ami ; il n'est ni dans les écoles, ni dans les charges. »

«Monsieur a donc un grade élevé,» demanda Pe.

Le jeune homme se mit à rire :«Vous devinez très-

bien, notre vieux ami,» s'écria-t-il, «vous avez trouvé la chose du premier coup. Le nom de famille de Monsieur est Wang. Il est de la promotion de l'automne dernier. C'est, comme vous voyez, un grand personnage en herbe.»

«Ah! Messieurs,» reprit-il, «puisqu'il en est ainsi; «vous êtes autant de branches du fleuve de la littérature. J'ai manqué au respect que je vous dois.»

Le licencié Wang prit alors part à la conversation: «Que parlez-vous de littérature?» dit-il. «C'est un métier qui casse la tête et les os. Vous y auriez aisément réussi. Ce grade de licencié, on l'obtient sans peine en soutenant ses études d'un peu de forfanterie et de babil. Mais c'est, notre vieux frère, que vous trouvez plus doux de ne pas étudier, d'acheter de bons arpens de terre, d'amasser de l'argent et de faire bombance en chair et en poisson. C'est une bonne chose de n'être bon à rien!»

Un autre de la bande reprit. «Seigneur Wang, après votre succès, vous voilà comme un dieu sur terre. Ne tenez donc pas le langage d'un homme de plaisir. Il me semble que c'est nous autres bacheliers qui avons à souffrir. Quand le principal vient, il faut subir l'examen annuel. Au collége, il faut se présenter à l'examen de chaque mois. Des amis ne peuvent pourtant pas se dispenser de se voir ou de faire société les uns avec les autres. Il y a de l'inconvénient à ne pas étudier, et il n'y en a pas à se livrer à l'étude.»

«Mon cher,» reprit un troisième, «vous ne parlez que des inconvéniens, et vous ne dites rien du plaisir qu'il

y a à se promener dans la ville, à parler des affaires des autres, et à faire bonne chère. »

Toute la compagnie se mit à rire à ces mots, et après qu'on eut fait collation pendant quelque temps, un des jeunes gens de la troupe prit la parole. « C'est trop boire, » s'écria-t-il. « Je ne veux plus rien prendre; mais nous voici rassemblés aujourd'hui, et nous n'avons pas encore composé de vers. Il faut pourtant que quelqu'un propose un sujet; tout le monde le traitera et cela terminera notre réunion de la matinée. »

« Qui peut supporter de faire des vers après la collation ? » s'écria un des jeunes gens.

« Quand nous ne devrions pas achever de composer, dit un autre, prenons toujours un sujet, et demain nous pourrons y donner le dernier poli avec nos camarades. »

« Ne parlez donc pas ainsi comme des hommes à petites vues, dit le licencié Wang. Puisqu'il faut composer, composons, et que ceux qui ne finiront pas leurs vers soient punis de trois tasses. »

« Voilà qui est propre à donner de la verve, reprirent les jeunes gens. Mais votre vieux frère Hoangfou que voici, comment va-t-il faire ? »

« Comment pourriez-vous lui faire composer des vers, puisqu'il n'a pas étudié ? demanda le licencié Wang. Qu'il boive et cela suffit. »

« C'est juste ! c'est juste ! reprirent les jeunes gens, donnez-nous le sujet, s'il vous plaît. »

« Ce sera *la promenade au lac occidental*. Quel besoin d'en chercher un autre ? » répondit le licencié Wang.

« Le sujet est bon, mais il est un peu difficile, répartirent

partirent les jeunes gens. Toutefois n'en parlons plus ! » Et l'on dit aux domestiques de prendre le papier, l'encre, les pinceaux et les écritoires qui avoient été apportés, et de les placer devant chacun des convives. Tous alors se mirent à composer : les uns gardoient le silence en cherchant leurs pensées ; les autres buvoient quelques tasses en allant à la quête des expressions. D'autres tenoient le pinceau levé, ou hochoient de la tête en marmottant péniblement quelques syllabes. Il y avoit déjà long-temps qu'ils s'occupoient ainsi, sans qu'un seul eût encore fini sa pièce. Pe, qui les regardoit, laissa involontairement échapper un éclat de rire. « Ne riez pas, mon vieux frère, lui dit le licencié Wang. Vous qui n'avez pas étudié, vous ne sauriez concevoir la peine qu'on a pour faire des vers. Il y a un vieux proverbe qui dit : pour faire un vers de cinq syllabes, il faut s'arracher plus d'un brin de barbe. »

« Sans avoir étudié, répondit Pe, je saurois bien composer une couple de vers. »

« Si vous êtes en état de le faire, dirent les jeunes gens, pourquoi ne vous mettez-vous pas aussi à composer une pièce ? »

» S'il faut que je compose, donnez-moi la rime, répondit Pe. Autrement, il y a tant de gens qui ont traité le sujet de la promenade au lac occidental : vous diriez que j'ai pillé quelque ancienne pièce. »

En l'entendant parler avec tant d'assurance, le licencié Wang dit en lui-même : « Puisqu'il veut qu'on lui donne la rime, je vais lui en choisir une bien difficile. » Levant alors la tête, il aperçut à côté de la galerie un

poirier du Japon en fleurs, et le montrant du doigt à Pe : Eh bien, lui dit-il, la rime sera le nom de ce poirier ! »

« Soit ! » répondit Pe, et sur le champ il ordonna aux valets qui le suivoient de tirer de son coffre de cérémonie une ancienne écritoire de Touanhi, un pinceau de poil de lapin à manche de bambou rayé, un bâton d'excellente encre conservée depuis long-temps, et une feuille de papier à raies noires, et de les poser sur la natte. A la vue de ces pinceaux et de cette encre de la meilleure qualité, les jeunes gens commencèrent à être un peu déconcertés, et ils se dirent secrètement : « Qui eût pu imaginer que ce vieux bonhomme avoit ainsi des choses de choix? Il faut que ce soit quelque richard ! » — « Si c'est un richard, ajoutoient-ils, bien certainement il ne pourra pas composer. »

Au milieu de cette incertitude et de ces conjectures, ils virent Pe saisir le pinceau, et ce fut bientôt comme un nuage qui laisse échapper des torrens de pluie. En moins d'un quart d'heure, les quatre distiques étoient achevés. Dès que Pe eut fini, les jeunes gens s'empressèrent de prendre ce qu'il avoit écrit pour le lire. Ils y trouvèrent ce qui suit :

A la voix de l'épervier, l'hirondelle s'envole, pareille à un tissu de soie ;
A dix milles le lac étend ses rives semblables à des tapis parfumés,
Le soleil répand l'odeur des fleurs, et la poussière même est embaumée sous les pas des chevaux ;
C'est un jeu de paume où le printemps nous retient par son doux sourire.

Les montagnes percent les murs de la ville, et les ponts traversent les monastères,
Les fleurs enveloppent les maisons, les saules recouvrent les cabanes:
Si l'on demande de qui le zéphir tient ce soufle enchanteur,
C'est de la flûte de jaspe, c'est du haut-bois d'or qui ornent ce poirier.

Par le vieux HOANGFOU DE KINLING.

Aussitôt qu'ils eurent fini de lire, les jeunes gens frappés d'étonnement, s'écrièrent: « Les beaux vers! les nobles expressions! A cette habileté extraordinaire, on ne vous prendra pas pour un homme qui n'a pas étudié. Votre seigneurie n'auroit-elle pas, en passant, voulu se divertir à nos dépens? »

« Comment pourriez-vous l'imaginer? » dit Pe en riant. « Quoique en état de composer quelques vers, je n'ai véritablement pas fait d'études. Les anciens avoient coutume de dire, qu'il falloit pour la poésie un genre de talent particulier, et qui n'avoit rien de commun avec les études classiques. »

En ce moment, le soleil commençoit à s'abaisser du côté de l'occident, et l'on vit les domestiques de Pe le rejoindre en apportant une chaise comme celles dont on se sert pour voyager dans les montagnes. Pe se leva aussitôt, et s'approchant des jeunes gens pour prendre congé d'eux: « Je devrois encore rester ici pour vous tenir compagnie, » dit-il, « mais le jour tombe, je suis vieux et je n'ose demeurer plus long-temps. »

En voyant ce brillant équipage, les jeunes gens se levèrent tous avec empressement et voulurent le conduire. Pe leur fit ses remercîmens, monta dans sa chaise et partit escorté de ses porteurs et de ses valets,

laissant les jeunes gens dans l'incertitude et les conjectures, mais bien convaincus qu'il n'étoit pas un homme ordinaire. Combien ils regrettoient les paroles indiscrètes qui leur étoient échappées, et l'accueil familier qu'ils lui avoient fait!

(Pe finit par retrouver à Woulin notre héros Sse Yeoupe, qu'une suite d'aventures y a conduit, et auquel un faux bruit, répandu par son ancien rival Tchang, a persuadé que Mlle. Houngiu venoit de mourir. Pe fait connoissance avec notre héros, sans se douter le moins du monde de la relation qui existe déjà entre lui et sa fille, et il est enchanté de son caractère et de ses talens. Sse Yeoupe de son côté ne goûte pas moins la société de Pe, qu'il ne sait point être le père de sa chère Houngiu. Enfin Pe lui propose d'être son gendre, et Sse refuse cette offre en disant qu'il a renoncé au mariage et qu'il veut être fidèle à la mémoire d'une demoiselle qu'il a aimée avec passion. Ceci le conduit à raconter son histoire. Tout se découvre alors, et Pe enchanté, ramène chez lui l'heureux Sse Yeoupe, qui épouse le même jour les deux tendres et charmantes cousines.)

ERRATA pour les deux extraits du Voyage dans les Hautes-Pyrénées contenus dans les Cahiers de Novembre et de Décembre 1826 (T. XXXIII).

Dans les deux extraits, lisez partout *le Gave de Pau* au lieu de *le Gave*.

Dans le premier, p. 294, 295 et 296, lisez partout *Argelès* au lieu de *Argèles*.

297, l. 10 *de Bagnères et de Louchon*, lisez *de Cauterêts et de Luchon*.

—— l. 11 *Cauterêts*, lisez *Bagnères*.

Dans le second, p. 369, l. 8 d'en-bas, et p. 372, ligne dernière, *Gavernie*, lisez *Gavarnie*.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

NOUVEAUX PRINCIPES D'ÉCONOMIE POLITIQUE, OU DE LA RICHESSE DANS SES RAPPORTS AVEC LA POPULATION; par J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI. Seconde édition. *Paris*. Delaunay, Libraire, au Palais Royal. 1827. Deux vol. in-8.°

(*Extrait.*)

LA publication d'une édition nouvelle des *Nouveaux Principes*, dans un moment où une crise terrible et inattendue vient d'ouvrir un vaste champ aux réflexions des économistes politiques, fixera sans doute l'attention de tous ceux qui s'occupent de cette science à la fois si importante et si difficile. Cet ouvrage a trouvé dès l'origine de nombreux contradicteurs, parce qu'il se mettoit en opposition avec la plupart des hommes qui faisoient autorité dans la science. Le principal reproche que l'on a adressé à l'auteur, et qui vient d'être reproduit dans un article du *Globe*, celui de mêler à l'économie politique des considérations morales, et d'y introduire ainsi des élémens hétérogènes, peut avoir quelque force pour ceux qui ne voient dans l'économie politique qu'une science de chiffres, ou qu'une série de problèmes abstraits qu'il faut résoudre en eux-

mêmes et indépendamment de toute application. Mais cette manière de voir est-elle bien juste? Une science qui n'a de signification que dans son rapport à l'ensemble de l'existence sociale, peut-elle s'élever ainsi sur une base indépendante, ou se renfermer exclusivement dans une sphère qui lui soit propre? Le bien-être matériel de l'homme, qui est l'objet de l'économie politique, ne constitue qu'une portion de cet organisme si complexe que nous appelons l'ordre social, et les questions qui s'y rattachent doivent nécessairement se compliquer de tous les rapports qui lient cette portion au reste du système. Ne risque-t-on pas, en isolant les unes des autres les conditions diverses de l'organisme social, de rompre l'équilibre qui doit régner entr'elles, de donner à une partie du système un développement nuisible à l'ensemble, et de sacrifier, enfin, à un but spécial les intérêts généraux de l'humanité? Mr. de S. pense que tels pourroient être les résultats de certains principes d'économie politique qu'il s'est attaché à combattre, et l'exemple récent de l'Angleterre semble venir à l'appui de sa manière de voir.

Notre illustre compatriote s'est expliqué lui-même dans sa préface sur le but et la nature de son ouvrage, ainsi que sur les changemens apportés à cette seconde édition. Nous ne saurions mieux faire que de prendre textuellement ce morceau qui forme un tout par lui-même, et qui nous paroît très-propre à donner une idée juste de l'ouvrage dans son ensemble.

« Il y a déjà sept ans que je publiai l'ouvrage

dont j'offre aujourd'hui au public une seconde édition. Je ne dissimulerai pas qu'il n'obtint point l'approbation des hommes qu'on regarde aujourd'hui avec raison comme ayant fait faire les progrès les plus signalés à la science, je dois même attribuer à leur bienveillance personnelle les ménagemens avec lesquels ils combattirent mon livre. Je ne m'étonnai point de n'avoir pas fait une impression plus profonde ; je remettois en doute des principes qu'on regardoit comme arrêtés ; j'ébranlois une science qui, par sa simplicité, par la déduction claire et méthodique de ses lois, paroissoit une des plus nobles créations de l'esprit humain ; j'attaquois une orthodoxie enfin, entreprise dangereuse en philosophie comme en religion. En même temps, j'avois un désavantage de plus ; je me séparois des amis dont je partage les opinions politiques ; je signalois le danger des innovations qu'ils recommandent ; je montrois que plusieurs institutions qu'ils ont longtemps attaquées comme des abus, avoient eu des conséquences bienfaisantes ; j'invoquois enfin, en plus d'une occasion, l'intervention du pouvoir social, pour régler le progrès de la richesse, au lieu de réduire l'économie politique à la maxime plus simple, et en apparence plus libérale, de *laisser faire et laisser passer.*»

«Je n'avois aucun lieu de me plaindre ; j'attendis, car la vérité est plus forte que l'esprit de système. Si je m'étois trompé, la suite des faits ne pouvoit manquer de me le révéler ; si au contraire j'avois découvert des principes nouveaux, mais qui, à mes yeux mêmes, commençoient seulement alors à acquérir de l'importance,

les faits ne tarderoient pas à se produire à leur appui, et tout en respectant l'autorité des pontifes de la science, je pourrois dire, comme Galilée : *Eppur si muove.*»

«Sept ans se sont écoulés, et les faits me paroissent avoir victorieusement combattu pour moi. Ils ont prouvé, bien mieux que je n'aurois pu faire, que les savans dont je m'étois séparé étoient à la poursuite d'une fausse prospérité ; que leurs théories, là où elles étoient mises en pratique, pouvoient bien accroître la richesse matérielle, mais qu'elles diminuoient la masse de jouissances réservées à chaque individu ; que si elles tendoient à rendre le riche plus riche, elles rendoient aussi le pauvre plus pauvre, plus dépendant et plus dépourvu. Des crises tout-à-fait inattendues se sont succédées dans le monde commercial ; les progrès de l'industrie et de l'opulence n'ont point sauvé les industriels qui créoient cette opulence, de souffrances inouies ; les faits n'ont répondu ni à l'attente commune, ni aux prédictions des sages, et malgré la foi implicite que les disciples en économie politique accordent aux enseignemens de leurs maîtres, ils sont contraints de demander ailleurs des explications nouvelles, pour des phénomènes qui s'éloignent si fort des règles qu'ils croyoient établies. »

«Parmi ces explications, celles que j'avois données par avance, se sont trouvées parfaitement conformes aux résultats. Peut-être faut-il attribuer à cette coïncidence, l'écoulement plus rapide de mon ouvrage, et la demande qui m'est faite d'en préparer une nouvelle édition. C'est en Angleterre que je me suis acquitté de cette tâche. L'Angleterre a donné naissance aux plus

célèbres économistes. Leur science y est professée aujourd'hui même avec un redoublement d'ardeur. On a vu des ministres d'Etat, déjà adeptes dans la doctrine de la fortune publique, suivre les cours d'un des plus habiles professeurs d'économie politique, on les a entendus invoquer constamment ses principes en Parlement. La concurrence universelle, ou l'effort pour produire toujours plus, et toujours à plus bas prix, est depuis long-temps le système de l'Angleterre, système que j'ai attaqué comme dangereux; ce système a fait faire à l'industrie des pas gigantesques, mais il a, à diverses reprises, précipité les manufacturiers dans une détresse effrayante. C'est en présence de ces convulsions de la richesse que j'ai cru devoir me placer pour revoir mes raisonnemens, et les comparer avec les faits. »

«L'étude que j'ai faite de l'Angleterre m'a confirmé dans mes *Nouveaux Principes*. J'ai vu dans ce pays surprenant, qui semble subir une grande expérience pour l'instruction du reste du monde, la production augmenter, tandis que les jouissances diminuent. La masse de la nation semble y oublier, aussi-bien que les philosophes, que l'accroissement des richesses n'est pas le but de l'économie politique, mais le moyen dont elle se sert pour procurer le bonheur de tous. Je cherche ce bonheur dans toutes les classes, et je ne sais où le trouver. La haute aristocratie anglaise est en effet arrivée à un degré de richesse et de luxe qui surpasse tout ce qu'on voit chez toutes les autres nations. Cependant elle ne jouit point elle-même d'une opulence

qu'elle semble avoir acquise aux dépens des autres classes ; la sécurité lui manque, et dans chaque famille la privation se fait sentir plus encore que l'abondance. Si j'entre dans ces maisons dont la splendeur est toute royale, j'entends leurs chefs affirmer que si on supprime le monopole du blé qu'ils exercent contre leurs concitoyens, leurs fortunes seront anéanties ; car leurs terres, qui s'étendent sur des provinces entières (1), ne payeront plus les frais de culture. Autour de ces chefs je vois un nombre d'enfans, sans exemple partout ailleurs dans la classe aristocratique ; plusieurs en comptent dix, douze, quelquefois davantage ; mais tous les fils cadets, toutes les filles, sont sacrifiés à la vanité de l'aîné ; leur partage en capital n'équivaudra pas à une année de rente de leur frère ; ils devront vieillir dans le célibat, et leur dépendance, à la fin de leur vie, leur fait payer bien cher le luxe de leurs premiers ans. »

« Au-dessous de cette aristocratie titrée et non titrée, je vois le commerce occuper un rang distingué ; il embrasse le monde entier dans ses entreprises ; ses agens

(1) J'ai parlé ailleurs d'un domaine de la Comtesse de Sutherland, qui couvre 400,000 hectares. En général, on peut compter que pour chaque millier de livres sterling de revenu d'un seigneur anglais, il possède deux milles géométriques, carrés en superficie ; mais en Ecosse, en Irlande et au pays de Galles, le même revenu suppose une étendue de domaines plus que double. L'accroissement colossal des fortunes territoriales, dans les derniers temps, suffit à prouver la diminution du nombre des propriétaires. (A)

bravent les glaces des deux pôles et les ardeurs de l'équateur, tandis que chacun des chefs qui se rassemblent au palais du Change, peut disposer de millions. En même temps, dans toutes les rues de Londres, dans celles des grandes villes d'Angleterre, les magasins étalent des marchandises qui suffiroient à la consommation de l'univers. Mais la richesse a-t-elle assuré au commerçant anglais l'espèce de bonheur qu'elle est propre à garantir? Non : dans aucun pays les faillites ne sont aussi fréquentes. Nulle part ces fortunes colossales qui suffiroient seules à remplir un emprunt public, à soutenir un empire ou une république, ne sont renversées avec tant de rapidité. Tous se plaignent que les affaires sont rares, difficiles et peu lucratives. A peu d'années d'intervalle, deux crises terribles ont ruiné une partie des banquiers, et ont étendu la désolation sur toutes les manufactures anglaises; dans le même temps, une autre crise a ruiné les fermiers, et a fait sentir ses contre-coups au commerce de détail. D'autre part, ce commerce, malgré son immense étendue, a cessé d'appeler à lui les jeunes gens qui cherchent une carrière; toutes les places sont occupées, et dans les rangs supérieurs de la société, comme dans les inférieurs, le plus grand nombre offre en vain son travail, sans pouvoir obtenir de salaire. »

« Cette opulence nationale, dont les progrès matériels frappent tous les yeux, a-t-elle enfin tourné à l'avantage du pauvre? pas davantage. Le peuple en Angleterre est en même temps privé, et d'aisance dans le moment présent, et de sécurité pour l'avenir. Il n'y a plus de

paysans dans les campagnes ; on les a forcés de faire place aux journaliers ; il n'y a presque plus d'artisans dans les villes, ou de chefs indépendans d'une petite industrie, mais seulement des manufacturiers. L'industriel, pour employer un mot que ce système même a mis à la mode, ne sait plus ce que c'est que d'avoir un état ; il gagne seulement un salaire, et comme ce salaire ne sauroit lui suffire également dans toutes les saisons, il est presque, chaque année, réduit à demander l'aumône à la bourse des pauvres.

«Cette nation si opulente a trouvé plus économique de vendre tout l'or et l'argent qu'elle possédoit, de se passer de numéraire, et de faire toute sa circulation avec du papier. Elle s'est ainsi volontairement privée du plus précieux entre les avantages du numéraire, la stabilité de son prix; les porteurs de billets de banque provinciales courent chaque jour le danger d'être ruinés par les faillites fréquentes, et en quelque sorte épidémiques, des banquiers, et l'état entier est exposé à une convulsion dans toutes les fortunes, si une invasion ou une révolution ébranloit le crédit de la banque nationale. La nation anglaise a trouvé plus économique de renoncer aux cultures qui demandent beaucoup de main-d'œuvre, et elle a congédié la moitié des cultivateurs qui habitoient ses champs ; elle a trouvé plus économique de remplacer par des machines à vapeur les manufacturiers ; et elle a congédié, puis repris, puis congédié de nouveau les ouvriers des villes ; et les tisserands faisant place aux *power looms* (métiers mus par la vapeur), succombent aujourd'hui à la famine ; elle a trouvé

plus économique de réduire tous les ouvriers au salaire le plus bas avec lequel ils puissent vivre, et les ouvriers, n'étant plus que *prolétaires*, n'ont point craint de se plonger dans une misère plus profonde encore, en élevant des familles toujours plus nombreuses; elle a trouvé plus économique de ne nourrir les Irlandais que de pommes de terre, et de ne les habiller que de haillons, et aujourd'hui chaque *packet-boat* lui apporte des légions d'Irlandais, qui, travaillant à meilleur marché que les Anglais, chassent ceux-ci de tous les métiers. Quels sont donc les fruits de cette immense richesse accumulée? N'ont-ils eu d'autre effet que de faire partager les soucis, les privations, le danger d'une ruine complète à toutes les classes? L'Angleterre, en oubliant les hommes pour les choses, n'a-t-elle pas sacrifié la fin aux moyens?»

«L'exemple de l'Angleterre est d'autant plus frappant, que c'est une nation libre, éclairée, bien gouvernée, et que toutes ses souffrances proviennent uniquement de ce qu'elle a suivi une fausse direction économique. Sans doute l'étranger est frappé, en Angleterre, des prétentions arrogantes de l'aristocratie, et l'accumulation des richesses dans les mêmes mains tend à l'accroître sans cesse. Dans aucun pays cependant, l'indépendance de toutes les classes de la nation n'est mieux garantie, et le pauvre, à côté d'une déférence qui nous étonne, ne conserve mieux au fond de l'ame la conscience de sa propre dignité. Dans aucun pays le sentiment de confiance dans la loi, et de respect pour son autorité, ne pénètre davantage toutes les clas-

ses ; dans aucun pays le sentiment de commisération n'est plus général, ou les riches ne sont plus empressés de venir au secours de toutes les détresses ; dans aucun pays l'opinion publique n'est plus puissante ; dans aucun le ministère n'est plus éclairé, plus déterminé à chercher le bien général, et plus habile à le trouver. Tant de moyens, tant de vertus seroient-ils donc inutiles aux sociétés humaines? Oui, lorsqu'elles ont le malheur de s'engager dans une fausse direction. L'Angleterre, plus éclairée, plus libre, plus puissante que les autres nations, n'en est arrivée que plus tôt au but qu'une erreur lui faisoit poursuivre. Sa force vitale, et les talens de ses hommes d'état, l'aideront, quand elle en aura la ferme volonté, à rentrer plus aisément qu'une autre nation dans la bonne voie ; mais la science a ses préjugés, les peuples ont leurs habitudes, et aujourd'hui même, dans leur détresse, les Anglais ne prennent encore aucune mesure qui ne tende à l'aggraver.»

«J'ai cherché à établir, dans le livre que je présente de nouveau au public, que pour que les richesses contribuent au bonheur de tous, en raison de ce qu'elles sont le signe de toutes les jouissances matérielles de l'homme, il faut que leur accroissement se conforme à l'accroissement de la population ; et que leur distribution se fasse, parmi cette population, dans une proportion qu'on ne peut troubler sans un extrême danger. Je me suis proposé de faire voir qu'il est nécessaire pour le bonheur de tous que le revenu croisse avec le capital, que la population ne dépasse point le

revenu qui doit la faire vivre, que la consommation croisse avec la population, et que la production se proportionne également et au capital qui la produit, et à la population qui la consomme. J'ai fait voir en même temps que chacun de ces rapports peut être troublé indépendamment des autres; que le revenu souvent ne croît point en proportion du capital, que la population peut s'accroître sans que le revenu soit augmenté, qu'une population plus nombreuse mais plus misérable, peut demander une moindre consommation; que la production enfin peut se proportionner aux capitaux qui l'activent, et non à la population qui la demande; mais que chaque fois que l'un ou l'autre de ces rapports est troublé, il y a souffrance pour la société. »

« C'est sur cette proportion que sont fondés mes *Nouveaux Principes*; c'est par l'importance que je lui attribue, que je diffère essentiellement des philosophes qui ont de nos jours professé d'une manière si brillante les sciences économiques, de MM. Say, Ricardo, Malthus et Mac Culloch. Ceux-ci me paroissent avoir constamment fait abstraction des obstacles qui les embarrassoient dans l'enchaînement de leurs théorèmes, et être arrivés à des conclusions fausses; pour n'avoir point distingué ce qui leur donnoit quelque peine à distinguer. »

« Tous les économistes modernes, en effet, ont reconnu que la fortune publique, n'étant que l'aggrégation des fortunes privées, naissoit, s'augmentoit, se distribuoit par les mêmes procédés que celle de chaque

particulier. Tous savoient bien que dans une fortune privée, la partie la plus essentielle à considérer c'est le revenu, que, sur le revenu doit se régler la consommation ou la dépense, sous peine de détruire le capital. Cependant, comme dans la fortune publique, le capital de l'un devient le revenu de l'autre, ils ont été embarrassés de décider ce qui étoit capital, ce qui étoit revenu, et ils ont trouvé plus simple de retrancher le dernier absolument de leurs calculs.»

«En négligeant une quantité aussi essentielle à déterminer, MM. Say et Ricardo sont arrivés à croire que la consommation étoit une puissance illimitée, ou du moins qu'elle n'avoit point d'autres bornes que celles de la production, tandis qu'elle est bornée par le revenu. Ils ont annoncé que toute richesse produite trouveroit toujours des consommateurs, et ils ont encouragé les producteurs à causer cet engorgement des marchés, qui fait aujourd'hui la détresse du monde civilisé, tandis qu'ils auroient dû avertir les producteurs qu'ils ne devoient compter que sur les consommateurs, ayant un revenu. D'après le même oubli, Mr. Malthus, tout en signalant le danger d'un accroissement désordonné de la population, ne lui a donné de limite que dans la quantité de subsistances que la terre peut produire, quantité qui sera long-temps encore susceptible de s'accroître avec une extrême rapidité, tandis que s'il avoit pris en considération le revenu, il auroit bientôt vu que c'est la disproportion entre la population travaillante et son revenu, qui cause toutes ses souffrances. Mr. Mac Culloch dans un petit écrit des-

tiné à éclairer le peuple sur la question des salaires, affirme que le salaire du pauvre se proportionne nécessairement au rapport entre la population et le capital; tandis que le salaire, conséquence de la quantité de travail demandée, doit aussi se proportionner à la consommation qui se proportionne elle-même au revenu. Dans le même écrit, il exhorte le pauvre à proportionner l'accroissement de sa famille à l'accroissement du capital national, quantité dont il lui est impossible de se former la notion même la plus confuse, tandis qu'il auroit pu remarquer que tout homme, est toujours appelé à se régler sur son propre revenu, d'où il est facile de conclure qu'il suffit à la nation que tous les hommes se règlent sur le revenu de tous. »

«Je reproduis donc avec plus de confiance aujourd'hui mes *Nouveaux Principes d'économie politique.* Ce titre un peu vague pourroit laisser supposer que ce livre est seulement un nouveau manuel des rudimens de la science. Je porte plus loin mes prétentions; je crois avoir placé l'économie politique sur une base nouvelle, soit par la détermination du revenu de tous, soit par la recherche de la distribution de ce revenu, qui répand le plus de bonheur sur la nation, et qui, par conséquent, atteint le mieux le but de la science.»

«D'autres principes également nouveaux, mais d'une application moins générale, découlent encore de ceux-là. J'ai montré que la richesse territoriale étoit d'autant plus productive, que le cultivateur avoit une plus grande part dans la propriété du sol; que les lois destinées à conserver aux anciennes familles leurs patri-

moines, causoient la ruine de ces familles mêmes; que l'équilibre entre les bénéfices d'industries rivales, sur lequel les économistes modernes ont fondé leurs calculs, n'étoit jamais atteint que par la destruction des capitaux fixes, et la mortalité des ouvriers engagés dans une industrie perdante; que quoique l'invention des machines qui accroissent les pouvoirs de l'homme, soit un bienfait pour l'humanité, la distribution injuste que nous faisons de leurs bénéfices, les change en fléaux pour les pauvres; que le numéraire métallique d'une nation est, entre ses dépenses publiques, la plus utile, entre ses magnificences, la plus raisonnable; que les fonds publics ne sont autre chose qu'un capital imaginaire, une assignation sur le revenu qui peut naître du travail et de l'industrie; que les limites naturelles de la population sont toujours respectées par les hommes qui ont quelque chose, et toujours dépassées par les hommes qui n'ont rien. Qu'on ne m'accuse donc point d'avoir voulu faire faire des pas rétrogrades à la science; c'est plus avant, au contraire, et sur un nouveau terrain que je l'ai portée; c'est là que je demande avec instance qu'on veuille bien me suivre, au nom de ces calamités qui affligent aujourd'hui même un si grand nombre de nos frères, et que la science ancienne ne nous enseigne ni à comprendre ni à prévenir.»

«Les critiques auxquelles la première édition de mes *Nouveaux Principes* ont été en butte, n'ont point été perdues pour moi; j'ai refondu presque absolument cet ouvrage; le plus souvent j'ai cherché à éclaircir ce qui pouvoit être demeuré obscur: en fixant l'attention de

mes lecteurs sur l'Angleterre, je voulois montrer, dans la crise qu'elle éprouve, et la cause de nos souffrances actuelles, d'après la liaison qui existe entre les diverses industries de tout l'univers, et l'histoire de notre propre avenir, si nous continuons à agir d'après les principes qu'elle a suivis; mais j'ai aussi quelquefois montré ma déférence aux critiques qui m'ont paru justes, par des suppressions ou des changemens. Cependant je crois devoir réclamer contre la manière, si souvent légère, si souvent fausse, dont un ouvrage sur les sciences sociales est jugé dans le monde. Le problème qu'elles présentent à résoudre est bien autrement compliqué que tous ceux qui naissent des sciences naturelles; et en même temps, il s'adresse au cœur aussi bien qu'à la raison. L'observateur est appelé à reconnoître des souffrances injustes, qui procèdent du fait de l'homme, et dont l'homme est la victime. Il ne sauroit les considérer froidement, et passer outre sans invoquer quelque remède; ces remèdes choqueront quelquefois ou les sentimens ou les préjugés des lecteurs; ils seront quelquefois ou superflus ou inapplicables. Ce sont autant d'erreurs sans doute, mais ce sont des erreurs en administration plutôt qu'en économie politique. L'auteur ou le lecteur peuvent se méprendre sur l'application parce que toutes les circonstances qui sont les bases de cette application, ne se trouvent point dans le livre. L'enchaînement des principes ne sauroit être ébranlé néanmoins par quelques corollaires livrés ou à la controverse ou à la malignité moqueuse. Si ces principes sont vrais, s'ils sont nouveaux, s'ils sont fé-

conds, ils auront, en dépit de quelques erreurs, réelles ou supposées, fait avancer la science sociale, la plus importante entre les sciences, car c'est celle du bonheur de l'homme. »

(Nous prendrons encore le morceau où Mr. de S. examine la dernière crise commerciale de l'Angleterre, dans ses causes et dans ses effets, et où il s'appuye de cette débacle désastreuse pour prouver, contre MM. Say et Ricardo, que la production peut fort bien dépasser la consommation, et que souvent elle est déterminée, non par les besoins, mais par l'abondance des capitaux chez les nations opulentes.)

« La crise qui affligeoit le commerce anglais en 1819 s'étoit calmée, et la prospérité renaissante des manufactures m'a, à plusieurs reprises, été objectée, comme une preuve de mes erreurs. J'aurois pu répondre qu'une nation libre, industrieuse, éclairée comme l'Angleterre, a presque toujours la force de se relever de ses désastres; que d'immenses capitaux avoient été perdus en 1819, et de nombreuses familles ruinées, mais que l'opulence du reste du monde s'étoit accrue pendant la paix, et qu'un revenu nouveau et très-considérable, échangé par les étrangers contre les produits de l'Angleterre, avoit ranimé son industrie. Une autre cause cependant opéroit bien plus puissamment; elle mérite quelques développemens. »

« L'ouverture de l'immense marché qu'offroit aux producteurs industrieux l'Amérique espagnole, m'avoit paru l'événement qui pouvoit le plus soulager les manufactures anglaises. Le gouvernement britannique en jugea

jugea de même ; et, dans les sept ans qui se sont écoulés depuis la crise commerciale de 1818, une activité inouïe s'est exercée pour faire pénétrer le commerce anglais jusque dans les parties les plus reculées du Mexique, de Colombie, du Brésil, de Rio de la Plata, du Chili et du Pérou. Avant que le ministère se fût déterminé à reconnoître ces nouveaux états, il eut soin d'y protéger le commerce anglais par des stations fréquentes de vaisseaux de ligne, dont les commandans remplissoient des fonctions plus diplomatiques que militaires. Mais, quelque immense que fût le débouché qu'offroit l'Amérique libre, il n'auroit point encore suffi pour absorber toutes les marchandises que l'Angleterre avoit produites par delà les besoins de la consommation, si les emprunts des nouvelles républiques n'avoient tout-à-coup augmenté démesurément leurs moyens d'acheter les marchandises anglaises. Chaque état de l'Amérique emprunta aux Anglais une somme suffisante pour mettre en action son gouvernement ; et, quoique ce fût un capital, il la dépensa immédiatement dans l'année comme un revenu, c'est-à-dire, qu'il l'employa toute entière à acheter des marchandises anglaises pour le compte du public, ou à payer celles qui avoient été expédiées pour le compte des particuliers. De nombreuses compagnies furent en même temps formées, avec d'immenses capitaux, pour exploiter toutes les mines d'Amérique ; mais tout l'argent qu'elles ont dépensé est de même revenu en Angleterre pour payer ou les machines dont elles ont direc-

tement fait usage, ou les marchandises expédiées aux lieux où elles devoient travailler. Tant qu'a duré ce singulier commerce, où les Anglais demandoient seulement aux Américains de vouloir bien acheter, avec des capitaux anglais, des marchandises anglaises, et de les consommer pour l'amour d'eux, la prospérité des manufactures anglaises a paru brillante. Non plus le revenu, mais le capital anglais a été employé à activer la consommation; les Anglais, achetant et payant eux-mêmes leurs propres marchandises qu'ils envoyoient en Amérique, ne se sont épargnés que le plaisir d'en jouir eux-mêmes. Jamais les manufactures anglaises n'ont eu plus de commandes que durant cette suite de spéculations de 1825, qui a si fort étonné le monde; mais, quand les capitaux ont été dépensés, et que le moment de payer est venu, tout-à-coup le voile est tombé, l'illusion a cessé, et la détresse a recommencé bien plus forte qu'elle n'était en 1818. En effet, la production s'étoit encore démesurément accrue, la population manufacturière n'avoit cessé d'augmenter; mais une masse énorme de capitaux, employés dans des spéculations hasardeuses, et dont les retours tout au moins seront très-longs, étoit soustraite à l'industrie, et les acheteurs étrangers, qui avoient en une ou deux années mangé ces immenses capitaux, étoient retombés dans leur pauvreté primitive, qui les forçoit à l'économie, avec une énorme dette de plus. »

« La crise est donc revenue plus forte que jamais; point

de commandes dans les manufactures, point de débit, des salaires insuffisans offerts aux ouvriers, dont un grand nombre ne peut même trouver aucun ouvrage; les capitaux des manufacturiers entièrement engagés dans leurs produits ouvrés, qui encombrent tous leurs magasins; tels sont les signes de la détresse actuelle et de la disproportion croissante entre la production et la consommation. La souffrance infligée au peuple est grande, et peut-être sera longue, car la fausse prospérité de l'année passée a beaucoup aggravé la situation de l'Angleterre. Les cris de joie par lesquels on célèbre l'arrivée de quelques commandes, l'activité rendue à quelques manufactures, ne doivent pas nous faire illusion. L'Angleterre a avancé 40,000,000 sterl. (un milliard) aux divers Etats qui lui ont fait des emprunts, et une somme égale aux diverses compagnies qui ont fait tant d'entreprises gigantesques. Ces deux milliards dépensés dans les deux ou trois dernières années, non-seulement ne pourront pas se dépenser de nouveau dans les deux ou trois années prochaines : il est très-probable que l'intérêt même de cet argent imprudemment placé, se fera attendre long-temps. Il doit donc y avoir un déficit immense dans la consommation, comparée à l'activité artificielle que ces avances de capitaux lui avoient donnée. Cependant je suis loin de dire que le mal soit sans remède : la nation a de grandes ressources, et le ministère est fort habile. Seulement, une expérience si chèrement achetée doit enfin répandre la lumière; elle doit faire reconnoître que la con-

sommation n'est point la conséquence nécessaire de la production; que l'engorgement des marchés est au contraire le résultat du système où l'on se précipite. »

HISTOIRE.

ALLGEMEINE GESCHICHTE DER VOELKER UND STAATEN DES MITTEL-ALTERS, etc. Histoire générale des Peuples et des Etats du moyen âge; par HENRI LUDEN. Seconde édition. *Iena* 1824. 2 vol. in-8.°

(*Second extrait*).

(Nous avons indiqué à nos lecteurs dans un premier extrait, le point de vue sous lequel Mr. Luden envisage l'histoire du moyen âge, nous allons maintenant leur faire connoître en abrégé ce qu'il dit des mœurs, des usages et des institutions des peuples de race germanique, ainsi que de leurs premiers rapports avec les Romains).

Les peuples de race germanique habitoient les vastes régions qui s'étendent le long de la mer d'Allemagne, depuis la côte située en face de la Grande-Bretagne jusqu'au fond de la Scandinavie. Ce fut environ un siècle avant l'ère chrétienne, que pour la première fois ils se trouvèrent en contact avec les Romains; car les

Cimbres et les Teutons, dont les annales de la république romaine font mention, étoient évidemment d'origine germanique ; ce fait est prouvé par la direction qu'ils suivirent dans leur marche, par le nom des individus et de ces peuples eux-mêmes, enfin par leurs mœurs et leurs institutions.

On a souvent considéré l'irruption des Cimbres et des Teutons comme la migration d'un peuple en masse, ou même de plusieurs peuples qui abandonnoient leurs anciennes demeures pour aller chercher dans le midi un ciel plus doux et un sol plus fertile; il seroit possible cependant que ce n'eût été là qu'une entreprise particulière de quelques chefs ambitieux. Du moins ce que nous savons de cette guerre semble indiquer que les Cimbres et les Teutons ne songeoient nullement à envahir l'Italie ou à combattre Rome, mais qu'ils vouloient seulement faire la guerre aux peuples gaulois avec lesquels ils étoient souvent en état d'hostilité. Arrivés sur les frontières de la république, ils rencontrent le consul Papirius Carbon qui veut les arrêter; sa perfidie reçoit un juste châtiment dans la bataille de Noreja (avant J.-C. 113). Après leur victoire, ils poursuivent leur marche sans s'inquiéter des Romains ; ils soumettent plusieurs peuples gaulois, et en engagent d'autres, tels que les Tigurins, les Toygènes et les Cimbres, à se joindre à eux. Les Romains, craignant pour leur province gauloise, arment de nouveau ; en vain les Teutons offrent au sénat une alliance offensive et défensive, à condition qu'il leur laisse la tranquille possession des conquêtes qu'ils venoient de faire : un refus

positif les force à combattre de nouveau. Ils détruisent successivement les armées commandées par les consuls Silanus, Cassius, Scaurus, et par le proconsul Cépion, et n'en continuent pas moins à diriger leurs entreprises uniquement contre les Gaulois. Mais enfin ils apprennent les préparatifs de guerre que faisoit Marius contr'eux; alors ils jugent nécessaire, pour leur propre sûreté, de marcher sur Rome. Fiers du sentiment de leurs forces et enivrés de leurs premiers succès, ils partagent leur armée en deux corps, espérant ainsi terminer la lutte plus promptement. Leur imprévoyance les perd; les Teutons succombent près d'Aix en Provence, et les Cimbres dans les champs Raudiens (avant J.-C. 101—100). Sans doute la défaite de ces barbares fut un bonheur pour l'humanité, mais le courage héroïque avec lequel les Cimbres et les Teutons avoient combattu jusqu'à la dernière extrémité, fit connoître ces peuples dans l'histoire d'une manière honorable, et produisit chez les Romains une impression dont les effets se firent sentir pendant long-temps.

Suivant toute apparence, l'irruption des Cimbres et des Teutons ne fut pas un événement isolé, ainsi que les écrivains grecs et latins semblent l'avoir envisagée. Dès lors de grands mouvemens eurent lieu parmi les peuples gaulois et germaniques; il paroît que ceux-ci remportèrent des avantages, et firent des conquêtes au midi et à l'ouest; mais nous n'avons à cet égard que des conjectures, fondées sur ce que nous savons de la lutte entre Jules-César et Arioviste qui eut lieu environ quarante ans plus tard (avant J.-C. 57). Il pa-

roît qu'à cette époque les Germains étoient déjà assez avancés en civilisation ; mais Arioviste, malgré la valeur de ses guerriers, ne put résister à la politique perfide des Romains et à la tactique de César. La défaite d'Arioviste laissa le Rhin sans défense ; le général romain passa ce fleuve et soumit les tribus germaniques qui en habitoient la rive droite, en employant tour-à-tou la ruse, la trahison et la force ; plusieurs d'entr'elles cependant, les Nerviens, les Eburons, les Trevires, ne succombèrent qu'après des vengeances sanglantes. Dès lors de jeunes Germains s'enrôlèrent sous les drapeaux de César, et apprirent dans cette école l'art de la guerre.

Malheureusement pour les Germains, leurs vainqueurs avoient su jeter parmi eux des semences de discorde ; quelques tribus s'étoient laissé gagner par les caresses des Romains ; d'autres, oubliant le danger qui menaçoit leur indépendance, se faisoient réciproquement la guerre, et facilitoient ainsi aux généraux d'Auguste l'entrée de la Germanie. Pendant près de vingt ans, ceux-ci s'y maintinrent sans éprouver de forte résistance ; mais enfin l'arrogance et la cruauté de Quintilius Varus excitèrent une révolte générale. Arminius, que les modernes appellent Hermann et que l'on peut mettre au nombre des plus grands hommes dont l'histoire ait conservé le nom, s'empara de la direction de ce mouvement, et parvint à réunir toutes les tribus germaniques dans une seule confédération. La destruction des légions romaines dans la forêt de Teutoburg (après J.-C. 9) qui fut son ouvrage, est un des faits

les plus importans de l'histoire ; c'est peut-être à cet événement que nous sommes redevables de toute la civilisation moderne. Il est vrai que cette brillante victoire fit naître parmi les peuplés germaniques de nouvelles dissentions qui les empêchèrent d'affermir leur indépendance ; Germanicus sut profiter de leur désunion, et pénétra plus avant dans la Germanie que ne l'avoit fait son père ; mais malgré tous ses efforts et toutes ses intrigues, il ne put fonder des établissemens durables au-delà du Rhin, et plus d'une fois il fut contraint à une retraite tellement précipitée qu'elle ressembloit à une fuite. Nous ne connoissons que d'une manière très-incomplète les événemens des cinquante années qui suivirent la mort d'Arminius (après J.-C. 20), mais ce que nous en savons, prouve que si telle peuplade germanique perdit son ancienne gloire et si telle autre en acquit une nouvelle, les Germains en général conservèrent toute leur nationalité. La révolte des Bataves sous Claudius Civilis, qui avoit su inspirer un noble enthousiasme à ses concitoyens et aux peuples voisins en leur parlant tour-à-tour de liberté et de vengeance, n'eut pas le succès désiré (après J.-C. 70) ; mais elle coûta cher aux Romains, et elle auroit pu leur apprendre, s'ils avoient été capables de profiter des leçons de l'expérience, que désormais ils ne pouvoient plus compter sur la tranquille possession de leurs conquêtes.

Pendant les guerres et les transactions pacifiques qui eurent lieu entre les Romains et les Germains depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons jusqu'à la révolte

des Bataves, les Romains eurent de fréquentes occasions d'observer de près les mœurs et la vie domestique et publique des Germains; mais leur arrogance et leur dédain pour tous les autres peuples les rendoient peu propres à de pareilles observations. Plus d'une fois leurs écrivains ont parlé et de la nature et de l'aspect du pays, mais ce n'étoit point dans le but de le décrire avec exactitude. On voit qu'ils cherchoient tantôt à colorer les défaites de leurs compatriotes, tantôt à inspirer à leurs lecteurs un sentiment d'horreur et d'effroi. Aussi, de même que les guerriers romains contraints à fuir devant les Germains, ont peut-être réussi à faire croire qu'ils n'avoient jamais été vaincus, de même, les écrivains de l'empire ont établi l'opinion, qui s'est propagée jusqu'à nos jours, que de leur temps l'Allemagne étoit le plus affreux de tous les pays. Ils auroient voulu aussi rabaisser les Germains eux-mêmes, et ils les représentoient souvent comme entièrement dépourvus de facultés intellectuelles, mais ils ne pouvoient leur contester ni leur vigueur corporelle, ni leur beauté physique. Quant à leur énergie morale, les Germains en ont donné la mesure, soit par leurs victoires, soit par leurs institutions. Celles-ci du reste paroissent n'avoir guère excité la curiosité des Romains. Le grand Tacite lui-même, que son admiration pour la valeur héroïque d'Arminius semble avoir engagé à pénétrer plus avant dans la vie publique et domestique des Germains, n'en a connu que peu de traits, quoiqu'il ait su en former un tableau qui est d'un grand intérêt; la composition de ce tableau prouve

cependant l'insuffisance et la pénurie des sources dans lesquelles il a été obligé de puiser. Du reste, il va sans dire, que pour interpréter ce qu'il y a d'obscur dans Tacite, écrivant pour des Romains et se servant d'expressions latines pour peindre la vie des Germains, il ne faut point consulter les écrivains de Rome, mais plutôt s'aider de ce que nous savons des mœurs et des usages germaniques, tels que nous les retrouvons dans des temps postérieurs. En réunissant ces diverses notions, voici l'idée que nous pouvons nous former des institutions des Germains.

A une époque reculée, dont aucun historien n'a parlé, il est probable que la population entière de la Germanie, après de longues et sanglantes dissentions, se divisa en deux classes, dont l'une dominoit et dont l'autre étoit soumise. Les membres de la première classe étoient les propriétaires du sol; chacun d'eux possédoit un domaine plus ou moins étendu et en disposoit à son gré. Ceux d'entr'eux que rapprochoit le voisinage ou des intérêts communs, contractoient ensemble une sorte de lien social, qui avoit pour but de maintenir la paix intérieure, et de se défendre contre des attaques venant du dehors. Ils formoient une peuplade ou une tribu qui prenoit un nom particulier. Quelquefois plusieurs de ces tribus se réunissoient pour une entreprise commune, et ces confédérations se donnoient un nom emprunté de la circonstance qui les avoit fait naître.

Parmi les hommes libres, appartenant à la classe dominante, il existoit tout naturellement une grande

inégalité, soit par rapport à la richesse et la puissance, soit relativement au courage et aux qualités morales; mais comme citoyens, comme membres de l'état, ils étoient tous égaux, tous avoient les mêmes droits et les mêmes obligations. Sans doute, avec un esprit préoccupé de l'image de la société telle qu'elle est organisée aujourd'hui, on peut trouver dans Tacite quelques passages qui semblent indiquer l'existence de différentes conditions sociales chez les Germains, dès les temps les plus anciens; mais ces passages peuvent aussi s'interpréter d'une autre manière. Le développement des rapports sociaux chez les Germains est en contradiction évidente avec l'opinion que dans les temps anciens les hommes libres différoient les uns des autres par leurs droits et leurs obligations; des faits incontestables militent contre cette supposition, et l'on peut dire même qu'une telle inégalité n'étoit guère possible dans un pays sans villes, sans commerce et sans industrie, où, par conséquent, la propriété du sol étoit l'unique base de la liberté : il faut donc interpréter les passages de Tacite de manière à ce que leur sens puisse se concilier avec l'ensemble des usages et des institutions germaniques. Il est certain du moins qu'on ne saurait prouver l'existence, chez les Germains, d'une noblesse héréditaire, et la distinction entre les hommes libres nobles et les hommes libres roturiers, que quelques écrivains ont admise d'une manière assez arbitraire, bien loin de rien éclaircir, tend plutôt à répandre de l'obscurité sur les institutions germaniques.

Comme les tribus germaniques n'avoient en vue que

de se défendre contre les dangers du dehors et de maintenir la paix intérieure, il falloit que le citoyen fût en même temps guerrier. Mais de cette circonstance il résulta que chaque emploi dans l'état ayant une double destination, l'une pour les temps de guerre, l'autre pour les temps de paix, avoit aussi deux noms. Pour bien comprendre les institutions germaniques il est essentiel de ne pas perdre de vue ce fait important. Les hommes libres d'un district se réunissoient, suivant leur bon plaisir, en assemblée générale, pour délibérer sur les affaires publiques et sanctionner les lois d'après lesquelles ils vouloient vivre ; peut-être aussi pour connoître des délits politiques, les juger et infliger des punitions aux coupables. Mais ils avoient l'habitude de s'assembler tout armés ; ainsi donc l'assemblée générale étoit en même temps un camp, et le droit de cité étoit inséparable du port d'armes. Tout citoyen à qui son âge, la considération dont il jouissoit, ou son éloquence, inspiroit l'assurance nécessaire, prenoit la parole dans l'assemblée, et celui qui possédoit le don de la persuasion faisoit prévaloir son avis. Mais celui auquel une longue expérience avoit fait accorder le droit de présider et de diriger l'assemblée, et auquel celle-ci avoit confié le soin de veiller à l'exécution des lois, se trouvoit chargé en même temps du commandement militaire. Dans l'assemblée générale, et lorsqu'il s'agissoit de maintenir la paix dans son district, il portoit le titre de *Grav*, ou *Grafion* (l'homme aux cheveux blancs, le vieillard), titre que l'on remplaça plus tard par celui de *Comes* ou Comte. Lorsqu'il s'agissoit de commander l'armée et

de marcher à l'ennemi, il prenoit le titre de *Herzog* (chef de l'armée) auquel on substitua dans la suite celui de *Dux* ou Duc. Les fonctionnaires publics, élus par le libre vote des citoyens, et qui étoient chargés d'administrer la justice dans les subdivisions du district, commandoient aussi les guerriers ; ils portoient le nom de princes, et avoient pour les assister et les seconder des capitaines et des centeniers. Comme les titres militaires étoient ceux que l'on recherchoit et que l'on honoroit de préférence, on les appliqua aussi à l'administration civile, et on en altéra ainsi la signification. Les grands fonctionnaires ou princes décidoient à eux seuls des affaires peu importantes ; quant aux objets qui devoient être soumis à l'assemblée générale, ils les examinoient d'abord afin de pouvoir donner leur préavis et faciliter ainsi la décision finale. Lorsque plusieurs tribus se réunissoient en une confédération, afin de pouvoir mieux résister à un ennemi puissant, elles élisoient quelquefois un chef suprême qu'elles honoroient du titre de roi, et qui étoit choisi sans aucun doute parmi les Ducs (*Herzog*) ou chefs de tribu. Ce choix ne pouvoit être déterminé par le plus ou moins de capacité des prétendans, attendu qu'aucun d'eux ne se croyoit inférieur à cet égard aux autres ; il l'étoit uniquement par la prépondérance (nobilitas) que donnoit l'âge, la richesse ou quelqu'autre illustration. Quant aux lois qu'établissoient les assemblées de tribus pour maintenir la paix intérieure, nous en ignorons les détails ; à juger d'après les renseignemens que nous devons à Tacite, il semble qu'elles étoient rédigées

dans le même esprit que celles qui ont été réunies en corps de lois quelques siècles plus tard.

La classe des hommes non libres en Allemagne se composoit de serfs proprement dits et de *leudes* ou clients des hommes libres. Les premiers étoient en partie des hommes nés dans la servitude, et en partie des prisonniers de guerre. Quant aux seconds, Tacite paroît n'avoir nullement compris leur condition. C'étoient des manans ou vassaux des hommes libres, sur le domaine desquels ils avoient leurs habitations, vivant à leur ménage, mais n'ayant aucune propriété territoriale, libres de leur personne, mais obligés à de certaines redevances et de certains services envers les propriétaires libres. Ce n'étoit qu'en qualité de clients de ces derniers qu'ils faisoient partie de l'état et qu'ils jouissoient des bienfaits de la loi.

Les armes n'étoient pas seulement l'emblème de la liberté et du droit de cité, elles étoient de plus l'ornement de l'homme libre. Quiconque en avoit été revêtu solennellement dans l'assemblée générale, étoit tenu de s'en servir pour la défense de l'état et pour le maintien de la liberté, conformément aux ordres du Duc (*Herzog*) et en obéissant au prêtre : on n'exigeoit rien de lui au-delà de cette obligation. Mais l'honneur attaché au port d'armes faisoit naître le désir d'en apprendre le maniement dans les exercices militaires, et d'en faire usage dans des combats sérieux. D'ailleurs, pour calmer l'effervescence des jeunes Germains, et pour empêcher qu'elle ne troublât la paix intérieure, il n'y avoit pas de moyen plus efficace que celui de les fatiguer par

les exercices militaires, et de les laisser épuiser leurs forces dans les dangers de la guerre. Il arrivoit donc fréquemment, qu'en temps de paix un certain nombre de jeunes gens se réunissoient et choisissoient l'un d'entr'eux pour chef, afin d'aller chercher des aventures sous son commandement, et offrir leurs bras à quelque tribu voisine qui avoit besoin de secours. Mais comme ces bandes se plaçoient en dehors des rapports sociaux, et faisoient la guerre dans le but d'obtenir une récompense ou de faire du butin, et que par conséquent chacune d'elles formoit une communauté particulière, on conçoit que ceux qui les composoient, devoient s'obliger par un serment solennel à s'assister et à se défendre envers et contre tous, que ce serment qui les transformoit en *leudes* ou compagnons du chef, rendoit nécessaires l'obéissance la plus stricte et la discipline la plus sévère, enfin qu'un certain esprit de corps, et des idées d'honneur et de récompenses attachées au service militaire, devoient se développer parmi eux. On conçoit aussi que ces jeunes gens, revenant de leurs entreprises dans leur tribu, restoient unis entr'eux et attachés à leur chef, soit par le souvenir de leurs exploits communs, soit en vertu d'engagemens positifs. Ainsi ces associations conservoient leur importance, même en temps de paix. Dans des momens de détresse, on recouroit quelquefois à elles pour la défense de la tribu, et pendant les guerres continuelles avec les Romains, elles obtinrent enfin une sorte de sanction publique, et mirent peu à peu en danger l'ancienne liberté de la communauté.

Enfin il paroît que la garde des frontières de la confédération, exposées à de fréquentes attaques, étoit confiée à des défenseurs particuliers, dont les chefs étoient revêtus de pouvoirs extraordinaires : ces guerriers semblent avoir été nommés *Marco-mans* ou guerriers des frontières. Quant à l'art militaire, les Germains s'y perfectionnèrent dans leurs guerres avec les Romains, dont ils ne tardèrent pas à adopter la tactique.

Tout ce que nous savons de la vie des Germains, de leurs mœurs et de leurs usages, offre un mélange remarquable de simplicité et d'énergie, de rudesse et d'intelligence. C'est ce qu'on peut observer dans tout ce qui concerne leur vie de famille et leur existence physique. Dispersés dans leurs domaines, ils vivoient d'une manière assez isolée; mais leur respect pour les droits de l'hospitalité, et l'habitude de délibérer en commun sur les affaires publiques, entretenoient chez eux le goût de la sociabilité, quoique leurs réunions ne fussent pas assez fréquentes pour servir à polir leurs mœurs. Suivant toute apparence ils n'avoient aucune notion des sciences proprement dites; mais si nous considérons qu'ils avoient des idées très-justes sur les rapports sociaux les plus importans, qu'ils savoient combattre avec succès les Romains et faire valoir leurs droits dans leurs négociations avec eux, qu'enfin ils mettoient au-dessus de tout la bonne foi et la fidélité, et que, dans toutes leurs transactions, ils faisoient preuve de bon sens et de réflexion, nous devons en conclure qu'ils n'étoient nullement dépourvus de con-

noissances.

noissances. Le sentiment des beaux arts ne leur étoit pas tout-à-fait étranger, du moins ils avoient un goût décidé pour les couleurs brillantes, et la poésie ne manquoit pas de sujets dans un temps aussi riche en exploits. Les arts mécaniques enfin, qui ont pour but la culture du sol et la mise en œuvre de ses productions, paroissent n'avoir point été aussi imparfaits et grossiers qu'on le croit communément.

Quant à la religion des Germains, il paroît impossible aujourd'hui, après que le temps et l'influence du christianisme en ont effacé jusqu'aux derniers vestiges, de s'en former une idée contre laquelle il ne soit pas facile d'élever des objections fondées. Si pourtant nous rapprochons les notions que nous ont transmises Jules César et Tacite, de quelques traditions qui semblent indiquer son affinité avec les religions du Nord, et si nous considérons en même temps que les peuples de race germanique transplantés sur un sol étranger, se montroient très-disposés à embrasser le christianisme, tandis que sur leur sol natal ils restoient opiniâtrement attachés à la croyance de leurs ancêtres, nous sommes conduits à croire que la religion des Germains différoit également de celle des peuples orientaux et de celle des Grecs, et que chez eux le culte de la Divinité, désignée par différens noms suivant les différentes manières dont elle se manifeste, étoit attaché à de certaines localités, considérées comme particulièrement sacrées. Si cette opinion est fondée, elle ne sauroit se concilier avec la supposition de l'existence d'un sacerdoce chez les Germains, comme association

particulière, et encore moins avec l'hypothèse d'un sacerdoce héréditaire; institution qui auroit été en opposition manifeste avec l'ensemble des rapports sociaux des Germains.

(Après avoir tracé le tableau des mœurs et des institutions des Germains, Mr. Luden parle de ces grandes confédérations connues sous les noms de Francs, de Saxons, d'Allemands et de Goths, dans lesquelles vinrent peu à peu se fondre toutes les tribus germaniques, il raconte leurs longues guerres avec l'empire, dans lesquelles elles furent tour à tour vaincues et victorieuses, l'apparition des Bourguignons et des Vandales, les ravages des Huns et enfin la destruction totale de l'empire d'Occident par les peuples germaniques, Nous passons sous silence toute cette narration rapide, pour nous arrêter aux considérations générales par lesquelles Mr. Luden les termine.)

Il est impossible de contempler l'état moral de l'espèce humaine en Europe, à l'époque où l'empire d'Occident tomba au pouvoir des peuples germaniques, sans éprouver un sentiment douloureux. Non que la chute de cet empire puisse être un objet de regrets: elle étoit devenue inévitable. Tous les élémens de l'ancien état de choses étoient en pleine dissolution, il ne pouvoit plus en sortir rien de bon, rien d'utile, rien de grand; et plus l'agonie de l'empire romain se prolongeoit, plus aussi se multiplioient les malheurs qui en résultoient pour les individus comme pour les peuples. Mais après cette catastrophe, l'histoire n'offre plus rien aux yeux de l'observateur, qui puisse donner

quelques espérances pour l'avenir. Le Nord étoit encore enseveli dans une profonde barbarie; l'empire d'Orient, orné et embelli par tout ce que l'esprit humain avoit produit de plus beau dans les arts et dans les lettres, mais sans énergie et sans vertus, renfermoit dans son sein les germes des mêmes vices et des mêmes maladies morales qui avoient amené la perte de Rome. Les peuples germaniques, fréquemment déplacés par des invasions étrangères, précipités les uns sur les autres, et tour à tour victorieux et vaincus, manquoient de ce repos et de ce loisir, qui leur auroient été nécessaires pour le développement de leurs institutions. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Angleterre étoient ravagées par le fer et le feu, et leur sol étoit jonché des débris d'antiques monumens que l'art avoit mis des siècles à construire. Ces malheureux pays se trouvoient dans la puissance de barbares étrangers à toute civilisation, que la nécessité de combattre sans cesse pour leur existence avoit rendus cruels et inhumains. Tous les liens sociaux qui unissent les hommes, étoient brisés; toutes les démarcations entre les peuples étoient effacées: nulle part rien de stable, nulle part aucune sécurité! Il falloit de longs efforts, de longs combats, pour organiser de nouveau en peuples ces masses informes d'hommes, et leur donner ainsi la force morale sans laquelle toute civilisation est impossible.

Les peuples germaniques qui se rendirent maîtres de l'empire romain, à mesure que leur domination s'affermit, donnèrent aux divers états fondés par eux,

une organisation basée sur les idées et les principes qu'ils tenoient de leurs ancêtres, mais modifiée suivant la position dans laquelle ils se trouvoient vis-à-vis des Romains. Or, comme toutes les tribus germaniques sortoient originairement de la même souche, et comme elles trouvèrent dans les pays où elles s'établirent, à peu près le même genre de vie, le même degré de civilisation, les mêmes arts et les mêmes branches d'industrie, il en résulta que les institutions qu'elles fondèrent, eurent toutes une sorte de ressemblance de famille qui trahit leur origine commune.

Odoacre s'empara du pouvoir suprême en profitant adroitement d'une révolte militaire, et eut à peine besoin de changer l'organisation de son nouvel empire. Les Bourguignons se mirent en possession de leurs nouveaux domaines presque sans coup férir. D'autres peuples, et ce fut même le plus grand nombre, n'arrivèrent au terme volontaire ou forcé de leurs migrations qu'après des aventures multipliées, et de longues marches et contre-marches. Ceux-ci, en frappant des coups décisifs, firent des conquêtes rapides, ceux-là ne purent s'établir qu'après de sanglans combats dans les pays dont les habitans les avoit appelés de leur propre mouvement; ce fut le cas des Vandales en Afrique et des Saxons dans la Grande-Bretagne. D'autres enfin, sans quitter complètement le pays de leurs ancêtres, agrandirent successivement leur territoire, comme les Francs et les Allemands. Il existoit, d'ailleurs, une grande diversité entre les peuples germaniques, relativement à la religion. Les Goths étoient déjà chrétiens

lorsqu'ils pénétrèrent dans l'empire d'Occident, mais ils étoient chrétiens schismatiques, et leur clergé, schismatique comme eux, se trouvoit dans une position embarrassante vis-à-vis de l'Eglise des pays conquis. Les Francs, encore payens et n'ayant, à ce qu'il paroît, pas même de prêtres, n'embrassèrent le christianisme qu'après avoir formé des établissemens dans l'Empire romain. La religion commune servit à rapprocher les vainqueurs des vaincus, et exerça une influence bienfaisante sur les uns et les autres. D'autres tribus germaniques restèrent étrangères au christianisme, et lui firent même long-temps une guerre acharnée, comme les Saxons établis dans la Grande-Bretagne. Toutes ces différences devoient nécessairement modifier de mille manières diverses les institutions des Etats fondés par les peuples germaniques.

Mais dans tous ces nouveaux empires, on ne connoissoit d'autre droit que celui de la force : partout des conquérans se trouvoient en présence d'un peuple subjugué. Dans un tel état de choses, il étoit naturel que les conquérans se permissent fréquemment des actes de violence, et plus la rudesse et l'énergie des vainqueurs contrastoient avec la civilisation et la foiblesse des vaincus, plus aussi les premiers se sentoient disposés à traiter les derniers avec hauteur et dédain. Quelquefois il arrivoit pourtant que les vainqueurs, après avoir assouvi leurs passions, accordoient aux vaincus désarmés la permission de vivre entr'eux suivant leur bon plaisir et conformément à leurs habitudes, mais il n'en conservoient pas moins le sen-

timent de leur supériorité qui entretenoit leur orgueil et leur insolence. Exigeant de leurs sujets, une humble obéissance, ils leur faisoient sentir durement leur dépendance, et se plaçoient eux-mêmes bien au-dessus de ces malheureux peuples qui n'avoient pas osé ou qui n'avoient pas su se défendre. Dans les pays où les Germains embrassèrent la religion chrétienne, le clergé auroit pu se placer comme médiateur entre les vainqueurs et les vaincus, et tâcher de rendre plus douce la condition de ces derniers; malheureusement les vainqueurs accordèrent au clergé des terres, seule propriété à laquelle ils missent du prix parce qu'ils la considéroient comme la base de la liberté, et par ces concessions, non-seulement ils lui donnèrent une sorte d'importance politique, mais il lui firent partager le fruit de leurs injustices et de leurs usurpations. Ils le rendirent ainsi comme étranger aux malheureux peuples dont il auroit dû adoucir le sort, mais en même temps ils l'investirent d'un pouvoir qu'il employa plus tard à les subjuguer eux-mêmes.

Ce n'est qu'en ne perdant jamais de vue ces divers rapports, et en y cherchant l'explication de tout ce qu'il y a d'extraordinaire, ou d'obscur dans les lois du moyen âge ainsi que dans les écrits des historiens de cette période, que nous pourrons parvenir à bien comprendre les institutions des nouveaux états que fondèrent les peuples germaniques. Si au contraire, on s'attache à des faits isolés, à des expressions ou des noms qui semblent désigner les diverses conditions sociales et indiquer l'ordre et la subordination de di-

verses classes d'individus, on court risque de s'égarer complètement. Car au milieu du bouleversement total de tous les peuples européens, dont aucun ne put conserver son individualité pure et sans mélange, au milieu de la décadence des lettres, et de la confusion de toutes les langues, dont aucune n'étoit suffisamment fixée, il arrivoit nécessairement que les législateurs et les écrivains employoient presqu'au hasard, la première expression qui se présentoit à leur esprit, ne s'inquiétant nullemeut de savoir s'ils seroient compris des générations futures. Au reste, les constitutions des divers états germaniques ne sont pas toutes également intéressantes à connoître; plusieurs d'entr'elles ont disparu avant d'avoir été suffisamment développées: celles-là seules méritent quelqu'attention, qui se sont maintenues pendant un intervalle plus ou moins long, et qui ont influé sur les événemens des siècles suivans.

La destruction de la domination romaine, qui pendant quatre siècles avoit été fréquemment l'objet des désirs des peuples germaniques, et plus d'une fois le but de leurs efforts, fut consommée par Odoacre, mais d'une manière tout-à-fait imprévue. Dans le bouleversement occasionné par l'irruption des Huns, un seul des peuples germaniques, les Saxons, avoit réussi à se maintenir dans sa position: tous les autres avoient été entraînés plus ou moins par le torrent en dehors de leur direction originaire. A la chute de la domination des Huns la confusion augmenta encore, parce que les peuples sarmates et germaniques qu'Attila avoit réunis sous son sceptre, délivrés de leur joug, cherchèrent

aussitôt à recouvrer leur indépendance, mais ils se trouvèrent réciproquement dans des positions tellement forcées, qu'ils ne purent ni rester à la place qu'ils occupoient, ni conserver leurs conquêtes, sans en venir aux prises les uns avec les autres. Les peuples même qui à raison de leur éloignement, n'avoient pas pris une part immédiate à ces grands événemens, se trouvoient entraînés loin de leurs demeures primitives, ou avoient éprouvé de grands désastres. Au milieu de ces combats sanglans, de ces perpétuelles migrations et de ces effroyables ravages, tous avoient contracté une certaine rudesse de mœurs, une certaine férocité, dont ils ne se défirent que fort à la longue.

Ce qui contribuoit encore à perpétuer cet état de choses, c'étoit d'un côté le souvenir de l'empire romain qui se maintint long-temps chez les vainqueurs aussi-bien que chez les vaincus, chez les Germains aussi-bien que chez les empereurs de Constantinople qui auroient voulu recueillir l'héritage des empereurs d'Occident; de l'autre, les efforts du clergé chrétien, partisan de l'unité de pouvoir, qui après avoir converti les peuples germaniques, cherchoit à les rallier tous autour du centre commun de la ville de Rome, et qui trouvoit un puissant secours soit dans l'universalité de langue latine, soit dans la profonde impression que le souvenir de la puissance romaine avoit laissée dans tous les esprits. Cette complication d'intérêts amena une foule de guerres, de conquêtes, de révolutions, qui durèrent jusqu'à ce que les divers états européens eussent acquis des limites assez stables

pour leur assurer le repos nécessaire au développement de leurs institutions. Au milieu de ces combats et de ces efforts, tous les peuples ont tour à tour mérité des éloges ou du blâme, mais l'histoire doit s'occuper de préférence de celui d'entr'eux qui a su conserver, développer et faire prévaloir les institutions qu'il avoit fondées.

(La suite au prochain cahier).

LITTÉRATURE.

GESCHICHTE DER ALTEN UND NEUEN LITTERATUR, Histoire des Littératures anciennes et modernes, par Fréderic SCHLEGEL. Seconde édition augmentée et corrigée. *Vienne*, chez Jacob Mayer et Comp. 1822. 2 vol. in-8.°

(Cinquième extrait.)

UN des ouvrages les plus importans pour la connoissance des doctrines philosophiques de l'Inde, c'est le poëme que Wilkins a traduit sous le titre de Bhagavatgita. Ce poëme est un épisode du Mahabharat, mais son contenu est purement didactique et philosophique. Il expose un système qui, par sa nature et son origine,

se lie aux anciennes doctrines de ces sectateurs dissidens que les Grecs appelèrent Samanéens pour les distinguer des Brahmanes. Ce système domine aujourd'hui dans l'Inde, et le Bhagavatgita y est tenu en grande vénération. Il est remarquable que les divinités que ce poëme exalte avant toutes les autres, sont étrangères à l'ancien code des lois de Menou, ou du moins n'y figurent qu'en sous-ordre ; on peut observer aussi dans le Bhagavatgita un esprit d'opposition contre les Vedas, et en général contre le polythéisme. La doctrine qui y est exposée est celle de l'unité absolue dans le sein de laquelle toutes choses viennent se confondre et s'absorber. En tant que ce système se lie encore aux traditions mythologiques, il peut être considéré comme un panthéisme poétique, semblable, sous plusieurs rapports, à la philosophie des Néo-platoniciens ; car cette dernière se rattachoit de même aux anciennes croyances du paganisme qu'elle cherchoit à purifier et à rajeunir. Le culte de Vichnou et de Krichna, tel qu'il est enseigné dans le Bhagavatgita, et tel qu'il règne actuellement dans une grande partie de l'Inde, ne diffère guère de la religion de Bouddha qu'en ce qu'il reconnoît encore l'institution des castes.

L'apparition du dernier Bouddha, du Bouddha historique, dont la religion domine encore dans les vastes pays de l'Asie centrale et orientale, et compte plus d'adhérens que l'islamisme et même que le christianisme, forme, pour l'histoire de l'Inde, le point de séparation entre l'antiquité et les temps modernes. C'est de cette époque qu'il faut remonter vers les âges pri-

mitifs, ou redescendre vers les temps actuels, pour arriver à se rendre compte des phases principales de l'histoire de l'Inde. Ce n'est qu'en se conformant à cette marche, et en y joignant une étude approfondie des divers systèmes de philosophie des Hindous, dont nous ne connoissons guère jusqu'à présent que la doctrine Vedanta, qu'il sera possible de suivre dans ses phases progressives le développement intellectuel des Hindous. Alors seulement on pourra classer et mettre en ordre les innombrables productions de la littérature de l'Inde, qui maintenant se présentent à nous comme un véritable cahos.

Nous laissons ici de côté les anciennes incarnations fabuleuses de Bouddha; mais le réformateur du culte de Brahma, que toutes les traditions s'accordent à nommer Gautama Bouddha, est sans contredit un personnage historique, que les Bouddhistes des différentes parties de l'Asie regardent tous comme le divin fondateur de leur religion. Ce Gautama fait époque dans l'histoire de l'Inde, et son influence a été bien plus grande que celle de Zoroastre ou de Confucius, puisqu'elle s'est étendue à la fois sur les pays les plus divers. Les Bouddhistes de Ceylan, de Siam et d'Ava, s'accordent à le faire naître environ six siècles avant J. C. Lorsqu'Alexandre envahit l'Inde, il trouva déjà, ainsi que nous l'avons observé, les disciples de Gautama formant une secte nombreuse et puissante, sous le nom de Samanéens. Il falloit assurément qu'il se fût écoulé un long espace de temps pour l'établissement d'un pareil ordre de choses. Aussi les Bouddhistes de

la Chine et du Thibet assignent-ils une date encore plus reculée à la fondation de leur culte, qu'ils font remonter à neuf ou dix siècles avant notre ère. Cependant, la première de ces dates suffit parfaitement pour expliquer l'état de l'Inde au temps d'Alexandre, et peut être regardée comme la plus vraisemblable.

Ce qui importe le plus pour la solution des questions intéressantes qui se lient à ce sujet, c'est une connoissance exacte de la philosophie de Gautama, et des autres doctrines qu'a enfantées le génie hindou. Ce sont précisément les plus remarquables de ces doctrines que nous connoissons le moins, parce que le système dominant a repoussé tous les autres dans l'ombre, sans cependant effacer entièrement les traces de leur existence. L'attention des savans qui s'occupent spécialement de l'Inde et de sa littérature, devroit, avant tout, se diriger vers ce point, car c'est de là que viendra la lumière. D'ailleurs les Hindous, dans l'ordre des temps, occupent le premier rang parmi les peuples qui ont eu, pour ainsi dire, le génie instinctif de la métaphysique, tels que les Grecs dans l'antiquité, et, de nos jours les Allemands. Cela seul rend leur philosophie encore plus digne d'attention que le reste de leur littérature.

Le plus ancien des systèmes hindous est la doctrine appelée Sankhya, que l'on attribue à Kapila, et qui est probablement par sa date, la première philosophie du monde. Pour expliquer l'univers, elle admet deux principes, qui ne sont pas opposés comme la lumière et les ténèbres dans la religion persanne, mais qui sont

subordonnés l'un à l'autre. Ces deux principes, *Pourouschottama* et *Prakriti*, représentent non-seulement Dieu et la nature, mais, dans un sens plus abstrait, l'esprit en général, et l'ame, dont l'union produit toutes choses. L'esprit ne pouvant être reconnu que dans l'ame et par l'ame, cette doctrine des deux principes est l'idéalisme dans toute sa pureté, et sous sa forme la plus simple. On peut concevoir aisément que ce pur spiritualisme a pu se corrompre peu à peu, et, en se combinant avec les débris de connoissances astronomiques très-imparfaites encore, donner naissance à un polythéisme poétique qui, malgré toutes ses aberrations, porte encore des traces de sa haute origine. Lorsque plus tard, ce polythéisme lui-même fut considéré d'une manière abstraite et scientifique, il dut en résulter naturellement un système tout-à-fait matérialiste. Le grand nombre de théories matérialistes qui sont nées dans l'Inde à des époques diverses, et dont nous ne connoissons guère que les noms, peut faire présumer qu'il en fut réellement ainsi. Quelques-uns des peuples les plus célèbres de l'antiquité sont restés de même dans le point de vue d'un paganisme tout-à-fait matérialiste, sans pouvoir s'élever plus haut; chez quelques autres la grandeur même du mal a appelé le remède, en faisant éprouver le besoin d'une réforme. C'est ce qui est arrivé dans l'Inde, à peu près à la même époque où, chez d'autres nations, un esprit analogue commençoit à se développer, environ six siècles avant notre ère; car c'est alors que parut Gautama, le dernier Bouddha, qui devint le réformateur

à la fois de la religion et de la philosophie. La doctrine *Nyaya*, (c'est-à-dire du *néant*) dont il est l'auteur, paroît être, d'après tout ce que nous en connoissons, un système d'idéalisme, d'une pureté et d'une sévérité de formes logiques que nous ne retrouvons point au même degré dans les théories spiritualistes de la Grèce. Sous cette forme, la doctrine Nyaya se rapproche assez de ce que nous appellerions un athéisme scientifique, que sa nature abstraite éloigne complètement de l'athéisme vulgaire et pratique, et qui peut fort bien s'accorder avec la morale la plus sévère. Il est probable cependant que les nombreuses sectes des Nastiks, ou Nihilistes hindous, ont mêlé leurs erreurs à la doctrine primitive, dont la tendance étoit plus saine.

Parmi les systèmes classiques de l'Inde, celui qui est appelé Mimansa paroît se rapprocher le plus de la doctrine Nyaya, mais la doctrine Vedanta, qui est maintenant orthodoxe chez les Hindous, a une tendance toute opposée, bien qu'elle doive elle-même en partie son origine à la réforme de Gautama. Le principal but de cette doctrine, en effet, a été de combattre la réforme de Bouddha, en faisant revivre, au moyen d'une interprétation philosophique des Vèdas, l'ancien culte de Brahma et les traditions religieuses qui s'y lient, et cependant la partie philosophique du système Vedanta porte elle-même des traces évidentes de l'influence du Bouddhisme. L'ensemble de ce système est facile à saisir ; c'est un panthéisme pur, de toutes les doctrines métaphysiques celle qui s'adapte le mieux aux mythologies payennes. Ce panthéisme, qui depuis Vyasa

est devenu le système dominant dans toute la littérature des Hindous, est exposé d'une manière abrégée dans le Bhagatvatgita, et nous le connoissons d'ailleurs suffisamment, attendu que presque tous les ouvrages classiques de la littérature sanscrite ont été écrits sous l'influence de ce système, ou du moins ont été modifiés plus tard dans le sens de ses doctrines. Le quatrième Veda, nommé Atharvan Ved, comme aussi les Oupanischats ou commentaires mystiques, sont entièrement composés dans l'esprit de la doctrine Vedanta. Il en est de même des Pouranas, et en général de tout ce qu'on rapporte à Vyasa, dont le nom marque l'époque où commence le règne de la doctrine Vedanta. Nous avons déjà observé que le Mahabharat, et probablement aussi le Ramayana, ont subi plus ou moins cette même influence. Les trois premiers Vedas sont encore trop peu connus pour que nous puissions en porter un jugement sûr sous ce rapport, mais le code des lois de Menou ne présente aucune trace du système Vedanta, et cette circonstance, plus que toute autre, est une preuve de sa haute antiquité.

D'après les renseignemens que nous possédons, on peut présumer que les ouvrages qui traitent des doctrines Sankhya et Nyaya, ne sont pas tous perdus, et qu'il en existe encore assez pour que nous puissions y puiser une connoissance étendue de ces anciens systèmes. La lutte des diverses philosophies entr'elles est fort bien représentée dans une comédie philosophique intitulée *Prabodh Chandrodaya*, le lever de la lune de l'intelligence, et qui contient beaucoup de fragmens

intéressans des anciennes doctrines, quoiqu'elle ait pour auteur un écrivain védantiste. Ce sont ces doctrines antérieures au système Védânta qui doivent avant tout fixer l'attention des savans, car elles seules pourront nous faire connoître dans son ensemble le développement intellectuel des Hindous, avec ses phases et ses principales époques. On pourra alors achever d'une manière complète, et rectifier d'après les sources authentiques, l'esquisse générale que nous avons essayé de tracer.

Considérons encore les caractères distinctifs de la religion et de la philosophie des Hindous, dans leur influence sur la vie pratique, et dans les analogies, apparentes ou réelles, qu'elles présentent avec nos croyances et notre manière de voir.

Les hermites hindous, ou gymnosophistes, qui excitèrent à un si haut degré la curiosité des Grecs, appartiennent également aux deux grandes sectes religieuses de l'Inde, les Brahmanes et les Bouddhistes; car leurs principes dérivent de certaines idées qui sont communes aux deux systèmes. Leur existence retirée, leur vie toute intérieure et contemplative, les pénitences sévères qu'ils s'imposent, rappellent d'une manière frappante les anciens solitaires chrétiens de l'Egypte. Il importe cependant de faire remarquer une différence essentielle dans l'esprit des hermites chrétiens et hindous. L'idée de se dérober à l'agitation de la vie mondaine pour pouvoir rentrer en soi-même est en elle-même très-naturelle, et nous la trouvons déjà mise en pratique par les philosophes de la Grèce. Non-seulement

seulement Platon, mais Aristote lui-même, met l'activité intérieure de l'esprit et l'existence contemplative au-dessus de la vie toute extérieure et pratique. Mais si un pareil genre de vie étoit favorable au développement des individus, l'ensemble de la société, telle qu'elle étoit constituée en Grèce, l'état, devoit nécessairement en souffrir. Il y a aussi quelque chose de très-vrai dans le principe que l'homme doit se dépouiller de son individualité, de son moi, pour parvenir à un degré supérieur de perfectionnement; mais la manière dont les Hindous mettent ce principe en pratique, par les tortures de tout genre qu'ils s'imposent eux-mêmes, n'est propre qu'à émousser l'intelligence, et conduit souvent à cet orgueil même, et à cette vanité que les mortifications devoient extirper jusque dans leur racine. Suivant le véritable esprit du christianisme au contraire, la vie retirée du monde doit toujours être accompagnée de la plus haute activité, non-seulement de l'intelligence, mais aussi du cœur, et doit exercer sans cesse une influence bienfaisante sur la société, soit par l'accomplissement des devoirs de la charité, soit par une lutte constante contre l'erreur et le mal. Ceci sépare complètement le chrétien qui renonce au monde pour se livrer tout entier à sa haute vocation, de l'Hindou qui vit absorbé dans ses contemplations mystiques.

On a remarqué d'autres analogies plus ou moins frappantes entre les idées religieuses des Hindous et le christianisme. La notion de la Trinité, que l'on a souvent citée comme une de ces analogies les plus curieuses, est peut-être celle qui a le moins de fon-

dement. Cette idée d'une triplicité de forces dans la cause première, se retrouve, plus ou moins développée, chez un grand nombre de peuples divers, et dans la plupart des systèmes de philosophie. C'est là comme une forme générale de l'existence que la Cause première a imprimée à toutes ses créations, et qui se retrouve également dans le monde de la pensée et dans la nature extérieure. D'ailleurs, la doctrine hindoue de la trinité diffère beaucoup de celle du christianisme, surtout en ce qu'elle fait entrer la force destructive dans la triple essence de la Divinité. Elle interprète ainsi le principe que Dieu est tout en tout, en le considérant également comme l'auteur du bien et du mal.

L'idée d'un Dieu devenu homme se retrouve aussi chez les Hindous, mais elle est défigurée par tant de fables extravagantes qu'elle n'offre pas d'analogie réelle avec le christianisme. Il existe un rapport plus intime avec les idées chrétiennes dans cette manière générale de voir et de sentir que nous avons cherché à caractériser en parlant de la poésie des Hindous. On a souvent remarqué dans les productions du génie grec une sorte de calme qui va par fois jusqu'à la froideur, et ceux même qui apprécient le mieux la perfection de ces chefs-d'œuvre, reconnoissent que là précisément où l'on attendroit plus de profondeur dans les émotions, plus de mouvement dans les affections morales, le poète ou l'artiste grec reste indifférent vis-à-vis de son sujet, et ne le considère que comme un phénomène de la vie qu'il s'attache à décrire avec fi-

délité. Aussi certains sentimens sont-ils presque tout-à-fait étrangers aux Grecs. Le repentir et l'espérance, celle du moins qui dépasse la vie terrestre, n'entrent point dans le cercle de leurs idées ; ce sont là des émotions nouvelles que le christianisme a fait naître en nous. Le sentiment qui domine chez les Hindous est celui de la culpabilité qui suit le crime, et que ressent et partage la nature toute entière. L'idée de la conscience, dont la voix intérieure met l'homme en rapport avec un autre monde, est aussi très-développée chez les Hindous. C'est à ces notions, et à d'autres analogues, qu'ils rapportent non-seulement toute l'existence humaine, mais encore tous les phénomènes de la nature. L'Hindou ne voit dans le monde qui l'environne, que des êtres semblables à lui-même, souffrant comme lui pour des fautes antérieures, et dont la vie s'écoule, comme la sienne, entre la mélancolie des souvenirs et les angoisses de l'attente. Ces pensées sombres et sévères accableroient son ame si elles n'étoient adoucies par ce sentiment de sympathie et d'amour par lequel il embrasse la création toute entière.

L'analogie la plus frappante entre les doctrines morales de l'Inde et celles du christianisme, se trouve dan la manière dont elles considèrent la régénération de l'homme, et cette seconde vie qui commence pour l'ame lorsqu'elle s'ouvre à l'esprit de vérité. Cette idée de régénération est tellement dominante chez les Hindous, que les Brahmanes ont un titre habituel qui signifie : ceux qui sont nés deux fois. Il faut cependant

encore signaler une différence importante. Le christianisme, sans combattre en aucune manière l'hérédité des priviléges en ce qui concerne les biens de la terre, a toujours proclamé le principe de l'égalité absolue des hommes devant Dieu, et ce principe, plus que tout autre, est propre à inspirer un sentiment de dignité morale et de noble indépendance. Dans la religion de l'Inde, au contraire, un don tout spirituel, est regardé comme l'apanage héréditaire d'une caste, et l'on conçoit qu'il doit en résulter d'une part un orgueil insupportable et de l'autre une humiliante dégradation.

On se tromperoit beaucoup en considérant comme des analogies d'emprunt ces rapports, bien remarquables sans doute malgré toutes les différences, entre les antiques croyances de l'Inde et le christianisme: la source de ces analogies est plus profonde. L'homme, créé à l'image de Dieu, renferme en lui-même les germes de toute vérité et de toute vertu, et souvent il presse et entrevoit, quoique d'une manière imparfaite, ce qu'il ne sera donné qu'aux générations futures de connoître complètement. Les traditions religieuses, des divers peuples nous offrent plus d'un exemple de ces anticipations de la vérité, et les premiers défenseurs du christianisme eux-mêmes trouvèrent dans la vie de Socrate et dans les doctrines de Platon, des rapports si frappans avec leur propre conviction, qu'ils ne purent s'empêcher d'y voir comme une sorte de prophétie de la religion du Christ. De même que les phénomènes du monde physique se lient tous les uns aux autres dans la vie générale de la nature, de même, dans

une région plus élevée, les vérités qui se rapportent aux choses divines se tiennent toutes par un enchaînement invisible. Celui qui possède au moins une de ces vérités, peut pénétrer plus avant et pressentir l'ensemble. La première étincelle de la vérité seulement doit être donnée d'en haut, car l'homme ne sauroit la faire jaillir de lui-même, pas mieux qu'il ne sauroit se créer son propre corps. Il est vrai que dans ces transitions d'une première vérité à toutes les autres, l'homme est exposé à l'erreur, et ce qui prouve qu'il en est ainsi, c'est que nous voyons partout le faux mêlé au vrai dans les traditions religieuses des peuples. Le grand tableau du développement de l'esprit humain, l'histoire de la vérité et de l'erreur, se complète toujours plus à mesure que nous apprenons à mieux connoître les peuples dont la culture a suivi une marche indépendante. Chez les nations asiatiques nous trouvons souvent réuni ce qui, dans notre occident, est tout-à-fait séparé. C'est ainsi que les anciens Perses, sous le rapport de la religion proprement dite, se rapprochent des Hébreux plus que tout autre peuple de l'antiquité, tandis que la partie poétique et figurée de leurs croyances religieuses offre une ressemblance frappante avec la mythologie des Scandinaves; c'est ainsi encore que chez les Hindous nous voyons une mythologie analogue à celles de l'Egypte et de la Grèce, combinée avec des notions philosophiques et morales qui se lient de près aux idées chrétiennes.

D'ailleurs, il est impossible de ne pas admettre aussi l'influence qu'ont exercée les communications directes

entre les peuples les plus anciens. Les Perses ont régné sur le nord de l'Inde avant les conquêtes d'Alexandre ; et quelques-unes de leurs doctrines religieuses ont pu d'autant mieux se répandre chez les Hindous, que ces deux peuples parloient des langues sorties d'une même souche. L'expédition d'Alexandre et l'arrivée des Grecs dans l'Inde n'a probablement pas été sans influence sur les Hindous. Quant au christianisme, nous savons qu'il a été propagé fort anciennement sur la côte de Malabar, et des témoignages dignes de foi nous apprennent qu'une mission chrétienne partit d'Egypte pour l'Inde, vers la fin du 4me siècle ou au commencement du 5me. Les communinations de l'Inde avec l'Occident par Constantinople, ne furent point, à ce qu'il paroît, entièrement interrompues tant que l'Arménie, la Syrie, l'Egypte et l'Ethiopie restèrent chrétiennes, et soumises à l'empire de Byzance. Le dernier des écrivains qui nous parle de l'Inde comme témoin oculaire, au 6me siècle, trouva les ports de ce pays pleins de vaisseaux persans. Mais lorsque les successeurs de Mahomet eurent enlevé à l'empire d'Orient l'Egypte et la Syrie, les communications avec l'Inde cessèrent tout-à-fait, et ne recommencèrent que long-temps après, à l'époque des croisades.

(*La suite à un prochain cahier*).

VOYAGES.

ROUGH NOTES, TAKEN DURING SOME RAPID JOURNIES, etc. Voyage au travers des Pampas et des Andes, par le Capitaine F. B. HEAD, *Londres*, Murray 1826.

(*Second et dernier article*).

Les habitudes des femmes des Gauchos, dit le Capit. Head, sont vraiment curieuses, elles n'ont à la lettre rien à faire. Les vastes et uniformes plaines qui les entourent ne leur donnent aucune envie de se promener; rarement elles montent à cheval; en tout elles mènent une vie fort oisive et s'abandonnent à une grande indolence. Toutes, cependant, mariées ou non, ont une famille à élever. Je demandois un jour à une jeune femme qui allaitoit un petit enfant, qui étoit son père; elle me répondit : *Quien sabe senor!* (qui sait, monsieur!)

La religion catholique romaine est universellement professée dans l'état de Rio-de-la-Plata; mais les rites varient d'une province à l'autre. Lorsqu'une jeune fille est accordée, son époux la prend en croupe et se met en campagne à la recherche d'un prêtre qui puisse bénir leur mariage, et souvent ils errent plusieurs jours avant de réussir à en découvrir un..................

Notre voyageur, donne une conversation qu'il eut avec un de ses guides, comme type du caractère du Gaucho. C'étoit, dit-il, un fort beau jeune homme qui parloit remarquablement bien sur tout ce qui avoit rapport à la politique intérieure ou à l'administration de sa province. Après avoir causé long-temps sur ce sujet, je lui fis une question sur la ville de San-Luis. Il me répondit qu'il n'y avoit jamais été. Est-il bien possible, m'écriai-je, frappé d'un étonnement que je ne sus pas dissimuler! Quoi, vous n'avez jamais vu San-Luis? — Jamais, me dit-il. Je lui demandai où il étoit né. Dans la hutte près de la maison de poste, me répondit-il, ajoutant qu'il n'avoit jamais été au-delà des plaines que nous traversions, et n'avoit vu de sa vie ni ville, ni village.

«Quel âge avez-vous? lui demandai-je.—*Quien sabe*, me répondit-il. Je vis qu'il falloit borner là mon enquête; je me mis à considérer sa belle figure, sa contenance mâle et fière, et tout en repassant dans mon esprit les opinions libérales et saines qu'il venoit d'exprimer, je réfléchissois à l'idée qu'on se formeroit en Angleterre d'un homme qui ne sait lire ni écrire, et qui, dans toute sa vie, n'a pas vu trois huttes réunies ensemble.

Le Gaucho interrompit le cours de mes réflexions en s'écriant: « voilà un lion! » Je tressaillis et regardai tout autour de moi avec inquiétude, mais je ne vis rien, jusqu'à ce qu'il m'eût indiqué un point du ciel où une troupe de vautours planoient dans une immobilité complète. Il m'expliqua que ces oiseaux res-

toient ainsi en observation, parce qu'apparemment un lion les avoient chassés pour dévorer la carcasse d'un animal qui leur avoit servi de pâture (1).

Quelques momens après, nous arrivames dans un endroit où l'herbe étoit souillée de sang. Je demandai à mon compagnon s'il ne pensoit pas què quelque voyageur avoit été assassiné dans cet endroit. « Non, » me répondit-il, en me montrant l'empreinte d'un pied un peu plus loin; « le cavalier est tombé, il a rompu sa bride, et tandis qu'il la rattachoit, le sang que

---

(1) Un autre guide me racontoit qu'un jour qu'il étoit à la chasse et s'apprêtoit à tirer sur des canards sauvages, il s'étoit enveloppé la tête de son poncho, et se traînoit sur ses mains et ses genoux afin de ne pas les effrayer. Il avançoit ainsi le long d'un massif de roseaux, lorsqu'il entendit un cri qui lui sembloit tenir le milieu entre l'aboyement d'un chien et le rugissement d'un lion. En même temps il sentit que quelque chose de fort lourd pesoit sur la portion de son poncho qui dépassoit son corps. Il se releva précipitamment, et vit avec effroi un lion énorme couché sur l'extrémité de son poncho. L'animal parut tout aussi étonné que le chasseur, en découvrant si près de lui un homme d'une taille athlétique. Le Gaucho jugea qu'il étoit plus prudent de ne pas lâcher son coup, parce que son fusil n'étoit chargé qu'avec de la grenaille. Il demeura immobile, les yeux fixés sur l'animal qui de son côté restoit sur le poncho sans faire un mouvement, et le regard attaché sur le chasseur. Au bout de quelques secondes, il tourna la tête et s'éloigna lentement; mais lorsqu'il fut à quelques toises de distance, il s'arrêta et revint sur ses pas. Le chasseur demeura dans la même immobilité, fixant toujours les yeux sur le lion qui, au bout de quelques minutes, sembla reconnoître tacitement la supériorité de l'homme, et s'éloigna.

vous voyez a coulé de la bouche de son cheval. » — « Mais, » lui dis-je, « il seroit pourtant possible que l'homme eût été blessé et non pas sa monture? » — « Non, non, » me dit-il encore, « cela n'est pas, » et me montrant un peu au-delà des traces dans l'herbe, il ajouta: « Vous voyez bien que le cheval a repris le galop. »

Je m'amusois d'ordinaire, en parcourant les Pampas, à m'instruire avec mes guides sur la manière de reconnoître les différentes empreintes du pied d'un cheval. Les Gauchos peuvent facilement déterminer, d'après ces indices, si l'animal portoit un cavalier ou s'il étoit en liberté, chargé d'un fardeau ou d'un homme, s'il étoit monté par un jeune homme ou un vieillard, ou bien encore s'il portoit un enfant ou un étranger qui ne sût pas éviter les *biscacheros* (1).

En conséquence de la réponse de mon gaucho qu'il ne savoit pas son âge, je ne manquai pas dans le reste de mon voyage, c'est-à-dire dans un trajet de six cent milles environ, de faire à tous mes guides la même question. Très-peu d'entr'eux, avoient vu une ville, et aucun ne connoissoit le nombre de ses années.

. . . .

Je vis un jour un homme choisir dans un troupeau de cochons un des plus gros d'entre ces animaux, et lui jeter son lasso autour du col, puis le tirer ensuite à lui de toutes ses forces; mais le cochon résistoit opiniâtrément. Un petit garçon qui arrivoit à cheval prit fort tranquillement un des bouts du lasso, l'at-

---

(1) Voyez le premier extrait, p. 58.

tacha à une boucle placée à cet effet à la selle de son cheval, et mit celui-ci au galop. La queue basse et ses quatre pieds sillonnant la terre comme les dents d'une herse, le cochon suivit, bon gré mal gré, le cheval qui l'entraînoit. Je me mis aussi à galopper derrière lui pour savoir ce qu'il deviendroit. Il continua à faire des efforts inutiles pour résister; enfin la pression du lasso parut le suffoquer, et il tomba sur le flanc. Le petit garçon n'en continua pas moins à courir en le traînant pendant trois quarts de mille sur un terrain raboteux. Il s'arrêta alors, et sautant à bas de son cheval, il dénoua le lasso avec un grand sang froid.

« *Sta muerto*, » (il est mort) lui dis-je tout attristé de sa cruauté envers ce pauvre animal. « *Sta vivo !* » s'écria-t-il, et s'élançant sur sa monture, il disparut. Je m'arrêtai quelques momens à considérer le cochon, et je m'aperçus qu'il saignoit par le nez. Au bout de quelques secondes, à ma grande surprise, je le vis étendre les jambes de derrière, puis ouvrir la bouche, ensuite les yeux, et après avoir regardé tout autour de lui, se lever fort tranquillement pour aller rejoindre une dixaine de ses camarades qui paissoient à quelques toises de là. Je le suivis, et lorsque je me fus approché du troupeau, je vis que tous ces animaux avoient le nez ensanglanté de la même manière.

Lorsqu'on voyage dans les Pampas, il est nécessaire d'être bien armé pour en imposer aux bandes de Salteadores qui infestent le pays, et surtout la province de Santa-Fé. Comme le but de ces brigands est de se procurer de l'argent, j'avois soin de porter des

vêtemens communs et d'être toujours armé jusqu'aux dents, en sorte qu'il m'est arrivé de passer au milieu d'une de ces bandes, n'ayant avec moi qu'un postillon encore enfant, sans qu'ils fissent mine de m'attaquer. Je m'étois fait une loi de ne jamais me laisser surprendre et d'armer mon fusil dès que je voyois venir à moi un Gaucho. Quant au risque de rencontrer des Indiens, aucune précaution ne peut garantir des effets d'une telle rencontre : il faut s'attendre à être d'abord torturé, puis impitoyablement massacré. La chance d'en trouver sur la route est, au reste, peu probable. Cependant ils sont rusés, leur course est rapide, et le pays est si peu peuplé qu'il est impossible d'avoir des renseignemens exacts sur la direction qu'ils ont prise, et il seroit absurde d'avoir égard à ceux qu'on reçoit des Gauchos.

Un des accidens les plus fâcheux qu'on puisse éprouver en voyageant dans les Pampas, c'est de tomber dans les *biscacheros*. J'ai calculé qu'en moyenne mon cheval et moi nous tombions à peu près une fois tous les trois cent milles. Bien que je ne me sois jamais grièvement blessé, grâce à la nature molle du sol, je ne pouvois m'empêcher de penser dans quelle triste position je me serois trouvé, si je m'étois cassé ou disloqué un membre, à plusieurs centaines de milles d'aucun endroit où je pusse recevoir quelques secours.

Un jour que mon cheval étoit tombé dans un trou de Biscacho, mon bras se trouva engagé sous lui, et je le retirai fort moulu. Cependant, avant que je pusse me remettre en selle, les voitures étoient hors de vue, et

malgré la douleur aiguë que je ressentois, il me fallut faire sept milles au grand galop avant de pouvoir les rejoindre.

On m'avertit à San-Luis qu'il ne seroit pas prudent de voyager seul, parce qu'on avoit assassiné deux jours auparavant, dans la route que j'allois suivre, le courrier de Buenos-Ayres et son postillon. On me conseilla de me joindre au courrier qui partoit pour cette ville, ce que je fis le lendemain, accompagné de trois péons armés de fusils et de pistolets.

Mon compagnon de voyage étoit un petit homme de cinquante-cinq ans, accoutumé à son métier dès son enfance. Il me raconta que le jeune homme qu'on avoit assassiné étoit son fils unique, qu'il venoit d'obtenir cette place pour lui, et que c'étoit son premier voyage, ajoutant qu'il l'avoit entrepris sans être pourvu d'armes, et qu'il devoit être mort comme un agneau sans défense. Il racontoit son histoire à qui vouloit l'entendre. Les Gauchos étoient si curieux de connoître les détails de cette affaire, et lui si disposé à les donner, qu'il me fit perdre quelques minutes à chaque poste. Cette histoire fut cause que je ne pus faire que cent deux milles ce jour-là.

Le lendemain je me levai avant le soleil, et accompagné d'un postillon je me remis en route seul, afin d'accélérer mon voyage; mais mon cheval étoit encore foible et ne put faire que cent dix milles dans toute la journée. Dans les deux suivantes, je galopai sans relâche, ne m'arrêtant que pour manger du bœuf séché, ou pour dormir quelques instans sur la terre. Lorsque

j'arrivai à la frontière de la province de Santa-Fé, dans laquelle le meurtre avoit été commis, le maître de poste refusa de me donner des chevaux, à moins, dit-il, que je ne me procurasse une garde, parce qu'autrement les postillons n'oseroient se mettre en route. Il insista pour que j'attendisse le courrier, qui n'arriva que le soir, et me fit perdre ainsi une demi-journée. Lorsque j'allai rejoindre celui-ci le lendemain, je le trouvai couché sur sa selle et étendu sur son dos, fumant un cigare, tout en priant et en faisant des signes de croix. Nous partimes accompagnés du maître de poste, d'un postillon et d'un autre Gaucho, tous bien armés.

A mesure que nous approchions de l'endroit fatal, je voyois mes compagnons s'effrayer de l'idée que nous y trouverions les salteadores. Après avoir fait quelques milles, nous quittames la route pour nous diriger au travers des herbes sèches vers une petite hutte noire qui tomboit en ruines. C'étoit une de celles que les Indiens avoient incendiées : une famille entière y avoit été massacrée. En descendant de cheval, je jetai les yeux autour de moi. Aussi loin que ma vue put atteindre, je ne découvris aucune autre habitation, et lorsque notre approche eut fait fuir quelque daims que nous avions vu pâturer près de là, nous nous trouvames complètement seuls dans ce vaste désert. Aucun animal, pas même un oiseau, ne s'offrit à notre vue.

Les murs de la hutte étoient construits en briques non cuites. Le toit avoit été réduit en cendres par les Indiens qui avoient fait au mur une large brèche par laquelle nous entrames. Les corps du courrier et du

postillon, dépouillés de leurs vêtemens, étoient étendus au milieu de la cabane, à moitié recouverts par des briques détachées de la muraille. Les lambeaux de leurs ponchos étoient épars çà et là, ainsi que les enveloppes des lettres dont ils étoient porteurs. On voyoit encore dans un coin les restes du feu que les salteadores avoient allumé, et dans un autre, un pêcher en pleine fleur formoit un contraste frappant avec la scène révoltante que nous avions sous les yeux.

Le vieillard dit quelques mots au maître de poste qui grimpa sur la muraille en ruines, et en détacha des briques. Leur chute entraîna la sienne, et il se releva en poussant un grand éclat de rire. Nous recouvrimes de ces briques les corps des victimes. « *Con que senores*, » dit le vieillard, *haremos un oracion para el defunto*. (Maintenant, nous dirons une prière pour le défunt). Nous ôtames nos chapeaux, et nous nous mimes en prière autour de l'espèce de tombeau que nous venions d'élever. Nos chevaux, placés en facede nous, sembloient considérer cette scène avec attention. Le courrier avoit détaché le mouchoir qui entouroit sa tête. Ses cheveux blancs couvroient son visage. Il se pencha sur le corps de son fils, et se mit à réciter des prières auxquelles tous les Gauchos présens répondirent. Je me joignis à eux et je fis aussi des signes de croix, car le vieillard avoit les yeux fixés sur moi, et je voulois aider à l'adoucissement de sa peine.

Dès que cette cérémonie, qui dura à-peu-près deux minutes, fut achevée, nous replaçames nos chapeaux sur nos têtes. « *Con que senores*, » dit le courrier, et après

une courte pose, *vamos !* (Maintenant, partons !) Chacun des assistans prit alors son cigare. J'avois à peine allumé le mien, que le vieillard s'approcha pour en faire autant. Le corps de son fils étoit à nos pieds, et lorsque je le vis avancer la tête près de la mienne, puis souffler et respirer la fumée avec cet air de gravité qui est propre aux fumeurs, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur le singulier spectacle que nous aurions offert à quelqu'un qui auroit été étranger à cette scène. Nous revînmes à cheval, je jetai un dernier regard sur le pêcher en fleurs, et nous reprîmes le galop pour regagner la route.................................

Ce n'est pas une chose facile que de se procurer un lit et un souper dans la ville de San-Luis. Lorsque nous y arrivames, après avoir fait une journée de cent cinquante milles, je demandai avec empressement aux curieux qui nous entouroient, s'il y avoit une auberge dans la ville. « *No hai, senor, no hai!* » — « Pourroit-on se procurer des lits quelque part? « *No hai, senor, no hai!* » « Mais n'y a-t-il pas au moins un café où l'on puisse trouver quelques rafraîchissemens? « *No hai, no hai!* » et cette réponse à toutes nos questions étoit toujours faite du même ton. Cependant l'intérieur de la maison de poste ne nous offroit que des murailles nues et des essaims de mosquites. Nous avions ce jour-là des selles anglaises, en sorte que j'insistai pour obtenir un lit. Une vieille femme qui étoit parmi les spectateurs m'offrit alors le sien, que j'acceptai. Quelques momens après je la vis revenir chargée d'un matelat roulé qu'elle étendit à

terre;

terre ; mais lorsque je jetai les yeux sur les draps et les couvertures, je les trouvai si dégoûtans de saleté que je la priai instamment de m'en procurer de plus propres. «*Son limpias !*» (ils sont propres) me dit-elle en prenant un coin de drap, et en me montrant une petite place un peu moins noire que le reste. Il eût été bien inutile de discuter plus long-temps avec elle. Je sortis donc de la hutte en déclarant qu'il étoit impossible de coucher là-dedans. J'allai frapper à la porte du maître de poste, je lui dis que j'avois couru toute la journée sans prendre aucune nourriture, que je mourois de faim, et que je le priois de me dire ce qu'il seroit possible d'obtenir à manger. « Tout ce qu'il vous plaira, senor, vous n'avez qu'à dire. » Je savois trop bien par expérience ce que *tode* signifioit pour m'en fier à cette assertion vague, et je le priai de s'expliquer plus positivement. « Nous avons, » me dit-il, « du bœuf et des poulets. »—«Faites-moi donc préparer des poulets, » lui dis-je, et je me fis conduire à la chambre où je devois passer la nuit. Le lit qu'elle contenoit n'étoit pas plus propre que celui de la vieille femme. J'essayai pendant quelques momens de me persuader qu'il étoit supportable, mais n'y pouvant parvenir, je résolus de porter mes lettres de recommandation au Gouverneur, et de lui demander ce qu'il pouvoit faire pour moi. Le Gouverneur n'étoit pas chez lui. On me fit entrer auprès de sa femme, que je trouvai assise sur un lit, entourée de plusieurs dames de la ville. Elle me proposa de m'asseoir. Au bout de quelques minutes j'allai chez le *Coronello*. Il étoit absent. Désespéré de

tous ces contre-temps, je m'en fus aux casernes. Un soldat eut ordre de revenir avec moi chez le maître de poste et de lui recommander de me traiter avec tout le respect possible. Je retraversai donc une seconde fois la ville au clair de lune, ne voyant des maisons que les murs de boue très-élevés de leurs jardins.

En arrivant à la poste, je demandai mon dîner avec empressement. La jeune fille chargée de l'apprêter étoit assise, causant avec deux ou trois peons. Je vis une marmite sur le feu et je m'informai si mon poulet étoit là. « *No Senor, aqui sta*, » (Non, Monsieur, il est ici.) dit-elle, et se débarrassant d'une vieille couverture qui couvroit ses épaules nues, elle me montra le poulet encore en vie, et couché sur ses genoux. J'allois me fâcher, jurer peut-être, mais la fumée épaisse qui remplissoit la hutte et m'entroit dans les yeux et la bouche, me suffoquoit; je ne pouvois ni voir ni parler. Je fis un effort pour demander si du moins on ne pourrait pas se procurer des œufs. « *No hai Senor* : » — «Bonté du ciel! m'écriai-je; quoi, dans toute la ville de San-Luis, on ne pourroit pas trouver un seul œuf!» — « Je vous demande pardon, Senor, me répondit-elle, mais pour aujourd'hui c'est trop tard : demain matin je m'en procurerai. Si en attendant vous vouliez du fromage ? » — «Bien certainement, lui répondis-je avec joie. Elle m'alla chercherun énorme fromage, mais elle me déclara qu'avant d'y toucher il falloit que je m'engageasse à payer toute la pièce. J'y consentis bien vîte. Cependant lorsque je demandai du pain je reçus la réponse ordinaire : « Nous n'en avons

point. » Bien que mon bras me fit encore très-mal, je me saisis du fromage et je l'emportai dans ma chambre où de nouvelles difficultés m'attendoient. Le plancher étoit couvert de boue ; le lit étoit encore pire, et il n'y avoit pas d'autre meuble. Toujours supportant mon butin de mon bras malade, je me mis à moraliser pendant quelques secondes sur le degré de civilisation que les habitans de San-Luis avoient atteint. . . . .

(Nous terminerons l'extrait de cet intéressant ouvrage, en prenant quelques détails sur les mines du Chili que l'auteur a visitées, bien qu'il n'ait pas jugé convenable de publier le rapport qu'il a présenté à ses commettans, parce que, dit-il, ces mines sont la propriété de quelques individus).

Nous arrivames vers le soir, dit M. H., près d'un petit ruisseau dont le cours nous conduisit au misérable hameau de la Caroline, voisin des mines de ce nom. La première personne que nous rencontrâmes nous proposa d'aller nous reposer chez elle et d'y passer la nuit, ce que nous acceptames. Dans la soirée, nous visitames plusieurs huttes, et nous fimes la conversation avec leurs pauvres habitans. Ils avoient entendu parler de riches associations anglaises pour l'exploitation des mines, et ils supposoient que nous arrivions avec les moyens de pourvoir à tout ce qui pouvoit leur manquer. Nous eumes bien de la peine à nous procurer de quoi faire un maigre souper, après quoi nous nous étendimes sur la terre pour passer la nuit.

La journée du lendemain fut employée à parcourir les mines. Vers le soir, j'allai me promener dans un jardin attenant à une cabane; j'y trouvai des paillettes d'or. C'étoit une chose bizarre que de recueillir une matière aussi précieuse dans la propriété de gens aussi misérables. A mon retour à la hutte, je fis appeler les mineurs à qui j'avois promis d'acheter toute la poudre d'or qu'ils pourroient se procurer. Lorsque je voulus les payer, je me trouvai dans un singulier embarras. Je n'avois sur moi que des pièces d'or de la valeur de quatre dollars, qui ont cours dans toute l'Amérique du sud. Cependant aucun des mineurs n'en voulut. J'eus beau les assurer qu'elles étoient reçues dans la capitale; ces pauvres gens accoutumés à donner de l'or contre de l'argent, secouoient la tête en retirant la main, et me répondoient : *No vale nada* (cela ne vaut rien); et même lorsque je leur offris de leur abandonner la pièce pour deux ou trois dollars que je leur devais, ils persistèrent dans leur refus. Nous eumes de la peine à rassembler assez de monnoie d'argent pour récompenser notre hôte de l'hospitalité qu'il nous avoit accordée........

Je visitai les mines d'or d'El Bronce de Petorca, situées à 160 milles de Santiago. J'étois accompagné d'un mineur chilien fort intelligent, qui se trouvoit, avec beaucoup d'autres ouvriers, à cent brasses au-dessous de la surface du sol, lors du fameux tremblement de terre de 1822, qui détruisit presqu'entièrement Valparaiso. Il me raconta qu'un grand nombre de ses camarades avoient péri dans cette occasion. Rien ne peut rendre, disoit-il, l'horreur de leur situation. Les se-

cousses de la montagne étoient si violentes, qu'ils pouvoient à peine monter pour sortir de la mine. De grosses masses de minerai tomboient tout autour d'eux, et à chaque instant ils s'attendoient à voir la mine entière s'écrouler et les ensevelir tout vivans. Lorsque après des peines infinies, ils eurent atteint l'entrée du souterrain, les dangers ne furent pas moindres. D'énormes blocs de rochers rouloient de tous côtés; ils les entendoient gronder en passant tout près d'eux, sans pouvoir rien distinguer, à cause des tourbillons de poussière qui obscurcissoient l'air. Dans toutes les mines du Chili que nous avons visitées, nous avons retrouvé des traces de cette terrible catastrophe, et il est surprenant de voir à quel point les montagnes en ont été ébranlées.

(Voici la description que donne notre auteur des mines de San Pedro Nolasco, situées dans les Cordillères.)

Nous parcourumes d'abord une longue galerie inclinée, puis nous descendimes dans la mine au moyen de bâtons entaillés, dont on se sert, dans toute l'Amérique du sud, en guise d'échelle. A deux cent cinquante pieds au-dessous de l'embouchure de la mine, et après avoir cheminé dans des galeries pleines de neige et de boue; nous nous trouvames inopinément au milieu des ouvriers. La force et l'adresse avec laquelle je vis ceux-ci manier les lourds marteaux dont ils se servoient, me surprit beaucoup. Quelqu'étrange que cela puisse paroître, nous nous accordames tous à croire que nous n'avions jamais vu d'Anglais travailler avec

autant de vigueur et de zèle. Tandis que les *Barreteros* coupoient le minerai, les *Apires* ou porteurs, le transportoient sur leurs épaules. Lorsque nous eumes examiné tous les souterrains, et rassemblé les échantillons que nous voulions emporter, nous remontames les échelles, suivis et précédés de plusieurs mineurs. La fatigue que nous éprouvions en montant étoit extrême, et nous nous sentimes, à plusieurs reprises, tout-à-fait épuisés, tandis que les mineurs qui nous suivoient, chargés d'un pesant fardeau et tenant en main un bâton au bout duquel étoit fixé une chandelle, nous crioient de nous hâter, parce que nous retardions leur marche. Celui qui étoit à la tête de la bande faisoit entendre de temps à autre un coup de sifflet. A ce signal, il y avoit une halte générale de quelques secondes, puis on recommençoit à monter. Il me prenoit par moment une sorte d'effroi, en pensant que si l'un de ceux qui nous précédoient faisoit un faux pas, il nous entraîneroit infailliblement dans sa chute.

Nous arrivames à l'ouverture de la mine, rendus de fatigue. Le soleil avoit quitté l'horizon, et l'air étoit glacé. L'aspect des lieux qui nous entouroient étoit d'ailleurs si triste que nous nous hâtames d'entrer dans la hutte, pour nous asseoir autour d'un plat de viande qu'on nous avoit préparé. Nous reprimes des forces en buvant de l'eau-de-vie mêlée de sucre, après quoi j'essayai de soulever la charge qu'un des mineurs avoit déposée près de nous, mais ce fut en vain ; et lorsque deux ou trois de nos gens m'eurent aidé à la pla-

cer sur mon dos, ce ne fut pas sans peine que je réussis à faire quelques pas avec ce lourd fardeau. Le mineur de Cornouaille que j'avois avec moi, étoit un des hommes les plus vigoureux d'entre ceux que j'avois amenés d'Angleterre : cependant, il succomboit aussi sous ce poids. Deux autres d'entre nous essayèrent tout aussi inutilement de le soulever, et s'écrièrent, que cela leur casseroit infailliblement le dos.

Pendant que nous étions ainsi occupés, les ouvriers que nous avions vus dans la mine, et qu'on venoit de faire remplacer par d'autres qui devoient travailler toute la nuit, entrèrent dans la hutte, et sans faire la plus légère attention à nous, se mirent à préparer leur souper. Ils détachèrent de leurs bâtons à crochet les chandelles qui y étoient fixées, mirent à la place un morceau de bœuf sec qu'ils tinrent pendant quelques minutes au-dessus des charbons allumés, après quoi ils le mangèrent. Ils terminèrent leur repas en buvant de l'eau de neige qu'ils puisoient avec une corne de vache, et se préparèrent ensuite à goûter la seule jouissance à laquelle leur dure condition leur permette d'aspirer. Ils s'étendirent près du feu sur des peaux de mouton, sans échanger entr'eux une seule parole, et les yeux fixés avec un air méditatif sur les charbons qui brûloient devant eux. Je leur distribuai l'eau-de-vie qui nous restoit encore, en leur demandant s'ils ne buvoient jamais de vin. Ils me firent la réponse ordinaire des mineurs, qu'il ne leur étoit pas permis de faire usage d'aucune liqueur fermentée. Ils me parurent, au reste, trouver cela tout simple, et ne s'en plaignirent

point. En comparant la triste existence de ces pauvres gens avec la parfaite indépendance des Gauchos, je ne pouvois comprendre qu'ils se soumissent volontairement à mener un pareil genre de vie.

SOUVENIRS DES LACS D'ITALIE ET DE SUISSE.

(*Second article.*)

TOUTE la route, en quittant *Domo d'Ossola*, continue à être parfaitement de niveau, et excellente. On suit, et on traverse à plusieurs reprises, cette Toccia auparavant si fougueuse, qui accourt des réservoirs de l'Europe le long des vallées *Tormazza et d'Ossola*, en formant sur sa route une cataracte que l'on dit la plus belle de la Suisse. Autour de nous on étoit en pleine moisson, et la charrue suivoit pas à pas les gerbes à mesure qu'elles quittoient le sol. On récoltoit également les seconds foins, et toute la campagne étoit couverte de travailleurs, surtout de femmes, mal protégées du soleil par les mouchoirs rouges qu'elles serrent autour de leurs têtes. Les beaux villages de *Villa*, *Vogogna*, *Ornavasco*, *Gravellina*, se présentèrent successivement sur la route avec leurs toits peu inclinés, leurs maisons bien blanches, et leurs clochers souvent séparés des églises. Nous re-

marquames déjà quelques arcades protégeant des galeries au-devant des habitations, et qui font office de magasins d'ombre et d'air frais. Le noyer et le châtaignier forment toujours le fond du paysage, et leur sombre verdure, sur laquelle se détachent quelques brillans villages, repose doucement la vue.

On atteint le Lac-Majeur près de Fariolo, après l'avoir long-temps et vainement cherché entre deux collines de forme gracieuse. Le voyageur qui ne le connoît que de réputation, s'attend à des bords enchantés, et au tableau le plus ravissant. L'imagination ainsi exaltée est rarement satisfaite ; c'est ce qu'on éprouve à Fariolo. Ce village est situé dans un golfe paisible et pur, mais qui n'a rien d'imposant. Au premier moment, on croit voir le lac dans toute sa largeur, on ne doute pas que la brillante ville que l'on aperçoit exactement en face, ne soit sur la rive opposée ; c'est cependant Palanza, située sur la même baie. Nous allâmes nous promener, au déclin du jour, sur la route qui côtoye le rivage. A droite s'élèvent des collines chargées de châtaigniers, et quoique les élémens du tableau soient exactement les mêmes qu'à St. Gingolph ou Evian, un paysage ne rappelle guère l'autre. Ce sont deux pays, deux ciels divers, et déjà deux races différentes, quoique soumises à un même sceptre. Toute la vue du lac de Genève est plus *grandiose*, plus noble ; celle du Lac-Majeur est plus gracieuse et plus gaie.

Nous nous assimes au bord de la rive, sur des colonnes de granit dont la carrière et l'atelier sont là, tout près de la route. Aux dernières lueurs du crépuscule se dessi-

noient, sous des formes élégantes, les nacelles longues et étroites des pêcheurs, dispersées sur la surface du lac. La plus rapprochée de nous contenoit un prêtre, dont le costume sombre augmentoit l'effet du tableau. De toutes parts des barques plus considérables, recouvertes de jolis berceaux, finissoient leur pèche de la journée, et se rapprochoient les unes des autres pour rentrer ensemble au village. Les pêcheurs qui les montoient n'étoient pas tous des amis intimes, peut-être même plusieurs étoient-ils des rivaux, et pourtant tous, en arrivant, se saluoient de loin, se plaisantoient mutuellement, et babilloient de telle sorte qu'un long cliquetis de paroles et de rires s'étendoit au loin sur les eaux bien au-delà de la portée des yeux. Je ne saurois comparer l'effet de ce babil qu'au bruyant caquet dont les mouettes assourdissent le voyageur sur les bords du Texel, en faisant leur toilette du matin, mais là du moins les matelots ne sont pas de moitié dans ce vacarme, et tous les marins de la Hollande ne m'ont pas fait entendre autant de bruit que les pêcheurs de Fariolo. La gaîté de la scène que nous avions sous les yeux nous inspiroit une entière sécurité, et quoique la route fût déjà bien sombre, l'heure bien tardive, la forêt bien rapprochée, nous gagnames notre gîte sans trop d'inquiétude, malgré la figure vraiment effrayante du petit nombre d'hommes que nous rencontrames. Il y a sans doute plus de bandits en Italie qu'ailleurs, mais il y en a moins encore qu'on ne seroit tenté de le croire en voyant les physionomies des passans. Ces figures, quelquefois fort belles, sont ra-

rement agréables. Au reste, de petits génies aériens étoient là pour nous protéger contre l'obscurité favorable aux brigands. En arrivant au logis, nous vîmes la route bordée à quelque distance de feux mobiles, folâtrant et courant dans l'air ; c'étoient les *mouches luisantes*, apparition rare, même dans ce pays-là, et qui produit l'effet le plus brillant lorsque la nuit est bien obscure. Ce sont peut-être ces mouches qui ont donné naissance à l'élégante fiction des Sylphes, dont l'imagination des poètes a peuplé les airs. Nos vers luisans, qui rampent humblement dans la poussière, pendant que ces mouches voltigent si gaîment, en sont sûrement une branche dégénérée ; ce sont les *parias* de la famille. Nous jouimes à notre aise de cette illumination, en respirant la fraîcheur sur la terrasse jointe à nos appartemens, et qui se composoit d'un labyrinthe de petites allées à des niveaux différens. Nous entrevîmes au fond d'un pavillon une perspective peinte sur le mur pour allonger la terrasse. C'étoit un échantillon bourgeois du goût italien, la petite pièce des îles Borromées.

Le lendemain matin, pour jouir encore un peu de cette belle route du Simplon que nous allions quitter, nous fumes en voiture jusques à Baveno, en côtoyant toujours la plaine *azurée*, car les flots limpides du Lac-Majeur méritent bien ce nom.

On nous avoit conseillé, pour mieux voir le Lac-Majeur, et pour parcourir de là une route intéressante, de traverser des îles Borromées à *Laveno*, sur la rive opposée ; d'autant mieux que de la pointe de l'île Belle

et du milieu du lac, on voit parfaitement la rive méridionale que suit la route de Milan, les villages de *Belgirat*, *Stresa*, *Arona*, et même la statue de St. Charles sur son rocher, seul objet remarquable de cette route.

Il étoit dimanche matin; les habitans de Baveno se promenoient en toilette, et sur la place, un détachement de troupes piémontaises couronnoit le tableau. Ce petit port nous parut charmant. Ce je ne sais quoi des paysages italiens, dont les descriptions et les tableaux donnent une idée vague, mais assez juste, cet ensemble de pittoresque que l'on ne peut saisir en détail, cet espèce de coloris chaud et animé de l'atmosphère, font éprouver un sentiment général de jouissance, au milieu même des mésaventures. C'en fut une grande pour nous, que la difficulté que nous éprouvames à faire entrer nos chevaux dans la barque qui devoit les transporter à l'autre bord, difficulté que nous crumes un moment devoir être insurmontable. Notre grande voiture fut perchée sur une embarcation si étroite, que l'on fut obligé de lui créer un *sol* factice. Notre sensible cocher voyoit déjà ses chevaux s'élançant dans les flots pour se délivrer de la torture à laquelle ils étoient soumis. Que l'on ajoute à tout cela de bruyantes discussions avec nos bateliers italiens, gens très-vifs, très-maladroits, très-intéressés, et parfaitement inintelligibles pour nous, comme nous l'étions pour eux, et l'on comprendra les embarras de notre traversée. Nous ne fumes pas peu surpris de ce que sur cette route, la plus belle et

une des plus fréquentées du monde, rien n'étoit prêt pour une traversée qui doit se faire souvent, car l'autre rive, qui est très-peuplée, ne peut être atteinte que difficilement en voiture. D'ailleurs, c'est là le plus court chemin pour aller à Varèse et à Come, qui sont chaque jour le but du pélérinage de gens en voiture de tous les pays. Une fois embarqués, toute notre mauvaise humeur disparut pour faire place au sentiment de l'admiration, et de ce charme indicible, de ce demi-enivrement que l'on n'éprouve que sur l'eau, par un beau temps, dans un beau pays, et en pensant aux gens qu'on aime, ou, ce qui vaut mieux encore, en les ayant avec soi. Pendant que notre nacelle se dirigeoit vers les îles, la barque qui portoit nos équipages, peu curieuse des merveilles que nous allions admirer, fendoit en droiture les flots pour se rendre à Laveno. On ne peut nier que les îles du Lac-Majeur ne se présentent d'une manière enchanteresse. La nappe d'eau qui les sépare de la rive que nous avions quittée, étoit d'une transparence complète, et sembloit n'avoir jamais été agitée par les orages.

La première île qui se présente de Baveno est celle des Pêcheurs (dei Pescatori). De loin elle paroît jointe à celle où l'on aperçoit des terrasses amoncelées, et que les mille gravures qui en ont été publiées, font reconnoître au premier coup-d'œil pour être l'Isola-Bella, l'île élégante de cet archipel. Pour une île au naturel, habitée par des villageois qui ont bâti leurs demeures pour s'y loger, et non pour en faire un point de vue,

l'île des Pêcheurs est d'un effet pittoresque. Ses maisons sont hautes, peintes de couleurs brillantes, et ce n'est que de fort près que l'on découvre cette saleté, compagne fréquente des villages de pêcheurs, et tous ces détails de ménage qui refroidissent l'imagination. On nous montra au milieu même de l'île une fort jolie maison grise avec des contrevents verts, que l'on nous dit être habitée par des Anglais; elle est serrée de fort près par des maisons de pêcheurs, qui ne sont rien moins qu'élégantes, mais en face la vue est charmante. Tout ce pays est si riche en beaux points de vue, qu'il est facile de comprendre, que l'on se laisse tenter par ces ondes si pures, par ce réservoir de fraîcheur, par ce beau soleil et ces riches ombrages, et que l'on vienne, dans cette paisible retraite, se mettre à couvert du bruit, de la poussière et des indiscrets. Peut-être, d'ici à dix ans, tous les pêcheurs de l'île seront-ils remplacés dans leurs maisons par une colonie de ces exilés volontaires, dispersés en si grand nombre dans toute l'Europe.

L'île-Belle se compose d'un palais, situé à l'une des extrémités, des jardins de ce palais qui se terminent à la pointe opposée par dix terrasses, s'élevant en gradins les unes sur les autres, et enfin d'une petite fraction de village, composée d'une église et de deux ou trois masures dont la moins laide est une petite auberge. C'est une anomalie singulière, dans une enceinte ornée de tout le luxe de la maison Borromée, et habitée ordinairement par la nombreuse famille du Comte actuel, que d'y laisser subsister ces masures

qui, malheureusement, sont du côté de la terre, et nuisent au coup-d'œil. Il est plus extraordinaire encore que la moitié de ce palais, visité journellement par des nuées de voyageurs et habité, comme je l'ai dit, par un maître fort riche, soit en *ruines* ou en *ébauche*, dans tout le centre de la façade demi-circulaire qui domine au loin sur le lac. Il est enfin une dernière contradiction qui frappe peut-être plus que tout le reste, quand on parcourt tous ces prodiges du luxe et de la vanité, d'une vanité pour la satisfaction de laquelle on a fait une maison envahie par tous les oisifs du monde, et élevé à six lieues de là une montagne de métal qui proclame partout l'illustration des Borromées : la devise de la maison est *humilité* (*humilitas*) ; elle se trouve répétée si souvent, qu'il n'y a pas moyen de l'oublier.

Le vrai charme de l'Ile-Belle n'est ni dans son palais, quelque beau qu'il soit, ni dans ses dix terrasses en pyramides, il est dans ces eaux qui l'entourent et qui ont la pureté du cristal, il est encore dans la magnificence des plantations qui ornent ses jardins. Un habile jardinier, vrai professeur de botanique, est chargé de leur entretien, et ils offrent une collection très-remarquable de plantes exotiques. Ici, est un bois de lauriers, là un bosquet de magnolias en fleurs, plus loin un parterre d'hortensias en pleine terre et de toutes les couleurs. Une partie de l'île vient d'être nouvellement arrangée. Les voûtes immenses qui soutiennent dans les airs ces jardins d'une nouvelle Babylonne, ont été peintes et remplies de

plantes grasses à feuilles gigantesques. Cachés, pour ainsi dire, sous une seule feuille de ces énormes aloès, des rosiers nains ont été grouppés à leurs pieds. Un petit escalier, taillé en corniche sur la base des grandes voûtes, regagne les terrasses en serpentant au milieu des fleurs, de manière à donner à cette partie du tableau l'aspect le plus pittoresque. Nous nous retrouvames, en suivant ce chemin, à côté de la petite auberge près de laquelle nous avions débarqué, et vers le port de l'île, qui est digne de la magnificence du reste. En arrivant, nous avions vu une procession sortir de l'église; elle n'étoit pas, comme on le comprend bien, fort nombreuse, quoique les habitans de l'Ile des Pêcheurs, et des rivages voisins, se rendent à l'Ile Belle pour le service divin. Les gens tenant à la maison Borromée, (et là, qui est-ce qui n'y tient pas?) avoient tous un costume particulier, consistant en de grandes soutanes rouges qui ajoutoient à l'effet du coup-d'œil. Quand nous revinmes au bout de deux heures, la procession étoit remplacée par une colonne presqu'aussi nombreuse de curieux, qui étoient venus se promener comme nous. Il falloit dans ces beaux jardins quelques tableaux mouvans pour compléter le charme de cette merveille toute artificielle, et où rien ne rappelle la nature. Ce n'est pas cependant que la nature et ses différens règnes, n'aïent fort contribué à notre bien-être dans cette course, car le charmant repas que nous fimes avant de quitter l'île tira tout son mérite des fruits indigènes et des poissons du lac.

Après avoir encore une fois fait en bateau le tour

de

de l'île, ce qui n'est pas du tout long, nous voguames vers l'Ile-mère (l'*Isola Madre*). Mais il étoit midi, et à cette heure là, au milieu de juillet, un soleil d'Italie ne se laisse désarmer ni par la fraîcheur de l'eau, ni par les rideaux qu'on cherche à lui opposer. Nous étions d'ailleurs fatigués d'admiration, et quoique promenés par l'inévitable cicerone dans tous les coins de l'Ile-mère, nous la regardames fort peu. Depuis que la partie paysagère et botanique de l'Ile Belle a fait de grands progrès, l'autre île perd de son intérêt. Elle ne se compose presqu'en entier que d'un bois d'arbres rares, dont un petit nombre seulement atteignent les dimensions qui leur donneroient le charme d'une véritable forêt. Dans ce bosquet sont posées au hasard, une maison fort insignifiante, et quelques volières remplies d'oiseaux supposés rares et précieux; mais aujourd'hui tout est tellement partout, et l'univers change si fort de place, que rien n'est aussi commun que les raretés, et que celles qui ne sont que cela risquent fort de passer de mode.

Laissant à notre gauche l'île pittoresque de S. Giovanni, la plus petite, la plus élevée, et la plus sauvage de cet archipel, ainsi que la blanche et brillante Palanza, dont les maisons ont l'air d'être rangées en bataille sur la rive, nous tournames la proue de notre bâtiment du côté de Laveno. Bientôt nous fumes au centre du lac, et quittant les abris sous lesquels une chaleur étouffante nous avoit chassés, nous admirames quelques instans ce magnifique panorama. En face de nous

un cône immense de verdure, le mont Bentser descendant sans intermédiaire dans le lac, sembloit une borne imposée à ses flots, et s'avançoit pour fermer le golfe paisible où est situé Laveno. A gauche, l'œil plongeoit sans limites dans le canal étroit et allongé qui conduit aux rives suisses, et les rochers escarpés du *Cambarogno* qui en couronnent les bords, annonçoient l'entrée du pays des montagnes et des cascades. A droite, le rivage s'abaissoit, et ses contours gracieux et uniformes indiquoient le Milanais et le pays des plaines. Lorsqu'on se tournoit, l'œil étoit arrêté au premier plan par le superbe promontoire dont Intra et Palanza embellissent les deux flancs, et que couronnent les rians coteaux de *Castagnola*, couverts de villes et de couvens. Plus loin les îles Borromée sortoient du sein de l'onde, parées de tous les ornemens de l'art et de la nature. Enfin, dans la plus grande largeur du lac, la vue pénétroit jusqu'au fond du golfe de *Fariolo*, et, en suivant les bois de châtaigniers qui bordent la rive piémontaise, découvroit aux bornes de l'horizon, Stresa, Belgirat, et enfin la gigantesque statue qui s'élève vers le ciel comme une ligne noire, et qui indique Arona, la patrie de St. Charles de Borromée.

Avant d'être rassassiés de ce tableau nous étions arrivés au charmant port de Laveno, les soldats autrichiens s'étoient emparés de nos effets, et nous avions quitté le Lac-Majeur.

Laveno n'est plus sur la route du Simplon, et, comparé au port de Baveno sur l'autre rive, il est silen-

cieux et retiré. C'est un petit bourg d'assez bonne apparence ; ses grandes maisons blanches sont propres et soignées. D'immenses amas de bois faits au bord de l'eau, annoncent que les produits des montagnes voisines forment une partie du commerce des habitans. Le dimanche nous valut d'y voir un peu plus d'oisifs que de coutume, et des femmes d'une toilette plus soignée qu'à l'ordinaire. En dépit des douaniers, de la chaleur et de la jolie position de l'hôtel du Maure, nous continuames notre voyage vers Varèse. La route est charmante, et répondit bientôt à tout ce qu'on nous en avoit annoncé. Courant de coteaux en coteaux, elle est habituellement inclinée, mais cet inconvénient, si peu sensible lorsqu'on voyage seulement pour voir, est plus que compensé par la variété et l'étendue des points de vue que présente le chemin. Une verdure continuelle, variée seulement dans ses teintes, s'étendoit à perte de vue des deux côtés du ruban brillant que trace la route, et les mille ondulations du terrain rompoient toute uniformité. Des groupes de maisons d'une blancheur éclatante faisoient ressortir la beauté du tapis environnant. Rien n'y ressembloit à des villages, et si plusieurs habitations plus soignées se distinguoient assez des autres pour que nous les prissions pour des villes ou des palais, c'étoit surtout par leurs immenses proportions. Quelques-unes sans doute offroient assez d'élégance dans leur structure pour rappeler les maisons de plaisance des autres pays, mais celles qui ne présentoient qu'un nombre infini de fenêtres et un amas de

murs blanchis, ressembloient plutôt à des casernes, des couvens ou des colléges. En revanche, un ornement que tout autre pays auroit envié, c'étoient les pièces d'eau encadrées de toutes parts par cette riche verdure.

Trois ou quatre petits lacs en miniature ont l'air d'être jetés là pour entretenir la communication du Lac-Majeur avec ceux qui le suivent. Entourés de beaux arbres, de jardins en fleurs, et d'habitations élégantes, ils forcent l'imagination la moins poétique à les comparer à des gouttes de rosée tombées dans le calice d'une fleur. Ce sont les lacs de *Minate*, de *Canabio* et surtout celui de *Varèse*, le plus grand et le plus joli de tous. Il est embelli par une île, nommée *Ile de Barbetto*, dont les ombrages touffus et majestueux font le plus charmant effet dans le paysage. Comme ils cachent presque en entier le sol même de l'île, on diroit un magnifique bouquet que l'on auroit mis rafraîchir dans un vase d'eau limpide.

A mesure que l'on approche de Varèse, les équipages se multiplieut sur la route, les villages se succèdent plus rapidement, et se confondroient presque sans l'utile précaution d'afficher le nom de chaque hameau à l'endroit le plus apparent. Tout semble indiquer l'approche d'une grande ville. Varèse ne mérite pourtant point ce nom, mais ses environs sont le parc des Milanais. C'est là qu'un grand nombre d'entr'eux viennent passer la belle saison. Le pays lui-même, riche et peuplé, est animé par une

industrie qui tient essentiellement à la richesse du sol, celle des vers à soie et de leurs produits.

(*La suite à un prochain cahier*).

ROMANS.

THE LAST MAN. Le dernier homme, par l'auteur de Frankenstein. *Londres*, chez Henri Colburn, Neu Burlington Street. 1826. 3 vol. in-8°.

(*Extrait.*)

(Le génie a des priviléges, dont les écrivains ordinaires ne sauroient user impunément. Parmi ces priviléges, il faut mettre en première ligne l'emploi du merveilleux, et de ces fictions extraordinaires qui nous enlèvent entièrement à la réalité pour nous transporter, comme par enchantement, dans des mondes nouveaux et inconnus. Le génie est le plus puissant des magiciens; il a reçu d'en haut comme une portion de ce pouvoir créateur qui a fait sortir toutes choses du néant. Ses productions, même les plus fantastiques, ont un cachet de réalité qui nous fait oublier notre monde habituel avec ses lois invariables et sa marche uniforme. Une fois transportés dans la région des pres-

tiges, nous nous abandonnons à la puissance qui nous entraîne, nous aimons à suivre le génie dans son vol audacieux, et nous lui pardonnons volontiers ses écarts en faveur des jouissances qu'il nous procure.

Il en est tout autrement lorsque l'écrivain sans génie ose aborder ces régions élevées de la fiction et du merveilleux; car il ne sait point nous remplacer ce qu'il nous ôte. Il nous force, en effet, à renoncer au monde réel, mais il ne sait point nous en offrir un autre de sa création. Il nous entraîne alors dans des espaces imaginaires, peuplés de vains fantômes, de formes vides et sans vie: véritable fantasmagorie de tréteaux, où la bizarrerie et l'extravagance des conceptions n'est rachetée par rien, et dont l'effet inévitable est la fatigue et le dégoût.

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture du roman dont le titre est en tête de cet article. *Le dernier homme!* L'extinction totale du genre humain par une effroyable catastrophe, et les sentimens, les impressions, les angoisses du malheureux qui reste seul sur la terre! Assurément, un tel sujet a par lui-même, de l'intérêt et de la grandeur. Sous la plume d'un Byron, d'un Goëthe, d'un Jean Paul, il auroit pu recevoir de sublimes développemens, que l'auteur anonyme de cette production n'a point su lui donner (1). La tâche semble avoir été trop forte pour lui, et quoiqu'il fasse preuve quelquefois d'un véritable talent des-

(1) On attribue ce roman à Mrs. Shelley, la veuve du poète de ce nom.

criptif, l'ensemble de sa composition est tout-à-fait manqué. Point de vérité dans les caractères, une action traînante, des situations qui fatiguent par leur monotonie, enfin beaucoup de déclamation, tels sont les défauts les plus marquans de ce roman. On y trouve cependant, ainsi que nous l'avons dit, quelques tableaux bien tracés, mais le seul morceau qui puisse être détaché de l'ensemble, c'est la fin du roman, l'histoire de l'homme qui a vu périr le genre humain, et qui a survécu à tous ses semblables. C'est ce morceau que nous extrairons ici, en le faisant précéder d'une courte esquisse du reste de l'ouvrage.

On conçoit que ce roman doit être prophétique puisqu'il raconte la fin de notre race; la scène se passe donc de l'an 2070 à 2100. Pour expliquer comment un livre qui ne sera écrit que dans 173 ans est tombé entre les mains de l'auteur, ce qui, en effet, est assez difficile à comprendre, la préface nous apprend qu'il a été trouvé à Cumes, dans la célèbre caverne de la Sibylle. C'est donc l'œuvre de quelque ancienne Pythonisse qui, lisant dans l'avenir, a pillé d'avance l'ouvrage de ce dernier des hommes et des auteurs. Il semble que de toutes les infortunes possibles, le plagiat est celle à laquelle le malheureux devroit le moins s'attendre.

La scène s'ouvre donc en 2070. L'Angleterre, à cette époque, est devenue une république, et la Grèce forme un état indépendant, quoique toujours en guerre avec les Turcs. Le héros du roman, qui en est aussi l'auteur, Lionel Verney, est le fils d'un favori du der-

nier roi d'Angleterre. Il se lie de l'amitié la plus intime avec Adrien, rejeton de la famille royale, qui porte le titre de Comte de Windsor, et il épouse sa sœur Idris. Un autre de ses amis, Lord Raymond, jeune homme plein d'orgueil et d'ambition, épouse Perdita, la sœur de Verney. Une nouvelle guerre éclate entre la Grèce et la Turquie, et Lord Raymond va offrir ses services aux Grecs qui le nomment généralissime. La victoire le conduit bientôt aux portes de Contantinople qu'il assiége. Les Turcs se défendent long-temps et avec courage, malgré la famine et la peste qui règnent dans la ville. Enfin toute résistance cesse, mais lorsque les Grecs veulent entrer dans Constantinople, ils s'aperçoivent que tout est désert et abandonné : la population entière a succombé. Une terreur panique s'empare de l'armée grecque qui refuse de prendre possession de la ville. Lord Raymond y pénètre seul, et succombe bientôt au fléau de la peste. Son corps est transporté à Athènes, et toute l'armée se disperse. Perdita ne survit pas long-temps à son époux, qu'elle a suivi en Grece, et elle est ensevelie à côté de lui.

Cependant, la peste sortie de Constantinople comme d'un foyer de contagion, se répand de toutes parts avec une effrayante rapidité; elle envahit bientôt la Grèce, et une vague inquiétude s'empare de tous les esprits. L'Allemagne, la France, l'Italie, cherchent à s'isoler et à se défendre contre l'invasion de ce fléau menaçant. C'est en vain, la peste éclate successivement dans tous ces pays. En même temps, on apprend en Angleterre qu'elle

a étendu ses ravages jusqu'au fond de l'Asie, et que les Hindous et les Chinois meurent par millions ; enfin, l'Amérique elle-même est envahie ; et la peste règne partout à la fois. Adrien, nommé Lord Protecteur de l'Angleterre, prend toutes les mesures possibles pour en éloigner le fléau. Pendant quelque temps on se flatte que la position isolée de l'île d'Albion, la sauvera, et qu'elle est destinée à repeupler le monde. Vain espoir ! la peste éclate aussi à Londres, et l'effroi devient général.

La description des ravages de la peste, qui occupe près d'un volume et demi, est une répétition monotone et fatigante des mêmes scènes. Il suffit de dire que tout le genre humain périt, à l'exception d'un millier d'Anglais qui prennent le parti de quitter l'Angleterre, et de chercher sur le continent quelque région à l'abri du fléau qui les poursuit. Ils partent sous la conduite d'Adrien et de Lionel Verney, mais ils meurent tous successivement en traversant la France déserte, et, arrivés en Italie, Adrien et Verney se trouvent seuls au monde avec Clara, fille de Raymond et de Perdita. Ils se décident à chercher à gagner la Grèce, et à se réfugier dans quelqu'une des Cyclades ; ils s'embarquent pour traverser l'Adriatique, mais une tempête furieuse les rejette sur les côtes l'Italie. Leur frêle esquif se brise, et tous trois sont engloutis par les flots. Adrien et Clara périssent et, Verney seul est lancé sur le rivage, où il reste étendu sans connoissance. C'est là que nous le laisserons parler lui-même.)

Je ne saurois dire combien de temps je restai dans

cet état. Lorsque j'ouvris les yeux, l'aurore commençoit à poindre. Il s'étoit fait de grands changemens dans l'atmosphère. Les nuages noirs et pluvieux qui l'enveloppoient la veille, avoient fait place à de légères vapeurs qui, en s'écartant, laissoient voir l'azur le plus pur. Un jet de lumière s'éleva graduellement du côté de l'est derrière les flots de l'Adriatique, dont la couleur grisâtre se changea en une teinte pourprée parsemée de rayons éclatans.

J'éprouvois une sorte de stupeur qui m'ôtoit presque jusqu'au souvenir des événemens de la veille, mais je sortis bientôt de cet état. Le sentiment de ce que j'avois perdu vint tout-à-coup réveiller en moi la faculté de souffrir. Je voulus me lever pour chercher mes compagnons, car un reste d'espoir qu'ils avoient été comme moi jetés sur la plage, me ranimoit encore, mais je ne pus me soutenir. Je les appelai de toutes mes forces, l'océan seul me répondit. Quelques momens après, je crus entendre des cris humains, mais je me convainquis bientôt que ce n'étoit là qu'une trompeuse et amère illusion. Je montai sur un arbre ; une plaine aride, entourée de forêts, et les débris de notre foible esquif, furent les seuls objets offerts à mes regards. Dans mon désespoir j'accusai le ciel, j'accusai la nature entière, je proférai d'horribles blasphêmes contre le Tout-Puissant. Bientôt épuisé par la violence de mes sensations, je me rejetai sur la terre dans un état de complète insensibilité. Une longue journée s'écoula ainsi. Il me semble que ce fut une éternité, bien que je n'eusse

pas encore une idée distincte de l'étendue de mon malheur.

Le soleil s'étoit voilé de nouveau, et la pluie recommença à tomber. Je quitttai le bord de la mer, et je dirigeai mes pas vers une de ces vedettes qui bordent de distance en distance le rivage d'Italie. J'éprouvai une sorte de soulagement en découvrant un ouvrage fait par la main des hommes. Après avoir long-temps fixé mes regards sur ce petit bâtiment ruiné, je montai un escalier tournant qui me conduisit dans la pièce destinée aux soldats de garde. Quelques débris de chaises, quelques planches posées sur deux barres de fer et recouvertes de feuilles sèches, étoient tout ce qui restoit de ceux qui l'avoient jadis habité. Une armoire ouverte qui contenoit quelques restes de biscuit, me rappela que je n'avois pris aucune nourriture depuis vingt-quatre heures. Je reposai ensuite mes membres fatigués sur ce lit de feuilles dont le parfum balsamique me procura un sommeil rafraîchissant. Les dispensations de la bonne nature sont telles, que dans la situation où je me trouvois, dépouillé de tout ce qui pouvoit me donner quelque espoir de bonheur, j'éprouvois encore une sorte de jouissance dans le sentiment du repos. Je m'endormis; je me retrouvai en songe aux jours de mon enfance, entouré de tous les objets de mes affections. Je rêvai qu'au milieu du pays qui m'avoit vu naître, je voyois des scènes animées, de belles prairies, des troupeaux, des bergers, tout ce qui m'avoit charmé dans les jours de mon bonheur.

Je m'éveillai dans une pénible agonie. Le sentiment

d'un malheur sans fin me pénétra comme un coup de poignard. En effet, le temps ne pouvoit rien sur ma destinée ; j'étois condamné désormais à éprouver toujours le sentiment d'une douleur sans espoir. Combien j'enviois le sort de mes compagnons !

Mon aspect seul auroit suffi pour faire connoître ma triste histoire. Mes cheveux étoient en désordre, mes vêtemens souillés et en lambeaux, mes pieds nuds et sanglans. Ainsi que Robinson Crusoé, j'avois été jeté sur un rivage désert, mais combien n'étois-je pas plus malheureux encore ! Il savoit qu'au-delà de cet océan immense qui entouroit son désert, le même soleil qui l'éclairoit, éclairoit aussi des milliers de ses semblables ; il n'avoit pas perdu tout espoir de les rejoindre un jour. Mais moi, condamné par le sort à vivre toujours seul, je ne voyois dans l'univers qu'un immense tombeau. Que n'aurois-je pas donné pour avoir auprès de moi un être semblable à moi-même, n'eût-il été qu'un cannibale ! Mais non ; les jours, les nuits devoient se succéder pour moi sans amener jamais aucun changement dans ma destinée, une éternelle solitude étoit désormais mon partage !......

J'entrai dans Ravenne, la ville la plus proche de l'endroit de mon naufrage. Je rencontrai un grand nombre de créatures vivantes, des bœufs, des chevaux, des chiens, mais pas un seul être humain. Je pénétrai dans une chaumière, elle étoit vide ; je montai l'escalier de marbre d'un palais, les hibous et les chauves-souris y avoient établi leur demeure. Je marchois doucement, comme si le bruit de mes pas m'eût effrayé. Je tâchois de me

faire illusion, je cherchois à me persuader que je rêvois, que j'étois sous l'influence d'un charme qui déroboit à ma vue les habitans de ces demeures. Mais hélas! je jouissois de toute ma raison!

Le soleil disparut, la nuit vint. Je me couchai sur le pavé, une pierre me servit d'oreiller. De longues heures d'angoisse et de douleur se succédèrent. Ce ne fut que vers le matin que je pus fermer les yeux.

Je fus réveillé par le gazouillement des oiseaux, et ma première pensée fut pour les amis que j'avois perdus. Il étoit donc vrai, l'Océan me les avoit ravis, je ne devois plus entendre leurs douces voix, j'étois à jamais privé de leur présence! Ma vie étoit donc terminée, mon bonheur avoit passé avec eux! Je n'étois qu'un être obscur lorsqu'Adrien avait daigné m'accorder son amitié, c'étoit à lui que je devois tout ce que je possédois de science, de biens, de vertus, de bonheur. Lui seul avoit donné quelqu'éclat à mon existence, avec lui j'avois tout perdu. Et ma douce, mon aimable Clara, ce modèle de grâce, de bonté, de vertu, m'avoit aussi quitté! Mais devois-je m'affliger de ce qu'elle avoit échangé cette misérable existence d'un jour contre une vie de bonheur et de gloire? Le ciel étoit juste en appelant à lui cette ame que sa pureté mettoit au rang des intelligences célestes. Au milieu de ma douleur et de mes regrets, j'avois au moins la consolation d'avoir su pleinement apprécier pendant leur vie, ces deux êtres si étonnamment doués par la nature.

Durant trois jours entiers, j'errai dans les rues de

Ravenne, avec l'espoir de découvrir quelque débris de la race humaine. J'éprouvois une agitation qui tenoit de la frénésie ; j'étois tourmenté par une chaleur brûlante, par une irritation nerveuse, par des pensées sombres et tumultueuses, qui m'empêchoient de goûter aucun repos. Je vivois comme une bête sauvage ; ma physionomie avoit quelque chose de hagard. Je ne changeois plus de vêtemens, et je ne prenois de nourriture que lorsque je me sentois tourmenté d'une faim intolérable.

A mesure que la fièvre de mon sang augmentoit, j'éprouvois un désir plus vif de changer de place. Je quittai Ravenne, et je suivis les bords de la Mantone. Je marchai jusqu'à ce qu'une excessive fatigue me força de m'arrêter. Je m'approchai au clair de la lune d'une petite cabane, dont la propreté me rappela les chaumières anglaises ; je levai le loquet de la porte, et j'entrai. Je trouvai bientôt de quoi faire du feu, et j'allumai un flambeau. La chambre étoit déserte, mais tout y étoit en ordre, et un lit parfaitement blanc s'y trouvoit préparé. J'eus un instant d'illusion, je crus trouver dans cette habitation ce que je cherchois avec anxiété, un compagnon d'infortune. Je parcourus toutes les chambres ; à chaque porte que j'ouvrois, mon cœur battoit plus rapidement, mais, hélas! tout étoit silencieux et abandonné. Je revins à la première chambre, où une main invisible sembloit avoir tout disposé pour ma réception. Une table garnie de mêts s'offrit à mes regards ; je m'y assis pour prendre quelque nourriture. C'étoit comme un repas de la mort. Le pain étoit bleu

de moisissure, tous les mêts tomboient en poussière. Une double rangée de fourmis passoient par dessus la nappe. Les plats étoient couverts de toiles d'araignée, de poussière et d'insectes. La dernière lueur d'espérance s'évanouit, et mes yeux se remplirent de larmes. Cependant tous ces signes de mort et de destruction ne m'apprenoient rien de nouveau. La race des hommes avoit disparu toute entière. — Je le savois. — Pourquoi donc m'affliger d'en recevoir une preuve de plus? Mais je l'ai dit déjà, je conservois encore à mon insu quelqu'espérance au fond de mon cœur, et chaque incident qui venoit confirmer l'affreuse vérité me perçait l'ame.

Je n'osois arrêter ma pensée sur la durée possible de mon existence. Je venois d'atteindre la trente-septième année de mon âge, j'avois encore la même vigueur que lorsque je parcourois les montagnes du Cumberland. Et c'étoit avec tous ces moyens de force, cette capacité de vie, que je commençois ma carrière solitaire!

Ces pensées me poursuivirent dans mon sommeil; cependant il renouvela mes forces et je me trouvai à mon réveil plus dispos que je ne l'eusse été depuis mon naufrage. Je me dirigeai du côté d'une ville que je compris être Forli. Je parcourus ses larges rues. L'herbe y croissoit en abondance; tout y portoit l'empreinte de la désolation, et cependant j'éprouvai quelque jouissance à me retrouver dans des lieux qui avoient servi de demeure à mes semblables. Je passois d'une rue dans une autre, entrant dans toutes les maisons,

et me répétant qu'une fois elles avoient contenu des êtres de même nature que moi.

J'entrai dans un palais, j'ouvris la porte d'un superbe salon, et je tressaillis de surprise en voyant devant moi une créature d'un aspect sauvage, couverte de vêtemens en lambeaux. Elle avoit le regard farouche et le teint hâve. C'étoit ma propre figure, réfléchie par une glace placée à l'autre extrémité du salon. Comment en effet, l'amant de la belle Idris se seroit-il d'abord reconnu dans le misérable objet qui venoit s'offrir à sa vue? Mes vêtemens étoient encore souillés de la boue qui les couvrit lorsque la mer m'avoit jeté sur le rivage. Mes longs cheveux en désordre tomboient en mèches droites sur mon front et mes tempes, et cachoient en partie mes yeux hagards et creux. Mes joues blêmes étoient ensevelies sous une barbe épaisse. Je reculai d'effroi. Et cependant, me disois-je, pourquoi ne demeurerois-je pas ainsi? La race humaine entière n'est-elle pas anéantie? et ce ce costume n'est-il pas plus d'accord avec ma situation que ne le seroit un riche vêtement de deuil?......

Mes recherches furent vaines, et cependant je ne perdis pas courage. Je pris la résolution de me rendre à Rome, et de placer, dans les principaux quartiers des villes que je traverserois, l'inscription suivante: *Verney le dernier des hommes de la race anglaise a établi sa demeure à Rome.* Dans ce dessein, je cherchai l'atelier d'un peintre, afin de me procurer des couleurs. Cette occupation, toute insignifiante qu'elle étoit, réussit un

un moment à distraire ma douleur, et me procura même une sorte de sérénité, car le chagrin rend enfant, et le malheur est capricieux. J'ajoutai encore à mon inscription : « *ami, viens! je t'attends.* »

Le lendemain, animé par quelque chose qui ressembloit à de l'espérance, je pris la route de Rome. En parcourant ces contrées solitaires, je laissois errer ma pensée au-delà de cet univers, et ces rêves me faisoient oublier quelques instans ma douloureuse destinée. Souvent, malgré la fatigue qui m'accabloit à la fin de la journée, je ne pouvois prendre sur moi d'entrer dans une habitation, tant je redoutois l'impression que me causoit la vue d'une demeure déserte. Il m'arrivoit quelquefois de demeurer des heures entières assis à la porte d'une maison, sans avoir le courage de l'ouvrir. Bien que les brouillards rendissent les nuits d'automne très-froides, je les passois souvent à l'abri de quelque arbre, et couché près d'un feu que j'allumois à la manière des sauvages.

J'avois marqué sur une branche de saule, par de petites entailles, les jours qui s'étoient écoulés depuis mon naufrage, et chaque soir j'en ajoutois tristement une nouvelle.

Peu avant d'arriver à Spoleto, je m'assis sur un fragment de rocher au haut d'une montagne, et je me mis à considérer le soleil à son déclin, se baignant dans une atmosphère dorée, tandis que vers l'Orient, des nuages pourprés réfléchissoient sa vive lumière. Hélas! cet astre radieux abandonnoit un

monde qui ne contenoit plus qu'un seul habitant. . . .

Je comptai les coupures que j'avois faites sur la baguette de saule. Le jour avoit vingt-cinq fois fait place à la nuit depuis qu'aucun son humain n'avoit frappé mon oreille. Ah! pourquoi ces jours n'étoient-ils pas des années! Que signifiait maintenant pour moi cette division du temps en heures, en jours, en mois? Peut-être, étois-je destiné à voir dix, vingt, cinquante anniversaires de cette fatale journée, et cette pensée me livroit à un affreux désespoir. Hélas! les hommes considéroient les approches de la mort avec regret et appréhension, mais comment comparer les craintes inspirées par l'incertitude de notre état futur, avec l'effroi dont j'étois saisi à la pensée des nombreuses et solitaires années que j'avois peut-être encore à passer sur cette terre déserte! . . . .

Je cachai mon visage dans mes mains. Le gazouillement des oiseaux, le bruit de leurs aîles dans le feuillage, interrompoient le silence des dernières heures du jour. Le grillon faisoit entendre son cri monotone. Ces sons divers me rendirent le sentiment de l'existence. Je levai les yeux; une chauve-souris voltigeoit autour de moi. Le soleil s'étoit caché derrière les montagnes. La lune, surmontée d'une étoile brillante, élevoit son disque argenté à l'horizon. J'entendis les pas d'un troupeau qui s'approchoit de la fontaine. L'herbe étoit doucement agité par le zéphir, et les bosquets d'oliviers, éclairés des rayons de la lune, contrastoient avec la couleur foncée de la mer, et celle des châtaigniers au feuillage sombre. Il n'y avoit

rien de changé dans la nature. La terre continuoit son mouvement de rotation, les jours et les nuits se succédoient de la même manière, les hommes seuls avoient disparu! Combien j'enviois le sort de ces vils animaux! ils avoient des compagnons de leur joie, et moi j'étois seul dans mon infortune. J'étois condamné par la destinée à ne jamais communiquer mes pensées à un être semblable à moi, à ne jamais reposer ma tête sur le sein d'un ami, à ne jamais lire dans les yeux d'un autre l'expression d'un sentiment affectueux! N'avois-je pas le droit de me plaindre, d'accuser le sort, de maudire ces êtres qui, plus heureux que moi, osoient vivre et jouir?

Mais bientôt je me reprochai un sentiment si peu généreux. « Soyez heureux! » m'écriai-je, « innocentes créatures, vous les favoris du ciel! je m'efforcerai de partager votre joie, bien que je sois jaloux de votre bonheur. Suis-je donc un être si différent de vous? Les mêmes lois ne régissent-elles pas notre système organique? Ah! sans doute! j'ai quelque chose encore de plus que vous, mais ce quelque chose est un mal et non pas un bien, puisque je souffre et que vous êtes heureux! »..

....

J'entrai dans la ville éternelle par la porte del Popolo, et je m'inclinai devant ces ruines vénérables respectées par le temps. Les places, les églises, les promenades, l'éminence de la Trinita de' Monti, m'apparurent comme un tableau magique. La nuit s'approchoit; tout étoit calme et silencieux. Les animaux

qui habitoient encore cette vaste cité, s'étoient retirés pour chercher le repos. On n'entendoit d'autre bruit que le murmure monotone des fontaines. La pensée que j'étois dans Rome, dans cette cité fameuse, non moins illustrée par l'influence qu'elle exerça sur l'imagination des hommes, que par les sages et les héros qu'elle avoit enfantés, me faisoit éprouver une sorte d'enthousiasme. Cette nuit là, je sentis le désir du repos. La brûlante agitation de mon cœur étoit appaisée, et je dormis tranquillement.

Le lendemain, je repris le cours de mes recherches. Je parcourus les terrasses du palais Colonne, et bientôt je me trouvai sur le mont Cavallo. Les jets des fontaines brilloient aux rayons du soleil. Les obélisques sembloient percer la voûte azurée. Les œuvres immortelles des Praxitèles, des Phidias m'apparoissoient dans tout l'éclat de leur noble beauté. Je contemplois avec délices ces gigantesques ouvrages de la main des hommes. « Ils ont survécu, m'écriai-je, à des générations sans nombre, et maintenant le dernier être de la race humaine contemple ces chefs-d'œuvres qui devoient la rendre immortelle ? »

L'admiration que je ressentois pour ces productions du génie, changea pour quelques momens la disposition de mon ame. Je me répétois : je suis à Rome, je converse, pour ainsi dire, familièrement avec la reine des cités. Je cherchois ainsi à distraire ma douleur à la vue des objets qui, dans ma jeunesse, avoit le plus vivement excité mon imagination.

Je m'assis sous la vaste colonnade du temple de Jupiter Stator, encore debout au milieu du Forum. A ma droite, s'élevoient les ruines du Colisée, revêtues d'une riche verdure; j'apercevois à gauche la tour du Capitole; des arcs de triomphe, des restes de temples couvroient la terre au-devant de moi. Je croyois voir la foule plébeienne et les fiers patriciens remplir cette enceinte. Lorsque ce diorama des siècles eût passé devant mon imagination, je le remplaçai par les temps modernes. Je me représentois le St. Père distribuant ses bénédictions à la multitude prosternée. Je voyois passer des moines enveloppés de leurs frocs, des jeunes filles aux yeux noirs couvertes de leur mezzera, puis le rustre au teint hâlé conduisant ses troupeaux de buffles au Campo Vaccino. . . . .

Je fus long-temps absorbé par ces images; mais enfin, mon ame, fatiguée de l'essor qu'elle avoit pris, retomba dans l'abîme du présent, et celui qui venoit d'entendre les acclamations de la foule se retrouva isolé au milieu de ruines désertes. Un troupeau sans berger paissoit sur le mont Palatin, et un buffle sans conducteur suivoit la voie sacrée qui conduit au Capitole. J'étois seul dans le Forum, seul dans Rome, seul dans l'Univers! . . . .

. . . .

Je résolus de me fixer à Rome pendant quelques mois. Je choisis le palais Colonne pour ma demeure. La beauté de cette habitation, les nombreux tableaux qu'elle renferme, me la firent préférer à toute autre. Je trouvai les greniers de Rome bien approvisionnés

en blé et en maïs ; et ce dernier comestible exigeant peu d'apprêts, j'en fis ma nourriture habituelle. Je passois mes matinées à parcourir la Campagna. Les heures du milieu du jour étoient consacrées à contempler les tableaux qui remplissoient le palais, et les chefs-d'œuvres de sculpture qui ornoient le Vatican. Souvent j'apostrophois avec une sorte de violence, ces marbres, qui me sembloient animés de l'étincelle divine, et je leur reprochois leur calme et leur insensibilité.

J'essayai aussi de la lecture. J'allois m'établir aux bords du Tibre, en face du palais Borghèse ou sous la pyramide de Cestius, et je cherchois à m'isoler en quelque sorte de moi-même, pour m'abandonner aux fictions de l'auteur que je lisois. Mais ma douleur trouvoit un aliment dans cela même qui auroit dû l'adoucir.

Pendant une de mes excursions, j'entrai un jour dans le cabinet d'étude d'un auteur. J'y trouvai le manuscrit d'un ouvrage non fini dédié à la postérité. « Et moi aussi, m'écriai-je, je veux faire un livre! Mais qui le lira?.... A qui sera-t-il destiné?».... Je saisis la plume, et j'écrivis ces mots avec une sorte d'emphase :

DÉDICACE AUX ILLUSTRES MORTS.

. . . .

Ombres de ceux qui ne sont plus, levez-vous, levez-vous, et lisez l'histoire du dernier homme!...

Mais n'est-il point possible que ce monde se repeuple encore et que les descendans de quelque couple épargné par la peste cherchent un jour à découvrir comment a péri cette race d'êtres qui a laissé

après elle tant de preuves d'une haute civilisation. Je déposerai, me disois-je, dans cette ville antique, le récit de cette grande catastrophe, comme un souvenir de l'existence de Verney, le dernier des hommes.

Je pensois d'abord à ne parler que de la peste et de la destruction de toute l'espèce humaine, puis j'ai été entraîné à raconter mes jeunes années, et les vertus de ceux que j'ai aimés. Maintenant ma tâche est achevée, et je me retrouve seul!.... Une année entière s'est écoulée dans cette occupation. Je n'espère plus, je n'attends plus rien. La solitude et la douleur sont encore mes inséparables compagnes. Je me suis appliqué à la résignation, j'ai cherché de la force dans les préceptes de la sagesse, mais c'est en vain. Mes cheveux ont blanchi. Ma voix a perdu l'habitude d'exprimer des sons, et produit sur mon oreille une impression étrange. Je me considère comme une monstruosité dans l'ordre de la nature. Mais je m'efforcerois vainement d'exprimer ce qu'aucun langage humain ne pourroit faire comprendre. Comment trouver des expressions pour peindre un malheur sans pareil, et des tortures qu'aucune autre créature n'éprouva jamais?...

....

Un être isolé est voyageur par instinct. Un changement de place fait toujours espérer quelque chose de mieux. Je regrette maintenant le long séjour que j'ai fait à Rome, puisqu'il n'est pas impossible qu'en parcourant toute la terre je ne retrouve encore quelqu'être humain qui cherche, ainsi que moi, un compagnon d'infortune.

Adieu donc Italie! Adieu Rome, toi cité sans rivale. Adieu! Je vais chercher les périls. La mort sera sans cesse à mes côtés, et je l'accueillerai comme une amie. Recevez-moi, esprits qui commandez aux orages! embrassez-moi, puissances de la destruction! et que je meure de votre étreinte, si je ne dois jamais retrouver un cœur qui batte à l'unisson du mien!

Les bords du Tibre sont couverts de légères embarcations. J'en ai choisi une, que j'ai remplie de toutes les provisions nécessaires à un long voyage. Je vais m'abandonner au courant du fleuve qui me lancera en pleine mer. Alors, suivant toujours les rivages de la Méditerranée, je passerai devant Naples, la Sicile, et la Grèce. J'éviterai Constantinople, dont la vue ne réveilleroit en moi que d'amers souvenirs. Je côtoyerai les rivages de l'Asie mineure, et de la Syrie; je verrai le Nil aux sept bouches et la brûlante Lybie. Je toucherai aux colonnes d'Hercule, et alors je m'abandonnerai sans crainte aux abîmes de l'océan, et je poursuivrai sans relâche ma course vagabonde. Je laisserai derrière moi les vertes plaines de l'Europe, je suivrai les côtes de l'Afrique, je doublerai le Cap de Bonne-Espérance, et j'aborderai peut-être dans quelqu'une des îles de la mer des Indes.

Ce sont là sans doute des rêves fantastiques, mais j'espère de l'avenir, car la monotonie du présent m'est devenue insupportable. Je brûle de me mesurer avec le danger, et de sentir l'aiguillon de la crainte. Je contemplerai les élémens dans toutes leurs métamorphoses diverses. Je lirai un présage heureux dans

l'arc-en-ciel,

l'arc-en-ciel, et un signe menaçant dans les sombres nuages. Je suivrai ainsi les bords de ces continens déserts, soit que le soleil brille dans toute sa splendeur, soit que la lune promène son disque argenté sur la voûte céleste. Les regards des anges et l'œil du Tout-Puissant suivront la foible barque qui emporte VERNEY LE DERNIER DES HOMMES.

BULLETIN D'ANNONCES.

I. *De l'Aristocratie considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation;* par *Mr. H. Passy*. Paris. Adolphe *Bossange*, rue Cassette, n°. 22. 1826. 1 vol. in-8°. (268 pag.)

Cet ouvrage est bien écrit et fortement pensé. L'auteur s'est proposé de considérer l'aristocratie dans ses rapports avec les progrès de la civilisation. Il a compris que pour résoudre une question aussi vaste et aussi difficile, il importoit de la saisir dans son ensemble, car les points de vue partiels sont surtout à craindre lorsqu'il s'agit d'une de ces institutions qui se lient de la manière la plus intime à toute l'histoire des peuples, et qui ont exercé une puissante influence sur l'organisation sociale. En conséquence, l'auteur recherche d'abord l'origine de l'aristocratie, pour se rendre compte des motifs de son établissement. Il examine ensuite l'esprit et le caractère des lois indispensables à sa conservation, il s'attache à saisir l'influence de ces lois sur l'état et les progrès de l'industrie et des richesses, sur les mœurs, sur la quantité de population, en un mot, sur tous les élémens de la grandeur et de la félicité sociale. En tout, l'opinion de Mr. Passy est peu favorable à cette institution, à laquelle il trouve plus d'inconvéniens

que d'avatages. On pourra différer sur beaucoup de points de la manière de voir de l'auteur, mais son livre sera toujours lu avec plaisir et intérêt, parce qu'il est écrit avec bonne foi et modération.

II. *Dissertazione storico-critica sopra due frammenti di un' antica latina incrizione Bresciana*, di *Don Pietro Seletti.* Milano dalla tipografia de' *Fratelli Sonzoguo.* 1826. 1 vol. in-8°. (154 pag.)

Nous nous bornons à l'annonce de ce petit écrit, dont le sujet ne peut intéresser que les érudits.

III. *Traité de Syntaxe latine*, précédé de remarques sur les parties du discours et composé d'après les meilleures grammaires employées dans les colléges d'Allemagne; par *Louis Vaucher*, Docteur-ès-Lettres. Genève, héritiers *J. J. Paschoud*, imprimeurs-libraires. Paris, même maison de commerce, rue de Seine, n°. 48. 1827, 1 vol. in-8°. de 506 pag.

Nous recommandons cet ouvrage à tous ceux qui désirent étudier la langue latine d'une manière approfondie. On y trouve la substance de ce qu'il a été publié de mieux sur ce sujet en Allemagne.

HISTOIRE.

ALLGEMEINE GESCHICHTE DER VŒLKER UND STAATEN DES MITTEL-ALTERS, etc. Histoire générale des Peuples et des Etats du moyen âge ; par HENRI LUDEN, Seconde édition. *Iena* 1824. 2 vol. in-8.°

(*Troisième extrait*).

(PENDANT qu'Odoacre renverse l'empire d'occident qui depuis long-temps n'avoit plus aucune force réelle, pendant que Théodoric, vainqueur d'Odoacre, fonde en Italie une vaste domination à laquelle il ne sut pas donner une base solide et durable, pendant que les généraux de Justinien, Bélisaire et Narsès, disputent aux Ostrogoths la possession de Rome et de Naples, les Francs étendent leurs conquêtes dans les Gaules et en Allemagne. Chlodwig ou Clovis, l'un de leurs Rois, défait et soumet les Allemands, embrasse le christianisme qui lui donne pour allié tout le clergé catholique des Gaules, combat avec succès les Bourguignons, remporte une victoire décisive sur les Visigoths, et forme le projet de réunir sous son sceptre toutes les tribus franques. La mort le surprend avant qu'il ait pu achever sa grande entreprise ; alors commence une longue suite de partages, de guerres civiles, de querelles san-

glantes entre les princes Mérovingiens; mais les Francs n'en maintiennent pas moins leur prépondérance. Les Thuringiens, les Bourguignons, les Bojoariens ou Bavarois, sont réunis successivement à leur confédération, et à la fin du sixième siècle, leur empire s'étend depuis l'Atlantique jusqu'aux montagnes de la Bohême, et depuis les rivages de la mer du Nord jusqu'aux bords de la Méditerranée.)

C'est au milieu de ces grands événemens que se formoit peu à peu, dans l'empire des Francs, une institution remarquable qui leur dut son développement, et qui à son tour influa puissamment sur eux. Nous voulons parler du régime féodal, dont l'origine, du moins quant à ses traits principaux, remonte sans aucun doute aux temps des Mérovingiens, et qu'il est nécessaire de bien connoître si l'on veut comprendre l'histoire du moyen âge. Non-seulement la féodalité est ce qu'il y a de plus important dans les nouvelles institutions des peuples du moyen âge, non-seulement elle a servi de transition pour passer du républicanisme de l'antiquité à la monarchie constitutionnelle, ou plutôt elle a été le commencement même de cette monarchie et de la liberté nationale qui en est le résultat, mais encore on peut dire que tous les phénomènes de la vie politique des peuples les plus éclairés de l'Europe s'y rattachent d'une manière plus ou moins immédiate. Mais pour bien saisir la nature de cette institution, ce qui est d'autant plus difficile qu'elle a été à plusieurs reprises modifiée dans ses accessoires, et que nous ignorons la date des diverses expressions dont se ser-

vent les lois et les écrivains du temps lorsqu'ils en parlent, il paroît nécessaire d'en rapporter l'origine à la position dans laquelle se trouvèrent les Francs après la conquête des Gaules. Le système féodal n'étoit pas une combinaison arbitraire ; il étoit le produit de l'époque, le résultat des rapports sociaux alors existans, et du désir naturel des hommes de perpétuer ces rapports. Ce n'est donc qu'en considérant la nature de son origine qu'il est possible de le juger sainement, et de l'apprécier à sa véritable valeur.

Chlodwig (Clovis), conquit la Gaule accompagné d'un cortège de guerriers francs qui lui étoient personnellement dévoués. Il seroit impossible de dire avec certitude quels étoient, du temps de Chlodwig, les rapports respectifs de la communauté et de ces cortèges de guerriers, toujours prêts à suivre dans ses entreprises un chef vaillant et aventureux ; mais on ne sauroit admettre que ces rapports, après cinq siècles de combats perpétuels, soient restés les mêmes. Il est bien plus probable que lorsque les expéditions guerrières des Francs furent dirigées contre des ennemis extérieurs, et eurent pour but la défense de l'indépendance nationale, les cortèges des chefs furent considérés comme l'armée de l'état, que le roi de la confédération commandoit en personne. L'organisation intérieure et les rapports entre les guerriers et le chef paroissent n'avoir subi aucune modification importante. Les guerriers vivoient à leurs frais, et la guerre nourrissoit la guerre. Ce singulier mode d'organisation militaire devoit exercer une grande influence sur la manière de voir de la nation entière:

et si d'une part les succès guerriers réveilloient l'amour du butin et de la rapine, de l'autre, un tel ordre de choses devoit modifier beaucoup les idées de vasselage, de service militaire et de solde, et ne pouvoit manquer de compromettre l'ancienne liberté.

C'étoit une armée organisée comme nous venons de le dire, à la tête de laquelle se trouvoit Chlodwig, assez nombreuse, si on la considère comme simple cortège d'un chef, mais peu considérable pour entreprendre une guerre d'agression. Cette armée ne se borna pas à faire un butin mobilier et d'un partage facile, elle conquit peu à peu un vaste territoire, habité par des millions d'hommes qui étoient supérieurs aux Francs en civilisation, et qui ne leur étoient inférieurs que dans l'art de la guerre. Tous les membres de l'armée victorieuse considéroient ce pays comme leur propriété, et comme un seul empire, bien qu'il fût partagé entre plusieurs rois; tous avoient un intérêt direct à s'y maintenir, à le défendre contre l'ennemi du dehors, à retenir les indigènes sous le joug, et tous sentoient que ce but ne pouvoit être atteint que par la coopération de tous. Il falloit donc que ceux qui avoient réussi à faire cette grande conquête s'engageassent à rester unis, pour former une armée permanente, et pour défendre d'un commun accord ce qu'ils avoient conquis de même. Pour rendre possible une telle confédération, il falloit accorder à ceux qui la composoient et qui s'engageoient à défendre la conquête commune, des récompenses dignes des vainqueurs d'une grande nation, et propres à leur assurer une existence hono-

rable suivant les notions d'alors. Or les Francs ne connoissoient d'autre récompense ou d'autre solde digne d'un homme libre, que des propriétés territoriales, seule condition ou seule base, suivant eux, de la liberté. Il étoit donc nécessaire d'assigner à chacun des vainqueurs une propriété territoriale, sous la condition expresse de rester désormais inviolablement attachés à la confédération, et de lui rendre tous les services que les circonstances pourroient exiger. Mais, suivant toute apparence, les Francs étoient trop prudens pour employer à cet effet des mesures dont la violence auroit pu irriter les vaincus, et, à l'exception de quelques cas particuliers, on ne sauroit guère prouver que dans ces premiers temps, ils aient dépossédé de force les anciens habitans des Gaules. D'ailleurs, ils n'avoient nullement besoin de recourir à des moyens violens pour établir leur nouvelle organisation. Les anciens maîtres des Gaules, les Romains, avoient possédé beaucoup de terres, qui tout naturellement passèrent entre les mains de leurs successeurs. Pendant les temps de trouble et de détresse qui précédèrent l'invasion des Francs, il est probable aussi que beaucoup de terres avoient été abandonnées, de sorte que les vainqueurs pouvoient en disposer sans exciter aucune plainte. Plus tard, lorsque l'Allemannie eût été conquise, que les Visigoths eurent été chassés, les princes des autres tribus franques exterminés par le roi des Francs Saliens, la Bourgogne et la Thuringe réunies à l'empire des Francs, la masse de ces terres disponibles dut s'accroître considérablement.

D'après les lois du cortège, ces terres formoient une propriété commune à laquelle tous les guerriers avoient droit, suivant le rang qu'ils tenoient dans le cortège. Le roi n'en étoit le maître qu'en qualité de chef et de représentant du cortège, de même qu'il n'étoit le maître des Gaules qu'en qualité de chef de la confédération des Francs. Les vainqueurs laissèrent aux populations indigènes leurs droits et leurs usages, soit parce qu'ils craignoient de les irriter en les privant de ces droits, soit parce qu'ils sentoient que leurs propres lois n'étoient nullement appropriées aux besoins des habitans du pays. Ils leur laissèrent aussi leurs propriétés territoriales, et se bornèrent à s'emparer des terres vacantes dont nous venons de parler. Ces terres, réunies en une seule masse, et considérées comme la propriété de tous, reçurent le nom de *fisc*, expression usitée dans les Gaules avant l'invasion des Francs. Chaque membre du cortège, ou chaque guerrier, recevoit une portion de cette propriété commune, en retour des services militaires auxquels il s'engageoit, et à condition de la conserver aussi long-temps qu'il s'acquitteroit fidèlement des devoirs qui lui étoient imposés. Tous ces guerriers formoient ainsi une armée permanente, et l'usufruit partiel de la grande propriété commune étoit le lien qui les réunissoit en un seul faisceau. La portion assignée au roi fut, suivant toute apparence, appelée *régale*, et dans la suite des temps, *domaine*. La terre donnée à l'un des chefs ou des grands officiers, en tant qu'on la considéroit comme servant de récompense pour des fonctions éminentes, paroît avoir été appelée

honoraire (honor); sous le même rapport, la terre donnée à un simple guerrier s'appeloit *bénéfice* (beneficium). Mais en tant que cette terre restoit une portion du fisc, et ne devenoit pas la propriété de l'individu auquel elle étoit assignée, et qui n'en avoit l'usufruit qu'à de certaines conditions, elle portoit le nom de fiscalienne, ou de *fe-od* (fief), terme opposé à celui de *al-od* (alleu), qui désignoit une propriété réelle.

Les guerriers qui acceptoient ces conditions, restoient les *leudes* ou hommes du roi, en temps de paix comme ils l'avoient été en temps de guerre. Comme usufruitiers d'une terre, d'après le mode que nous avons indiqué, ils étoient appelés vassaux (*vassus*, *vassallus*) parce qu'ils s'étoient engagés à un service déterminé. On n'avoit plus besoin de les exhorter à venir défendre la patrie commune, ils étoient tenus d'obéir aux ordres et à la sommation qu'ils recevoient. Mais comme on aimoit mieux se servir des expressions qui rappeloient les vertus des guerriers et ses services que de celles qui indiquoient ses obligations et ses récompenses, on se plaisoit à leur donner le nom de *fidèles*. En distinction des hommes libres, qui vivoient isolément sur leurs propriétés et n'avoient reçus aucune terre de fisc, on appeloit les leudes du roi, *barons* ou guerriers. Quant aux autres expressions qu'on employoit pour désigner l'état des personnes et des terres, elles n'exigent aucune explication particulière.

Pour se maintenir dans la possession du pays conquis, il falloit y organiser une sorte d'administration à la tête

de laquelle se trouvoit le roi, en qualité de chef des vainqueurs. Celui-ci avoit besoin d'un conseil tout prêt à l'aider et à le soulager dans la direction des affaires; de plus, il falloit diviser le pays en districts, afin de pouvoir le gouverner plus facilement, et enfin il falloit former au roi une maison ou une cour, afin que, dans ses rapports avec la nation vaincue, il pût paroître avec la splendeur convenable. Tous les officiers chargés de ces différentes fonctions, paroissent avoir été choisis par la totalité des vainqueurs, quoique peut-être sur le préavis du roi; du moins les lois du cortège et la position relative du roi et de ses *leudes* rendent cette supposition très-probable; et quand au premier de tous ces officiers, le maire du palais (major domus) auquel étoit confiée l'administration du fisc, ou de la grande propriété commune, il est facile de prouver que, si non dans les premiers temps, du moins dans la suite, il étoit nommé par l'assemblée générale des vainqueurs. Le roi ne choisissoit à son gré que les officiers destinés à son service personnel et domestique, (pueri regii) et il les prenoit fréqemment dans la classe des Romains, nom que l'on donnoit aux anciens habitans du pays; lorsque ceux-ci réussissoient à gagner la confiance du roi, ils étoient quelquefois sur sa recommandation, revêtus d'offices publics. Les fonctionnaires qui servoient l'état, et que la nature de leurs fonctions rapprochoit immédiatement du roi, paroissent avoir porté le nom de *fidèles*, (*antrustiones*), et jouissoient d'une considération proportionnée à leur rang. Ceux qui entouroient habituellement le souve-

rain, portoient des titres empruntés de leurs fonctions; ceux qui présidoient les districts, avoient celui de *graves*, ou *Grafion*. Ces Graves dirigoient et surveilloient l'administration de la justice, et ils étoient les dépositaires du pouvoir que la confédération des vainqueurs exerçoit sur ses sujets, en temps de paix comme en temps de guerre. C'étoient eux qui conduisoient à la guerre les vassaux tenus à un service militaire déterminé, aussi-bien que les sujets appelés à l'armée. Pour éviter que les fonctionnaires publics et le roi, au nom duquel ils agissoient, n'abusassent du pouvoir qui leur étoit confié et ne pussent devenir dangereux pour la confédération, il étoit nécessaire que tous les vassaux s'assemblassent à des époques fixes pour examiner l'état du royaume, pour blâmer ou approuver les actes de l'administration, pour décerner des récompenses ou infliger des punitions, enfin, pour procéder aux élections, et délibérer sur les lois et règlemens que les circonstances exigeoient. On profitoit de ces assemblées pour passer en revue tous les vassaux, de sorte que cette espèce de diète devenoit en même temps un camp (le Champ de Mars).

Maintenant, si nous voulons juger cette organisation relativement à la position des Francs et à leurs rapports soit entr'eux, soit avec la nation vaincue, nous serons forcés de convenir qu'elle étoit très-bien appropriée aux circonstances, et très-bien calculée pour atteindre le but qu'on se proposoit. Mais d'un autre côté on ne sauroit se dissimuler que toute cette organisation avoit pris naissance dans un état social où

dominoit la violence, et qu'elle tendoit à un but évidemment répréhensible ; par cette raison même, en se développant, elle ne pouvoit produire que des relations forcées, et, dans la suite des siècles, elle devoit nécessairement avoir des conséquences funestes. Dans la première période du moyen âge, ces conséquences, suivant toute probabilité, ne prirent que de foibles développemens; mais comme pourtant elles commencèrent à se faire sentir partout où s'établit le régime féodal, et qu'en général, même dans les temps postérieurs, il est difficile de désigner d'une manière spéciale les époques de leur développement, nous allons indiquer ici les principales de ces conséquences, telles qu'elles devoient résulter de la nature même de cette institution.

Si d'abord nous envisageons les conquérans dans leurs rapports mutuels, nous voyons sur le champ que cette nouvelle organisation renfermoit le germe de mille désordres, et que le moyen destiné à maintenir l'union entre les vainqueurs devoit nécessairement les désunir. Quiconque étoit parvenu une fois à la jouissance d'une terre fiscalienne, devoit travailler à en perpétuer la jouissance dans sa famille. Et comme tous les membres de la communauté éprouvoient le même désir et employoient les mêmes moyens pour le satisfaire, comme les rois eux-mêmes partageoient cette tendance, en tant qu'ils désiroient transmettre à leurs fils leur trône ainsi que leurs biens fiscaliens, comme enfin la chose essentielle étoit la prestation des services militaires auxquels se trouvoit attaché l'usufruit de chaque fief, tous les

usufruitiers atteignirent bientôt le but qu'ils se proposoient. En effet, on n'a pas besoin de demander quelles sont les causes qui ont rendu les fiefs héréditaires; ils l'étoient de fait, d'après la nature des choses, dès le moment de leur fondation, quoiqu'ils ne l'aient été de nom que beaucoup plus tard. Mais quand enfin le but fut atteint, quand ceux qui avoient bravé de concert les mêmes dangers et participé aux mêmes exploits, eurent disparu, quand, après trois, quatre, dix générations, le souvenir des conditions sous lesquelles les fiefs avoient été originairement concédés, se fut effacé de la mémoire des détenteurs, peut-on croire, que ceux-ci, aient été aussi disposés à remplir ces conditions qu'ils étoient déterminés à se maintenir dans la possession de leurs terres? Comment le roi pouvoit-il forcer les récalcitrans à l'obéissance? Et si plusieurs princes portoient le titre de roi, se disputant le sceptre et cherchant réciproquement à s'enlever leurs vassaux, comment n'en seroit-il pas résulté toutes ces contestations et ces querelles qui bouleversoient l'administration de l'état et en paralysoient la défense?

Si ensuite nous considérons le régime féodal par rapport à la nation vaincue ou aux sujets des Francs, nul doute qu'au commencement ils n'aient dû s'en accommoder assez bien. Déjà sous la domination romaine ils avoient perdu l'habitude de porter les armes; et quant à la honte de n'être évalués dans la législation des vainqueurs et devant leurs tribunaux qu'à la moitié de la valeur d'un Franc, il est probable qu'ils auront trouvé cette humiliation plus supportable que les

cruelles vexations des Romains dont ils se sentoient maintenant délivrés. Bien plus : quand ils apprenoient que ceux de leurs compagnons d'infortune qui étoient tombés au pouvoir des Goths ou des Bourguignons avoient été dépouillés des deux tiers de leurs propriétés, ils devoient se trouver heureux de leur sort. Mais ce bonheur ne pouvoit pas être de longue durée. A mesure que les Francs consolidoient leur établissement dans les Gaules, et s'assuroient la possession héréditaire de leurs fiefs, ils cherchoient tout à la fois à aggrandir leurs possessions individuelles et à augmenter les terres du fisc. Car de même que le roi partageoit son trône et ses domaines entre ses fils, ses hommes et ses vasseaux désiroient aussi laisser à chacun de leurs fils un bien fiscalien. D'ailleurs la condition d'*homme* du roi étoit fort recherchée, et les efforts qu'on faisoit pour y parvenir mettoient en mouvement toutes les passions humaines. Ces diverses circonstances tendoient à donner une grande extension à la féodalité ; or, elle ne pouvoit avoir lieu qu'aux dépens des indigènes dont une poignée de Francs, grâce à la fortune et à leur épée, s'étoient rendus les maîtres. En effet, le régime féodal envahit peu à peu la Gaule toute entière, et en général tous les pays conquis par les Francs, les villes aussi bien que les bourgs et les villages. Les grands propriétaires et les hommes riches parmi les indigènes, pour éviter une ruine totale, firent cause commune avec les vainqueurs, se reconnurent les hommes du roi, et pour s'assurer la conservation de leurs antiques propriétés, ils se soumirent volontairement aux obligations attachées aux

terres fiscaliennes (*feuda oblata*). La masse du peuple ne tarda pas à être réduite à l'état de servitude. Et lorsque toutes les terres eurent été distribuées, les offices et les dignités furent donnés en fief, et les vassaux employèrent tour à tour la menace, la ruse et la violence pour s'enlever les uns aux autres la portion de la grande conquête qui leur étoit échue. Les feudataires puissans et les grands fonctionnaires, se prévalant de leurs avantages, forcèrent les possesseurs des petits fiefs à devenir leurs hommes-liges, et bientôt ils en vinrent au point de pouvoir braver à la tête de leur vassaux, non-seulement de simples feudataires comme eux, mais le roi lui-même et l'état. Le germe de tous ces désordres se trouvoit dans l'essence même du régime féodal; le temps ne fit autre chose que de le développer.

La féodalité devoit avoir aussi des conséquences funestes pour l'Eglise et pour la religion. Accoutumés, même avant leur conversion au christianisme, à obéir à leurs prêtres, les Francs se trouvoient tout naturellement disposés à accorder aux prêtres de leur nouvelle religion la même autorité dont avoient joui parmi eux ceux de l'ancienne; ils désiroient par conséquent de les voir assister à leurs assemblées générales, pour éviter qu'en délibérant sur les intérêts terrestres, ils ne s'exposassent à compromettre les intérêts du ciel. D'ailleurs le clergé pouvoit leur être très-utile pour maintenir dans l'obéissance le peuple vaincu, et de plus l'administration de l'état exigeoit, sous plusieurs rapports, des connoissances que possédoit le clergé, et dont les Francs

étoient totalement dépourvus. Ceux-ci devoient donc désirer d'attirer les prêtres dans leur parti ; c'est pourquoi ils leur confioient volontiers des offices qui exigeoient des lumières et des études savantes, tels que celui de conseillers du roi. On leur conféroit des fiefs pour leur donner le droit d'assister aux assemblées générales; ils en reçurent d'autres de la piété des nouveaux convertis, qui ne connoissoient d'autre moyen de témoigner leur reconnoissance. Du moment où le clergé fut en possession de biens fiscaliens, les choses terrestres se trouvèrent confondues avec les choses célestes, et ce fut là la première origine de la lutte longue et acharnée qui s'éleva plus tard entre le trône et l'autel.

La possession de biens de cette nature ne tarda pas à enflammer l'avidité des prêtres, et à exciter en eux des désirs peu conformes à leur auguste vocation. Et quels puissans moyens n'avoient-ils pas pour engager les ames foibles et pieuses à augmenter sans cesse leurs possessions! Bientôt ils désertèrent l'autel et parurent dans les camps armés de toutes pièces. Comment un évêque, marchant au combat à la tête de ses vassaux, auroit-il pu conserver l'esprit de l'Evangile qui sied à un bon pasteur! D'ailleurs les avantages qu'offroient les grandes possessions de l'Eglise, engageoient beaucoup d'hommes à rechercher les dignités ecclésiastiques uniquement par des motifs mondains et intéressés, et ces hommes ne se faisoient aucun scrupule d'abuser de leur autorité et de profaner leur saint ministère. En même temps le peuple perdit la protection du clergé,

qui seul auroit pu adoucir son sort et mettre un frein aux excès des oppresseurs ; car du moment où les prêtres eurent partagé avec les conquérans les dépouilles de la nation vaincue, ils se trouvèrent dans la nécessité de participer aussi aux mesures destinées à la maintenir sous le joug, seul moyen de s'assurer de leurs possessions d'une manière durable. Il arriva ainsi que, tout en professant une religion d'amour et de charité, les seigneurs conservèrent toute la dureté de leurs ancêtres payens, et souvent ils faisoient éprouver les traitemens les plus barbares aux mêmes serfs qu'un instant auparavant, prosternés devant les autels, ils avoient reconnus pour leurs frères et pour leurs semblables.

Enfin le régime féodal devoit nécessairement détruire l'ancienne liberté germanique, dont Tacite a tracé un tableau si séduisant. Dans l'origine, la société chez les Germains, étoit composée de propriétaires libres : les compagnons du chef, comme tels, n'y jouoient aucun rôle. Mais quand ceux-ci eurent conquis un vaste pays, ils forcèrent les confédérations libres de reconnoître leur chef pour roi. Dès ce moment il se forma, en opposition avec les hommes libres, une association de compagnons ou de leudes, qui devoit prendre le dessus dans la suite des temps. Les anciennes assemblées de district ne pouvoient se concilier avec les nouveaux champs de Mars ; et si d'abord on essaya de remplacer les premières par des assemblées générales (*placita*), cet expédient n'eut aucun succès. Les propriétaires libres et indépendans, qui vivoient isolés sur leurs terres allo-

diales, et ne reconnoissoient d'autre obligation que celle de marcher pour la défense de la patrie commune, ne pouvoient à la longue se maintenir à côté de ces leudes superbes qui étoient liés entr'eux par des obligations mutuelles et par un intérêt commun. Aussi quelques-uns, parmi les propriétaires indépendans, cessèrent-ils bientôt d'assister aux assemblées, soit parce que leurs voix n'y comptoient guère, soit parce qu'ils en trouvoient la fréquentation trop pénible et trop dispendieuse. D'autres, dégoûtés de leur ancienne liberté, briguoient le bonheur d'être admis au nombre des leudes, pour obtenir les avantages réels ou honorifiques attachés à cette condition. Ainsi, à mesure que s'agrandissoit l'empire des Francs, le régime féodal s'établissoit dans tous les pays anciennement occupés par les tribus germaniques; peu à peu les propriétaires indépendans et même les petits feudataires furent réduits par les grands feudataires à la condition de vassaux, et les choses en vinrent au point que la condition de vassal fut estimée bien au-dessus de celle d'homme libre.

Le régime féodal eut donc pour résultat de diviser la société en deux classes, celle des forts et des puissans qui abusoient de leurs avantages et qui administroient l'état uniquement dans leur intérêt, et celle des foibles, tous confondus dans la même oppression, souffrant les mêmes maux et condamnés à une dure servitude. Ce fut cette position hostile où se trouvoient placées ces deux classes l'une vis-à-vis de l'autre, qui amena, après plusieurs siècles, la chute de tout le système. A mesure que l'industrie se développa dans

les

les villes, il s'y forma peu à peu une troisième classe intermédiaire qui sut profiter des fautes de la classe dominante pour s'enrichir et s'élever à ses dépens, et dont les efforts amenèrent enfin un état de choses où tous les citoyens recouvrèrent leurs droits sacrés et imprescriptibles, et où la société fut organisée d'une manière conforme aux intérêts de tous.

Si pour terminer ces considérations, nous comparons les lois et l'administration judiciaire des Francs avec celles de tous les autres états fondés par des peuples germaniques, nous trouverons que le même esprit règne dans les unes et les autres, du moins quant à l'essentiel. Dans tout l'empire des Francs, les vainqueurs, soit indifférence, soit nécessité, soit ignorance, laissèrent aux indigènes, que l'on désignoit par le nom de Romains, leurs lois et leur procédure; seulement, lorsque le droit romain et les tribunaux romains se trouvoient en conflit avec le droit franc et les tribunaux francs, c'étoient les premiers qui devoient céder. A mesure que le régime féodal se développoit et envahissoit tout, le droit romain perdoitde son influence, enfin il put à peine se maintenir dans l'enceinte des villes, et pour régler les transactions de la classe industrielle. On comprend, d'après cela, pourquoi il disparut presqu'entièrement dans la Gaule septentrionale, tandis qu'il se conserva davantage dans la Gaule méridionale. Quant aux Francs, ils restèrent long-temps attachés à leurs antiques lois nationales, à l'exemple des autres peuples de race germanique.

De tous les codes germaniques, c'est la loi salique

que qui est la plus importante pour celui qui veut étudier le droit primitif des Germains. Tous les autres recueils de ce genre se ressentent de l'influence du droit romain, ou bien ils datent d'une époque où les peuples dont ils renferment les lois, avoient déjà été réunis à l'empire des Francs, et ils ont éprouvé des grandes modifications, par suite de cette réunion. La loi salique au contraire, est purement germanique; sans doute quelques-unes de ses dispositions, relatives à la conquête des Gaules, au christianisme, et au régime féodal, ne sont pas d'origine germanique, mais elles n'ont nullement altéré le reste. Ce recueil nous fournit donc beaucoup de lumières sur les temps qui en ont précédé la rédaction comme sur ceux qui l'ont suivie, sur les mœurs domestiques et les transactions civiles des Francs, aussi-bien que sur leurs rapports politiques. L'amour de la liberté se manifeste dans toutes les dispositions de la loi salique, soit qu'elles concernent la législation, ou la procédure, et leur but est évidemment d'assurer la paix de la société tout en conservant la liberté. C'est pour cela que rien n'y est laissé au caprice ou au pouvoir arbitraire du juge. La clarté et la précision de la loi, et la procédure publique en présence des pairs de l'accusé sous la présidence du Comte ou de ses représentans, prévenoient toute erreur et toute lésion relativement au point de fait, à moins qu'elle ne résultât de l'usage ou de l'abus des *Ordalies*, l'une des espèces de preuves judiciaires. Quant au civil, la loi se borne

à régler et à garantir par un petit nombre de dispositions, les rapports les plus simples de la société, tels que la manière d'acquérir et de posséder. Toutes les autres dispositions concernent les délits qui troublent la paix de la société, et quelque bizarre que nous paroisse souvent l'appréciation des délits, quelqu'exagérées que nous trouvions les amendes destinées à les expier, il n'en est pas moins vrai que partout se manifeste l'intention de maintenir la paix sans compromettre la liberté.

Le point le plus important dans la loi salique, pour l'historien, est la fixation du *wehrgeld* ou de la composition, c'est-à-dire, de la somme que le meurtrier étoit tenu de payer à la famille du mort. En examinant sans prévention les dispositions qui se rapportent au *wehrgeld*, on voit clairement que tous les Francs étoient égaux, à moins qu'ils n'occupassent un rang particulier. Il se trouve à la vérité dans la loi salique quelques passages par lesquels on a cru pouvoir prouver une inégalité légale parmi les Francs, et l'existence d'une noblesse héréditaire; mais ce n'est qu'au moyen d'une interprétation forcée et arbitraire qu'il est possible de supposer dans cette loi ce que l'on voudroit y trouver, et ce que d'après la nature des choses, elle ne sauroit contenir.

(*La suite au prochain cahier.*)

LITTÉRATURE.

Aperçu sur la littérature russe, extrait de l'*Introduction de l'Atlas ethnographique du globe*, par Adrien **Balbi**. *Paris*, chez Rey et Gravier, Libraires, 1826.

(Nous tirons le morceau suivant sur une des littératures les moins connues de l'Europe, d'un ouvrage qui, par la nature même de son sujet, n'aura qu'un petit nombre de lecteurs. L'auteur anonyme de cet aperçu est un jeune écrivain russe qui paroît connoître fort bien l'histoire littéraire de son pays. Les renseignemens authentiques que nous possédons sur ce sujet se réduisent à si peu de chose, que ce petit travail nous a paru digne d'obtenir une plus grande publicité. On trouvera sans doute dans le style quelques expressions impropres et des locutions étrangères, mais nous croyons que l'intérêt du sujet fera oublier ces légères taches.)

La nation russe doit son origine aux Normands, qui, des bords de la mer Baltique, vinrent, en 862, avec leurs chefs Rurik et ses deux frères, s'établir parmi les Slavons, qui habitoient le pays entre Novgorode et Kieff (Kiow). Les descendans de Rurik continuèrent de mener une vie active et guerrière. Ils poussoient leurs excursions jusqu'aux portes de Constantinople, et en

revenoient chargés de riches dépouilles. Bientôt la religion chrétienne commença à adoucir les mœurs des Russes. Le grand prince Vladimir (Voldomar), arrière-petit-fils de Rurik, se fit baptiser en 988, et rendit la religion chrétienne dominante en Russie. Plusieurs moines grecs y vinrent, et y apportèrent les traductions slavonnes des livres sacrés. C'est aussi à Vladimir qu'appartient l'honneur de l'établissement de la première école en Russie. Son fils Jaroslaff porta la splendeur de la Russie à un point que rien n'égala de son temps. Au commencement du onzième siècle, quand toute l'Europe déchiroit à peine le voile de ténèbres qui la couvroit depuis cinq cents ans, la Russie fut en rapport continuel avec la Grèce, le seul pays où les sciences et les arts eussent encore un asyle. Les Souverains de toute l'Europe recherchèrent l'alliance de Jaroslaff. Son premier fils épousa la fille de Harold, roi d'Angleterre. Son second fils eut pour épouse la sœur de Casimir, roi de Pologne, à qui Jaroslaff donna la sienne en mariage. Le troisième fils de Jaroslaff fut marié à une sœur de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. Sa première fille épousa un roi de Norvège, et la troisième un roi de Hongrie. Quant à sa seconde fille Anne, elle fit une alliance encore plus brillante que tous ses frères et sœurs: elle fut l'épouse de Henri I, roi de France, et donna naissance à Philippe I, quadrisaïeul de Louis IX, souche de la maison des Bourbons.

Que ne devoit-on pas espérer d'un si beau commencement! Si la Russie avoit continué à suivre sa

glorieuse marche, sans doute les savans grecs, contraints de fuir leur pays, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, se seroient réfugiés plutôt chez les Russes, leurs co-religionnaires, que partout ailleurs; et le nord eût devancé le midi dans le grand œuvre de la civilisation. Le sort en décida autrement. Jaroslaff, après sa mort (l'an 1054), partagea l'état en différentes principautés qu'il donna à ses fils. Depuis ce temps, les guerres intestines affoiblirent les forces de la nation, jusqu'à ce que les Mongols ou Tartares entrassent, en 1223, dans la Russie. Le glaive et le feu de l'étranger dévorèrent tout ce que la fureur des discordes intérieures avoit encore épargné. Leur domination barbare pesa près de deux siècles et demi sur la malheureuse Russie. La lumière qui commençoit à l'éclairer fut éteinte pour bien long-temps. Les mœurs de la nation changèrent; les femmes perdirent leur liberté, les hommes devinrent lâches et superstitieux, le gouvernement despotique et cruel.

Ces siècles d'ignorance léguèrent peu de monumens littéraires à la postérité; malheureusement ils détruisirent même presque tous ceux auxquels les siècles antérieurs avoient donné naissance. Nous en citerons pourtant quelques-uns, dignes de l'attention des savans.

Le code des lois attribuées à Jaroslaff et à ses fils, connu sous le nom de la *vérité russe*, est curieux sous le double rapport de la langue et du système judiciaire usité au onzième siècle, dans tous les pays habités par les Normands.

La chronique de Nestor, qui embrasse tout le temps

depuis la naissance de la nation russe jusqu'au douzième siècle, époque de la mort de l'auteur, est un monument précieux non-seulement pour les Russes, mais pour tous les peuples slavons. Le savant Schlötzer a consacré quarante ans de sa vie laborieuse à l'édition de cette chronique russe, qu'il a publiée à Goetingue avec des notes explicatives dans la langue allemande. Cette chronique a été continuée, presque sans interruption, jusqu'au dix-septième siècle, mais les noms de la plupart de ses auteurs sont restés inconnus.

Le poëme connu sous le titre de *Discours sur l'armée d'Igor* appartient aussi au douzième siècle. L'auteur y chante la bravoure du prince de Novgorode-Seversky, sa défaite par les Polovtzi qui habitoient alors les bords du Don, sa captivité chez ce peuple barbare, et son retour en Russie. Ce poëme mérite une attention toute particulière par son originalité, par la hardiesse des images et par la richesse d'imagination, qui distinguent la poésie de toutes les jeunes nations. Le nom de son auteur n'a pas pu traverser les temps qui le séparent de nous, mais il nous a transmis celui de Boïane, poète encore plus ancien, dont malheureusement les écrits sont perdus pour toujours.

La tradition a conservé encore parmi le peuple russe une quantité de chansons qu'on fait remonter jusqu'au temps de la domination des Tartares en Russie. Quelques-unes de ces chansons, pleines de naïveté et de sentiment, sont entremêlées de refrains qui ont rapport à des rites payens, ce qui feroit croire qu'elles sont encore plus anciennes qu'on ne le pense ordinai-

rement. D'autres célèbrent la pompe de la cour de Vladimir, et les exploits de ses compagnons d'armes. Le temps de Vladimir y est représenté sous l'aspect fabuleux, comme le règne de Charlemagne dans les romans du moyen âge. Il ne manque à ces traditions qu'un Arioste, pour être aussi fameuses que celles qu'on attribue à l'archevêque Turpin. Peut-être même leur origine est la même. S'il est vrai que le merveilleux des romans des chevaliers de la table ronde et des douze paladins de France ait été transporté par Odin, de l'Asie en Scandinavie, et que de là il ait passé en Angleterre et en France, il seroit possible que ce même merveilleux eût passé en Russie lors de l'établissement des Normands dans ce pays.

Si nous nous sommes arrêté quelque temps sur l'origine de la nation russe et de sa littérature, nous parcourrons d'autant plus vîte les siècles depuis l'affranchissement de la Russie du joug des Tartares, jusqu'aux changemens qu'elle a subis sous Pierre-le-Grand.

Cet affranchissement s'opéroit lentement, à mesure que la discorde gagnoit les différens khans des Tartares, et que les grands princes de Moscou augmentoient leur pouvoir en diminuant celui des princes des autres provinces, et même en s'appropriant souvent leurs apanages. Enfin, le grand prince Jean III se vit, à la seconde moitié du quinzième siècle, libre de la domination étrangère et autocrate de toute la Russie. C'est alors que les ambassadeurs du Pape, de l'empereur d'Allemagne, des rois de Pologne et du Danemark, de la république de Venise, vinrent à Moscou; mais

dans ce temps-là on recevoit les ambassadeurs à la frontière, on les conduisoit dans la capitale, on les traitoit avec une pompe asiatique, et on empêchoit toute communication entre eux et les habitans. Il n'y avoit que Novgorode qui conservoit encore des relations avec les villes Anséatiques, et qui possédoit des comptoirs et des commissionnaires de ces villes. Jean III ayant aboli le gouvernement républicain de Novgorode, et maltraité les étrangers qui s'y trouvoient, la Russie fut ainsi isolée de toutes les nations civilisées de l'Europe. Quelques architectes, médecins, etc., qu'il fit venir à Moscou, de différens pays, y exerçaient leurs arts utiles; mais n'avoient aucune influence sur la civilisation des habitans.

Le Tzar Jean IV, ce Néron du Nord, fit établir des écoles dans plusieurs villes de la Russie, c'est aussi à lui qu'elle doit sa première imprimerie (l'an 1553); mais les muses fuyoient à l'aspect des cruautés qu'il exerçoit sur tous les points de son empire, auquel il ajouta pendant son règne, les royaumes de Kasan, d'Astrakhan et de Sibérie.

Boris Godounoff, que les historiens russes accusent de s'être frayé par un régicide le chemin du trône, et que les historiens étrangers disculpent de ce crime, offrit quelques rayons d'espérance à la malheureuse Russie. Il attira des savans étrangers à sa cour; il envoya dans leurs pays de jeunes nobles russes pour y faire leurs études; il donna à son fils, qui après lui ne régna que quelques jours, une éducation digne de son rang et de sa haute destination.

Cette aurore fut suivie d'une profonde nuit. Les faux Démétrius livrèrent de nouveau la Russie à toutes les horreurs des guerres intestines. Les Polonais et les Suédois, profitant de cette occasion, s'emparèrent de plusieurs provinces; les premiers entrèrent même à Moscou. Ils en furent chassés par le courage du prince Pojarsky et par le dévouement de Minine. Enfin, la famille des Romanoff monta sur le trône de Russie dans la personne du tzar Michel, élu en 1613 par les états-généraux assemblés à Moscou.

Son fils, le tzar Alexis, commença à ébaucher l'ouvrage que Pierre-le-Grand devoit achever. Il fit construire un vaisseau qui fut brûlé à la prise d'Astrakhan par des cosaques révoltés. Il forma des troupes régulières, établit plusieurs fabriques, fit venir des officiers et des artisans étrangers; mais les Russes continuèrent de fuir leur société. Le plus grand événement de son règne fut la réunion à la Russie de Kieff, de Smolensk, de Polotsk et d'autres villes qui en avoient été détachées en différentes circonstances, et qu'Alexis reconquit sur les Polonais en 1654.

Cette époque est remarquable, quant au sujet que nous traitons, par l'influence que le clergé de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche, plus instruit que celui de la Russie proprement dite, exerça jusqu'au milieu du siècle suivant sur la littérature et la langue russes; influence utile à la littérature, mais nuisible à la langue, dont la pureté fut altérée par une foule de mots pris dans les dialectes de ces provinces, et même dans la langue polonaise.

Lors de sa réunion à la mère-patrie, Kieff possédait déjà une académie ecclésiastique qui jouissoit d'une certaine réputation; une pareille académie ne fut établie à Moscou que l'an 1682, sous le règne du tzar Théodore. Ce prince aimoit beaucoup la poésie et la musique. Son instituteur, le moine Siméon, natif de Polotsk, fut un des meilleurs poètes de son temps. Il fut aussi l'auteur des drames joués à la cour par la princesse Sophie, sœur du Tzar, et par les jeunes seigneurs et dames de sa suite. La princesse elle-même travailloit pour le répertoire de son théâtre.

L'art dramatique fut connu en Russie peu avant cette époque. Les étudians de l'Académie de Kieff en donnèrent la première idée, en parcourant pendant les vacances les provinces méridionales de la Russie, et en y représentant des drames dont le sujet étoit tiré de l'Ecriture-Sainte. De semblables représentations eurent bientôt lieu à l'Académie de Moscou, d'où elles passèrent à la cour. Ainsi l'amour des arts, en attendant celui des sciences, commençoit à se manifester en Russie; mais cette marche parut trop lente au génie de Pierre-le-Grand. Que n'eut-il la patience d'attendre que cet amour des sciences se développât peu à peu, sans effacer tout ce qu'il y avoit de national dans les mœurs et dans les esprits!

Monté au trône conjointement avec sa sœur Sophie et son frère aîné Jean, Pierre ne tarda pas (l'an 1689) à se débarrasser de l'une et de l'autre. Sophie, comme la plus dangereuse, fut enfermée dans un cloître. Les historiens, suivant le principe que les vaincus ont tou-

jours tort, s'empressèrent peut-être trop de l'accuser de complots contre la vie de son frère. Pierre, libre de toute tutelle, voulut voir de ses propres yeux les pays qui à l'avenir devoient servir de modèle au sien. Dans son voyage, il observa tout ce qui frappoit sa curiosité; mais il étudia particulièrement la médecine, l'architecture, les mathématiques, et surtout l'art de construire les vaisseaux. L'Europe vit avec étonnement un souverain travaillant dans les chantiers de Saardam comme un simple ouvrier. De retour dans sa patrie, il s'appliqua à la réformer. Si par fois il employoit des moyens trop violens, s'il tournoit en ridicule les usages qu'il auroit peut-être dû respecter, n'oublions pas que c'étoit par excès de zèle. Les trente-six ans de son règne virent la Russie régénérée dans toutes ses parties; sa capitale, transportée dans un pays naguère étranger pour elle; ses armées disciplinées à l'européenne, victorieuses du plus grand capitaine de son temps; son pavillon se déployant sur une flotte nombreuse, respecté de toutes les puissances maritimes; son sol couvert de fabriques et de manufactures; son commerce jouissant de débouchés jusqu'alors inconnus; la mer Caspienne réunie à la Baltique; ses citoyens parcourant l'Europe et s'instruisant dans les sciences et les arts; les étrangers non-seulement reçus dans son sein, mais honorés et traités avec distinction; sa jeunesse étudiant dans les nombreuses écoles établies presque dans toutes les villes.

Qu'il nous soit permis d'entrer dans quelques détails à ce dernier égard. Dans son voyage en Hollande,

Pierre engagea un imprimeur d'Amsterdam à imprimer différens ouvrages scientifiques, traduits dans la langue russe, et lui accorda le privilège d'en faire le commerce en Russie. Bientôt après, Pierre imagina de modifier l'alphabet russe, et fit établir plusieurs imprimeries à Saint-Pétersbourg. Ces nouveaux caractères servirent à imprimer une quantité de livres, pour la plupart élémentaires et traduits des langues étrangères. Ayant ainsi augmenté les moyens d'instruction, il forma dans les principales villes de son empire, cinquante-une écoles où l'on enseignoit les premiers élémens des sciences les plus nécessaires. Au surplus, les différentes classes de l'état eurent leurs écoles spéciales. Le clergé en reçut vingt-six; l'armée une d'artillerie et de génie pour les officiers, et cinquante-six dans les garnisons pour les enfans des soldats; la flotte une de navigation. Il forma aussi un cabinet d'histoire naturelle et de curiosités de toute espèce, et une bibliothèque publique, où ce monarque, malgré toutes ses occupations, passoit souvent plusieurs heures de suite. Il vouloit couronner ses travaux pour la civilisation de son pays par la création d'une Académie des Sciences, d'après le plan du célèbre Leibnitz; mais sa mort (1725) l'empêcha de l'exécuter.

Son épouse et son héritière, Catherine I.re le fit quelques mois après. Elle eut soin d'appeler au sein de l'Académie des savans qui l'illustrèrent à jamais. Nous ne citerons ici que le grand Euler, dont le nom seul dit tout, et Miller, qui rendit tant de services à l'histoire et à la géographie russes.

L'impératrice Anne marqua dans l'histoire de la civilisation de la Russie, par l'établissement d'une école sous la dénomination du Corps des Cadets. Cette école occupa long-temps la première place parmi les établissemens d'instruction, et donna à la nation des généraux, comme le maréchal Roumïantzoff, et des poètes, comme Soumarokoff et Ozéroff. Anne mourut en 1640.

Nous avons vu que vers le milieu du XVIIe siècle, les auteurs natifs de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche défiguroient la langue par une quantité de provincialismes. Peu d'auteurs de ce temps-là sont exempts de ce reproche; il faut pourtant en excepter quelques-uns, et surtout Démétrius, métropolitain de Rostoff, qui écrivoit si bien dans la langue slavonne, que son style est cité jusqu'à présent comme un modèle de pureté et d'élégance. Cet auteur, parmi ses nombreux écrits, laissa aussi des drames spirituels, qui furent représentés dans son diocèse, par les étudians en théologie. Du temps de Pierre Ier, la pureté de la langue russe éprouva encore une atteinte. Les mots étrangers de toutes les nations de l'Europe y entrèrent avec les usages et les connoissances que les Russes empruntoient chez ces nations.

Ce cahos règne dans tous les écrits du commencement du XVIIIe siècle. Le savant archevêque Théophane n'a pas su s'en garantir tout à fait. Cela n'empêche pas pourtant que ses écrits, et principalement ses sermons, ne brillent de tout l'éclat qu'un auteur peut puiser dans la profonde connoissance de son art, et qu'il ne soit regardé en Russie comme le père de l'éloquence de la

chaire. Théophane a fait aussi quelques poésies, mais elles sont tombées dans un parfait oubli, sauf l'épître qu'il a adressée au prince de Kantémir; encore est-elle redevable de cette exception à la gloire poétique de ce dernier.

Le prince Kantémir naquit à Constantinople. A l'âge de 4 ans, il passa en Russie avec son père, hospodar de Moldavie, à l'occasion de la malheureuse guerre de Pierre contre les Turcs. Le jeune Kantémir ne tarda pas de fixer sur lui les regards de l'impératrice Anne, qui le nomma ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Peu de temps après, il passa dans la même qualité près la cour de France. Il mourut à Paris en 1744, à l'âge de 36 ans. Le prince Kantémir fut un savant dans le vrai sens de ce terme. Il possédoit plusieurs langues anciennes et modernes, ainsi que l'attestent ses traductions. Mais ce ne sont pas ces ouvrages qui lui valent aujourd'hui sa réputation; il la doit à ses poésies originales, et surtout à ses satires, où il a imité avec succès Horace et Boileau, sans les copier. On y trouve plusieurs traits des mœurs de son temps. Son style est un peu suranné, et sa versification, comme celle de tous les poètes ses prédécesseurs, est syllabique, c'est-à-dire basée non pas sur des brèves et des longues, mais sur le nombre des syllabes composant chaque vers.

Le premier qui essaya d'introduire dans les vers russes des rhythmes imitant ceux des Grecs et des Latins, fut Trédiakofski; mais ce mode de versification ne fut généralement adopté par les poètes russes qu'après que

Lomonossoff s'en fut servi dans ses poésies. Trédiakofsky fut l'élève du fameux Rollin. Son maître lui donna tout ce qu'un maître peut donner, la science et l'amour du travail ; il n'a pas pu lui donner le génie. Pour donner une idée de sa patience, il suffit de dire qu'il a traduit deux fois les vingt-six volumes de l'Histoire romaine de Rollin, la première traduction ayant péri dans un incendie. Quant à la beauté de ses vers, je ne citerai qu'un seul trait. L'impératrice Catherine II, quelque temps après la mort de ce poète, imposoit comme une peine à des personnes de sa société privée qui commettoient des inconséquences, l'obligation d'apprendre par cœur un certain nombre fixé de ses vers.

Tel étoit l'état de la littérature russe quand un nouvel astre parut sur son horizon. Lomonossoff, dit Levesque dans son histoire de Russie, suffit lui seul pour illustrer un siècle entier. La première production de sa muse, fut une ode sur la prise de Khotin par les armées russes, en 1739. Cette ode fut reçue avec enthousiasme à la cour; on admira l'harmonie des ïambes, la beauté et la pureté du style, le transport qui anime presque toutes les strophes. L'auteur étoit alors en Allemagne, et avoit vingt-huit ans. Il est à remarquer qu'il entra ainsi dans la carrière qu'il devoit parcourir, dans un âge déjà mûr, et que dès le premier pas il se montra tel qu'il resta toute sa vie, c'est-à-dire, ayant déjà conçu la réforme qu'il opéra ensuite dans la langue et dans la versification russes. Né sous le ciel glacial d'Arkhangel, non loin de cette ville, dans la cabane d'un pêcheur, il aidoit son père dans les travaux de son

état.

état. Le hasard voulut qu'il rencontrât un honnête ecclésiastique qui lui apprit à lire. Les psaumes de David, traduits en vers par Siméon de Polotsk, excitèrent l'imagination poétique du jeune Lomonossoff; il abandonna la demeure de son père et se rendit à Moscou, pour s'y livrer aux études. Dans la suite, il fut envoyé en Allemagne, auprès du fameux philosophe et mathématicien Wolf. De retour à St. Pétersbourg, en 1741, il entra dans le sein de l'Académie des Sciences, où il professa la chimie et autres sciences naturelles jusqu'à sa mort, survenue le 4 avril 1765. Cet homme extraordinaire laissa plusieurs ouvrages physiques, chimiques, géognostiques et astronomiques; mais les progrès que les sciences ont faits depuis, les ont rendus inutiles. Aujourd'hui il n'est honoré que pour les services qu'il a rendus à la langue et à la littérature russes. Ce fut lui qui le premier publia une grammaire russe : jusqu'à ce temps, il n'y avoit que des grammaires slavones. Ce fut encore lui qui ramena la langue russe à sa pureté, fit voir que sa base doit être la langue slavone, et donna des règles pour les différens styles. Malheureusement ses préceptes ont été oubliés par quelques auteurs; mais il faut dire à sa gloire, que jamais on ne s'en est écarté impunément. Comme poète, Lomonossoff brille surtout dans le genre lyrique, et comme prosateur dans les discours académiques. Cet auteur posséda les langues grecque, latine, française et allemande, et enrichit la littérature russe de quelques traductions. Il fit aussi quelques essais dans les genres épique et tragique, mais ses

efforts n'y furent pas couronnés du même succès qu'il obtint dans ses odes et ses imitations des psaumes.

Le seul poète qui du vivant de Lomonossoff sut l'imiter fut Popofsky, dont le chef-d'œuvre est sa traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme*, par Pope. Cet auteur mourut très-jeune, quelques années avant Lomonossoff.

L'honneur d'introduire en Russie l'art de Melpomène et de Thalie fut réservé à Soumarokoff. Nourri par la lecture des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire, il conçut le projet de les imiter dans la langue russe. Ses premières tragédies furent représentées par les élèves du corps des cadets. Bientôt la cour voulut participer aux plaisirs des jeunes gens. Pendant ce temps une troupe d'acteurs se formoit à Jaroslaff. Volkoff, fils d'un marchand, ayant eu occasion de voir à St. Pétersbourg les théâtres allemand et italien qui y existoient depuis l'impératrice Anne, construisit un théâtre à Jaroslaff et y donna des représentations des drames spirituels de Démétrius de Rostoff. Cette nouvelle parvenue à la cour, l'impératrice Elisabeth fit venir à St. Pétersbourg Volkoff avec tous ses compagnons de coulisses et y établit en 1756 un théâtre russe sous la direction de Soumarokoff; un pareil théâtre fut créé à Moscou en 1759. Soumarokoff fit alors plusieurs tragédies, comédies, drames et opéras qui long-temps occupèrent la première place dans le répertoire russe. Quelques-unes de ses tragédies sont restées jusqu'à présent sur la scène. Les sujets de la plupart sont pris dans l'histoire russe et travaillés d'après les règles du théâtre fran-

çais. Le plus grand mérite de Soumarokoff, selon les critiques d'aujourd'hui, c'est d'avoir essayé presque tous les genres de poésie et d'avoir ainsi applani les premières difficultés à ceux qui l'ont suivi dans la carrière poétique. Il mourut en 1777, âgé à peu près de 60 ans.

Tandis que Lomonossoff et Soumarokoff illustroient le règne d'Elisabeth, cette Impératrice, de son côté, ne négligea rien pour avancer la civilisation de son pays. Fille de Pierre-le-Grand, elle n'a pas pu faire autrement que de protéger les sciences et les arts que son père avoit transportés en Russie. D'après les conseils de Chouvaloff, dont le nom sera toujours cher aux Russes par la protection qu'il accorda à Lomonossoff, elle fit établir une Université à Moscou et une Académie des beaux-arts à St. Pétersbourg. La position favorable de la première au centre de la Russie européenne ne tarda pas à en faire l'établissement le plus utile pour la nation. Elisabeth mourut en 1760. Ce fut elle qui abolit la peine de mort en Russie, et non pas l'impératrice Catherine II, comme on le croit généralement en France.

Catherine, si fameuse au dehors par sa politique et par ses conquêtes, ne le fut pas moins dans l'intérieur de la Russie par la sagesse de son administration. Les nombreux changemens et améliorations qu'elle fit dans les lois du pays sont étrangers au sujet que nous traitons. Nous ne nous occuperons que de ce qu'elle fit pour les sciences. Les Académies des sciences et des beaux-arts furent les premières à attirer sa sollicitude. Leurs moyens furent agrandis, des hommes renommés

dans le monde savant furent de nouveau appelés de l'étranger. Nous ne nommerons ici que Pallas, si estimé des naturalistes français. Ce savant académicien fut à la tête d'une des expéditions que Catherine envoya en 1768 pour parcourir dans tous les sens l'empire de Russie et pour donner la description de tout ce que ce vaste pays présente de curieux. On sait combien ces voyages ont été utiles à la géographie et surtout aux sciences naturelles dont ils ont tant reculé les bornes. Les autres établissemens littéraires, tels que l'Université de Moscou, le corps des cadets, l'école d'artillerie, etc. éprouvèrent aussi les soins généreux de Catherine. Elle en établit un très-grand nombre de nouveaux pour les différentes branches des connoissances humaines. Les principaux de ces établissemens sont : l'Académie de la langue russe, l'école des mines, celle de chirurgie, le corps des pages et plusieurs écoles publiques dans différentes villes. L'Académie signala d'abord son existence par un dictionnaire et par une grammaire russes, qui, tout en laissant beaucoup à désirer, n'en furent pas moins utiles à la langue. Enfin Catherine, en accordant à tout individu le droit d'établir des imprimeries, droit qui jusqu'à elle fut un privilège du gouvernement, fit pour la civilisation de la Russie plus que tous ses prédécesseurs.

Mais elle ne se contenta pas de cette protection que son pouvoir la mettoit dans le cas d'offrir aux lettres ; elle voulut encourager les savans et les littérateurs par l'exemple de sa personne. Dans un de ses

voyages elle distribua aux personnes composant sa suite les différens chapitres du *Bélisaire* de Marmontel et s'en réserva un pour elle-même. De cette manière, le *Bélisaire* condamné en France par la Sorbonne et l'archevêque de Paris, fut traduit en Russie par la Souveraine et les seigneurs de sa cour. Nous ne fatiguerons pas l'attention des lecteurs par l'énumération de ses autres productions littéraires, qui doivent leur célébrité en Russie plutôt au nom de leur auteur qu'à leur propre mérite ; mais nous ne saurions passer sous silence ses *Mémoires concernant l'histoire de Russie.* Jusqu'à Catherine l'histoire nationale, d'après le plus grand des préjugés, fut regardée comme un secret d'état. La Russie possédoit avant elle un très-grand nombre de chroniqueurs, même quelques historiens, tels que Khilkoff et Tatischtcheff; mais leurs ouvrages restoient inédits. Ce fut elle qui donna ordre aux savans Miller et Schlötzer de publier ces ouvrages, qui rassembla elle-même des matériaux pour servir aux historiens futurs, et qui encouragea Tcherbatoff, Boltine et Golikoff à s'occuper de l'histoire de leur pays.

Quant à la littérature proprement dite, il faut distinguer deux époques sous le règne de Catherine (depuis 1762 jusqu'à 1796). La première, et c'est heureusement la plus longue, vit la fin de Lomonossoff et de Soumarokoff et donna naissance à une quantité d'auteurs dont la nation se glorifie à juste titre. La seconde commence vers les dernières années de ce règne et continue jusqu'aux premières de celui de l'empereur Alexandre Ier. Cet intervalle de quinze ans (1790 —

1804) est mémorable par un exemple fameux qui avertit les auteurs russes qu'on s'égare dès qu'on dévie de la marche indiquée par le grand Lomonossoff.

Donnons quelques détails sur ces deux époques.

Lomonossoff en mourant laissa sa lyre à Petroff. Cet auteur n'a pas su manier la langue russe aussi-bien que son prédécesseur. Son goût se trompoit quelquefois dans le choix des expressions; son oreille ne l'avertissoit pas toujours de la durée des sons qui échappoient de sa lyre. Mais il mit plus de variété dans les formes de ses odes; il ne se borna pas, comme Lomonossoff, à la louange exclusive de sa Souveraine; il chanta les hauts faits de ses concitoyens. En s'ouvrant ainsi une carrière plus large, il trouva de nouvelles sources pour les sentimens et les idées poétiques. Aussi sa muse paroît-elle avoir été plus souvent animée du transport lyrique, et ses vers brillent d'images énergiques et neuves. Nous parlerons plus bas de sa traduction de l'Enéide, qui ne lui fait pas moins d'honneur que ses poésies lyriques. Il mourut en 1799, agé de 63 ans.

Petroff eut un adversaire redoutable dans Derjavine. L'éducation de celui-ci fut malheureusement négligée. On dit qu'il fit long-temps des vers où les règles de la versification furent mal observées. Bientôt la lecture et la société formèrent Derjavine, mais les traces du manque d'instruction méthodique ne s'effacèrent jamais. On les remarque surtout dans ses dernières productions, quand l'âge commença à amortir le feu de son génie. Ainsi, quoiqu'il soit mort en 1816, âgé de 73 ans, on peut dire que, comme poète, il n'existoit plus

bien avant cette époque. Malgré ce défaut, dont sans doute on ne sauroit l'accuser, Derjavine occupe une des premières places au parnasse russe. Sa qualité distinctive est cette richesse d'imagination, qui fait que ses odes ne sont souvent qu'une suite d'images charmantes et vraiment poétiques. C'est ainsi qu'il commence son ode sur la naissance de l'empereur Alexandre par la description des ravages causés par Borée. Ce prince étant né à-peu-près à l'époque où le soleil quitte le tropique du Capricorne pour se rapprocher de l'équateur, le poète en profite pour dire qu'à sa naissance l'astre du jour se tourna vers le printems, et la nature commença à revivre. Ensuite il décrit les différens génies descendant du ciel et ornant le nouveau-né de toutes les qualités nécessaires pour former un bon Souverain. Il finit cette ode en représentant la Russie agenouillée, recevant dans ses bras l'enfant chéri et faisant des vœux pour son avenir. Les plus belles odes de Derjavine appartiennent à ce genre. Un autre mérite de ce poète est d'avoir su revêtir la morale de formes poétiques. En général, les poésies de Derjavine sont très-originales, et ce n'est pas leur moindre mérite dans une littérature qui est presque toute d'imitation.

En parlant de la poésie lyrique de cette époque, nous ne pouvons pas omettre de nommer Kapniste, ami et imitateur de Derjavine. Il n'a pas le génie de ce dernier; mais le travail et la connoissance de la littérature ancienne et moderne suppléent en lui aux dons de la nature. Cet auteur, chargé d'années, acheva,

retiré dans ses terres, sa carrière paisible, loin du tumulte de la société ; il y mourut en 1813. En 1799, il avoit donné une comédie intitulée. *La chicane*, dont nous parlerons plus bas. Son essai dans le genre tragique, a été moins heureux.

La poésie épique fut aussi cultivée à cette époque glorieuse pour la littérature russe.

Nous avons vu que Lomonossoff fit le premier essai dans ce genre. Frappé d'admiration pour tout ce que Pierre-le-Grand a fait pour la Russie, il voulut chanter ses travaux ; mais probablement il sentit lui-même que ce sujet étant presque contemporain pour lui, donnoit peu de latitude à l'imagination du poète. Aussi ne fit-il que les deux premiers chants de ce poëme, qui, malgré les beaux vers qu'on y trouve, se ressentent du malheureux choix du sujet.

Khéraskoff osa marcher sur la route où Lomonossoff s'étoit égaré. Cet auteur laborieux publia pendant sa longue vie (1733—1807), plusieurs poëmes, dont nous ne citerons que *la Rossiade* en douze, et *Vladimir* en dix-huit chants. Le sujet de *la Rossiade* est la conquête de Kasan par le tzar Jean IV, et celui du *Vladimir*, l'introduction de la religion chrétienne en Russie par le prince de ce nom. Ces deux poëmes furent beaucoup prônés par les contemporains, et comparés à tout ce que l'antiquité nous offre de mieux en fait d'épopée ; mais la postérité les a déjà appréciés à leur juste valeur. Il en résulte que la littérature russe ne possède pas encore de poëme épique. Les autres écrits

en prose et en vers de Khéraskoff ont eu le même sort.

Vers le temps où les poëmes de Khéraskoff faisoient tant de bruit, parurent les traductions de l'*Enéide* par Petroff, et des six premiers chants de l'*Iliade*, par Kostroff. Elles furent reçues froidement par les contemporains, mais la postérité n'a pas non plus confirmé ce jugement. Quoiqu'il paroisse qu'en Russie les personnes instruites ne doutent plus que le vers alexandrin ne peut rendre que très-imparfaitement l'hexamètre des anciens, néanmoins ces traductions vivront autant que la langue russe. Il est vrai que les observations que nous avons faites en parlant des odes de Petroff, sont à plus forte raison applicables à la traduction de l'*Enéide*, et que même celle de l'*Iliade* n'est pas tout-à-fait exempte des mêmes défauts ; mais l'énergie de leur style fait oublier quelques expressions dures et peu harmonieuses. Dans les derniers temps, on a retrouvé la suite de la traduction de l'Iliade par Kostroff, jusqu'à la moitié du neuvième chant. Les vrais connoisseurs ont regardé cette découverte comme une grande acquisition pour la littérature russe.

Passant de l'épopée sérieuse à l'épopée comique, nous ne nous arrêterons pas sur les poëmes de Maïkoff, intitulés le *Bacchus Furieux* et le *Joueur*, dont le premier surtout mérite l'attention par son originalité et par sa gaîté, malheureusement quelquefois trop grossière. Nous nous empresserons d'arriver à l'époque où Bogdanovitche publia sa *Psyché*, poëme en trois chants. On reproche à cet ouvrage le mélange de la mythologie

ancienne avec le merveilleux des contes russes populaires ; mais ce défaut dans le plan est compensé par une narration pleine de charmes et de naïveté, et par une versification quelquefois incorrecte, mais facile et gracieuse. Bogdanovitche (né en 1743 et mort en 1803), fit encore beaucoup de poésies dans différens genres. Elles ne jouissent pas toutes d'une estime égale à celle de sa *Psyché*. On cite pourtant avec éloge, la traduction du *Désastre de Lisbonne* de Voltaire.

L'art dramatique, que nous avons vu introduit en Russie par Soumarokoff, fit des progrès à cette époque, surtout pour ce qui regarde la comédie. Quant à la tragédie, les travaux de Khéraskoff, de Kniajnine (né en 1742 et mort en 1794) et de Nicoleff, grossirent le répertoire russe sans faire faire à l'art de nouveaux pas vers la perfection. Kniajnine, dont le style est plus pur que celui de Soumarokoff, est inférieur à son prédécesseur, sous tous les autres rapports. Il mérite surtout le blâme pour avoir pillé les auteurs français sans aucun ménagement, et souvent gâté les plus beaux morceaux de Racine et de Voltaire, en les plaçant mal à propos dans la bouche des personnages de ses tragédies. S'il ne fut pas plus scrupuleux dans ses comédies, au moins il sut mieux employer l'étoffe qu'il empruntoit aux autres. Quelques-unes de ses comédies sont jusqu'à présent restées sur le théâtre, et principalement le *Fanfaron*, comédie en cinq actes et en vers, qu'il a imitée de l'*Important* de Brueys. Cette comédie de Kniajnine présente quelques caractères vrais et comiques, que l'auteur a puisés dans la

connoissance des mœurs de son temps, et quelques traits d'esprit dont il n'est pas redevable à l'auteur de l'*Important*.

C'est surtout dans les deux comédies de Visine, le *Brigadier* et le *Mineur* (traduit en français sous le titre du *Dadais*), qu'il faut chercher la vraie peinture des mœurs de cette époque. La dernière de ces comédies de Visine est sans doute la meilleure de toutes les comédies originales que possède la littérature russe. Elle eut le rare avantage de contribuer beaucoup à corriger le défaut qu'elle attaque, tant les traits que l'auteur y lance sont caustiques et mordans. Il est à regretter que ces deux comédies ne soient pas écrites en vers; mais peut-être alors elles auroient perdu en naturel ce qu'elles auroient gagné en élégance.

Il reste encore de cette époque deux comédies qu'on ne sauroit oublier sans injustice; ce sont *le Rire et le Chagrin* de Klouchine, et *le Criminel par amour du jeu*, d'Ephimïeff, toutes les deux en vers.

L'opéra doit aussi beaucoup à Knïajnine. Quelques-unes de ses productions dans ce genre occupèrent long-temps la première place sur la scène russe. Il eut beaucoup de compétiteurs, mais nous ne parlerons ici que d'un seul ouvrage dans ce genre, c'est le *Meunier* d'Ablessimoff, qu'on regarde en Russie comme le premier vaudeville, par l'ordre de dates, et peut-être même par celui du mérite littéraire. Il est toujours vrai que c'est un tableau fidèle des mœurs des villageois russes, et que ce tableau est très-gai et très-original.

Il ne nous reste à parler que d'un seul poète de cette première époque du règne de Catherine. Dire que cet auteur, à l'amour de la liberté et de tout ce qui est beau et généreux, à la morale pratique la plus saine et la moins abstraite, réunit dans ses écrits cette bonhomie, cette simplicité qui fait prendre pour des observations naturelles et communes le résultat d'une longue méditation sur tous les rapports sociaux et sur les mœurs de son pays, c'est nommer le fabuliste Khemnitzer. Quant à son style, il est quelquefois incorrect, mais généralement assez pur et naïf. Il seroit à désirer que ceux qui l'ont suivi dans cette carrière l'eussent pris pour modèle, en tâchant seulement d'éviter ses défauts. La versification est la partie la plus foible de ses écrits; encore n'est-elle pas tout-à-fait sans mérite. Khemnitzer mourut en 1784, âgé de quarante ans.

(La suite à un prochain cahier).

COURS DE LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE, donné à Genève par JACOVAKY RIZO NÉROULOS, ancien premier ministre des Hospodars grecs de Valachie et de Moldavie, publié par JEAN HUMBERT. *Genève* 1827, Abraham Cherbuliez, Libraire. *Paris*, Librairie Paschoud, rue de Seine, n.° 48. 1 vol. in-8.° (168 pages).

(*Premier extrait*).

Au quinzième siècle, les Grecs courbés sous un joug avilissant, abrutis par l'ignorance et la superstition, et comme déshérités, par la corruption de leur langue, des immortels chefs-d'œuvre de leurs ancêtres, semblent avoir perdu le sceau de leur illustre origine. Deux siècles plus tard, ils commencent à sortir de leur long engourdissement; quelques lumières pénètrent en Grèce, l'étude du grec littéral arrête la corruption croissante de la langue; la nation reconquiert ses brillans souvenirs : de grands citoyens fondent des écoles et y importent les connoissances de l'Europe; des sommités de la société, l'instruction descend chez les classes inférieures, elle y porte la haine de l'esclavage et prépare sourdement l'héroïque génération qui, aujourd'hui, verse si noblement son sang pour briser ses fers.

C'est le tableau aussi animé qu'intéressant de cette régénération de la Grèce que présente Mr. Rizo dans son Cours de Littérature. Envisageant les lettres comme le véhicule des lumières, et les lumières comme les avant-coureurs de la liberté, cet auteur découvre habilement, et expose avec clarté et chaleur, les causes dont la combinaison a amené le réveil de ses compatriotes ; il montre les lettres, tantôt agissant sur les esprits, tantôt soumises elles-mêmes à l'action des esprits, et il trouve dans ces oscillations l'histoire des besoins intellectuels de la nation, et les moyens d'apprécier sa situation morale. Enfin, tout en faisant connoître les écrivains dont la Grèce s'honore et les citoyens dont le généreux patriotisme hâta le développement des lumières, il prouve que l'insurrection de la Grèce, appelée par les vœux et les efforts des hommes sages et éclairés, fut le résultat inévitable de l'amélioration morale de la nation, et non l'ouvrage d'une populace enthousiaste soulevée par des factieux.

En commençant son cours, Mr. Rizo ne comptoit consacrer que peu de pages à ce tableau ; mais, entraîné par l'attrait du sujet, il donna un libre essor à sa plume, et ce qui devoit être une courte introduction, est devenu l'ouvrage lui-même. Toutefois personne ne sera tenté de lui reprocher d'avoir été infidèle au titre de son livre. Quand il auroit grossi celui-ci de l'énumération complète des écrivains de la Grèce moderne, de l'analyse de leurs ouvrages ou de discussions sur leur mérite relatif, il eût sans doute excité moins d'intérêt et n'eût pas mieux réussi à donner une idée juste de la situation littéraire de son pays.

Mr. le Prof. Humbert, éditeur de l'ouvrage dont nous nous occupons, y a joint une notice biographique pleine d'intérêt, qui sert à expliquer comment Mr. Rizo, sans le secours d'aucun livre, d'aucune note, a pu composer un travail qui, bien qu'incomplet, suppose néanmoins une grande érudition et une connoissance intime de la nation grecque. Mr. Rizo, issu de l'une de ces familles *Fanariotes* aussi distinguées par leur instruction que par l'influence qu'elles exerçoient, parvint de bonne heure à occuper des emplois importans dans sa patrie. Deux fois premier ministre dans les principautés de Valachie et de Moldavie, secrétaire-traducteur de l'*Interprétat* du ministère des affaires étrangères à Constantinople, et merveilleusement placé pour étudier à la fois et les Grecs et leur maîtres, c'est dans les souvenirs d'une vie active passée sur un théâtre aussi élevé, que Mr. Rizo pouvoit puiser les meilleurs matériaux pour son ouvrage. Ajoutons que cet auteur, classé parmi les premiers écrivains de sa nation, unit à l'expérience de l'homme d'état les connoissances et les talens du poète.

Puisque nous venons de faire mention des *Fanariotes*, il nous semble à-propos de présenter dans ce premier extrait les pages éloquentes que Mr. Rizo a consacrées à faire connoître sous son vrai jour cette classe infortunée de ses compatriotes, à laquelle il s'honore d'avoir appartenu. Dans un second extrait nous nous attacherons à suivre avec l'auteur l'origine et les progrès de la littérature grecque moderne.

«Jusqu'ici j'ai parlé des savans grecs qui revinrent

d'Europe vers la fin du siècle passé, et qui changèrent l'état intellectuel de la nation grecque, en ouvrant une route nouvelle à l'enseignement public. J'ai fait remarquer quelques-unes des causes de cet heureux changement, et plusieurs fois j'ai cité des hospodars, des interprètes de la Porte, et des princes grecs, comme ayant plus ou moins contribué à l'exécution d'un plan aussi vaste que celui de la régénération de la Grèce. Ces divers princes grecs étoient connus sous la dénomination générale de *Fanariotes*; et je ne crois pas hors de propos de terminer l'histoire de la seconde période par un coup-d'œil rapide sur cette partie intéressante du corps de la nation. »

« Quelques relations erronées avoient de temps à autre répandu à leur égard, en Europe, une opinion défavorable. Des voyageurs prévenus adoptoient sans examen ces notions presque accréditées, et répétoient, d'après quelques jaloux, les mêmes calomnies sur les familles du Fanal. Cependant c'étoient ces Fanariotes qui veilloient sans cesse aux intérêts de la nation; c'étoient eux qui s'occupoient des affaires ministérielles du gouvernement turc, qui traitoient presque toutes les communications diplomatiques des puissances chrétiennes; et qui jouissoient exclusivement des principautés de Valachie et de Moldavie; ombre d'un pouvoir éphémère, mais cependant refuge d'une foule de Grecs accablés par la présence immédiate de leurs tyrans. Qui étoient donc ces Fanariotes? Quelle fut leur origine? Quels furent et leur état et leurs rapports avec la nation grecque et le gouvernement turc? Quelle influence

fluence sur le progrès de la civilisation et des lumières? Ces points sont essentiels au sujet qui nous occupe. Moi aussi, j'ai été un de ces Grecs jadis appelés Fanariotes; mais je me crois assez supérieur aux préjugés de la naissance, pour parler avec impartialité d'hommes auxquels j'ai été attaché par tant de rapports. D'ailleurs, l'insurrection a jeté dans une heureuse fusion tous les enfans de la Grèce; elles n'existent plus actuellement ces distinctions de castes, de conditions et de privilèges. Avant l'insurrection, quoique j'eusse besoin de l'appui des Fanariotes, et que je dusse ménager leur amitié, je fus toujours supérieur à ces basses considérations. Et aujourd'hui que la hache meurtrière a fait tomber les têtes de presque tous ces infortunés, et qu'il ne reste plus des Fanariotes que quelques débris, qui servent encore leur pays aux dépens de leur vie, je dirai la vérité, sans qu'on puisse m'accuser ni d'intérêt ni de crainte.«

«L'origine des Fanariotes remonte à la prise de Constantinople. Après la chute de cette ville, un petit nombre de familles notables, qui ne purent s'échapper, formèrent un noyau autour et à l'abri du trône patriarcal. Dès les premières années de la conquête, le patriarche Gennadius avoit obtenu de Mahomet II, à titre d'Eglise patriarcale, un temple situé dans le centre de la ville, et dédié à la Sainte-Vierge, avec la dénomination de Ῥόδον τὸ ἀμάραντον « la rose qui ne peut se flétrir. » Mais comme cette église étoit dominée de tous côtés par des maisons musulmanes, le fanatisme musulman, exalté par les conquêtes, ne pouvoit voir et entendre de si

près les cérémonies d'une religion abhorrée. On ôta donc cette église au patriarche, et on la transforma immédiatement en une mosquée, qui conserve encore aujourd'hui son ancien nom en langue turque : *Guioul-Dzamisi* « Mosquée de la rose. » On donna au patriarche une autre église, de construction mesquine, et sans voûtes, située dans le quartier du *Fanal*, près d'une porte de Constantinople, appelée, du temps même des empereurs d'Orient, Πύλη τοῦ Φαναρίου « Porte du Fanal. » C'est dans ce quartier que le patriarche fit bâtir une maison pour sa demeure ; c'est là que les membres du synode durent habiter constamment pour gérer les affaires temporelles et spirituelles de l'Eglise et de la nation, c'est là que se groupèrent les débris de ces familles notables de la capitale, composant le corps *du clergé laïque*, constitution particulière de l'Eglise d'Orient. Enfin, c'est dans ce quartier qu'on bâtit, à-peu-près à la même époque, l'école de Constantinople, sous le nom d'*Ecole patriarcale.* »

« Ce clergé laïque, qui du temps de l'empire d'Orient, composoit le cortège et la cour du patriarche, devint presque titulaire après la prise de Constantinople, et fut réduit à la pauvreté. Mais depuis que le constantinopolitain Panajotaki eut obtenu la charge d'*interprète* de la Porte *ottomane*, depuis qu'Alexandre Maurocordato lui eut succédé dans cette dignité importante, et dont aucun Grec avant eux n'avoit été revêtu ; surtout depuis que le fils d'Alexandre, Nicolas Maurocordato, eut été nommé hospodar de Valachie, et que les principautés de Moldavie et de Valachie furent

exclusivement accordées aux Grecs des familles marquantes de Constantinople ; dès-lors ce groupe de familles établies au Fanal s'augmenta et s'enrichit progressivement. S'insinuant de plus en plus dans les affaires ministérielles de la Porte, ces Grecs formèrent une caste particulière, officiellement reconnue par le gouvernement turc. Quoique esclaves, aussi-bien que le reste de leurs compatriotes, les Fanariotes occupoient des emplois respectés par les Turcs eux-mêmes, et considérés auprès du gouvernement. Presque entièrement chargés des affaires extérieures, que l'ignorance et l'incapacité des Turcs les forçoient de leur confier, ils étoient obligés d'acquérir les nombreuses connoissances requises pour ce genre d'administration. Aussi donnoient-ils à leurs enfans une éducation soignée. L'étude approfondie de la langue grecque, du latin, de l'italien, du français, et des trois principales langues orientales, le turc, l'arabe et le persan, étoient des préliminaires et des instrumens indispensables pour réussir dans la carrière restreinte et ambitionnée des charges auxquelles les Grecs de Constantinople pouvoient aspirer. Les Fanariotes, qui voyoient dans l'instruction la source de leur avancement, de leur crédit et de leurs privilèges, faisoient cas des hommes instruits, et protégeoient de tout leur pouvoir ceux de leurs concitoyens qui montroient du mérite et des connoissances. Aussi les savans Grecs affluoient-ils de toutes parts à Constantinople, comme dans un lieu où l'on savoit apprécier et récompenser les talens et et les vertus. Les jeunes Fanariotes destinés au manie-

V 2

ment des affaires politiques, s'élevoient sous les soins éclairés de leurs parens, se pénétroient de bonne heure de sentimens élevés, et apprenoient à parler un langage supérieur à celui du vulgaire; les femmes même du Fanal parloient avec pureté, et écrivoient avec élégance leur langue maternelle. Quand nous traiterons plus spécialement des divers ouvrages de la littérature grecque moderne, nous aurons à citer les noms de dames constantinopolitaines, auteurs d'ouvrages qui méritent de n'être pas oubliés. Si je voulois m'abaisser au rôle de déclamateur, riche seulement en phrases, je pourrois m'étendre encore beaucoup sur les services rendus par les Fanariotes à toute ma nation, et développer avec pompe une vérité que j'ai déjà plusieurs fois énoncée. Mais en commençant ce sujet, j'ai cru devoir me prescrire ici, plus encore que partout ailleurs, de ne rien avancer que je ne pusse prouver sur l'heure, et de ne rapporter que des faits, seuls documens toujours capables de montrer la véracité de l'historien.»

«Si, dans toutes les monarchies absolues, la volonté du Souverain forme seule le code des lois, qu'il jette ensuite sur un rayon de sa bibliothèque, parmi les romans, faut-il s'étonner que le Sultan, dont les ordres sont nommés *arrêts inévitables comme ceux du destin*, foule aux pieds les lois, les statuts, les privilèges une fois octroyés, les faveurs dès long-temps accordées, surtout à l'égard de nations qu'il croit nées pour être ses esclaves, et qu'il traite comme des créatures immondes, objet de l'horreur et de l'exécration de sa féroce divinité? Les Turcs conquérans avoient

accordé aux patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, ainsi qu'aux archevêques et aux évêques grecs, des diplômes contenant d'importantes prérogatives. Mais ces prérogatives données par des tyrans à des esclaves méprisés, comment auroient-elles pu être maintenues sans altération, si une cause efficace n'eût constamment veillé à leur intégrité? Si l'on veut nier l'existence de cette cause, il faut alors nécessairement reconnoître dans la Porte ottomane le gouvernement le plus juste, le plus scrupuleux, le plus loyal, le plus paternel qui puisse être sous une domination purement arbitraire; il faut supposer que ce gouvernement a réuni les deux extrêmes, l'absolu et le constitutionnel. On doit donc nécessairement admettre qu'une espèce de providence humaine veilloit d'une manière permanente au maintien de ces privilèges, seul refuge de la nation. Ceux des Grecs qui avoient de l'influence auprès de la Sublime Porte, consoloient, adoucissoient, par leur continuelle entremise, l'esclavage de leurs concitoyens, prenoient à cœur leurs intérêts, mitigeoient les abus, et détournoient autant que possible les sentences tyranniques des gouverneurs de province. »

« Ces privilèges, maintenus par les Fanariotes, regardoient surtout le clergé, et par là même étoient très-essentiels à la conservation de la nation grecque. Le patriarche et les archevêques ne pouvoient être élus qu'avec les suffrages du synode, et des chefs de la nation, qui résidoient à Constantinople. Les archevêques étoient inamovibles. Le patriarche, avec l'approbation

du Sultan, avoit le droit d'exiler ceux des Grecs qui se déshonoroient par des vices. Aussi-bien que les hospodars de Valachie et de Moldavie, le patriarche avoit un *agent* par lequel il présentoit ses communications officielles à la Porte ottomane. Les gouverneurs et les pachas ne pouvoient, sous aucun prétexte, s'immiscer dans les affaires ecclésiastiques, ni évoquer les différends de cette espèce aux tribunaux de leur résidence. Les juges compétens étoient toujours les patriarches et le synode formant une espèce de juri. Les biens des ecclésiastiques n'étoient pas, après leur mort, saisis et versés dans la caisse publique, seuls ils n'étoient pas soumis à la loi qui déclare le Sultan héritier de quiconque meurt sans enfans. Tels étoient quelques-uns des principaux articles de ces diplômes ou privilèges; mais ils étoient trop manifestement en opposition avec les intérêts et les préjugés des Turcs, pour qu'ils eussent pu être observés sans une force efficace et conservatrice; cette force c'étoit le crédit des Fanariotes. Ceux-ci connoissant parfaitement la langue de leurs maîtres, leurs préjugés, leurs usages et leurs mœurs, usant d'ailleurs de la supériorité que donnent sur l'ignorance la variété des connoissances et la bonne éducation, s'insinuoient facilement dans les esprits des grands de l'empire, les captivoient avec adresse, et les manioient à leur volonté. Le Grec secrétaire-interprète de la Porte dirigeoit presque toutes les affaires diplomatiques; et les agens des hospodars de Moldavie et de Valachie, la bourse et les présens à la main, faisoient sans cesse la ronde chez tous les ministres, chez tous les ulémas avides; et,

par le charme magique des ducats de Hollande, fascinoient leurs yeux, fléchissoient la dureté de leurs cœurs, et favorisoient l'exécution des affaires les plus difficiles, et qui importoient le plus à la nation grecque. Appuyés sur ces grands de l'empire, qui devenoient, pour ainsi dire, leurs patrons, les Fanariotes étendoient leur influence dans l'intérieur du sérail, dans le ministère et dans le clergé turcs, et empêchoient, autant que possible, les gouverneurs des provinces d'enfreindre ouvertement les prérogatives du clergé grec, et de ruiner les sujets. »

« Si les Fanariotes eussent été toujours d'accord entre eux, s'ils ne se fussent pas entre-déchirés, en briguant chacun pour soi l'honneur d'être nommé à la dignité d'hospodar ou à la charge de grand interprète; si leur but unique eût été constamment l'intérêt commun de la patrie commune, et non pas l'intérêt individuel et la soif des honneurs, ils eussent été capables de rendre à la nation des services encore plus signalés. Malheureusement les rivalités, l'ambition, la vanité et le cortège bruyant des passions humaines, qui font tant de mal parmi les nations libres et éclairées, pénètrent aussi, quoique ridiculement, mais avec une égale impétuosité, chez les nations courbées sous le faix de l'esclavage le plus avilissant. Ainsi les Grecs du Fanal, toujours en butte à ces basses passions, ne faisoient pas, pour l'avantage de leur patrie, tout ce qu'il eût été en leur pouvoir de faire. Toutefois en se livrant des combats mutuels et en se frappant les uns les autres avec des chaînes qu'ils pouvoient à peine traîner, les

Fanariotes ne négligeoient pas les intérêts de la Grèce; ils protégeoient les écoles existantes; ils en fondoient de nouvelles; ils respectoient et faisoient respecter les sciences et les arts. Dans plusieurs circonstances périlleuses, où il y alloit presque de l'existence de la nation, ils montrèrent une étonnante habileté et un zèle à toute épreuve. J'en citerai quelques exemples pris au hasard.»

« Dans la première guerre de l'impératrice Catherine II avec la Turquie, dans cette guerre où la puissance ottomane fut si complétement battue par les armées russes, le sultan Mustapha, homme hautain et imbu de la barbarie des Turcs, qui regardent les femmes comme des *demi-êtres*, ne pouvoit supporter la honte d'être vaincu, lui homme et mahométan, par une femme chrétienne. Il vomissoit feu et flammes contre tout ce qui n'étoit pas musulman. Les Turcs apprirent alors pour la première fois, que les Russes, leurs ennemis et leurs vainqueurs, étoient les co-religionnaires des Grecs, leurs esclaves. Dans une position aussi critique, le moindre soupçon, la moindre calomnie pouvoit nous devenir funeste. Et cependant une révolte des plus terribles, celle du Péloponèse et de l'Archipel, éclata à l'apparition de la flotte russe. Une quantité d'armateurs grecs, parmi lesquels étoit le fameux Varvaky de Psara, parcouroient, sous pavillon russe, toutes les mers de l'empire ottoman; une nation belliqueuse, celle des Monténégrins, étoit sur le point de se soulever contre les Turcs; on n'entendoit dans les rues de Constantinople et dans toute l'étendue de l'Empire;

que des vieillards, des femmes et des enfans pleins de rage, qui vociféroient contre les Grecs cette insulte menaçante, « Moscovites infidèles ! » Le Sultan méditoit des projets d'extermination ; et les pauvres Grecs qui ne pouvoient ni fuir ni résister, recommandoient à Dieu leur âme, lorsque le patriarche Samuel, de concert avec les Ypsilanty, les Mourouzy, les Caradza, et les Soutzo, rédigea un mémoire en forme de supplique, et osa le présenter de sa propre main au Sultan. Dans ce mémoire, il faisoit l'apologie de la nation grecque, proposoit des moyens de douceur, et faisoit entrevoir avec adresse à Mustapha qu'une démarche violente pousseroit tous les Grecs au désespoir, et allumeroit une conflagration générale. Les Fanariotes que je viens de citer, ayant chacun à Constantinople leurs patrons particuliers, leur insinuèrent les mêmes idées, et parvinrent à disposer les esprits du ministère turc de manière que le Sultan changea son plan de vengeance, et commença à traiter avec douceur ses sujets. »

« De même, si le projet de l'infortuné Riga, dévoilé à la Porte Ottomane avec les couleurs les plus noires, n'eut cependant d'autre suite fâcheuse que la mort de ce généreux citoyen, c'est que les Fanariotes s'empressèrent de démentir les assertions officielles d'une puissance voisine, et parvinrent à effacer totalement les funestes soupçons qui planoient sur toute la nation grecque. »

« Dans la guerre de la Russie contre Napoléon, lorsque ce dissipateur du précieux sang de ses soldats se mit en marche contre le roi de Prusse, le minis-

tère français eut la basse cruauté d'accuser auprès du Sultan Sélim la malheureuse nation grecque, comme entièrement attachée à la Russie et prête à se révolter au moindre signal de cette puissance. Cette calomnie artificieusement tissue, auroit fait l'impression la plus fâcheuse sur l'esprit du sultan Sélim, enthousiaste de l'amitié de Napoléon, si l'hospodar Caradza et l'hospodar Charles Callimachy, alors secrétaire-interprète de la Porte Ottomane, n'avoient mis en usage tout leur zèle et toute leur influence pour désabuser le Sultan, et prouver à ses ministres la fausseté d'un pareil avis. »

« Et plus tard, lorsque voyant l'incursion de Napoléon sur le territoire russe, Mahmoud, au mépris des traités avec la Russie, fit entrer ses armées en Servie, et expédia à son Grand-Visir l'ordre autographe d'enchaîner les femmes et les enfans, et de passer au fil de l'épée tous les Serviens en état de porter les armes, ce fut encore l'hospodar Caradza qui s'adressa directement au Sultan pour lui représenter qu'il faudroit attendre l'issue de la guerre que se faisoient alors la France et la Russie, afin de ne pas s'attirer le ressentiment d'Alexandre, dans le cas où ce monarque seroit vainqueur. Cette insinuation heureuse intimida Mahmoud ; il suspendit l'exécution de ses ordres ; les massacres cessèrent, et la nation servienne fut sauvée de l'anéantissement qui la menaçoit. »

« D'après ce que j'ai déjà pu dire, on comprend que les Fanariotes n'étoient pas hommes à ignorer ce qui se passoit dans l'étendue de l'empire ottoman ; et l'*hétérie*

étoit une affaire trop importante pour échapper à leur vigilance, malgré le secret dont elle étoit enveloppée. Malheureusement on leur en avoit caché le plan, les ressorts et le temps fixé pour l'explosion. Peut-être s'ils eussent été consultés et entendus à temps, auroient-ils combiné cette affaire délicate et difficile avec plus d'ordre, d'ensemble et d'efficacité. L'hospodar de Moldavie, Michel Soutzo auroit pu, d'un seul mot de sa part au ministère ottoman, prévenir et renverser tout le plan d'Ypsilanty; mais la nation grecque étoit déjà si compromise, les dispositions à la révolte étoient si prononcées, qu'une telle démarche auroit précipité la Grèce dans un abîme de malheurs. D'ailleurs, plein de modestie et de patriotisme, il regarda cette grande affaire de la patrie comme l'on considère une vérité dogmatique et supérieure à l'examen; il aima croire ces apparences mystérieuses au-dessus de sa censure et de son investigation; il se résigna avec une vertu admirable, et sacrifia ses richesses, sa place, son existence et celle de sa famille, à un avenir de bien public, auquel il étoit loin d'ajouter foi. »

« Après la mort de l'archevêque d'Ephèse et de mon frère, archichancelier de l'église patriarcale, le patriarche Grégoire (celui qui fut, peu de temps après, pendu à la porte de son palais) tint dans ses appartemens un conseil privé, auquel assistèrent le patriarche de Jérusalem, quatre archevêques, l'hospodar de Valachie Charles Callimachy, le prince Constantin Mourouzy secrétaire-interprète de la Porte Ottomane, et Stéphanaky Mavrojény qui avoit remplacé mon frère

dans la place d'archichancelier. Alors Grégoire leur ayant exposé l'imminence du danger, tâchoit de les déterminer à prendre la fuite, et ses exhortations pressantes s'adressoient surtout à l'hospodar, à l'interprète et à l'archichancelier, comme pères de familles et personnages utiles à la nation. « Quant à moi, disoit-il, je vois déjà que mon supplice s'approche ; mais mon devoir m'oblige de mourir à mon poste, et j'y resterai, afin que ma fuite ne fournisse pas aux Turcs un prétexte plausible de massacrer les chrétiens de la capitale. » Tous d'une voix unanime l'interrompirent en disant : « Le motif qui engage votre Sainteté à rester et à mourir, nous oblige également de préférer à l'évasion la mort, même cruelle. » Aucun d'eux ne viola cette parole, quoiqu'ils eussent alors tous les moyens de se sauver : tous d'un commun accord, se sacrifièrent avec connoissance de cause, pour le salut de leurs compatriotes, et tous, victimes de leur résolution généreuse, trouvèrent cette mort qu'ils souhaitoient.»

« Enfin il étoit réservé aux restes des Fanariotes de s'ensevelir d'une manière héroïque : le *bataillon sacré* d'Ypsilanty compta dans ses rangs plusieurs jeunes hommes des premières familles du Fanal. Tous les cœurs généreux ont déploré le sort de cette élite de la nation grecque, et mes éloges ne peuvent rien ajouter à la gloire dont ces héros se sont couverts. Je veux seulement m'arrêter sur leur tombeau, et dire à ceux qui osent encore calomnier les Fanariotes :

Ils ne sont plus : laissez en paix leur cendre;
Par d'indignes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais leur trépas les a vengés :
Ils sont tous morts pour vous défendre.

DELAVIGNE.

« Je me suis acquitté de ma tâche. J'ai voulu rendre à mes infortunés concitoyens la justice due à leurs vertus, à leurs qualités aimables, à leurs services et à leurs malheurs. Si j'ai plaidé trop foiblement leur cause, c'est à moi seul que la faute doit être imputée. Je n'ai cité en leur faveur que des faits détachés et en petit nombre ; j'ai avoué la vérité de plusieurs reproches qu'on pouvoit leur faire, et, tout en repoussant les calomnies, j'ai évité les récriminations. Quoiqu'il en soit, j'ai dû signaler, parmi les nombreuses causes de la régénération morale de la Grèce, l'impulsion puissante que donnèrent à la propagation des lumières ces hommes éclairés eux-mêmes, et qui sentoient tout le prix de l'instruction. Parmi ces malheureux, victimes de leur zèle, il y avoit des hommes du plus grand mérite, tels que les frères Callimachy, les deux princes Mourouzy, Michel Mano, Constantin Negry, le prince Michel Chanzery, George Maurocordato, et une foule d'autres hommes illustres et nécessaires à la nation. »

«Leurs épouses avoient aussi reçu une éducation digne de leur sexe. La plupart avoient étudié et parloient le français ; la plupart étoient habiles dans la musique européenne, dans la danse, le dessin, et d'autres

arts estimables. Leurs manières étoient élégantes sans affectation, douces sans niaiserie. En mélangeant les mœurs grecques, orientales et européennes, elles formoient un iris agréable et peu commun de talens, de grâces et de vertus. Aujourd'hui, la douleur, la misère, une vie errante, une existence éphémère ont déjà détruit ou détruiront bientôt cet agrément de mœurs chez les femmes Fanariotes qui existent encore, dispersées çà et là. Presque toutes traînent dans l'abandon et dans la tristesse une existence d'autant plus déplorable, que la première partie de leur vie s'est écoulée au sein de l'opulence, des plaisirs et de la paix. Respectables par leurs souffrances, et encore plus par le courage avec lequel elles savent les supporter, elles attendent avec une résignation religieuse des jours moins sombres et un sort moins désastreux. Ce temps viendra, je l'espère ; et les vœux ardens de tant de personnes vertueuses ne resteront pas sans accomplissement. »

« L'histoire, souvent trompée par les apparences et toujours trop prompte dans ses décisions, confirmera peut-être les préjugés élevés depuis long-temps contre les Fanariotes, et, plus cruelle que leurs bourreaux, répétera leurs noms avec une qualification flétrissante.... Cependant presque tous ces infortunés ont péri pour leur patrie, et leur mort a été d'autant plus douloureuse, qu'elle a été inutile et sans gloire ; les uns pendus devant la porte de leurs maisons, sous les yeux de leurs enfans et de leurs épouses ; les autres égorgés ou taillés en pièces ; aucun ne reçut après sa mort la dernière consolation des humains mourans, la sépul-

ture. Tous leurs biens furent confisqués ; leurs veuves et leurs orphelins, errans et sans nourriture, ont été réduits à mendier un morceau de pain. Quelques familles seulement de ces malheureux, ont trouvé le moyen de se réfugier à Odessa où ailleurs, et de prolonger une existence due à la générosité des souverains et des peuples de l'Europe. »

« Je m'arrête, le cœur serré de tristesse ; je termine ce lamentable récit; j'ai tracé, quoique bien rapidement, l'histoire du Fanal. Non, ce n'est pas le douloureux souvenir des lieux où j'ai vu le jour, des mœurs et des usages dans lesquels j'ai été élevé, qui m'a dicté ces tristes pages. Abjurant les préjugés, les distinctions et les castes, je ne me suis jamais considéré comme Fanariote ; j'ai toujours été Grec, et je le serai jusqu'au tombeau. Mais je pleure du fond de mon âme sur ces familles malheureuses, sur ces hommes de mérite perdus sans aucun fruit. Après leur ruine, je m'estime heureux encore de pouvoir leur consacrer quelque honorable souvenir. Hélas! ce n'est pas leur éloge que je viens d'écrire, c'est leur oraison funèbre. »

(La suite au prochain cahier).

VOYAGES.

SOUVENIRS DES LACS D'ITALIE ET DE SUISSE.

(*Troisième extrait*).

L'HOTEL de l'Ange à Varèse mérite d'être recommandé à ceux qui ne connoissent pas encore l'Italie. La grandeur des appartemens étonne ceux même qui ont vu les plus beaux hôtels de l'Angleterre, et la place que l'on nous prodigua auroit suffi pour loger tout un petit congrès. Varèse, triste et resserré dans son intérieur, n'offre ni palais à admirer, ni bruit à entendre, excepté vers la porte de Milan qui touchoit à notre hôtel. Nous fumes chercher la vie et l'industrie dans une filature de soie. Deux cents femmes réunies dans une grande salle, étoient occupées à dévider les cocons qui la fournissent. Auprès de chaque métier étoit placé un bassin d'eau chaude où les pauvres larves étoient noyées et bouillies. Le fil de leur vie étant matériellement tranché, on les retiroit de leur enveloppe, on les jetoit de côté, et avec une adresse et une promptitude incroyables, que peut seule donner une expérience journalière, les ouvrières rattachoient perpétuellement la soie d'un nouveau cocon à celle du précédent qui tournoit autour du fuseau. Les soies qui se rompent, mises de côté

comme

comme rebut, servent à faire la galette. Chacun de ces métiers, armé d'une grande roue, étoit mis en mouvement par une paire de bras. C'étoient les plus jeunes filles, ou les plus maladroites, qui se trouvoient chargées de ce travail facile. J'ai dit une paire de bras, car pour ne pas se fatiguer, chacune de ces fileuses change de main à chaque tour de roue. Ces centaines de bras dans un mouvement perpétuel, le bruit de tous ces rouages et même de quelques langues, la vapeur de ces cuves bouillonnantes et l'odeur exécrable de ces cadavres de vers à soie, formoient un ensemble curieux sans doute, mais qu'il étoit impossible de soutenir long-temps.

Les environs de Varèse sont plus intéressans que l'intérieur de la ville, et nous ne manquames pas de Cicerones pour nous en faire admirer les beautés. La villa du comte Dandolo, remarquable par sa position, ses terrasses et ses serres, l'étoit plus encore pour nous par le nom de son possesseur. L'intérieur de ce palais vient d'être embelli de tout ce que les arts offrent de plus brillant. C'est l'idéal de la fresque, des draperies, et des beaux marbres. Ces réparations brillantes avoient un motif bien naturel; l'héritier des Dandolo, le dernier rejeton de cette noble famille, venoit de se marier. Il étoit alors à Brescia, et devoit bientôt ramener sa jeune épouse dans cette habitation rendue digne d'elle. Une famille entière de serviteurs héréditaires nous firent parcourir tous les appartemens; et l'intérêt avec lequel ils nous parloient de leurs maîtres, avoit quelque chose de touchant. C'étoient eux qui, secons

dant la tendresse de la mère du jeune Comte, désireuse de bien recevoir sa nouvelle fille, avoient tout préparé pour sa bonne réception ; et quand, dans les offices souterrains, dont nous ne voulumes pas qu'on nous fît grâce, nous trouvames des gerbes, des plus belles fleurs, artistement disposées, la jeune femme de chambre, fille du portier, et épouse du jardinier, nous dit avec orgueil que c'étoit elle qui avoit passé la journée précédente à les arranger pour les porter elle-même à Brescia à sa nouvelle maîtresse. Pour nous, cette habitation avoit un intérêt tout particulier. Le comte Dandolo, le père du Comte actuel, s'étoit fait, comme agriculteur, une réputation qui l'avoit mis en rapport avec nos amis de Genève, et quand, il y a peu d'années, l'horizon lombard s'étoit rembruni, il avoit été question que la veuve du Comte vînt fixer son fils à Genève, et faire recevoir citoyen d'une patrie heureuse et paisible dans sa petitesse, ce dernier descendant des Doges, que son nom illustre exposoit à la persécution. C'étoit ce même jeune homme qui venoit de se marier dans ce pays redevenu calme, et où il avoit pu continuer à jouir en paix de ses beaux jardins. Il ne paroissoit pas cependant que cette patrie, qu'il avoit pensé à choisir, fût bannie complètement de son souvenir. Dans un boudoir vraiment délicieux, tout tendu en mousseline, à la grande admiration de nos compagnes de voyage, et dont le canapé recouvroit une immense baignoire de marbre où l'eau pouvoit jaillir à volonté, dans ce boudoir, situé à côté de la grande bibliothèque étoit la partie de cette même bibliothèque la plus ornée

et sans doute la plus lue. Elle se composoit en partie d'une collection complète de la *Bibliothèque Britannique*, des ouvrages de l'illustre auteur des Républiques Italiennes, de ceux de nos savans naturalistes, et des écrivains nés dans cette petite ville qui, en dépit des jaloux, réclame sa portion de gloire. Il étoit impossible de n'en être pas touché. Sous les auspices de noms que cette bibliothèque même prouvoit ne pas devoir être inconnus à son propriétaire, nous nous permîmes de déposer entre deux feuillets de la *Bibliothèque Britannique* un billet de visite, témoignage de notre admiration pour cette magnifique demeure, et de notre reconnoissance pour le choix de lectures de son propriétaire

En sortant de là, l'immense palais du Duc de Modène, appartenant aujourd'hui à la famille de Serbelloni, ne nous parut qu'un fort long bâtiment, entouré du côté de la rue, d'une grille de fer, et de l'autre d'un jardin bien régulier. Il est situé dans un bas-fond, et ce n'est qu'à l'extrémité des terrasses, placées au-dessus les unes des autres en face de la maison, où elles se déploient en forme d'éventail, que le terrain s'élève, et que la vue s'étend. Là elle est fort belle, et du même genre que celle dont on jouit en venant de Laveno. Des collines environnées de bois au milieu desquels brillent de grands palais blancs, sont dispersées dans ce vaste horizon, et de place en place les petits lacs viennent interrompre la verdure. Dans le lointain, et quand le temps est beau, les yeux peuvent percer l'espace, et entrevoir les colosses des Alpes que l'on a

laissés derrière soi en arrivant au Lac-Majeur et entr'autre le Mont Rose visible de si peu de lieux habités. Un point de ce vaste horizon attiroit plus qu'aucun autre les regards, c'étoit le sommet de la montagne qu'illustre la fameuse Madonne, objet de tant de vénération et d'hommages. On passe, pour y arriver, par trois ou quatre villages situés déjà sur la hauteur. A mesure que l'on se rapproche du couvent la pente devient plus rapide, et le *Mont sacré* se couvre de chapelles, servant d'étapes aux troupes de pélerins qui s'y rendent en foule. Ces petites niches, que l'on trouve ainsi échelonnées les unes au-dessus des autres, dans une ligne qui indique l'espace où serpente le chemin, sont souvent ornées de fort beaux tableaux, et ceux du Calvaire de Varèse sont en particulier très-fameux.

Après avoir dépassé quinze de ces chapelles, gravi la montagne pendant quatre à cinq heures, et s'être élevé à plus de 2000 pieds au-dessus du Lac-Majeur, on arrive au fameux couvent. La vue dont on jouit de là passe pour être fort belle, et doit faire le pendant de celle du Righi. Elle offre également comme un collier des plus beaux lacs, et peut-être ceux-ci sont-ils plus élégans et plus variés. Dans l'idée que nous serions obligés, par la célébrité du Righi, de l'escalader pour en admirer le panorama, nous crumes pouvoir nous dispenser de l'ascension du Mont-Sacré, dont la réputation jusqu'à présent est moins exigeante. Nous eumes tort; rien n'eût été plus propre à nous faire juger d'un seul coup-d'œil de l'aspect de ce pays que nous venions examiner en détail; et du contraste qu'offre ce flanc méridional des Alpes avec

celui que nous devions parcourir peu de jours après. Au Righi, comme au Calvaire de Varèse, la nature se présente sous deux aspects complètement différens. D'un côté la chaîne des Alpes offre à l'œil un vaste cahos de glaces et de rochers, au milieu desquels sont suspendus çà et là quelques tapis du plus beau vert, de l'autre, le pays parfaitement plat fuit à perte de vue, sans présenter un seul point dominant. Mais cette vaste plaine est plus riche, plus verte, plus variée dans la vue italienne que dans la vue suisse; les petits lacs y sont mieux encadrés, et les formes bizarres des quatre grands bassins qui terminent l'horizon, l'élégance du croissant que forme le Lac-Majeur à l'occident, les contours multipliés du lac de Lugano au nord, le long canal du lac de Come à l'est, et les points brillans qui signalent au loin le lac de Garde, doivent former un ensemble ravissant. Mais le Righi aura toujours en sa faveur, et la beauté solitaire de la plaine de verdure de son sommet, et ce premier plan sublime que forme le lac de Lucerne en baignant sa base de plusieurs côtés, et ce charme magique qu'ajoutent à ce magnifique spectacle les glorieux souvenirs de l'histoire.

Les six lieues qui séparent Varèse de Come s'étendent au travers d'un pays toujours superbe, mais parfaitement semblable à celui qui est situé entre Varèse et Laveno. L'arrivée à Come est charmante. Des collines de formes variées se pressent des deux côtés de la route, et le nombre des palais s'accroît à chaque instant. Le chemin suit en tournoyant une vallée admirablement protégée contre les frimats; la végétation y est d'une

richesse sans égale. Des ruisseaux qui bordent les deux côtés de la route, arrosent les plantations qui en font le principal ornement. Les arbres exotiques les plus rares, et de la plus belle venue, les catalpas, les tulipiers et ces beaux melias azedaracs, que tant de soins n'ont pu naturaliser chez nous, étoient chargés de fleurs superbes, et faisoient de la route une avenue enchantée.

Les vieilles tours crénelées qui servent de portes à la ville, ont un caractère grave et austère qui fait contraste avec le reste de ce brillant tableau. Un ruisseau, que la température brûlante rendoit un véritable bienfait, avoit été déployé sur les rues que nous traversames. Les doubles dalles en pierres plates rendoient le mouvement de notre voiture tout-à-fait doux. La cathédrale gothique et ses murailles peintes de deux ou trois couleurs différentes, évoquèrent devant notre imagination les temps du moyen âge. C'est au milieu de ces impressions séductrices que nous arrivames à l'hôtel de l'Ange sur le plus joli port, j'allois dire au bord du plus beau lac du monde. C'est qu'en effet, parmi les autres villes situées comme celle-ci à l'extrémité d'un grand et magnifique bassin, il en est qui semblent avoir pris à tâche de le défigurer, de l'encombrer de toutes manières, et qui paroissent s'être donné pour problème de jouir de leur lac le moins possible. Come est précisément dans le cas contraire. Le charmant lac de ce nom a une forme très-singulière. On l'a comparé à un corps humain dont la tête seroit à Riva au nord, le col au détroit de *Sorico*, et dont les deux jambes s'étendroient dans les deux em-

branchemens que le lac forme à Bellagio, de manière à ce qu'un des pieds de ce grand corps reposeroit à Come, et l'autre à Lecco. Ce dieu marin, un peu contrefait, auroit une jambe plus longue, plus belle, et, pour achever la comparaison, mieux chaussée que l'autre; ce seroit la jambe occidentale, celle de Come. C'est entre cette ville et Menagio ou Bellagio, situé vis-à-vis, que sont rassemblées les beautés qui font de ce coin de terre un vrai paradis terrestre, apprécié comme tel depuis les siècles les plus reculés. Le port de Come est le digne portique de ce beau temple de la nature. Parfaitement circulaire, il est entouré, dans les trois quarts de sa circonférence, de maisons, toutes régulières, garnies d'arcades et de balcons. Une large rue partage cette enceinte de maisons en deux parties égales, précisément en face de l'entrée du port, et un très-beau quai s'étend sur toute cette place jusqu'au niveau de cette eau brillante et paisible, où d'élégantes embarcations, amarrées au rivage, forment comme une guirlande de couleurs variées. Deux jetées, qui s'avancent pour former le port, laissent la place nécessaire à une entrée spacieuse que protègent et embellissent deux petits bâtimens ronds, en pierre blanche et d'un style simple et élégant.

Une circonstance particulière à ce joli port, c'est que l'eau n'en sort par aucune issue visible, qu'il n'y arrive et n'en part pas le moindre ruisseau, et que pourtant rien n'est pur comme le cristal de ses eaux.

Les coteaux boisés, et couverts de magnifiques habitations, qui entourent cette partie du lac, se pré-

sentent au-delà du port jusqu'aux limites de l'horizon sur deux ou trois plans différens. On voit briller au loin les villas célèbres de ce golfe, et les banderolles des mille esquifs qui sillonnent les flots donnent beaucoup de gaité et de mouvement, à ce tableau si remarquable. Aussi, lorsque des balcons de nos appartemens, ouverts en face de cette superbe vue, nous entendimes les sons harmonieux des instrumens rassemblés sous nos fenêtres, nous imaginames que Come pouvoit bien valoir cette Capoue autrefois si vantée par ses délices.

Pendant que mes compagnons de voyage montoient sur un de ces irrésistibles bateaux, qui présentent de toutes parts leurs sophas, leurs draperies et leurs gais bateliers pour vous tenter, et alloient faire le tour de ce pied du lac, quoiqu'ils sussent que le surlendemain ils devoient remonter la jambe en entier, je me hâtai de mettre le temps à profit pour voir Milan. Je savois cette ville trop près de moi pour oser la négliger tout-à-fait, et mes compagnons de voyage l'avoient vue trop souvent pour vouloir la parcourir encore.

Milan est à dix lieues de Come; cependant, parti après le dîner, je comptois sur ma soirée pour le visiter. La route est bonne et l'on avance rapidement une fois que l'on s'est dit pressé et que les postillons vous croyent en état de leur payer leurs guides. Il y a pourtant des endroits où le chemin est assez incliné pour obliger d'aller au pas, et cela rallentit de plus d'une manière, car à la première de ces pentes une femme éplorée vint se jeter dans les pieds de nos che-

vaux. Quand mon conducteur m'eut renvoyé par signes sa pétition, il n'y eut pas moyen de la refuser, et j'eus bientôt à mes côtés une femme, un enfant et un oiseau, criant et sifflant en italien. A la montée suivante notre histoire se compliqua, car je vis arriver à la portière un homme furieux qui commença avec ma compagne une explication véhémente que le grand trot, auquel nous rendit le pays plat, put seul interrompre. Je vis le moment où j'allois me trouver le champion d'une inconnue peu intéressante, et le juge d'une affaire qui se passoit dans une langue à moi tout-à-fait étrangère, affaire dont les épices pouvoient être peu profitables. Toutefois, nous arrivames sains et saufs. Ma compagne insista pour ne point descendre avant l'hôtel où je voulois arriver, et de là elle s'éloigna à pied : ainsi, le mystère est resté complet.

Il ne m'appartient pas de parler beaucoup de Milan, si bien vu et si bien décrit par tant de gens. L'aimable guide que je trouvai chez Mr. M., lui-même absent, me mena d'abord au Cours, ou mille calèches élégantes, pour la plupart faites à Vienne, prennent leur parti de circuler tous les jours au pas, presque de nuit, au milieu de lanciers autrichiens qui maintiennent l'ordre. De là nous allames quelques instans nous enivrer de l'orchestre de la Scala, véritable merveille d'harmonie. Mais quant au théâtre lui-même, s'il a une réputation elle est peu méritée. A l'extérieur le bâtiment n'est rien; les trois cents loges entassées sur six étages de hauteur contre l'enceinte demi-circulaire de la salle,

m'ont rappelé le Bridewell d'Edimbourg (1) et la circonstance par laquelle ils diffèrent tout-à-fait, savoir les rideaux tirés devant une grande partie des loges, même de celles qui sont occupées, est loin d'ajouter à la beauté du coup-d'œil. La salle n'a pour elle que son immensité et, dit-on, de fort belles décorations dans les pièces à spectacle. Au théâtre dit de Carcano, situé au bout du monde, une comédie italienne ne nous dédommagea pas de la route faite en son honneur. En revanche, le théâtre des Marionnettes me parut fort curieux, surtout par ses ballets. Le directeur monte habituellement dès le lendemain les ballets donnés la veille à la Scala, et cette contre-façon réussit mieux qu'aucune autre. C'est un grand avantage pour la légèreté d'un danseur que de ne point être soumis aux lois de la gravitation, et une fois que la durée d'un entrechat est un élément de gloire, on a une belle chance d'illustration lorsqu'on est suspendu par la tête. C'est encore une chose curieuse à voir que ces nombreux et brillans cafés où les Milanais luttent, avec des glaces de toute espèce et la fraîcheur des heures de la nuit, contre l'ardeur de leur climat. Nous entrames dans un de ces ateliers de gourmandises, dont les chefs sont appelés Suisses en Italie, et Italiens en Suisse, parce qu'en général ils sont presque tous du Tessin ou des Grisons.

Le lendemain matin nous étions à la flèche du Dôme. Le chemin pour y arriver n'est pas l'affaire d'un instant,

(1) Maison pénitentiaire construite sur le système panoptique.

mais il est extrêmement bon et sûr, et vaut la peine d'être parcouru. Ce magnifique édifice est le chef-d'œuvre du gothique fleuri. J'ai oublié le nombre prodigieux de statues qui en ornent jusqu'aux moindres aiguilles. Les découpures innombrables de ce labyrinthe de marbre où l'on erre dans tous les sens à cinq ou six cents pieds de terre, sont extrêmement curieuses. Il est dommage que du haut de cet édifice, la vue soit aussi insignifiante. Milan perd à être vu ainsi, pas un bâtiment remarquable, pas un genre particulier de constructions n'interrompent la monotonie du coup-d'œil, et les plaines sans bornes des alentours, si intéressantes à voir de près, font peu d'effet dans le lointain. Quelle différence entre cette vue et celle que nous supposons au Calvaire de Varèse! celle du Righi! pourquoi ne dirois-je pas aussi celle de Pregny? Au palais de Brera, bâtiment élégant en lui-même, on nous fit voir beaucoup de tableaux de mérite sans doute, mais il est difficile de n'avoir pas pris un peu en guignon ces inévitables galeries. Déjà dans un autre pélérinage nous avions demandé qu'on nous les réservât pour la fin avec les palais et les églises, ne pouvant, disions-nous, rien voir après, et résignés à ce que le temps où les forces nous manquassent avant. Parmi ces choses en revanche que l'on court voir avec empressement parce qu'on ne les trouve pas partout, il faut compter à Milan, et le Cirque construit pour les courses de chars, et qui peut être transformé en Naumachie, et les fragmens ébauchés de cette magnifique porte du Simplon qui devoit conduire en droiture au

Dôme et au palais qui le touche, par une rue immense, et par un arc de triomphe de marbre blanc, orné des ouvrages admirables des premiers sculpteurs. Tout cela est la dorure des chaînes que Napoléon imposoit aux Italiens.

Après avoir encore fait assez lestement le tour de Milan, qui, grâce à ses doubles boulevards, à ses grandes dalles et à son sol tout de niveau, est décidément la ville où il convient le mieux d'aller en voiture, je fus conduis très-rapidement à Monza, poussés qu'étoient mes conducteurs par l'approche d'un orage. Aussi j'arrivai long-temps avant mes compagnons de voyage qui vinrent m'y rejoindre de Come.

Les curiosités de Monza sont, les reliques de Théodelinde, reine des Lombards, son éventail, sa robe, et les cadeaux que lui avoient faits le pape Grégoire-le-Grand. Ces objets divers sont à la vieille mode, précisément celle qui commence à reparoître de nos jours; mais la plus grande merveille est la couronne de fer que l'on ne nous montra je crois qu'en doublure.

Nous suivimes malgré nous, un Cicerone en bas de soie et qui sembloit avoir hérité du costume de quelque émigré français, au parc et au palais de Monza situés à une demi-lieue de la ville. Notre tyrannique conducteur ne nous fit pas grâce de la plus petite grotte, et si le Vice-Roi eût été absent, nous n'aurions certainement pas évité un seul des cabinets du palais. Le parc est loin d'être sans intérêt; on y voit de belles eaux; les plantations sont riches. La vue est à peu près nulle comme à Milan, et le mauvais goût a payé son tribut

par quelques constructions inutiles et trop compliquées. D'ailleurs, l'extérieur du palais est d'un beau style, et les magnifiques avenues qui y conduisent en font une demeure vraiment royale.

Remontés en voiture, nous arrivâmes à Come assez tard, et une fois débarqués, nous nous avouâmes réciproquement que nous avions bien cru que nous allions être attaqués. La route de Come à Monza est une des plus malfamées; il étoit presque nuit, et nous vîmes courir à cheval autour de la voiture des figures très-suspectes. L'arrivée à Come de ce côté est encore ravissante, quoiqu'elle diffère fort de l'autre. Je ne dois rien en dire. Les journalistes qui veulent faire lire un ouvrage se contentent de le louer sans le décrire; toute mon ambition seroit d'envoyer beaucoup de gens à Come.

(*La suite à un prochain cahier*).

MÉLANGES.

IDÉES RECUEILLIES DES CONVERSATIONS DE Mr. HUBER SUR LES ABEILLES (1).

(*Article communiqué*).

1.° *Exposition des ruchers.*

On voit partout les ruchers exposés au soleil, ouverts sur le midi ou à peu près, et soigneusement abrités contre le vent du nord. Lorsque le soleil luit, on voit les abeilles fort en mouvement dans l'intérieur des ruches, et tournoyant, bourdonnant, j'ai presque dit folâtrant, à l'extérieur, tout autour de la ruche, et surtout du côté de l'entrée. Alors on s'extasie sur l'activité que les rayons du soleil procurent à ces petites bêtes; on remarque

(1) Tout le monde connoît les intéressans travaux de notre compatriote Mr. Huber sur les abeilles. Ce qu'on a dit des poëmes d'Homère, qu'ils ne pouvoient pas avoir été composés par un aveugle, on seroit encore plus tenté de l'affirmer de l'ouvrage de Mr. Huber, qui a su être plus clairvoyant par la seule vue de l'intelligence que bien des observateurs aidés de fort bons yeux. Les notes suivantes qu'un ami du spirituel vieillard a recueillies de ses conversations, contiennent quelques faits nouveaux et quelques développemens d'observations déjà publiées. (R).

que dans un temps sombre il y a bien moins d'agitation dans la ruche et autour, et l'on s'applaudit de tout le travail qui devra résulter de ce redoublement d'activité.

Mais cette conclusion est précipitée; avant de conclure ainsi, on auroit dû faire deux considérations. L'une, c'est qu'il y a pour tous les ouvriers et dans toutes les classes d'êtres, depuis l'homme jusqu'aux plus petits insectes, un certain degré d'activité qui donne le *maximum* du travail; passé ce terme, la somme de l'ouvrage fait diminue quand l'activité augmente. Ainsi par exemple, si vous doublez ou triplez la ration de vin d'un manouvrier au commencement de la journée, vous verrez d'abord son ouvrage s'avancer avec plus de rapidité, mais à la fin de la journée, il aura fait moins de travail que s'il eût été borné à la ration ordinaire, ainsi des chevaux, ainsi de toute espèce d'ouvriers. La chaleur est une cause d'excitation pour les abeilles, oui, mais jusqu'à quel degré doit-elle être portée? Voilà la question, dont il paroît qu'on ne se doutoit pas.

L'autre considération qui auroit dû rendre plus réservé à tirer la conclusion que j'examine, c'est l'observation de la nature. Quand le vœu de la nature n'est point contrarié, que les abeilles sont en pleine liberté de le suivre, où placent-elles leur habitation? Dans un arbre creux, au milieu d'un bosquet, bien abrité contre les rayons du soleil. Mais l'homme a voulu faire mieux que la nature, et ne lui seroit-il pas arrivé dans ce cas, ce qui lui est arrivé toutes les fois qu'il a voulu corriger la nature en la contrariant.

Voilà deux considérations générales qui auroient dû

engager à être réservé dans l'adoption de la règle si généralement admise, sur la meilleure exposition à donner aux ruches. Mais n'y auroit-il pas quelque observation directe qui pût trancher cette question ?

D'abord, il y en a une bien simple que tout le monde peut faire chaque jour. Que font toutes ces abeilles que vous voyez tournoyant en foule autour des ruchers et dont vous vantez le redoublement d'activité ? Que font-elles ? Rien. Elles bourdonnent et tournoyent ; elles nous représentent ces essaims de jeunes gens désœuvrés, qu'on voit dans les beaux jours d'été, groupés au-devant des cafés. Un voyageur qui traversant une ville de fabriques, y verroit beaucoup de groupes pareils, en concluroit-il que les ouvriers de cette ville sont bien laborieux ? Le naturaliste ira plus loin que cette simple observation. Il suivra avec un thermomètre les variations de la chaleur dans l'intérieur des ruches ; il verra 1°, que les abeilles sont continuellement occupées à renouveler et par conséquent à rafraîchir, l'air de l'intérieur au moyen d'un procédé de ventilation, et 2°, il verra que quand la chaleur dépasse le degré 29 de Réaumur, une abeille ne supporte pas long-temps d'être dans la ruche, et qu'elle en sort assez promptement pour aller prendre l'air.

Mais enfin voici l'*experimentum crucis* fait par Mr. Huber. L'année 1793, il habitoit la campagne de La Linière. Le fermier avoit dans une grande et belle cour, un rucher bien exposé, *suivant la règle*, au grand soleil. Aussi il falloit voir l'agitation, le mouvement de la foule qui se pressoit sans cesse aux portes des ruches pour

pour entrer et sortir, et le bon fermier de s'applaudir du zèle de ses travailleurs. Tandis que le pauvre Mr. Huber n'avoit qu'une seule ruche placée bien à l'ombre, au centre d'un bosquet ; aussi ne voyoit-on que trois ou quatre abeilles se présentant à la porte, entrant ou sortant sans se fouler, sans se choquer, et les spectateurs de dire : cette pauvre ruche, elle est malade, elle est bien dépeuplée, aussi elle est si mal placée ! Messieurs, c'est que les ouvriers sont dans leurs ateliers, au lieu de se pavaner sur la place publique, comme font ceux de cet opulent fermier ; mais voyons l'ouvrage des uns et des autres. — Mr. Huber, après un certain temps déterminé, fait peser sa ruche, et celles du fermier ; et toute déduction légitime étant faite, il se trouve que dans la modeste ruche, cachée aux rayons du soleil et enfoncée dans le bosquet, il y avoit plus d'ouvrage fait que dans telle de ces ruches qui s'étaloient fièrement aux regards de l'astre du jour.

Seconde observation générale.

Les abeilles paroissent avoir dans leurs antennes exclusivement l'organe des sensations que procurent aux grands animaux l'œil et le tact. Quand l'antenne est touchée, l'abeille paroît avoir la connoissance de l'objet qui la touche, tandis qu'elle ne paroît éprouver aucun sentiment si l'attouchement se fait sur toute autre partie de son corps. Une observation qui prouve bien clairement ce principe, c'est celle de ce qui se passe dans la garde que les abeilles établissent de nuit à l'entrée de leur habitation contre une espèce de phalènes qui cher-

chent à y pénétrer pour y déposer leurs œufs dans la cire. Les abeilles se rangent sur la table sur laquelle repose la ruche, en rayons divergens qui ont pour leur centre l'entrée de leur demeure, elles restent là immobiles ayant les antennes deployées. Les phalènes voltigent tout autour épiant le moment, où par suite des divers petits mouvemens qui ont lieu, il s'ouvrira un passage par lequel elles pourront pénétrer dans la ruche sans obstacle. Dans les évolutions variées de la phalène, elle passe et repasse sans scrupule impunément sur le corps des abeilles en évitant de toucher aux antennes : rien ne s'ébranle. Mais une antenne est-elle touchée, l'alarme est au camp; l'on diroit que le cri: *à l'ennemi*, s'est fait entendre, et est répété.

Qui a appris aux phalènes que la cire est le lieu de dépôt le plus convenable pour leurs œufs, que la cire est dans les ruches, que l'entrée de celles-ci est difficile et dangereuse, possible si elles savent esquiver la rencontre des antennes; impossible et peut-être mortelle pour l'agresseur, s'il lui arrive de toucher à une antenne? Qui a enseigné aux abeilles cette tactique de castra-position? Qui leur a dévoilé les approches et les tentatives de l'ennemi? Et comment leurs antennes.......? Ce n'est pas tout. Non-seulement une antenne touchée donne à l'abeille la connoissance de la présence du corps qui la touche, et probablement jusqu'à un certain point de la nature de ce corps, mais il paroît encore que les idées, les sentimens, les connoissances, que dirai-je? d'une abeille, se communiquent à une autre abeille, par l'attouchement ré-

ciproque des antennes; c'est là leur langage, ce sont leurs phrases avec les verbes, les substantifs, adjectifs, etc. Fait plus remarquable, et, je crois, mieux observé, encore chez les fourmis.

Autre fait en confirmation de l'usage des antennes. Coupez les antennes à une abeille, elle ne sait plus ce qu'elle va faisant, elle ne connoît rien, elle est folle. Quel œil pénétrera dans l'organisation des antennes? Quelle est l'intelligence qui a imaginé, quelle est la main qui a exécuté cette organisation?

Troisième fait général.

La présence d'une reine dans une ruche est nécessaire à son existence, c'est-à-dire à l'activité des ouvrières. Ce fait a été connu de tout temps. Mais des observations curieuses de Mr. Huber l'ont mis dans un plus grand jour.

Il ne faut pas prendre le principe à la rigueur, comme si, à l'instant qu'une ruche est privée de la Reine, tout ouvrage cessoit; des absences courtes de la Reine, d'un quart-d'heure ou de demi-heure environ, n'apportent aucun changement à la marche des travaux; on diroit qu'alors les ouvrières continuent leur ouvrage, parce qu'elles comptent sur le retour de la Reine. Mais si le temps s'écoule sans que celle-ci reparoisse, alors un cri d'alarme se répand subitement dans la ruche; il sembleroit que les abeilles se disent: on ne la trouve pas; où est-elle? Et toutes interrompant leur ouvrage, courent tumultueusement de tous côtés.

Après un certain temps de désordre et d'anarchie,

si la ruche est foible, les abeilles découragées tombent en langueur et expirent d'inanition, plus tôt ou plus tard. Mais, si la saison n'est pas trop avancée, et si la ruche est vigoureuse, les abeilles voyant la possibilité de se faire une Reine, se mettent activement à cette besogne; une ou plusieurs cellules royales sont construites; un ver est choisi pour recevoir une éducation royale, et monter sur le trône.

La cause finale de cette disposition est manifeste; c'est en faveur de la propagation de l'espèce qu'elle a été instituée; tel est le grand but général que nous voyons régner dans l'organisation des animaux et des plantes. Une ruche sans reine ne peut servir à la propagation de l'espèce, elle est donc sans valeur, qu'elle périsse! tel est l'arrêt de la nature. Mais la cause efficiente qui dirige les abeilles dans les circonstances où leur Reine est absente, quelle est-elle? Oseroit-on supposer que le raisonnement sur la cause finale que nous venons de présenter se fait dans le cerveau de l'abeille et qu'elle agit en conséquence? Non sans doute. L'instinct! l'instinct! dira-t-on— Oh! oui, l'instinct! Nous voilà bien avancés! — Essayeroit-on de dire qu'une certaine émanation du corps de la Reine, sensible aux seules abeilles, produit sur elles l'effet que le tambour produit sur les soldats, la musique sur des animaux qui font des jeux à la foire? . . . Mais une absence absolue de la Reine n'interrompt pas toujours ces travaux; au contraire elle donne lieu dans certaines circonstances à un redoublement d'activité pour la construction de cellules royales.

Un fait particulier observé par Mr. Huber et relatif à ce fait général, présente un singulier intérêt. Que ne répète-t-on, et en les variant, de semblables expériences ? Une reine enlevée à sa ruche étoit étendue morte sur la fenêtre de ce naturaliste. Elle fut découverte par quelques-uns de ses sujets qui étoient en cherche de leur souveraine. Ils l'entourèrent, la léchèrent, la brossèrent, lui présentèrent du miel, soins inutiles ! Les abeilles ne se rebutèrent point ; elles mirent des sentinelles autour du corps de leur Reine, il y en eut quatre qui y passèrent la nuit, mais le matin, convaincues enfin qu'il n'y avoit plus d'espoir de recouvrer leur souveraine, elles rentrent dans la ruche qui étoit tombée dans l'anarchie depuis le départ de la Reine, elles se remettent toutes à l'ouvrage et hâtant la construction de cellules royales, elles se disposent à se donner une nouvelle Reine. Est-ce donc qu'elles raisonnent en défigurant leurs jolis gâteaux par la construction de ces grandes cellules, différentes en tout des autres, en y apportant un ver choisi, en l'y nourrissant d'une pâtée particulière, en arrangeant dans ces alvéoles des coussinets, adaptés à la forme, à la position de l'alvéole, à la courbure du corps du petit être qui doit s'y reposer ?—

Un trait remarquable du caractère des reines, connu de tout temps, mais qui a fourni à Mr. Huber quelques observations nouvelles et curieuses, c'est leur jalousie de royauté. Leur trône ne peut admettre de partage. L'horreur des rivales, est le premier sentiment

qui se développe en elles à leur naissance. Quand après la perte de leur reine, les abeilles d'une ruche se sont mises en devoir de s'en donner une autre, et que pour être plus sûres de n'en point manquer, elles ont construit plusieurs cellules royales, ayant chacune un nourrisson royal, le premier de ceux-ci qui atteint le terme de sa croissance sort de sa cellule en reine accomplie. Mais pour être, selon ses vœux, reine régnante, celle-ci doit être seule de son espèce; aussi le premier acte de sa royauté est-il de parcourir la ruche en s'arrêtant sur toutes les cellules royales qu'elle rencontre, où s'élèvent de jeunes princesses; elle fait pénétrer son abdomen dans ces cellules, et d'un coup d'aiguillon elle donne la mort à ces êtres qui sont devenus inutiles à la ruche.

Mais quand par un événement quelconque, il se trouve deux reines adultes dans une ruche, alors, combat à mort entr'elles. Ce que les chevaliers faisoient jadis dans les jeux des tournois, elles le font en réalité. Un espace circulaire est choisi, les abeilles occupent, immobiles et serrées entr'elles, la circonférence de ce cercle, les deux reines rivales occupent seules l'aire de ce champ clos. Elles partent des extrémités d'un même diamètre, se précipitent l'une sur l'autre, en cherchant par des mouvemens prompts et adroits de faire pénétrer leur aiguillon dans la partie sensible du corps de leur adversaire. Si le premier choc est sans effet, elles recommencent. Mais il peut survenir dans cette lutte une circonstance bien curieuse; les combattantes peuvent prendre telle position respective, où leurs corps se recourbant de la même manière, l'aiguillon de cha-

cune se présente à la partie vulnérable de l'autre. Suivront-elles l'impulsion de leur fureur? Renouvelleront-elles l'histoire d'Etéocle et Polynice? la ruche perdant au même instant ses deux reines restera-t-elle sans souveraine? Non; quand la lutte amène cette terrible position, je ne sais quel instinct instruit les combattantes du malheur public qui résulteroit de leur double mort; elles paroissent frappées d'effroi, elles se lâchent réciproquement, elles reculent précipitamment, et vont se préparer à fournir de nouvelles carrières jusqu'à ce que la mort de l'une d'elles termine la journée. Pendant cette joûte, les abeilles attendent tranquillement à qui le sort du combat adjugera le trône; elles restent spectatrices immobiles du combat; le cercle qu'elles forment autour du champ de bataille est seulement susceptible de se resserrer ou de s'étendre, suivant les mouvemens des combattantes, pour leur laisser toujours un espace libre, d'une grandeur suffisante.

J'ai quelque crainte que plus d'un lecteur ne dise, en lisant ce trait: Si je l'avois vu de mes yeux, je ne pourrois pas le croire.

ROMANS.

BLAETTER AUS DEM TAGEBUCHE, etc. Fragmens du Journal d'un pauvre vicaire du Wiltshire; par Heinrich ZSCHOKKE; tiré du Vol. XV de ses Œuvres complètes. *Aarau*, chez Remigius Sauerländer. 1825.

(*Premier extrait*).

(CES fragmens paroissent être une imitation du vicaire de Wakefield, et, sous plusieurs rapports, ils ne sont point inférieurs à l'original. La collection des écrits de Mr. Zschokke, d'où nous avons déjà tiré plusieurs morceaux (1), est une mine très-riche, dans laquelle nous proposons de puiser souvent encore).

Le 15 *nov*. 1764. Mon patron, le Dr. Snart, m'a remis aujourd'hui un semestre des appointemens de ma place, soit 10 liv. st. Ce n'est pas sans éprouver quelques humiliations que j'ai obtenu ce modique salaire, récompense bien méritée de mes pénibles travaux.

Après avoir attendu une demi-heure dans l'antichambre froide de Mr. le Recteur, j'ai enfin été introduit auprès de lui. Il étoit assis dans un large fau-

(1) Voyez les extraits du *Château d'Arau*, dans les volumes XXXI et XXXII de notre division Littérature. (R).

teuil, et l'argent qu'il devoit me remettre étoit compté sur sa table à écrire. Il a répondu à mes humbles salutations par un léger signe de tête, et véritablement j'osois à peine l'aborder tant je lui trouvois de dignité dans le maintien.

Il ne m'a point invité à m'asseoir, quoiqu'il n'ignorât pas que j'avois déjà fait huit milles dans la matinée, et attendu pendant une demi-heure debout dans son anti-chambre.

Le cœur me battoit bien fort, au moment de présenter cette requête préparée si long-temps à l'avance. Que ne puis-je me défaire de cette timidité qui m'entrave dans mes moindres démarches! Avec tout l'embarras qu'auroit pu me donner une mauvaise conscience, j'ai essayé vainement deux fois de prendre la parole; les idées, les mots, et la voix me manquoient également.

«Avez-vous quelque chose de particulier à me dire?» m'a-t-il demandé d'un air assez affable.

«Je suis.... les temps sont mauvais... mes petits appointemens suffisent à peine.»

«Petits appointemens, monsieur le vicaire! Comment l'entendez-vous donc? Je puis tous les jours trouver un autre vicaire pour 15 liv. st. par an.»

«Pour 15 liv. st.! Mais c'est encore possible. S'il n'a pas de famille à entretenir, il pourra peut-être se tirer d'affaire.»

«J'espère, Monsieur le vicaire, que votre famille ne s'est point augmentée. Je crois me souvenir que vous n'avez que deux filles.»

« En effet, Mr. le Recteur ; mais elles deviennent grandes. Ma Jenny, l'aînée des deux, a dix-huit ans, et Polly bientôt douze. »

« Hé bien, tant mieux pour elles. Ces jeunes filles ne peuvent-elles pas travailler ? »

J'ai voulu répondre, mais il ne m'en a pas laissé le temps. Il s'est levé, s'est approché de la fenêtre, et m'a dit en frappant les vitres du bout de ses doigts : « Il ne m'est pas possible pour aujourd'hui de m'entretenir plus long-temps avec vous. Réfléchissez-y bien, et faites-moi savoir si à l'avenir vous accepterez 15 liv. st. par an. Puis il m'a salué poliment en portant la main à son bonnet. Là-dessus j'ai pris mon argent en me recommandant à sa protection.

J'étois tout-à-fait troublé. Il m'a reçu et congédié avec tant de froideur. On m'a sans doute desservi auprès de lui. Il ne m'a pas seulement offert à dîner comme il avoit coutume de le faire ; et cependant j'avois compté là-dessus, car j'étois parti ce matin à jeûn de Crekelade

Je me suis arrêté dans le faubourg pour y acheter un morceau de pain que j'ai mangé chemin faisant. Je pleurois comme un enfant tout en poursuivant ma route. Le pain que je mangeois étoit trempé de mes larmes.

Allons Thoms ! N'as-tu pas honte de ta foiblesse ? Le Tout-Puissant ne règne-t-il plus ici-bas ? Et ne seroit-ce pas pis encore si tu avois tout de bon perdu ta place ? Au bout du compte je n'ai que 5 liv. st.

de moins par année. C'est, il est vrai, le quart de mes revenus, mais nous pouvons encore réduire quelque chose de notre dépense ordinaire. Qui est-ce qui habille les lis des champs et donne aux petits oiseaux leur pâture?

Le 16 *décembre*. Ma fille Jenny est un ange véritable. Son ame est plus belle encore que sa figure. Je me sens presqu'indigne d'être son père. Elle vaut cent fois mieux que moi.

Hier je n'eus pas le courage d'annoncer à mes enfans notre nouveau malheur. Lorsque ce matin je leur ai tout raconté, Jenny a d'abord pris l'air sérieux, puis ensuite sa figure est devenue riante et elle m'a dit, «Es-tu inquiet mon père?»

«Ne dois-je pas l'être en effet?»

«Non, tu ne dois pas l'être.»

«Chère enfant! comment payer nos dettes et pourvoir au nécessaire? Je ne sais ce que nous deviendrons.»

Au lieu de me répondre, Jenny a passé l'un de ses bras autour de mon cou d'un air caressant, et montrant le ciel de son autre main: «Et Celui qui est là-haut?» m'a-t-elle dit doucement.

Polly s'est ensuite mise sur mes genoux, et me caressant la joue de ses petites mains, elle m'a dit. «Je veux te raconter quelque chose. J'ai rêvé cette nuit que nous étions au jour de l'an, et que le Roi étoit venu à Crekelade. Il est descendu à notre porte, car c'étoit nous qu'il venoit voir. Nous avions bien à faire

à préparer un grand dîner pour le recevoir, lorsque tout d'un coup nous avons entendu sonner les trompettes et résonner les timballes, et figure-toi qu'on t'apportoit, en cadeau d'étrennes, un beau bonnet d'évêque posé sur un coussin de satin blanc. Il étoit assez comique ce bonnet, car il étoit tout pointu, et ressembloit à celui qui est représenté dans notre vieux livre d'estampes. Tu le mis pourtant sur ta tête, et alors je ne pus m'empêcheer de rire tout haut. Dans ce moment Jenny m'a réveillée, ce dont j'ai été bien fâchée, car mon rêve vouloit sans doute dire quelque chose. »

J'ai dit à Polly « *songe mensonge*, » mais elle m'a répondu. « Les songes viennent du bon Dieu. »

Je ne crois point aux songes, mais cependant je veux écrire celui-là, pour voir si ce n'est point un avertissement du ciel. Il peut encore se faire qu'un événement imprévu vienne nous mettre tous à l'aise.

J'ai passé presque toute ma journée à faire des comptes. Je n'aime point à compter. Les chiffres me rendent la tête pesante et le cœur vide.

Le 17 *novembre.* Mes dettes sont, grâce à Dieu, toutes acquittées, à l'exception d'une seule. Il ne me reste que 2 liv. st. et 9 shellings; c'est avec cet argent que je dois fournir à toutes nos dépenses pendant six mois.

J'aurois bien voulu acheter cet habit noir que j'ai vu chez Cutbay le tailleur, car j'en ai un besoin pressant. Quoiqu'il ait été déjà porté, il est encore bon, et le

prix qu'on en demande est très-modique. Mais Jenny a encore plus besoin d'une robe. Cela me fend le cœur de voir cette chère enfant vêtue d'une simple robe de toile par un temps si rigoureux.

Je dois aussi renoncer à payer ma partie d'abonnement pour les papiers-nouvelles que j'avois en commun avec Westburn le tisserand. Cela me contrarie fort, car ici à Crekelade on n'apprend aucune nouvelle politique des pays étrangers. Je lisois l'autre jour dans ces papiers qu'aux dernières courses de Newmarket le Duc de Cumberland avoit gagné au Duc de Crafton une gageure de cinq mille livres sterling. N'est-il pas frappant de voir la parole de l'Ecriture s'accomplir ainsi à la lettre : *Il sera donné à celui qui a, et à celui qui n'a pas, il lui sera ôté.* Et c'est pourquoi je perds 5 liv. st. de mon pauvre revenu.

Ah Thoms, tu murmures encore! Et cela parce que tu ne peux plus avoir les papiers-nouvelles. Je tâcherai d'apprendre par d'autres si le général Paoli défend bien la liberté de la Corse. Les Français ont, il est vrai, fourni des secours aux Génois; mais Paoli a vingt mille hommes de vieilles troupes.

Le 18 *décembre.* Comme les pauvres sont heureux à peu de frais. Jenny a acheté pour une bagatelle une jolie robe chez Barde la fripière, et la voilà établie avec sa sœur à la découdre, pour la refaire ensuite à sa taille.

Jenny s'entend mieux que moi à faire un bon marché; mais peut-être aussi la favorise-t-on parce qu'elle

marchande de si bonne grâce. A présent nous avons tous repris l'air joyeux. Jenny sera en robe neuve pour le premier jour de l'an. Polly plaisante et fait d'heureuses prédictions. Je parie que le Bey d'Alger n'a pas éprouvé autant de plaisir en recevant les riches présens de la république de Venise.

Jenny pense que nous devons épargner le prix de sa robe sur notre nourriture. Elle a raison, et jusqu'au nouvel an nous ne mangerons pas de viande.

Le tisserand Westburn est un honnête homme. Je lui dis hier que je renonçois aux papiers-nouvelles, et quelles étoient mes raisons pour agir ainsi. Alors il me secoua la main en disant : « Hé bien! je souscrirai seul, mais, Mr. le Vicaire, nous les lirons toujours ensemble. »

Il ne faut jamais désespérer. On rencontre toujours quelques bonnes ames dans ce monde, et cela plus souvent parmi les pauvres que parmi les riches.

Le soir du même jour. Quoique je ne doive plus que quelques shellings à notre boulanger, il a cherché querelle aujourd'hui à ma petite Polly lorsqu'elle est allé prendre notre pain. Il lui a même déclaré qu'il ne vouloit plus nous servir à crédit, et que nous pouvions nous adresser ailleurs.

Je ne sais ce qui a donné lieu au bruit qui s'est répandu dans notre village, mais plusieurs personnes disent que Mr. le Recteur compte nommer un autre vicaire à ma place. Si la nouvelle étoit vraie, nous serions donc mis à la rue, mes pauvres enfans et moi. A la rue! — Mais Dieu s'y trouvera aussi!

Le 19 *décembre*. Je me suis éveillé ce matin de très-bonne heure et j'ai réfléchi sur ce qu'il y avoit à faire dans ma triste position. J'ai pensé à Mr. Sitting, mon riche cousin de Cambridge, mais les pauvres n'ont point de parens. Si, au contraire, je recevois au jour de l'an une mître d'évêque, toute l'Angleterre réclameroit ma parenté.

J'ai écrit et mis à la poste la lettre suivante adressée au docteur Snart.

Mr. le Recteur,

« Je vous écris dans une grande inquiétude, car chacun dit ici que vous avez l'intention de me retirer la cure de Crekelade. Je ne sais si je dois ajouter foi à cette nouvelle, ou si elle ne s'est répandue que parce que j'ai parlé à quelques personnes de l'entretien que j'ai eu dernièrement avec vous. »

« J'ai rempli avec zèle la tâche que vous m'avez confiée, j'ai enseigné fidèlement la parole de Dieu, aucune plainte ne s'est élevée contre moi, et ma conscience même ne m'accuse point. Lorsque je vous demandai humblement une légère augmentation dans mes appointemens, vous m'annonçâtes qu'ils alloient être diminués. Puissiez-vous changer d'intention à cet égard ! »

« J'occupe depuis dix-sept ans et demi la place de vicaire à Crekelade. J'ai cinquante ans et mes cheveux commencent à blanchir. Je manque également de capacité et de protections pour entreprendre quelque autre carrière qui me mette en état de gagner mon pain. Nous dépendons entièrement de vos bontés mes-

enfans et moi. J'implore donc votre compassion et votre assistance. »

Après avoir écrit ces lignes je me suis jeté à genoux et j'ai prié pour le bon succès de ma lettre, tandis que Polly la portoit à la poste. Tout en priant, je me suis senti l'ame fortifiée et réjouie. Oui, il est vrai, un mot à Dieu est toujours un mot de Dieu.

En sortant de ma chambre, j'ai trouvé Jenny établie à son ouvrage près de la fenêtre. Elle étoit douce et tranquille comme un ange. Un rayon de soleil éclairoit toute la chambre et embellissoit notre humble demeure. Je me suis établi à mon pupitre et j'ai composé un sermon sur les joies du pauvre.

Lorsque je suis en chaire, je me prêche moi-même plus encore que je ne prêche mes paroissiens. Si quelqu'un sort amélioré de l'église, c'est moi-même ; et les consolations que je répands me profitent mieux qu'à personne. Les prédicateurs ressemblent en cela aux médecins Ceux-ci connoissent en elles-mêmes les vertus des remèdes, mais non pas toujours l'effet qu'ils produisent sur les divers tempéramens des malades.

Le même jour. J'ai reçu ce matin un billet de la part d'un étranger qui est établi depuis hier à l'auberge. Il me demandoit avec instances d'aller passer quelques momens auprès de lui.

Je me suis rendu à l'auberge et j'y ai trouvé un beau jeune homme d'environ vingt-six ans. Il portoit une vieille redingotte, et ses bottes étoient encore crottées de la veille; mais il avoit l'air noble sous ce

costume

costume négligé et sembloit appartenir à une bonne famille.

Il m'a conduit dans une chambre particulière, et là, après m'avoir demandé de lui pardonner son indiscrétion, il m'a avoué qu'il se trouvoit dans le plus grand embarras; qu'arrivé seulement d'hier et ne connoissant personne dans l'endroit, il avoit recours à moi comme vicaire du lieu. Il a ajouté qu'il se nommoit John Fleetman, qu'il étoit acteur de profession, actuellement sans emploi, et en chemin pour se rendre à Manchester, qu'il se trouvoit si fort à court d'argent qu'il ne pouvoit pas même s'acquitter envers son hôte auquel il devoit douze shellings. Enfin, que si je pouvois lui avancer cette petite somme, il me rembourseroit aussitôt qu'il seroit rentré au théâtre.

Il auroit pu s'épargner la peine de me raconter ses malheurs, car on pouvoit les lire sur sa physionomie. Après un moment de silence il me demanda avec anxiété : « Me refuserez-vous votre secours ? »

Je lui ai raconté alors sans détour quelle étoit ma position actuelle. Je lui aussi dit qu'il ne me demandoit pas moins que le quart de ce que je possédois, que j'étois de plus incertain de conserver ma place.

Il a pris alors tout-à-coup un maintien plus réservé, il a renfermé sa douleur en lui-même en disant : « Vos malheurs sont aussi grands que les miens et je ne dois rien attendre de vous. Mais n'y a-t-il personne à Crekelade, qui sans posséder des richesses, ait au moins de la charité? »

J'hésitois à répondre. J'étois presque honteux d'avoir

fait de ma propre détresse une excuse pour demeurer insensible à la sienne. Je n'ai su lui indiquer aucun de mes paroissiens auquel il pût s'adresser pour en obtenir la somme dont il avoit besoin.

Alors je me suis approché de lui et, lui posant la main sur l'épaule, je lui ai dit : « Monsieur Fleetman, votre position me touche. Ayez encore un peu de patience. Vous savez combien je suis pauvre, mais malgré cela je vous aiderai si je le puis. Dans une heure vous saurez ma détermination. »

Je suis sorti de l'auberge et tout en retournant chez moi, je me disois : « c'est étrange ! pourquoi ce voyageur arrive-t-il tout droit à moi dans ce moment-ci. Je crois vraiment qu'il y a dans ma nature une sorte d'attraction magnétique qui agit sur les pauvres et les malheureux. Lorsque je m'assieds à une table avec quelques convives, je suis assuré que si l'un d'entr'eux a amené son chien avec lui, ce chien regardera de préférence le morceau que je mange, et qu'il viendra poser sa tête sur mes genoux d'un air pensif, en me poussant de temps en temps le coude avec son museau.

J'ai raconté l'étranger à mes enfans, demandant à Jenny son avis là-dessus. « Je sais bien mon père, » m'a-t-elle dit, « quelle est ta pensée, c'est pourquoi je n'ai pas besoin de te conseiller. » — « Et qu'est-ce donc que je pense ? » — « Tu penses que tu dois faire pour le pauvre étranger ce que tu souhaites que le docteur Snart fasse pour toi. »

Je n'avois pas fait cette réflexion, mais j'aurois dû la faire. J'ai compté les 12 shellings, et je les ai remis à

Jenny pour qu'elle les portât à l'étranger. Je n'aime pas à entendre les remercimens de ceux auxquels j'ai rendu service : cela m'humilie. L'ingratitude au contraire m'élève à mes propres yeux.

Le soir du même jour. Lorsque Jenny est revenue, elle nous a beaucoup parlé de l'étranger et de la maîtresse d'auberge. Cette femme s'étoit aperçue de la détresse du jeune voyageur, et Jenny n'a pu lui cacher qu'elle lui apportoit quelqu'argent. Alors, elle s'est crue obligée de faire de graves représentations à Jenny sur l'inconséquence qu'il y avoit à prétendre donner aux autres lorsqu'on n'a presque rien soi-même.

Je m'étois remis à composer, lorsque j'ai vu entrer Mr. Fleetman. Il ne vouloit pas, disoit-il, quitter Crekelade sans remercier son bienfaiteur, et nous témoigner de nouveau le vif intérêt qu'il prend à notre situation.

Jenny étoit justement occupée à préparer notre repas, et comme nous avions une omelette et des raves, j'ai invité le voyageur à dîner avec nous. Il a accepté sans se faire presser, car il avoit observé un jeûne sévère à l'auberge. Polly alla nous chercher de la bière. Il y a long-temps que nous n'avions fait un si bon repas.

Mr. Fleetman sembloit se plaire beaucoup au milieu de nous. Il n'avoit plus son air sombre, mais au premier moment je remarquai en lui quelque chose de timide et de contraint. Peu à peu il est devenu plus communicatif. Cependant il parloit plus volontiers de nous que de lui-même. Ce pauvre jeune homme a quelque grand chagrin dans le cœur, car j'espère que ce

n'est pas sa conscience qui le tourmente. Il s'arrête quelquefois tout à coup au milieu de la conversation, il semble rentrer en lui-même, puis il s'efforce ensuite de redevenir gai. Que Dieu lui soit en aide !

J'ai profité de l'occasion pour lui donner quelques bons conseils, car je sais que les comédiens sont pour l'ordinaire légers et imprudens. Il m'a promis solennellement de me rembourser aussitôt qu'il auroit quelqu'argent à sa disposition, et il avoit l'air de bien bonne foi.

Les dernières paroles qu'il a prononcées en quittant le seuil de notre porte ont été. — « Vous ne serez jamais véritablement malheureux, car vous avez le ciel dans le cœur et deux anges auprès de vous. » — C'est sans doute mes deux filles qu'il nommoit ainsi........

....

Le 24 novembre. Jenny a essayé sa robe neuve. Elle étoit belle comme une épouse dans ce nouvel habillement. Mais elle ne le portera pas avant le jour de l'an. Nous calculions hier au soir ensemble combien nous dépensons peu pour vivre à présent. Nous nous couchons à sept heures du soir pour épargner le bois et la lumière. Mes filles en sont plus alertes le matin; et si elles n'ont pas sommeil le soir, elles babillent ensemble jusqu'à minuit. Nous avons une bonne provision de raves et autres légumes d'hiver. Jenny croit que nous pourrons vivre là-dessus six semaines ou deux mois sans rien acheter. Ce sera pourtant un vrai tour de force. D'ici là nous espérons que Fleetman nous remboursera

nos 12 sh. Lorsqu'il m'arrive de témoigner quelque doute là-dessus, Jenny se fâche presque tout de bon.

Nous parlons très-souvent de lui. Mes filles surtout font mille conjectures sur son compte, et son arrivée à Crekelade, en rompant l'uniformité de notre existence, fournira pendant plus de six mois un aliment à notre conversation. Je m'amuse à observer la colère de Jenny lorsque l'espiègle Polly lui dit : « Mais ce n'est pourtant qu'un comédien ! — Alors sa sœur lui raconte qu'il y a à Londres des acteurs célèbres, qui mangent quelquefois à la table du Roi ; puis elle ajoute qu'elle est sûre que Fleetman a un grand talent pour le théâtre. « Sans doute, répond alors Polly malicieusement, tu dois trouver qu'il parle bien, car il t'a nommée un ange du ciel » — « Et toi aussi » reprend Jenny avec vivacité. — « Il est vrai, mais c'est parce que je suis ta sœur. » ....

....

L'innocente gaieté de ces enfans m'attriste. Les voilà bientôt toutes deux en âge d'être mariées, et comment puis-je espérer de les établir convenablement ? Jenny est laborieuse, jolie et modeste, mais elle n'a rien. Chacun à Crekelade connoît notre extrême pauvreté, et personne ne se souciera d'en faire sa femme. Aujourd'hui, on préférera toujours à un ange sans argent, une mégère dont la bourse est pleine.

Le 26 *septembre*. Je viens d'avoir deux journées fatigantes. Je n'ai jamais eu tant de peine pour les fêtes de Noël. J'ai prêché pendant deux jours dans quatre églises différentes. Les chemins pour aller d'un village à l'autre

étoient très-mauvais, le temps étoit affreux. Je vieillis, et je ne suis plus fort et agile comme autrefois. Des choux, des raves, et de l'eau claire ne sont pas une nourriture fortifiante.

J'ai dîné ces deux jours-ci chez Hurst le fermier. Les gens qui vivent dans les campagnes isolées sont plus hospitaliers que les habitans d'un village, car à Crekelade, personne depuis six mois n'a inventé de me donner à dîner. Si seulement j'avois eu mes filles avec moi. Quelle table abondante ! comme nous nous serions regalés, pour notre souper de Noël, des restes qu'on enlevoit du repas de Mr. Hurst ! mais pourtant mes filles ont eu leur part du regal. J'ai heureusement eu le courage et la présence d'esprit de dire à Mad. Hurst qui me pressoit de manger davantage, qu'avec sa permission je préférois porter à mes filles le morceau de gâteau qu'on m'offroit. Aussitôt ces bonnes gens ont rempli un petit sac de provisions, et ils ont eu la bonté de m'offrir une voiture pour me reconduire, car il pleuvoit beaucoup.

Le 27 *Décembre.* Nous sommes tout joyeux ; mais il faut aussi savoir se modérer dans la joie C'est une étude que mes filles n'ont point encore faite. J'ai là, devant moi, un paquet d'argent cacheté que m'envoye sans doute le brave Fleetman. Je ne veux le défaire qu'après dîner. Mes filles, qui sont de dignes descendantes de notre mère Eve, meurent d'envie de savoir ce que Fleetman m'écrit. Elles lisent l'adresse de la lettre et retournent en tous sens le paquet d'argent.

Quant à moi, je suis encore plus surpris que content. Je n'ai prêté que 12 shellings à Fleetman et il m'envoye en retour cinq livres sterlings. Il faut qu'il ait trouvé quelqu'emploi bien lucratif.

Comme la joie et l'inquiétude se touchent de près. J'étois allé ce matin chez l'aldermann Fieldson pour m'informer auprès de lui s'il étoit vrai que Brook le voiturier se fût suicidé après avoir été déclaré insolvable.

Il y a huit ou dix ans que je me rendis caution d'une somme d'environ 100 liv. sterl. pour cet homme qui étoit parent éloigné de ma femme, et je suis encore actuellement sous cette obligation. Cependant l'alderman m'a plutôt rassuré. Il m'a dit qu'il avoit peine à croire que cette nouvelle fût vraie.

En approchant de la maison, j'ai vu Polly accourir hors d'haleine à ma rencontre et me crier d'aussi loin qu'elle m'a aperçu. « Mon père! mon père! une lettre de Mr. Fleetman avec un paquet de cinq livres sterl. Le port en a coûté six sols!.. » Jenny m'attendoit aussi sur le seuil de la porte, le paquet d'argent à la main, et le visage rouge de plaisir. Elles étoient toutes deux dans des transports de joie. J'ai repoussé les ciseaux et les couteaux qu'elles me présentoient pour rompre le cachet, et je leur ai dit. « Vous voyez bien, mes chers enfans, qu'il est encore plus difficile de supporter de sang-froid la joie que le chagrin. J'ai souvent admiré votre calme dans des momens de détresse, et lorsque nous savions à peine si nous aurions à manger pour le lendemain, et maintenant que la fortune nous sourit,

vous voilà toutes deux hors de vous-mêmes. Je n'ouvrirai qu'après dîner cette lettre et ce paquet. »

Le soir du même jour. Cette lettre et cet argent ne venoient point de Fleetman, mais du Dr. Snart. Il me mande en réponse à ma lettre, que je conserverai ma place jusqu'à Pâques prochain, après quoi je devrai en chercher une autre. Mes deux filles ont changé de couleur en apprenant que cette lettre n'étoit pas de Fleetman, mais du Dr. Snart, et que cet argent, qu'elles espéroient être le don de la reconnoissance, étoit le triste et dernier salaire de mes longs travaux. J'ai senti mes mains trembler comme je repliois cette lettre, et je me suis retiré dans mon cabinet pour prier.

Après m'être recueilli quelques instans, j'ai ouvert ma Bible, et les premières paroles sur lesquelles j'ai jeté les yeux, étoient : *Ne crains rien, car je t'ai délivré ; je t'ai appelé par ton nom, et tu es à moi.* Alors mon trouble s'est dissipé, j'ai levé les yeux au ciel, et je me suis écrié. « Oui, Seigneur, je suis à toi. »

Lorsque je n'ai plus entendu pleurer Polly, je suis retourné dans la chambre commune. Polly étoit à genoux devant une chaise, la tête appuyée sur ses mains. Elle ne m'a pas vu entrer, et je m'en suis allé pour ne point troubler cette chère petite ame.

Au bout d'un moment j'ai entendu rentrer Jenny et je suis retourné auprès de mes filles. Elles étoient toutes deux vers la fenêtre. Les traces de larmes que j'ai vues sur le visage de Jenny m'ont montré qu'elle avoit aussi cherché la solitude pour se livrer à son chagrin. Elles

osoient

osoient à peine lever les yeux sur moi, comme si elles eussent craint de lire le désespoir sur ma physionomie. Mais mon air calme et serein les a rassurées et elles se sont regardées en souriant. Nous n'avons point reparlé de l'événement dans le courant de la journée. Elles, par ménagement pour moi, et moi, pour ne pas me montrer foible à leurs yeux.

Le 28 *nov.* Nous avons passé une nuit tranquille, et nous parlons aujourd'hui de la lettre du Dr. Snart comme d'une vieille histoire. Nous faisons des plans pour l'avenir; mais ce qui nous afflige dans ces projets, c'est la perspective qu'il faudra nous séparer, car mes filles n'auront rien de mieux à faire qu'à se mettre en service, tandis que moi-même j'irai voyager pour trouver une autre place.

Le 29 *déc.* J'ai écrit aujourd'hui à l'évêque de Salisbury pour lui raconter mes malheurs et me recommander à sa protection.

Le 30 *déc.* Si le songe de Polly doit s'accomplir, ce sera en prison que je recevrai le bonnet d'évêque.

Je me sens défaillir et je m'efforce en vain de reprendre courage. Je ne puis pas même prier. Ce dernier coup m'accable.

La prison est inévitable. Je veux me le répéter souvent afin de m'accoutumer à cette idée.

Que Dieu prenne pitié de mes pauvres enfans! Je n'ai point eu la force de leur rien dire.

Peut-être que la mort viendra me soustraire au déshonneur. Je puis à peine me tenir debout. J'ai le frisson de la fièvre. Je ne puis plus écrire.

Quelques heures plus tard. Je commence à me ranimer, mais j'ai été très-mal. On m'a transporté sur mon lit et je crois avoir dormi : peut-être étoit-ce un long évanouissement. Mes filles couvroient mes mains de baisers et de larmes. Tout ce qui m'est arrivé me revient à l'esprit comme un songe.

Brook le voiturier s'est ôté la vie. L'alderman Fieldson me l'a fait annoncer, en m'avertissant que Brook avoit laissé des dettes considérables, que je serai appelé à remplir mes engagemens, et que c'est Withiel, marchand drapier de Trowbridge, qui réclame de moi ces cent livres sterling.

Cent livres sterling ! Comment pourrois-je rassembler cette somme ? Tout mon avoir et celui de mes enfans ne pourroient y suffire.

(*La suite au prochain cahier.*)

ERRATA pour le Cahier précédent.

Page 188, ligne 9 *Tormazza* lisez *Formazza*.

Page 198, ligne 14 *villes* lisez *villas*.

Page 199, ligne 6 d'en-bas *id.* *id.*

ANTIQUITÉS.

INSCRIPTIONS PUNIQUES ET PHOENICIENNES.

I. *Notice sur quatre cippes sépulcraux et deux fragmens découverts en 1817 sur le sol de l'ancienne Carthage, par le Major J. E. Humbert. La Haye* 1821. *in-fol. atlant.*

II. *Henrici Arentii Hamaker diatribe philologico-critica aliquot monumentorum punicorum nuper in Africâ repertorum interpretationem exhibens. Lugd. Batav,* 1822. 4.°

III. *Caspari Jacobi Christiani Reuvens periculum animadversionum archæologicarum ad cippos punicos Humbertianos. Lugd. Batav.* 1822. 4.°

IV. *De inscriptione phœnico-græcâ in Cyrenaïcâ nuper detecta ad Carpocralianorum hæresin pertinente commentatio — scripsit Guil. Gesenius. Halæ* 1825 4.°

Les monumens des deux peuples qui portèrent la civilisation dans la Grèce ont eu des destinées bien différentes. Ceux de l'Egypte couvrent encore aujourd'hui la vallée du Nil : ils semblent destinés à durer toujours et à transmettre à la postérité la plus reculée les arts, l'histoire et la langue de la nation qui les éleva,

Les Phéniciens n'ont point eu cet avantage : les monumens d'architecture qu'ils construisirent dans leur métropole ou dans leurs colonies ont entièrement disparu et il ne reste de leur splendeur qu'un petit nombre d'inscriptions difficiles à expliquer. L'Egypte, dépourvue de bois, employa les matériaux les plus durables : la solidité fut le caractère de ses édifices et la domination des étrangers ne put l'altérer. L'architecture des Grecs ne fit point disparoître le style national : les temples construits en Egypte sous l'empire des Césars ne diffèrent guère de ceux qui remontent au temps de Sésostris (1). Les Phéniciens furent placés dans des circonstances tout-à-fait différentes. Les forêts de cèdres dont leur pays abondoit les déterminèrent à employer beaucoup de bois dans leurs constructions, la domination des Séleucides effaça le caractère national de leurs arts et le remplaça par le style grec, que l'on trouve aussi introduit dans Carthage avant le temps de la dernière guerre punique. Les médailles et les inscriptions sont donc les seuls restes des Phéniciens et de leurs colonies. Ce sont les seuls monumens qui puissent faire connoître la langue de Tyr et de Carthage (2).

---

(1) *Quatremere de Quincy. De l'Archit. égypt.*, p. 266, not. — *Letronne. Recherch. pour servir à l'Hist. de l'Egypte* 1823. *in*-8.° — *Champollion. Lettre à Mr. Dacier* 1822. *in*-8.° — *Champollion. Précis du système hiérogl.* 1824. *in*-8.°

(2) Je ne parle pas des vers carthaginois qu'on trouve dans Plaute et sur lesquels tant de savans se sont exercés. Les copistes les ont tellement altérés que ce n'est que par des corrections tout-à-fait arbitraires qu'on en a expliqués quelques-uns.

Cette langue, si l'on en juge par l'histoire, doit avoir eu la plus grande ressemblance avec l'hébreu et l'idiome de Carthage fut, sans doute, un phénicien légèrement altéré (1). En effet, les descendans d'Abraham dûrent abandonner le langage araméen pour adopter celui des Cananéens au milieu desquels ils s'étoient établis. Ils le portèrent en Egypte et l'y conservèrent parce qu'ils y reçurent un territoire à part et parce que leur langue avoit trop peu d'analogie avec celle des Egyptiens pour se mêler avec elle. Les Israélites dûrent donc rapporter leur langue à-peu-près intacte dans le pays de Canaan. Ils le conquirent sur leurs anciens hôtes, et les indigènes qui ne furent pas détruits se retirèrent sur les bords de la mer. Là ils devinrent navigateurs et commerçans, tandis que les Hébreux furent pasteurs ou cultivateurs, et cette différence d'existence influa sans doute sur le langage de ces peuples. La langue des Phéniciens dut encore s'altérer dans leurs colonies d'Espagne et d'Afrique où ils étoient entourés d'indigènes qui parloient des idiomes différens; mais le fond des langues phénicienne et punique resta toujours cananéen, c'est-à-dire, hébreu. Il résulte de ces considérations que c'est au moyen de l'hébreu qu'il faut tenter l'interprétation des inscriptions phéniciennes et puni-

(1) *Hieronim. in Jerem. cap.* 25. *T. III. p.* 649. oper: *Unde et Pœni sermone corrupto quasi Phœni appellantur; quorum lingua, Hebrææ linguæ magnâ ex parte confinis est.*

Id. proœm. Comment. in Epist. ad Galat: cap. 3. *pag.* 255. *T. IV.* oper: *Aphri Phœnicum linguam nonnullâ ex parte mutaverint.*

ques, en appelant à son aide, lorsqu'il est insuffisant; les formes des langues des nations sémitiques qui entouroient la Phénicie, c'est-à-dire des Syriens et des Samaritains.

L'explication des inscriptions phéniciennes a été le but des travaux de plusieurs philologues du premier ordre. L'autorité d'Hérodote établissoit des rapports entre l'alphabet phénicien et les anciennes lettres grecques: il en existoit d'évidens avec les caractères samaritains; mais malgré ces données, les essais furent long-temps sans résultat. Les découvertes dans cette carrière datent de l'explication de deux petites inscriptions que publia le Dr. Swinton (1) au milieu du siècle dernier, et surtout des travaux de l'abbé Barthélemy. Ce savant antiquaire avoit déjà su lire, par un succès inespéré, les inscriptions de Palmyre, qui avoient été l'objet d'essais si ridicules que l'Académie des Inscriptions avoit déclaré que *désormais on pouvoit s'épargner de semblables peines*. L'abbé Barthélemy usant d'une sage critique et comparant deux inscriptions græco-phéniciennes, trouvées à Malte, avec les légendes des médailles de Phénicie et de Sicile, en tira des alphabets dont il fit l'application à ces mêmes inscriptions de Malte et à deux autres rapportées de Chypre, par Pococke (2). Cette découverte porta une grande lumière sur ce sujet difficile.

---

(1) *Inscriptiones Citicæ* 1750. *Vid. Nov. Act. Erudit.* 1755. *p.* 468 *et seq.*

(2) *Acad. des Inscript. T. XXX*, *p.* 405 - 427.

L'étude des inscriptions phéniciennes exige autant de sagacité que de modération dans les conjectures. Ces qualités furent celles de l'abbé Barthélemy et basèrent ses succès, tandis que d'autres savans, parcourant la même carrière avec trop de hardiesse, expliquèrent les mêmes monumens de la manière la plus absurde (1). Il est cependant équitable de dire qu'ils avoient travaillé sur des dessins inexacts, et que Barthélemy avoit eu des moules pris sur les monumens.

Swinton et Barthélemy ne furent point d'accord dans leurs explications, et il s'engagea entre ces deux philologues une polémique dans laquelle le savant français eut en général l'avantage (2). D'autres érudits ont encore examiné les mêmes inscriptions et ont proposé des interprétations un peu différentes, mais comme je n'ai point l'intention de faire l'histoire de ces travaux, je me bornerai à indiquer Perez Bayer, Tychsen et Akerblad comme ayant eu le plus de succès: le dernier a publié sur quelques inscriptions phéniciennes plusieurs petits écrits qui réunissent l'élégance à l'érudition (3).

---

(1) *Mich. Fourmont. Saggi di Cortona T. III. p.* 89 *et Acad. des Inscript. T. IX. p.* 167. — *Nouv. Traité de Diplomatiq. T. I. p.* 657.

(2) *Transact. Philosoph. T. LIV.* 1764. — *Barthel. Lettre au Marquis Oolivieri. Paris* 1766. *in-*4.°

(3) *J. D. Akerblad. Inscriptionis Phenicia Oxoniensis nova interpretatio. Paris.* 1802. *in-*8.° — *Ejusd. Marmor Græcis et Phæniciis litteris effossum Athenis, in Comment. Societ. Gotting. T. XIV. p.* 225 - 228. — *Lettre sur une Inscript. Phénic. trouvée à Athènes. Rome* 1817. *in-*4.° *Annal. Encyclop.* 1817. *T. II. p.* 193. - 214. — *Journal des Sav.* 1817. *p.* 433 - 440.

L'explication de ces monumens offre de nombreuses difficultés. Ils sont en général composés d'un petit nombre de mots ou de lignes. Comme dans toutes les écritures sémitiques ces mots sont écrits sans voyelles, plusieurs caractères de valeur différente ont entr'eux une ressemblance qui trompe aisément, d'autres ne se distinguent que par des traits faciles à être altérés, le même caractère varie de forme, et l'ensemble de l'écriture présente une apparence cursive qui complique toutes les difficultés. Les mots ne sont point séparés, il faut les diviser, ou plutôt les créer, et cette création est souvent incertaine; souvent encore elle peut se faire de plus d'une manière suivant les racines auxquelles on rapporte les mots et suivant les dialectes sémitiques dont l'interprète fait usage. Des formes qui semblent inusitées, des permutations de lettres difficiles à reconnoître se joignent à tous les obstacles que nous venons de signaler et rendent encore plus laborieuse et plus incertaine la marche de l'antiquaire. Quelques monumens portent des inscriptions phéniciennes accompagnées d'inscriptions grecques et présentent ainsi un moyen et une garantie de plus. Ces inscriptions ne sont jamais des traductions exactes les unes des autres, mais elles favorisent l'interprétation et offrent des rapprochemens intéressans, surtout dans les noms propres. Pour parvenir à une intelligence certaine des inscriptions phéniciennes et puniques en général, il faudroit posséder des textes plus considérables, et cette condition pourra se trouver accomplie lorqu'on aura publié les deux papyrus du Vatican que Mr. Champollion

le jeune a reconnus pour être écrits en caractères phéniciens. L'alliance de cette écriture avec des monumens égyptiens n'est pas nouvelle, quelques médailles et le bas-relief de Carpentras en présentent des exemples. Le savant Eckhel (1) a traité avec sévérité et ironie les travaux des érudits sur les monumens phéniciens. Il apprécioit leurs efforts sous le rapport des médailles, et il faut convenir que les légendes composées d'un très-petit nombre de lettres, souvent peu distinctes, n'ont jamais été éclaircies d'une manière satisfaisante. Cela pouvoit motiver le dédain du docte abbé, mais il y avoit de l'exagération à l'étendre aux inscriptions dont l'explication est certainement moins arbitraire et moins incertaine.

Les principales inscriptions phéniciennes et puniques ont été trouvées à Malte (2), en Chypre, en Sicile, en Sardaigne, à Athènes et dans l'Afrique septentrionale. Nous ne nous occuperons que de ces dernières, et notre unique but est de rendre compte des ouvrages indiqués en tête de cet article. Ils ont pour sujet l'ex-

(1) *Doctr. Num. T. III. p.* 399 - 403.

(2) J'indiquerai ici l'inscription trouvée à Ben-isa (sur laquelle *V. Barthélemy dans le Journ. des Savans* 1761. *Swinton. Philosoph. Transact. vol. LIII. p.* 283. — *Fabricy. de Berg. Hebraeo-Samar. num. p.* 553. — *Mich. Ant. Vassallo. Grammatica Maltese. Roma* 1791. *præf. p.* 38. — *Ger. Tychsen. Nov. Act. Acad. Upsal. T. VII. p.* 95, 96. — *Brez Malta illustr. p.* 106, 107), à cause de la singulière opinion d'un Anglais qui a prétendu qu'elle couvroit le tombeau du grand Annibal (*W. Drummond. An essay on a punic Inscription.* 1812).

plication de quelques monumens découverts depuis peu d'années dans les ruines de Carthage et de Cyrène.

I.

Le sol de Carthage n'avoit encore offert que des inscriptions latines, lorsque en 1817, le Major Humbert découvrit dans la partie jadis appelée *Megara* et près du village de Malga, plusieurs cippes portant des caractères puniques, accompagnés d'ornemens et de symboles. Les inscriptions occupent un carré dans la partie supérieure des cippes. Le sommet du premier a été fracturé et l'inscription fort maltraitée, celui du second présente le dessin d'un bras avec la main ouverte et immédiatement au-dessous une bande décorée d'oves. Un bras pareil se voit vers le haut du troisième, ainsi que la même ligne d'oves.

Un quatrième cippe a le sommet orné d'une espèce de palmette, au-dessous l'on aperçoit une bande étroite décorée de triglyphes, puis une large frise où la main ouverte se trouve accompagnée d'une mauvaise figure de quadrupède. Enfin plus bas encore on voit un symbole composé d'un cône surmonté d'un globe (ou d'un triangle surmonté d'un cercle) et au point de contact de ces deux figures se trouve une ligne horizontale terminée à chaque extrémité par un crochet. Ce quatrième cippe n'a aucune inscription.

Au-dessous de l'inscription du premier cippe, on voit la figure d'un cheval au galop: un vase à deux anses est placé de même sur le second cippe, et l'on remarque dans la même situation sur le troisième une

sorte de calice ou de fleuron d'où partent deux tiges qui chacune de son côté supporte le symbole composé d'un triangle et d'un cercle que nous avons indiqué comme existant dans une dimension plus grande sur le cippe quatrième. Enfin, un fragment d'un autre cippe offre avec quelque variété le même symbole, et un dernier fragment conserve les restes d'une inscription punique. Toutes ces pierres ont été acquises par le roi des Pays-Bas et ornent maintenant le musée de Leyde.

Mr. Humbert en publiant sa notice et les gravures de ces monumens ne cherche point à déchiffrer leurs inscriptions : il croit qu'elles sont funéraires, que les cippes étoient placés sur des sépultures, et il se borne à faire quelques recherches sur les symboles qui les décorent. Le bras et la main ouverte qui se voient sur la plupart de ces cippes attirent surtout son attention. Il rappelle que la *main ouverte* étoit chez les orientaux le symbole des génies bienfaisans, que maintenant encore elle peut, suivant les Maures, détourner l'influence du *mauvais œil.* Aussi en placent-ils l'image sur les maisons, sur les vaisseaux, sur la croupe des chevaux. Les femmes maures présentent la main devant les yeux de ceux qui regardent leurs enfans pour rompre l'effet du regard, et une figure de main exécutée en métal se porte fréquemment, attachée au col comme une amulette.

Mr. Humbert s'occupe ensuite de la figure symbolique formée d'un triangle et du cercle. Il croit d'abord y reconnoître un instrument de musique, mais il abandonne cette idée et se contente de rapprocher cette image de celle que représente le revers d'une médaille

qu'il a trouvée à Carthage. Ce symbole y est accompagné d'un caducée, comme sur une autre médaille à peu près semblable décrite par Eckhel. Il se trouve aussi sur les médailles de Cossura (1), et Mr. Moinnet l'a regardé comme un monogramme.

Telle est la substance de la Notice publiée par le major Humbert. Les monumens qu'elle a fait connoître ont donné lieu à deux ouvrages dans lesquels on les examine sous divers points de vue. MM. Hamaker et Reuvens de Leyde sont les auteurs de ces écrits.

II. III.

Mr. Hamaker, Professeur de langues orientales, est déjà connu par un ouvrage sur les manuscrits de la Bibliothèque de Leyde (2) qui lui a donné un rang distingué parmi les savans, et c'est à lui que l'on doit la lecture des cippes carthaginois. Sans entrer dans aucun détail sur les procédés de Mr. Hamaker pour former l'alphabet de ces inscriptions, assez semblable aux alphabets de Barthélemy et d'Akerblad, ni sur les discussions grammaticales qu'exige leur interprétation, je me bornerai à rapporter la traduction latine de l'inscription la mieux conservée, celle du cippe N.° 3 (3).

---

(1) *Descript. de médail. T. V. p. 472. N.° 912 et T. I, p. 340, N. 6. — Court. de Gébelin Monde primit. Orig. du langage Pl. XV. N.° 11.*

(2) *Specimen Catalog. cod. ms. oriental. Bibl. Acad. Lugduno-Batav. 1820. in-4.°*

(3) En substituant des lettres latines aux caractères Phéniciens et en

Dominæ nostræ Tholath et domino nostro, hero nostro, domino clementiæ Tholad, propter sectionem uvarum (vel mistionem musti) Hassobed filius Abiam votum.

En admettant l'interprétation de Mr. H., ce que ces monumens présentent de plus important, ce sont les noms de deux Divinités jusqu'ici à peu près inconnues, la déesse *Tholath* et le dieu *Tholad.* Une inscription phénicienne et grecque expliquée par Akerblad (1) avoit présenté le nom grec *Artémidore* comme correspondant au nom phénicien *Abedtelet* ou plutôt *Abedtholath*, qui, d'après l'usage des Orientaux de former des noms propres avec des noms de divinités

---

ajoutant les voyelles, on peut rendre cette inscription de la manière suivante :

Larabethan Tholat veli
bahalan ladonan ba
hal-Kamala Tholad
Beguidehath thiroth
Hassobed ben Habiham neder

Mr. H. a rencontré ici toutes les difficultés que j'ai précédemment signalées, et les mots partagés entre deux lignes en présentoient une de plus. La quatrième ligne a embarrassé l'interprète, il a changé le *daleth* initial du premier mot en *beth* et a rétabli le second mot en y suppléant deux lettres quiescentes. Il convient qu'il reste quelque incertitude sur la lecture du nom propre de la dernière ligne ; la troisième lettre de ce nom est difficile à déterminer, il paroît que le manque de place a altéré ce caractère, et il n'est pas prouvé qu'il soit un *Beth.* Les autres inscriptions, quoique plus dégradées, ont servi à fixer la lecture de quelques mots de celles du n° 3.

(1) *Comment. Soc. Gotting. T. XIV, p.* 225 *et seq.*

signifiait *serviteur de Tholath* et indiquoit un rapport entre l'*Artemis* des Grecs et le nom phénicien *Tholath*. Quelques savans avoient voulu expliquer ce dernier mot. O. G. Tychsen et Hartmann avoient dit que *Tholath* étoit la *Déesse au carquois*, parce que *theli* (1) paroît désigner cette arme. Akerblad (2), Bellerman et

---

(1) *Genes. XXVII.* 3.

(2) *Comment. Soc. Gotting. T. XIV, p.* 227. Akerblad indique en même temps une autre conjecture qui compare Tholath ou Talet à la Vénus Syrienne. Il développa plus tard ces opinions dans un autre ouvrage et montra que *Talet* étoit l'Astarté des Syriens, la *Vénus genitrix* appelée encore Mylitta et Alitta, la mère des Dieux, (*Akerblad. Inscript. Phœnic. Oxon. nova interpret. Paris* 1802. *p.* 19. *not.*) Enfin dans une 3.ᵉ dissertation (*Lettre sur une inscription Phénic. Rom.* 1817. *in-4.° p.* 21.) il rétracte ses idées en corrigeant une prétendue faute de sa première interprétation. Il veut lire le nom Phénicien correspondant au grec Artemidore, *Abedtanat* au lieu d'*Abedtelet*. Il adopte ainsi une leçon qui s'étoit déjà présentée à Tychsen et dont Akerblad lui-même avoit dit : *Hæc cui placebunt, non sanè illa invideo* (*Inscript. Phœn. Oxon. p.* 20. *not.*) Il se fonde sur les passages de Clément d'Alexandrie (*Protreptic. p.* 57) et de quelques autres auteurs qui donnent le nom de *Tanaïtis* à une divinité orientale qu'on a rapportée tantôt à Diane et tantôt à Vénus, et il profite pour faire sa correction de la ressemblance que *l* a avec *n* dans les alphabets phéniciens. Si l'on maintient la leçon *Abedtelet*, on en trouvera l'explication précise dans les cippes de Mr. Humbert, et l'on regardera sans doute cette leçon comme certaine si on démontre qu'il n'y eut jamais de divinité appelée *Tanais.* Mr. S. de Sacy (*Journ. des Sav.* 1817, *p.* 439) a déjà improuvé le rapprochement qu'Akerblad veut faire des divinités Phéniciennes, Persannes et Egyptiennes, qui au reste avoit déjà été fait par Réland et par Hyde, et Mr. Hamaker

Kopp y avoient vu Diane sous son attribut de *déesse à trois formes*, parce qu'en Chaldéen *thlatha* signifie *trois* (1). Les inscriptions de Carthage n'admettent pas ces con-

---

rappelle ce jugement. Mais ce point est si important pour l'intelligence des inscriptions carthaginoises qu'il faut ce me semble l'examiner à fond. Strabon (*XI. p.* 532), Clément d'Alexandrie (*protrept. p.* 57), Eustathe (*ad Dionys. Perieg.* 846) offrent la leçon Ταναις. Dion. Cassius (*XXXVI.* 31) parlant d'une région de l'orient se sert du mot Μαναιτιν et un peu plus loin (*XXXVI.* 36) τη Ταναϊτιδι. Mais ailleurs le même Strabon (*XI. p.* 512. *XII. p.* 559. *XVI. p.* 733.) appelle la déesse *Anaïtis*, (quelques ms portent Ἀναειτιδος). Le même nom se lit dans Pline, Pausanias (*lib. III. c.* 16) Agathias (*lib. II.*) et Plutarque (*Vit. Artax. cap.* 27) l'écrit Ανειτιν. D'après tout cela, les plus habiles critiques Xilandre, Bochart, Bullenger, Berkelius, Fabricius, Ste Croix, etc. n'ont pas hésité à rétablir *Anaïtis* dans les différens textes. Fabricius au lieu de τη Ταναϊτιδι a lu dans Dion τη τ'Αναϊτιδι. — Il étoit tout simple que les auteurs occidentaux et surtout les copistes défigurassent le nom d'une divinité de l'orient. Ce nom semble se lire *Architidis* dans Macrobe (*Saturn. I.* 21.) mais peut-être faut-il le rétablir par *Adargatis*. Strabon (*XVI. p.* 738) place un temple de *Anaea* près d'Arbèles : Polybe (*X.* 27) dit que le temple d'Ecbatane étoit dédié à la même divinité, της Αἰνης et le second livre des Maccabées (*I. v.* 13 et 15) paroît la nommer Ναναια. Ce sont sans doute des altérations d'*Anaïtis* que Plutarque appelle Ανεις — Enfin l'on ne peut hésiter sur la véritable leçon si l'on réfléchit que les Persans ont nommé *Nâhid*, *Anâhid*, *Nâhida* la planète Vénus (*Boun-dehèsch. p.* 356. — *Reland dissert. de vet. ling. Pers. voce Anaïtis* — *Hyde de relig. Persar. p.* 90. — *Silv. de Sacy. Journ. des Sav.* 1817. *p.* 439). Dans cette discussion mon seul but est de confirmer la lecture du nom propre *Abdtholath* ou *Abedtelet*, sans avoir à examiner si la divinité orientale répondoit à la Diane ou à la Vénus des occidentaux.

(1) Arabe *thalathah* — Maltais *tliéta*.

jectures. Une autre mention de la même divinité se trouve dans Josué (XV, 30. XIX, 4.) et dans les chroniques (I, IV, 29.) qui nomment *El-Tholath* et *Tholath* une ville de la tribu de Siméon.

Tholath et *Tholad*, d'après l'analogie, dérivent d'une racine sémitique qui signifie *engendrer*, et ces deux divinités se rattachent à cette religion, si générale dans la moyenne et basse Asie, qui admettoit deux principes; l'un actif et mâle qui étoit un *dieu solaire*, l'autre passif et femelle qui étoit un *dieu lunaire*. Quelquefois les deux principes réunis donnoient lieu à des divinités qui possédoient les deux sexes (1). Ce système a été développé par le savant Creuzer et se retrouve dans la religion des Carthaginois.

Après une courte exposition de cette religion, Mr. H. poursuit ses recherches sur les divinités nommées par les inscriptions de Carthage. Il croit les reconnoître dans la cosmogonie phénicienne de Sanchoniaton (2) qui nomme les enfans d'Œon et de Protogone γένος et γενέα; c'est selon lui *Tholad* (genitor) et *Tholath* (genitrix) et ces dernières dénominations ne sont que des epithètes des divinités phéniciennes et carthaginoises *Baäl* et *Astarté*. *Baäl*, principe actif, fut appelé *Kronos* par les Grecs : *Astarté*, principe passif, devint la *lune*, la *reine du ciel*, la *Vénus*, la *Junon* des Grecs et des Romains.

---

(1) *Macrob. Sat. III.* 8. *Cyprii putant Venerem marem ac feminam esse.*

(1) *Apud Euseb. præpar. Evang. I. p.* 34.

Dans la cosmogonie assyrienne tirée de Bérose par Alexandre Polyhistor et rapportée par Eusèbe, puis d'après celui-ci par le Syncelle (1), il est parlé d'une femme que Bel partagea en deux parties pour en former la terre et le ciel. Elle est nommée *Omoroca*, mais, ajoute-t-on, son nom chaldéen étoit *thalath*, on pouvoit le rendre en grec par θαλασσα et il étoit synonyme de Σεληνη (2). θαλασσα est évidemment une manière forcée de rendre en grec *thalath*, et puisque ce dernier mot, au dire de Bérose signifioit *Sélène* ou la lune, on peut conclure que la *thalath* des Chaldéens est la *Tholath* des inscriptions découvertes par le major Humbert. Un passage du philosophe Damascius (3) semble cacher le nom de *Tholad* ou du principe mâle. *Les Phéniciens et les Syriens*, dit-il, *donnent à Kronos les noms de Bel et de Bolathen*. En changeant une lettre de ce dernier nom, Mr. H. lit *Tholathen* et il croit cette correction d'autant plus probable que dans Josué (xv, 30) les Septante ont traduit le nom de la ville *El-Tholath* par *Elboudad*, en altérant de même le *th* en B.

Le second cippe, dont l'inscription n'est pas aussi

---

(1) p. 29.

(2) *Euseb. Armen. edit. Zohrab. p.* 11 *cui nomen Marghaiæ: eamque Chaldæorum lingua dici Thagatthiam, græcè verò converti* θαλασσα, *nempè mare. — Euseb. Armen. edit. Aucher. p.* 23: *cui nomen Marcaja .... quæ Chaldaïcè Thaladtha, græcè autem dicitur Thalatta, quæ vox mare significat.*

(3) Ap. *Phot. cod.* 242, *p.* 1059.

bien conservée donne à *Tholad*, le surnom de *Thammuz* : on y lit :

* * * BAHAL THAMMU

* THOLAD....

et Mr. H. complète le nom de *Thammuz* en en restituant la dernière lettre au commencement de la seconde ligne. Il rappelle que Thammuz est le même dieu qu'Adonis et que le soleil. Le passage d'Ezéchiel (VIII, 14 et 16) qui représente les femmes pleurant Thammuz à la porte septentrionale du temple, et les hommes tournés du côté de l'orient adorant le soleil, ne laisse aucun doute sur le rapport de ce culte avec l'astre du jour quittant notre hémisphère.

L'auteur montre ensuite la liaison de la déesse *Tholath* avec la *Mylitta* des Babyloniens et l'*Alitta* ou *Alilat* des Arabes. Tous ces noms dérivent de la même racine, et Hérodote (III, 8) nous apprend que les Arabes donnoient le nom d'*Alilat* à Uranie. Ils adoroient cette déesse sous l'image d'une pierre carrée. (*Clemens. Alex. protrept.* p. 40, édit. Potter. — *Max. Tyr. dissert.* VIII, § 8.) et l'on sait qu'à Athènes la statue de Vénus Uranie avoit aussi la même forme. (*Pausan. Attic.* cap. 19). Avant Mahomet *Allata* étoit représentée chez les Arabes de Thayef par une pierre blanche carrée. (*Kaswini. apud Hamaker.* p. 13).

Hérodote donne le nom d'*Ourotal* à un autre objet du culte des Arabes : c'est un nom de Bacchus et ce dieu répond au soleil, à Thammuz, à Adonis, à Osiris et par conséquent au *Tholad* des Carthaginois, qui présidoit aussi à la vigne. Le nom de la divinité

arabe

arabe est écrit dans plusieurs manuscrits d'Hérodote 'Ὀροτάλτ, Οὐροτάλτ, 'Οροτάλατ et le rapport avec *Tholad* est manifeste (1).

Ainsi *Tholad* et *Tholath* sont le soleil et la lune, ces deux divinités qui reçurent chacune un si grand nombre de noms divers et qui dans tant de lieux furent vénérés ensemble ou séparément. C'est à leur culte que l'antique Job fait allusion (XXXI, 26, 27):

Num, quando aspexi splendens lumen,
Et præclarè incedentem lunam
Clam est pellectum cor meum
Ut osculum ferret manus mea ori meo?

Je ne dirai que quelques mots des autres inscriptions. Elles s'adressent aux mêmes divinités, mais leur dégradation empêche de les lire en entier. Le n.° 1 présente de nouveaux exemples de noms propres tirés de ceux des divinités. « *Ebedmoneni* fils de *Chamilal*, fils d'*Ebedbaâl* a élevé ce monument. » Le premier de ces noms se retrouve dans une des inscriptions de Citium et Joseph (contr. App. I, p. 1042, et Archæol. VIII, 2: § 5), nomme aussi un *Abdemonos* (2). Ces noms ont

(1) *Quid in syllabis ὀρο vel ὀρα lateat, statuere nom ausim*, dit Mr. H., p. 15. Il me semble qu'on pourroit y reconnoître l'hébreu *Our*, qui signifie *le Soleil* et qui s'allieroit fort bien avec le dieu Carthaginois, plutôt que de changer cette syllabe en ἐλα et d'y reconnoître *El-Tholad*, *le Seigneur Tholad*. Au reste, Mr. H. ne donne cette interprétation que comme une simple conjecture.

(2) *Ebed Moneni*, *Abdemonos* signifie serviteur de *Moninus*. *Moninus* ou *Monimus* paroît être le *Mercure* des occidentaux et c'étoit

quelque importance, parce que le célèbre Münter (Relig. des Carth. p. 130) a nié que les Carthaginois eussent, comme les Phéniciens, des noms propres tirés de ceux des dieux.

Enfin le fragment du cippe n.° 5, semble donner à *Tholad* le titre de *Dominus Giblæ* ou de *Dominus Gabalæ*, et Mr. H. remarque que ce nom étoit celui de la ville de Biblos, où le culte d'Adonis ou de Thammuz avoit pris naissance.

Après avoir déchiffré et expliqué ces inscriptions, Mr. H. se livre à des recherches sur l'époque où elles furent dédiées et sur le lieu où elles furent placées. Je n'en donnerai qu'un abrégé succinct, car, il faut l'avouer, elles sont fort conjecturales. Le nombre des cippes dédiés à Tholad et Tholath, c'est-à-dire à Baäl et à Astarté prouve, selon notre auteur, que le temple de ces divinités étoit situé au lieu où ils ont été retrouvés. Leur culte existoit dans l'antique Carthage comme aussi dans la colonie romaine qui fit revivre cette cité célèbre, la langue punique survécut à la destruction de la rivale de Rome, ainsi ni ce culte ni cette langue ne déterminent l'âge de ces inscriptions. Mr. Münter a prouvé que le temple d'Astarté étoit très-

---

un Dieu adoré à Edesse conjointement avec le *Soleil* et *Azizus*. *Julian Imper. orat. IV. p.* 150 : *Edessam ab omni ævi soli sacram regionem, incolentes cum sole, uno in templo, collocant Monimum et Azizum.... ut Monimus quidem Mercurius, sed Azizus Mars sit, solis adsessores*. Plusieurs personnages parmi lesquels on compte des rois d'Edesse prirent leur nom de cette divinité.

renommé dans Carthage romaine ; il étoit entouré des temples des autres Dieux, et la position du *Vicus Saturnius* atteste le voisinage d'un temple de Kronos ou de Baäl. Mais Astarté et Baäl ne paroissent point avoir eu un temple commun dans cette colonie, et les inscriptions latines qu'on y a trouvées ne réunissent point ces deux divinités. L'une étoit servie par des femmes, l'autre l'étoit par des hommes.

Dans la Carthage romaine le simulacre d'Astarté représentoit une femme assise sur un lion, et malgré l'opinion de Mr. Münter, rien ne prouve, selon Mr. H. que cette déesse, dans l'ancienne Carthage, eût une figure humaine. Les médailles sur lesquelles une tête de femme a été prise pour celle de l'Astarté de Carthage punique, peuvent appartenir à la Sicile, à la Sadaigne, à Malte et à d'autres lieux encore où le culte des divinités grecques avoit été uni avec celui de la déesse phénicienne. Rien n'est si incertain que les légendes de ces médailles. Nous avons vu que le simulacre d'Uranie chez les Arabes et chez les Athéniens étoit une pierre carrée, on la trouve en Chypre, sous la forme analogue d'une pyramide qu'on voit simple, double ou triple sur les médailles de Sidon, de Paphos, de Sardes et de Pergame. Cette forme explique le symbole conique que l'on trouve simple ou deux fois répété sur les cippes de Carthage et qui forme le revers d'une médaille de l'île de Cossura. On doit y reconnoître la forme de l'Astarté Punique qui, comme celle de la Vénus de Paphos n'étoit

qu'une pierre conique (1). Dans les cippes où il y a deux de ces symboles coniques, ils représentent les divinités associées (παρεδροι, συνναοι, adsessores) Tholath et Tholad. Ces noms seuls doivent être un signe d'antiquité. Nous avons vu leur signification d'après la racine orientale dont ils dérivent, et il est remarquable que parmi les monumens de Carthage romaine aucun ne présente Vénus Uranie avec le titre de *genitrix*. Le culte de cette déesse avoit été altéré : le langage dut l'être aussi dans la ville devenue colonie, et si les cippes de Leyde étoient de cette époque l'idiome de leurs inscriptions ne seroit pas si rapproché de l'hébreu. De tout cela il faut conclure, selon Mr. H., qu'ils datent du temps de la Carthage punique.

Mr. H. croit que la colonie phénicienne qui fonda Carthage emprunta à l'île de Chypre le culte des dieux Paredres honorés sur ces cippes. Il se fonde sur des passages de Justin et de Servius. Le premier (XVIII, 5) raconte que Didon parvenue en Chypre, engagea le prêtre de Jupiter à l'accompagner. Servius (*ad Æn.* I, 447) rapporte ce fait du prêtre de Junon, et notre auteur concilie ces témoignages en disant qu'il s'agissoit du prêtre d'un temple commun à un dieu et à une déesse, à Baäl ou Tholad et à Vénus Uranie, Junon ou Tholath. Servius ajoute que ce prêtre désigna le lieu où Carthage devoit être fondée.

---

(1) *Serv. ad Virg. Æn. I. 720: apud Cyprios Venus in modum umbilici, vel, ut quidam volunt, metæ colitur.*

Sans doute il y éleva un temple à ses dieux et y consacra leurs simulacres selon l'usage de son pays, c'est-à-dire sous la forme conique, et semblables à ceux que l'on voit sur les médailles de Paphos. On connoît trois quartiers dans Carthage, Byrsa, Cothon et Mégara. Le premier étoit sur une colline, le second au bord de la mer et le village de Malga, où les cippes ont été découverts, étant situé en plaine sur l'isthme qui unissoit Carthage au continent doit répondre, d'après sa position et l'analogie de son nom, à la partie qui s'appeloit Megara ou Magalia (1). La découverte des cippes du major Humbert est donc celle du lieu où Carthage fut fondée, et indique l'emplacement de ce temple aussi célèbre qu'ancien, où Hammon déposa le récit de ses voyages, et où le grand Annibal jura une haine éternelle aux Romains.

Les derniers chapitres de la dissertation de Mr. H. traitent de deux autres inscriptions phéniciennes, mais avant d'en parler je crois qu'il est convenable de rendre compte de l'écrit de Mr. Reuvens sur les cippes carthaginois.

Mr. Reuvens sur plusieurs points est d'un avis opposé à celui de Mr. Hamaker. Il admet l'interprétation des inscriptions, et ses remarques portent principalement sur les ornemens de ces cippes, sur le lieu où ils ont été découverts et sur les conclusions historiques qu'on veut en déduire. Il reconnoît sur ces pierres quelques ornemens tirés de l'architecture grecque, des oves et

(1) *Serv. ad Æn. I. 425. Isidor. Hisp. trig. XV. 12.*

des triglyphes, mais malheureusement ils ne peuvent servir à fixer leur époque, car déjà l'ancienne Carthage avoit adopté dans quelques-uns de ses édifices l'architecture des Grecs (1), et la nouvelle dut aussi la recevoir des Romains.

Le symbole conique simple ou double qui se voit sur ces monumens paroit à Mr. Reuvens, comme à Mr. Hamaker, la représentation d'Astarté. Quant à la main ouverte, Mr. H. d'après le mot hébreu *iad* qui signifie *main* et aussi *monument* (Samuel. I, XII, 12) avoit cru qu'elle annonçoit un *monument public*. Mr. Reuvens ne partage pas cette opinion, et il se joint au major Humbert pour regarder cette figure comme une sorte d'amulette destinée à éloigner toute maligne influence. Il cite les superstitions des orientaux et indique une statue du Vatican (2) qui porte un collier au milieu duquel on voit une petite main. Mr. R. rapporte à cette occasion les monumens funèbres sur lesquels on trouve des mains : mais ils sont sans rapport avec nos cippes.

Mr. Hamaker a cherché à établir trois points principaux :

1.° Que le lieu où les cippes ont été découverts a été celui d'un temple où Tholath et Tholad furent adorés conjointement.

2.° Que ces cippes remontent au temps de la Carthage punique.

---

(1) *Appian. Punic.* 96.

(2) *Visconti. Mus. Clem. T. III. tab.* 22 *et A. N.°* 12.

3.° Enfin que ce temple étoit très-ancien et que c'étoit l'emplacement de la fondation première de Carthage.

Mr. Reuvens attaque ces conclusions. Il cherche à établir qu'il n'y a aucune preuve de l'existence d'un temple au lieu où les cippes ont été trouvés. Ils pouvoient se rapporter à un simulacre quelconque, à un lieu consacré, ou simplement aux divinités tutélaires du lieu.

Quant à la haute antiquité de ces pierres votives, Mr. H. l'établit :

1.° Sur ce que dans la colonie de Carthage, Baäl et Astarté avoient des temples séparés.

2.° Sur ce qu'Astarté y étoit représentée par une figure de femme, et non plus par une pierre conique.

3.° Sur ce que la langue devoit alors être plus altérée et différer davantage de l'hébreu.

4.° Sur les dénominations de *Tholath* et de *Tholad* qui, à cette époque, devoient avoir été abandonnées.

5.° Sur ce qu'il est plus probable que ces cippes furent renversés et enfouis dans la terre lors de la ruine de Carthage par les Romains, qu'il ne l'est qu'ils aient pu échapper aux chrétiens avides de détruire toutes les traces du paganisme.

Mr. R. a déjà jeté du doute sur l'existence du temple. Il oppose aux autres argumens, que l'attachement des anciens aux représentations caractéristiques de leurs dieux peut autoriser à croire que quoique Astarté fût révérée dans le principal temple de la Carthage romaine sous la figure d'une femme, elle étoit encore

dans quelques lieux sous sa forme la plus antique. Cnide, Athènes, et beaucoup d'autres villes conservoient en même temps des images de leurs divinités de formes et d'époques différentes. Quant aux anciens noms Tholath et Tholad, ils ne prouvent pas plus l'ancienneté des cippes que les noms *d'Adonaï* et de *Jao* ne prouvent celle des monumens sur lesquels on les lit. Les uns et les autres sont des souvenirs d'antiques superstitions.

L'argument tiré du langage n'arrête pas Mr. R. Il objecte le peu de connoissance que nous avons de la langue punique, ce qui nous empêche d'apprécier les altérations qu'elle put recevoir. D'ailleurs, les inscriptions présentent souvent des archaïsmes qui peuvent donner le change sur leur âge. Mr. R. indique les cippes triopéens d'Hérode Atticus, dont le langage semble antérieur de plusieurs siècles à leur érection.

Quant au dernier argument tiré du zèle des chrétiens pour la destruction des restes de l'idolatrie, Mr. R. remarque que cette destruction fut tardive et qu'il fallut pour l'opérer des ordres réitérés des Empereurs et des conciles. Plusieurs siècles s'écoulèrent entre l'établissement de la colonie romaine à Carthage et le renversement des temples payens, et cet intervalle est plus que suffisant pour y placer l'érection des cippes, leur existence, leur chute par l'effet du temps et leur disparution sous la terre. Ils n'étoient probablement plus visibles lorsque les chrétiens sévirent contre les objets du culte payen. Il faut aussi remarquer que l'édification de la seconde Carthage fut sans doute fatale à un

grand nombre de monumens qui durent être employés à élever les nouveaux édifices, et c'est encore une raison de croire que les cippes de Leyde sont plus récens que cet événement.

Après avoir infirmé la haute antiquité attribuée à nos inscriptions, Mr. R remarque que la troisième assertion de Mr. Hamaker sur le lieu de la fondation primitive de Carthage est suffisamment réfutée par l'absence des preuves de l'existence d'un temple dans le lieu où les pierres ont été découvertes. Il termine en applaudissant aux résultats de la dissertation de Mr. H., relatifs à la mythologie, à la philologie et à la numismatique, et il déclare que ses doutes ne s'étendent que sur ce qui regarde la topographie de Carthage et la haute antiquité de ces monumens.

Je reviens maintenant au second chapitre de l'écrit de Mr Hamaker. Parmi les ruines de la ville de Tugga se trouve une inscription bilingue. Une partie est en punique, l'autre présente une langue et des caractères inconnus. Thomas Darcos paroît avoir vu ce monument en 1631 (1) et le comte Camille Borgia l'ayant retrouvé il y a peu d'années, en communiqua le dessin au major Humbert qui l'a publié dans sa notice. Mr. H. le reproduit. Les caractères de cette inscription diffèrent assez des cippes de Carthage et même de ceux des autres monumens phéniciens et puniques : les dernières lignes étant fort dégradées exigent de la part de l'interprète des restitutions qui ne peuvent être que des conjec-

(1) *Barthelemy. Acad. de Inscript. T. XXX. p.* 245.

tures. Cependant, par la comparaison des lettres entr'elles, avec les légendes des médailles et avec les autres inscriptions, Mr. H. rétablit en partie ce texte, sinon d'une manière certaine, au moins d'une manière probable, et il cherche dans les langues sémitiques l'explication de ses formes grammaticales. Il y a beaucoup d'érudition et d'esprit dans les recherches de Mr. H., même lorsqu'il se livre à des conjectures dont nous regrettons de ne pouvoir rendre compte. Mais il faut nous borner à donner la traduction latine qui résulte de son travail.

(Hoc est) *Monumentum Haäwe filii Fameæ, cornu* (i. a. decoris) *Siggæ, ministri Dei summi et collegii sacerdotum, sacerdotum Thalathæ qui verò posuit* (hunc cippum) *Haäwæ filio Fameæ* (secundum) *desiderium ipsius*, (fuit) *sacrificantium doctor.*

Meo autem nomine ut sacrificium eucharisticum. . . . (mactate) *et camelos feminas easque jugulate* (hoc loco) *epuli* (funebris) *causâ. . . .* (mense) *Nisane et Elule. Tum vos cantate hymnum illis qui* (hîc) *strati sunt et pernoctant et pluribus annumerati sunt.*

On voit que cette inscription n'est point votive, mais qu'elle est funéraire et qu'elle est partagée en deux versets. Le premier est le titre du monument. Le défunt parle lui-même dans le second et désigne les sacrifices et les chants qui devoient être exécutés pour lui et pour les autres morts.

Tout en déchiffrant ces lignes, Mr. H. fait quelques remarques intéressantes. Il tente de rendre à une des villes du nom de Hippo des médailles rapportées, mal

à propos suivant lui, à la Sicile. D'autres lui paroissent porter le nom de *Zeuganites* ou des peuples de la Zeugitanie, qui les frappoient pour témoigner à Auguste leur reconnoissance de ce qu'il avoit établi la colonie de Carthage.

A l'occasion des mots *Ben Famea*, fils de Fameas, l'auteur observe que ces mots ont entr'eux sur la pierre un signe, qui paroît être le trait d'union appelé *makkeph* par les Hébreux et qu'il est fort singulier de trouver sur un antique monument ce signe que les savans regardent comme une invention des Masorèthes. Le nom de Fameas ne se lit sur aucune autre inscription et ne paroît dans l'histoire que comme un surnom donné à Himilcon, général carthaginois pendant la dernière guerre punique (1).

La patrie du prêtre Haäwa est nommée *Sig* dans l'inscription. Mr. H. y reconnoît *Sicca*, appelée aussi *Sicca Venerea*, ville peu éloignée de Tugga et dans laquelle le culte de Vénus Uranie étoit établi (2).

La mention de *Nisan* et d'*Elul*, noms des mois d'avril et de septembre, est fort curieuse et prouve que les Phéniciens et les Carthaginois avoient conservé les noms hébreux et araméens des mois. Elle montre aussi que les cérémonies en l'honneur des morts se célébroient tous les six mois par des chants et par des sacrifices. On y immoloit des chameaux, et Mr. H. rapproche les expressions de cette inscription des usages

---

(1) *Appian. Punic.* 97.

(2) *Val. Max. lib. II. cap.* 6. §. 15.

des Arabes qui sacrifioient des animaux. *C'étoit l'usage des Arabes*, dit un commentateur de cette nation, *que celui qui passoit près de la tombe d'un homme renommé par sa générosité et son hospitalité lui sacrifiât son chameau et le distribuât au peuple pour le manger.* On ne sauroit déterminer si les sacrifices dont il est question sur le monument de Tugga s'adressent aux mânes du défunt ou aux dieux au nom du mort. Mr. H. adopte la dernière opinion ; et c'est pourquoi il traduit l'épithète de ces sacrifices par *Eucharisticum*. Ils étoient fait en *actions de grâces*, et à cette occasion l'auteur rappelle les mystères des Cabires, qui doivent leur origine à la Phénicie et à l'Egypte. Il reconnoît *Axiokersus* (magnus fœcundator) et *Axiokersa* (magna fœcundatrix) dans Tholad et Tholath, et d'après la doctrine de l'immortalité de l'ame enseignée à Samothrace, il pense que le défunt remercioit les dieux de lui avoir donné une meilleure existence.

L'époque à laquelle cette inscription fut tracée est tout-à-fait incertaine. La mauvaise forme des lettres pourroit indiquer un âge inférieur à celui des cippes de Malga, mais d'un autre côté la pureté de la langue paroît à Mr. H. une preuve de son antiquité.

Quant aux caractères inconnus qui sont gravés sur la même pierre, on leur donne le nom de *Celtibériens*, parce que quelques-uns ressemblent à ceux qu'on trouve sur des médailles que l'on croit pouvoir adjuger aux *Celtibériens* et aux *Turditans* de l'Espagne (1), mais

(1) *Sestini. Descrizione delle Medaille Ispane del Museo Hervariano. Firenze.* 1818. in-4.°

il est impossible, dans l'état actuel de nos connoissances, de tenter de les expliquer. On remarque que cette inscription est écrite de droite à gauche, et que des caractères semblables se retrouvent aux endroits qui correspondent dans l'inscription punique à des mots dérivés d'une même racine. On peut conclure de là que l'inscription inconnue présente le même sens que celle qui lui est associée, mais l'ignorance où l'on est de la langue dans laquelle elle est écrite empêche tout essai de déchiffrement.

Le troisième chapitre de la dissertation de Mr. H. consiste en observations sur la langue phénicienne et sur l'inscription du bas-relief de Carpentras. L'auteur remarque que les inscriptions seules peuvent donner quelques notions sur les formes de cette langue et indiquer ses rapports avec le syriaque et l'hébreu. Les mots phéniciens qui ont été conservés en petit nombre par les anciens auteurs, les courtes et incertaines légendes des médailles ne peuvent être d'aucun secours pour cet objet. On a trop voulu expliquer le phénicien par l'hébreu seul, tandis qu'il falloit s'aider des autres dialectes sémitiques, et l'inscription de Tugga est d'une grande utilité pour démontrer le mélange des dialectes dans le phénicien. N'ayant point suivi ce système d'interprétation, plusieurs savans ont méconnu la langue phénicienne, et c'est ainsi que Tychsen et Kopp ont prétendu que l'inscription de Carpentras n'étoit pas en phénicien mais en araméen ou chaldaïque. Toutes ces remarques s'appliquent aux inscriptions puniques, car il paroît que ce ne fut que

très-lentement que le voisinage des Africains influa sur la langue des colons phéniciens. D'après ce système, Mr. H. autorise une leçon qu'Akerblad n'avoit pas osé admettre dans l'inscription d'Athènes (1) parce qu'elle étoit chaldaïque. Il donne aussi la lecture de l'inscription de Carpentras (2), et l'on peut observer que quoique, à l'exception d'une seule lettre, il la lise comme Kopp, les interprétations de ces deux savans s'écartent assez l'une de l'autre. Déjà en 1761 l'abbé Barthélemy (3) et en 1802 Ol. G. Tychsen (4) avoient donné des explications de ce monument, qui ne s'accordent ni entr'elles ni avec celles de Kopp et de Hamaker.

La connoissance de ces monumens est donc encore bien éloignée d'avoir acquis un caractère de certitude. Leur petit nombre étoit un grand obstacle aux progrès, et l'on peut maintenant espérer que de nouvelles découvertes faciliteront les efforts des savans. Les cippes qui sont au Musée de Leyde ne sont pas les seuls qu'on doive attendre des ruines de Carthage, et le consul

(1) *Comment. Soc. Gotting. T. XIV. p.* 227.

(2) Le bas relief de Carpentras est connu depuis que Rigord de Marseille, qui le possédoit alors, le publia en 1704 dans les Mémoires de Trévoux. Il vient tout récemment d'être expliqué de nouveau par Mr. Lanci dans ses *Monumenti Egiziani* imprimés à Rome. Le célèbre Bibliothécaire du Vatican, Monsigr. Angelo Mai a attaqué d'une manière un peu vive l'interprétation de Mr. Lanci, dans des réflexions placées à la suite du *Catalogo de' Papiri Vaticani. Roma* 1825 in-4.° qu'il a traduit d'après la rédaction de Mr. Champollion.

(3) *Acad. des Inscript. XXXII. p.* 729.

(4) *Nov. Act. Societ. Upsal. T. VII. p.* 92.

Danois a envoyé à Mr. Münster le dessin d'une nouvelle inscription également trouvée près du village de Malga. Je terminerai cet extrait en donnant l'interprétation latine qu'en a faite le savant évêque de Seelande (1).

Sepulchrum Bathbæ filiæ Chamlothi, filii Abdeschmun, filii Eschmun-Jitten, filii Barjohreb.

IV.

Mr. Gesenius explique dans sa dissertation un monument singulier qui a été trouvé dans les ruines de l'antique Cyrène, aujourd'hui nommée *Grenne*. Cette pierre a été transportée à Malte, et des dessins en ont été envoyés à Paris et à Berlin. On voit dans le haut de ce cippe une ligne composée de cinq caractères phéniciens. Ils sont au-dessus d'une sculpture grossière qui représente un char aîlé, chargé de deux flambeaux et traîné par deux serpens. Au-dessous de ces figures on trouve une ligne de caractères grecs, puis trois lignes de caractères phéniciens, et plus bas encore, neuf lignes de caractères grecs terminées par un serpent qui se mord la queue. On verra, par l'interprétation de ces caractères, que ces inscriptions se rattachent à une branche de la grande famille des Gnostiques, sectaires des premiers siècles de l'Eglise, qui, voulant allier le christianisme avec la philosophie de l'Orient, le corrompirent par les idées les plus extravagantes. L'auteur de cette dissertation donne beau-

(1) Mém. de l'Acad. de Copenhag. 1824.

coup de détails sur l'histoire et la doctrine des *Carpocratiens*. Ils reconnoissoient pour fondateur Carpocrate d'Alexandrie, ils prétendoient devoir leurs dogmes à Zoroastre et à Pythagore, ils rejetoient l'Ancien Testament comme l'ouvrage des anges d'un ordre inférieur, et en recevant le Nouveau, ils se regardoient comme les seuls qui sussent l'interpréter.

Ces hérétiques disoient que dans l'origine la *loi divine* avoit établi la communauté de tous les biens, y compris les femmes; que Dieu avoit ainsi montré sa *justice*, mais que les hommes dégénérés, ayant ensuite établi la *propriété* avoient créé par cette institution tous les crimes et tous les vices. Ils cherchoient donc à rétablir l'état primitif de *justice* et de *justification*. Je ne tenterai point de déterminer comment ces sectaires appliquoient à l'état social dans lequel ils vivoient, ces idées bizarres et absurdes, et tout en admettant qu'elles pouvoient introduire parmi eux une grande corruption de mœurs, on peut croire que les Pères de l'Eglise, justement indignés d'une pareille philosophie, en ont exagéré les effets et les désordres. Quoiqu'il en soit, certains Carpocratiens distingués par les noms de *Caïnites* et de *Judaïtes* pensoient, comme tous les Gnostiques, que le monde avoit été créé par une puissance ennemie du Dieu suprême, et révéroient tous ceux qui avoient été en opposition avec elle. Ils donnoient le nom de *Sophie* (la Sagesse) à la Divinité suprême, et celui d'*Hystéra* à la puissance qui avoit formé le monde et qui cherchoit à le priver de la connoissance du vrai Dieu. Parmi les hommes qu'ils honoroient, ils plaçoient

çoient Judas, soutenant qu'il n'avoit trahi Jésus-Christ que parce qu'éclairé par la Sagesse divine, il avoit été plus instruit que les autres Apôtres du mystère qui devoit enlever le monde au joug d'*Hystera*, et qu'il connoissoit mieux tout le bien que devoit procurer aux hommes la mort de J.-C. Toutes ces absurdités étoient le résultat de l'abus de la philosophie éclectique, des rêves des Néo-Platoniciens et des idées orientales. L'histoire peut facilement expliquer l'alliance de la volupté avec la doctrine gnostique, présentée par l'inscription de Cyrène. Long-temps avant l'ère chrétienne, ce beau pays, qu'on surnommoit le *Jardin de Vénus*, produisit la plus voluptueuse philosophie, celle d'Aristippe, et plus tard les Gnostiques y firent de nombreux prosélytes. Leur doctrine a laissé des traces dans les poésies de Synesius, qu'on place au rang des Pères de l'Eglise, et qui sut allier la philosophie à l'épiscopat.

Telle est la doctrine de l'inscription bilingue trouvée à Cyrène (1). Voici la traduction latine que donne Mr. Gesenius des neuf lignes qui sont en grec :

OLYMPIADIS OCTOGESIMÆ SEXTÆ ANNO TERTIO.

Omnium bonorum mulierumque communio fons est justificationis divinæ, paxque perfecta electis e cæcâ plebe honestis viris, quos communiter vivere Zaradem inter et Pythagoram, hierophantarum principes, convenit.

(1) Elle est aussi exprimée dans une inscription grecque également trouvée à Cyrène, dont Mr. G. donne le texte et la traduction, mais je n'en ai pas parlé pour ne pas donner plus d'étendue à cet article qui a pour objet principal les monumens phéniciens et puniques.

Cette partie de l'inscription découvre manifestement l'intention du sectaire qui l'a composée. C'étoit un imposteur qui cherchoit à faire croire que sa doctrine étoit d'une haute antiquité. Dans ce but non-seulement il a donné à ce monument une date (olymp. 86, an 3.e) antérieure de plusieurs siècles à sa fabrication, mais il a imité la plus ancienne manière d'écrire. Ces neuf lignes sont en Boustrophédon, c'est-à-dire qu'il faut les lire alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, et la forme des lettres, à quelques exceptions près qui trahissent la fraude, se rapproche de celle qu'on voit sur les marbres de la plus haute antiquité.

Je ne dirai rien du commentaire de Mr. G. sur ces lignes grecques, et je passe à l'explication des lignes en caractères phéniciens. L'auteur détermine la valeur de ces lettres en les comparant à celles des monumens analogues et il traduit ainsi :

JUDAS

Pax consortibus justitiæ, Fons
Pacis justitia, in lege consummatur
Pax, legem in pace perfice.

Le premier mot qui sert de titre à l'inscription est écrit d'une façon singulière, *Jhuta*, mais Mr. G. remarque que les Zabiens ou Nazaréens, dans leurs livres publiés par Norberg et Lorsbach écrivent le nom des Juifs d'une manière analogue, et en effet le dialecte Araméen de l'inscription de Cyrène se rapproche beaucoup de celui des Nazaréens : il tient le milieu entre

l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. Les caractères phéniciens n'ont été employés ici que pour faire croire à l'antiquité de l'inscription. Les trois autres lignes présentent quatre sentences arrangées de façon que chaque ligne commence par le mot paix (*Salam*), qui étoit un des mots marquans de la secte : leur sens s'accorde avec celui de l'inscription grecque et avec la doctrine des Carpocratiens Judaïtes. L'auteur termine sa dissertation en montrant que les sculptures de cette pierre ont été vraisemblablement prises des mystères d'Eleusis, et que ce monument de l'hérésie et de l'imposture date vraisemblablement du sixième siècle. Les opinions gnostiques se maintinrent dans la Cyrénaïque depuis le second siècle jusqu'au sixième, et l'inscription grecque que j'ai indiquée plus haut dans une note, nommant *Mazdac*, doit être de cette dernière époque. Cette inscription a trop de rapport avec celle de l'imposteur judaïte pour ne pas les croire l'une et l'autre à peu près du même temps.

F.

HISTOIRE.

ALLGEMEINE GESCHICHTE DER VŒLKER UND STAATEN DES MITTEL-ALTERS, etc. Histoire générale des Peuples et des Etats du moyen âge ; par HENRI LUDEN. Seconde édition. *Iena* 1824. 2 vol. in-8.°

(Quatrième extrait).

Charlemagne législateur et administrateur (1).

En lisant l'histoire des combats, des victoires et des conquêtes de Charlemagne, on considère avec étonnement le génie de ce prince qui osa entreprendre et sut exécuter d'aussi grandes choses avec les moyens bornés qu'il avoit à sa disposition ; et l'étonnement se change en admiration lorsqu'on examine tout ce qu'il a fait dans l'intérieur de son empire pour y introduire l'ordre, pour établir des lois, pour favoriser les lumières et le développement de la civilisation. Mais si l'on veut bien apprécier Charlemage comme législateur et administrateur, si l'on veut éviter de méconnoître les grandes conceptions qui lui appartiennent et d'évaluer trop haut ce qui n'étoit qu'accidentel ou amené par les circons-

(1) Tom. I, p. 269.

tances, il faut d'abord se rappeler de quelle manière a été fondé l'empire des Francs, et sur quelle base il reposoit. Cet empire ne dut pas son existence à l'accroissement libre et progressif de la puissance du peuple franc : il étoit l'œuvre de la conquête et de l'usurpation ; c'étoit un état fondé sur le servage et la domination, et non point sur la liberté. Personne ne pouvoit sortir de la sphère de la vassalité ; même avec les intentions les plus nobles et les plus généreuses on ne pouvoit essayer autre chose, si ce n'est de mettre en harmonie, autant du moins que cela étoit possible, les droits éternels de l'humanité avec les rapports sociaux créés par la violence. Le remède ne pouvoit venir que d'une révolution que personne n'étoit tenté de désirer, le Roi moins qu'aucun autre ; ou bien d'un relâchement insensible de tous les ressorts de la machine féodale, résultat que le temps seul pouvoit amener. Il ne faut pas oublier non plus que la chute des Mérovingiens avoit changé complètement les rapports entre le roi et ses vassaux, et que le premier étoit devenu beaucoup plus puissant, mais que cependant sa puissance se proportionnoit à l'habileté avec laquelle il savoit tirer parti de sa nouvelle position. Enfin il faut considérer qu'un prince qui est grand général, qui a été constamment obligé de faire la guerre et qui l'a presque toujours faite avec succès, ne peut guère s'empêcher de rester fidèle à ses habitudes, même dans l'administration civile, et que ses institutions, calculées principalement pour l'attaque et la défense, doivent tendre à donner à l'état une attitude guerrière ; plus l'empire, créé par la conquête et

maintenu par la force, a d'étendue, plus aussi cette tendance est excusable. Quiconque ne perd pas de vue ces divers rapports, ne se sentira nullement disposé à blâmer les actes administratifs et législatifs de Charlemagne.

Sans doute Charlemagne a achevé de détruire l'antique liberté germanique : mais les foibles restes de cette liberté ne valoient guère la peine d'être conservés, et ils ne pouvoient attendre leur conservation de Charles qui lui-même devoit sa grandeur au régime féodal. D'ailleurs, une nouvelle liberté ne pouvoit germer et prospérer que sous l'oppression de la féodalité, et à l'aide du nouvel essor que la force des circonstances seule étoit capable de donner à l'esprit humain. Sans doute aussi Charlemagne a bâti sans avoir examiné le sol sur lequel il bâtissoit; il a élevé un édifice qui débordoit sa base; il a anticipé sur l'avenir, et a voulu obtenir par des moyens artificiels des résultats auxquels on ne sauroit arriver qu'à travers de violens orages et au moyen de l'action lente du temps. Mais comment savoir mauvais gré à un prince guerrier, accoutumé à voir tout plier devant lui, de ce qu'il a désiré voir de ses propres yeux l'achèvement de l'œuvre qu'il avoit commencée? Et quoique le triomphe de la sagesse humaine soit de savoir apprécier les circonstances et s'y conformer, faut-il condamner le monarque qui donne à son peuple de belles institutions, dans l'espoir qu'un jour il saura en jouir? Enfin, ne doit-on pas pardonner au roi des Francs la tentative d'inoculer au nord de son empire la civilisation du midi?

D'un autre côté, il est vrai aussi que Charlemagne a détruit par ses entreprises ses propres institutions, ou du moins qu'il y a déposé le germe de leur destruction ; mais c'est la nature et la tendance des institutions qu'un roi donne à son peuple qui font connoître sa véritable volonté : ses actions lui sont souvent commandées par les circonstances. Il est vrai encore que Charlemagne a souvent traité les vaincus sans ménagement ; et que plus d'une fois il a employé la violence et la contrainte pour imposer à ses peuples des lois qui restoient sans efficacité parce qu'elles n'avoient été adoptées volontairement. Mais pour l'excuser, disons aussi que l'adulation constante, la soumission servile des ames foibles enivre aisément un génie vigoureux, et qu'un général est habitué à commander et à être obéi ; peut-être la sévérité étoit-elle nécessaire dans des temps aussi barbares et dans un empire composé de parties si hétérogènes, et, presque toujours, Charles sut conserver l'apparence au moins de la justice. En faisant dépendre le sort de l'empire de son activité et de son génie, Charles acheva l'important changement opéré par chute des Mérovingiens et en prépara le développement ultérieur. La plupart des institutions et des fondations de Charlemagne périrent après sa mort, on ne sauroit le nier; au reste, si elles étoient mauvaises, pourquoi les regretter? Si elles étoient bonnes, accusons de leur perte, non pas lui, mais ses successeurs, qui auroient dû les maintenir.

Nous allons indiquer quelques détails qui serviront à confirmer ces vues générales et à faire voir les chan-

gemens que les circonstances et la marche des événemens avoient opérés. — En apparence, la constitution de l'empire étoit sous Charlemagne ce qu'elle avoit été sous les Mérovingiens, mais l'esprit n'en étoit plus le même, ou plutôt le développement de cette constitution, favorisé par l'immense étendue de l'empire, en avoit mis en évidence la foiblesse et les vices. L'hérédité de la dignité royale, mise hors de contestation, n'exerçoit pas une grande influence sur les rapports des différentes classes de la société, mais la nouvelle position où le roi se trouvoit placé vis-à-vis de l'état, étoit d'une grande importance. Charlemagne convoquoit fréquemment les assemblées générales, soit pour se donner l'air de ne rien décider sans avoir consulté ses peuples et leur avoir demandé leur assentiment, soit parce que c'étoit pour lui le meilleur moyen de s'instruire sur l'état de l'empire et de prendre les mesures nécessaires pour faire exécuter ses ordres dans toutes les provinces. Il est possible que tous les vassaux eussent le droit, ou même l'obligation, d'assister aux champs de Mai, et que même les hommes libres, qui n'avoient point contracté d'obligations féodales, n'en fussent pas exclus; mais à coup sûr leur présence n'étoit desirée que lorsqu'il s'agissoit de marcher à l'ennemi; et dans l'assemblée générale ils n'avoient autre chose à faire que d'entendre promulguer les résolutions (capitulaires) que Charles avoit préparées dans un conseil (placitum) composé de grands officiers de l'empire et de prélats. C'est ce même conseil qu'il convoquoit habituellement en automne pour dé-

libérer sur les affaires de l'état ; tous ceux qu'il y appeloit, suivant son bon plaisir, étoient dans sa dépendance. C'étoit lui qui nommoit les grands fonctionnaires, qui d'ailleurs en leur qualité de vassaux avoient à le ménager pour conserver leurs fiefs ; quant aux prélats, quoiqu'ils prétendissent à la direction absolue des affaires qui concernoient l'Eglise et la foi, et quoique leur élection d'après les réglemens canoniques appartînt aux fidèles de chaque diocèse, ils n'en dépendoient pas moins du roi sous plus d'un rapport. D'abord leurs prétentions relativement au gouvernement de l'Eglise n'étoient pas encore légalement reconnues ; les élections canoniques n'étoient valides qu'après avoir été approuvées par le roi ; comme propriétaires de domaines, les prélats étoient vassaux de la couronne, et à tout prendre, c'étoit en se montrant soumis et dociles envers le prince qu'ils pouvoient espérer d'augmenter leurs richesses et leur puissance, plus que par tout autre moyen. C'étoit donc la volonté du roi qui décidoit de tout dans les assemblées générales ; il s'y établissoit de plus une sorte de démarcation entre ceux qui y votoient, et ceux auxquels on ne demandoit pas leurs suffrages, de même qu'entre les prélats et les seigneurs laïques, qui s'assembloient à l'ordinaire séparément, soit pour simplifier les délibérations, soit pour éviter de confondre les affaires spirituelles avec les affaires temporelles. C'est dans ces deux circonstances qu'on découvre les premiers germes de la distinction des divers ordres dans l'état, institution qui se développa dans la suite d'une manière

très-remarquable, et qui a eu tour-à-tour des conséquences si salutaires et si funestes. Quant à la noblesse proprement dite, elle n'exista pas plus sous Charlemagne que sous les Mérovingiens.

L'administration de la justice reçut une organisation régulière dont le roi étoit le chef, et, pour ainsi dire, la pierre angulaire. Les anciens codes des peuples qui composoient la monarchie des Francs, restèrent en vigueur, seulement ils furent modifiés ou complétés par les capitulaires, à mesure que des besoins locaux l'exigeoient. La justice se rendoit en public comme dans les temps antérieurs, mais au nom du roi; et celui-ci entraîné par ses passions, se permettoit quelquefois d'enfreindre les lois existantes et d'imposer arbitrairement des peines sévères. Quant aux revenus du prince, ils furent réglés par des dispositions qui eurent des conséquences importantes. Leur principale source étoit le domaine de la couronne; une autre, les dons jadis volontaires, que maintenant on exigeoit des vassaux comme une redevance obligatoire. Ceux-là même parmi les Francs qui ne possédoient point de terres fiscales, paroissent cependant avoir payé une capitation; et en temps de guerre on exigeoit de tous les citoyens des prestations, qui sans doute se repartissoient d'une manière très-arbitraire, surtout dans les pays conquis. L'organisation militaire peut à juste titre être appelée redoutable, si l'on considère l'origine et la nature de l'empire. Non-seulement tout vassal et tout arrière-vassal, mais en général tout homme qui possédoit un bien quelconque, soit comme fief et arrière-fief, soit

comme alleu, étoit tenu au service militaire. Le prolétaire même étoit appelé à la défense des frontières; lorsqu'il s'agissoit d'expéditions lointaines ou d'une guerre offensive, plusieurs hommes pauvres se cotisoient pour équiper l'un d'entr'eux; les prêtres seuls étoient dispensés du service personnel. Les vassaux se réunissoient au Comte de leur district, l'arrière-vassal suivoit son seigneur suzerain, les propriétaires libres se rangeoient sous la bannière du Comte, et les arrière-vassaux de l'Eglise marchoient sous les ordres des *avoués* des monastères ou chapitres. Ainsi le lien féodal avoit fini par enchaîner tout dans la vaste monarchie des Francs, les vainqueurs comme les vaincus, et le titre d'homme libre avoit perdu toute sa valeur: la qualité de feudataire étoit seule honorée et recherchée.

Toute cette organisation sembloit avoir établi le pouvoir despotique dans l'empire des Francs sur une base solide, et Charlemagne y ajouta une institution qui paroissoit devoir lui donner encore plus d'efficacité. Non content d'avoir placé les évêques et les comtes dans une position telle qu'ils se surveilloient réciproquement, Charles nomma des envoyés particuliers (missi dominici) qui parcouroient à des époques fixes toutes les provinces, pour s'assurer par leurs propres yeux de l'exécution des ordres du prince ainsi que de l'observation des lois, et pour rendre compte à leur maître de l'état de l'empire. Ces envoyés royaux tenoient des plaids et étoient revêtus de pouvoirs très-étendus, tant pour l'administration de la justice que pour le règlement du service militaire. Tour à tour la

terreur et le refuge du foible et de l'opprimé, ils n'étoient guère bien vus des grands et des puissans. Mais quelque habilement organisée que fût cette machine politique, en dernière analyse cependant tout ce magnifique édifice ne reposoit que sur le génie de Charles : une fois privé de cette base, il ne put se soutenir. On pouvoit aisément prévoir que les mêmes hommes qui, intimidés par le génie supérieur de Charles, gardoient le silence dans les assemblées générales, ne tarderoient pas à élever la voix dès qu'ils se trouveroient en face d'un prince foible. D'ailleurs, Charles lui-même avoit miné d'avance son système financier et son système militaire, en accordant à des particuliers ou à des communautés une foule de franchises, de priviléges et d'exemptions, tantôt par condescendance pour l'église, tantôt en cédant à des nécessités qui résultoient de l'extrême rigueur de ses institutions. Les envoyés royaux eux-mêmes pouvoient aisément abuser de leur pouvoir dès qu'ils n'étoient plus contenus par la crainte que leur inspiroit un maître vigilant, et il étoit aisé de prévoir qu'ils ne tarderoient pas à s'entendre avec ceux qu'ils devoient surveiller. On peut donc affirmer que les institutions de Charlemagne ont favorisé le développement du régime féodal avec toutes ses conséquences funestes, mais qu'elles n'étoient nullement propres ni à fonder un despotisme durable, ni à perpétuer l'existence de son empire. Plus il avoit fallu de violence pour réunir en un seul corps les élémens hétérogènes dont il étoit composé, plus aussi sa dissolution devoit être prompte.

Quant aux efforts constans de Charlemagne pour faire fleurir l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, la religion et tout ce qui sert aux progrès de la civilisation, on ne sauroit les considérer sans éprouver un sentiment d'admiration pour ce génie supérieur. Tout en lui annonce une ame capable de sentir ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est noble, et sous plus d'un rapport, il avoit devancé son siècle. Si les utiles établissemens créés par lui avoient duré, nul doute que les mœurs n'eussent été adoucies peu à peu, et que l'antique rudesse n'eût complètement disparu. Malheureusement à côté du germe du bien se trouvoit aussi le germe du mal. Le régime féodal amenoit à sa suite la servitude, et devoit faire naître un jour le droit de diffidation (1). D'ailleurs ce vaste empire, composé de tant de peuples divers que la force seule avoit réunis, ne pouvoit échapper à de violentes secousses. Sans doute ces secousses mêmes, et la dure oppression de la féodalité étoient propres à donner un nouvel essor à l'esprit humain, mais les établissemens de Charlemagne ne pouvoient prospérer au milieu du désordre et de bouleversemens continuels.

La papauté et l'empire (2).

Les relations amicales que Charlemagne entretint

---

(1) On nommoit ainsi dans le moyen âge le droit auquel prétendoit chaque seigneur, de se faire justice à lui-même, en attaquant son ennemi, pourvu qu'il lui eût fait signifier trois jours d'avance qu'il étoit dans le dessein de lui courir sus.

(2) Tom. I, p. 279. *seq.*

avec le Saint-Siège, les services qu'il lui rendit, les guerres qu'il entreprit contre les musulmans et les payens pour la défense de la chrétienté, les établissemens qu'il créa dans le but d'affermir l'empire de la foi, et tout ce qu'il fit pour agrandir la puissance pontificale et augmenter son influence sur les affaires spirituelles dans la monarchie des Francs, durent nécessairement inspirer aux Papes une vive reconnoissance. Il étoit difficile pour eux de lui en donner des preuves réelles, cependant Léon III en trouva le moyen. Ce Pape, successeur d'Adrien I, attaqué par un parti puissant qui l'accusoit d'une foule de crimes, eut beaucoup de peine à se soustraire par la fuite au traitement ignominieux dont il étoit menacé, et se réfugia en France. Charles avoit confirmé son élection et renouvelé avec lui les relations amicales qu'il avoit contractées avec son prédécesseur; il ne pouvoit ni l'abandonner, ni permettre à ses ennemis de disposer à leur gré de la tiare. Il le ramena donc à Rome, lui procura l'occasion de se justifier de toutes les accusations portées contre lui, et le rétablit sur le siège pontifical. Léon de son côté, le jour de Noël de l'année 800, en présence du peuple assemblé dans le temple, posa la couronne impériale sur la tête de Charles et lui rendit hommage, et le peuple salua le prince des Francs du titre d'Empereur romain. Cet acte, quelqu'insignifiant qu'il fût en lui-même, introduisit dans le monde européen des idées nouvelles qui furent fécondes en conséquences, et exercèrent une grande influence sur les événemens

qui suivirent. Si d'un côté il créa une nouvelle dignité, celle d'empereur, ou du moins la renouvela pour l'occident, de l'autre il éleva l'autorité pontificale à la hauteur à laquelle elle aspiroit depuis long-temps, et d'où plus tard elle a tenté de dominer le monde. C'est ici le moment d'examiner ces deux phénomènes politiques, relativement à leur origine et à leur importance historique.

Il est facile d'expliquer l'origine et l'accroissement de l'autorité pontificale. Nul homme ne peut se vanter d'en avoir conçu d'avance le plan ; elle a été l'ouvrage des circonstances, et le résultat nécessaire des événemens. Le Saint-Siège n'a dû sa puissance ni à l'habileté ni aux vertus des prélats qui l'ont occupé, mais à la piété et aux besoins religieux des fidèles, qui dans des siècles de détresse ne voyoient de refuge qu'en lui. Trois causes paroissent avoir contribué principalement à fonder la domination pontificale et à élever l'évêque de Rome au-dessus de tous les autres évêques ; les rapports dans lesquels se trouva placée la doctrine divine de Jésus-Christ vis-à-vis de la sagesse du monde, les persécutions que les partisans de cette doctrine éprouvèrent de la part des puissans de la terre, et l'influence que les changemens survenus dans la position respective des peuples et des états de l'Europe exerça sur le christianisme et ses adhérens.

Quiconque a présentes à la pensée et gravées dans son cœur les saintes vérités de l'évangile telles que le Sauveur les annonça au monde, ne sauroit considérer sans un sentiment de douleur et d'étonnement cette

masse de livres écrits pour commenter des vérités aussi simples, et ces disputes interminables enfantées par une fausse dévotion, par l'esprit de persécution et d'hypocrisie, qui ont duré pendant des siècles et qui durent encore. C'est la vanité et l'égoïsme de l'homme qui seules peuvent expliquer ce singulier phénomène. Aux yeux des sages et des grands du monde la doctrine du Christ, lors de sa première apparition devoit n'être qu'une folie qui ne méritoit aucune attention. Mais les peuples, fatigués par des siècles de malheurs, avoient soif de consolations qu'ils avoient cherchées en vain dans les dogmes stériles du paganisme, et ils embrassoient avec ardeur la religion chrétienne parce qu'elle leur offroit l'aliment dont ils avoient besoin. Il falloit bien que les sages suivant le monde, suivissent l'exemple des peuples, s'ils ne vouloient perdre tous leurs avantages, mais leur cœur ne changea point, et ils ne renoncèrent ni à leur sagesse mondaine, ni à leurs intérêts terrestres. Attribuant aux dogmes simples et clairs de l'évangile un sens obscur, conforme à leurs propres idées et à leur manière de voir, ils égarèrent les fidèles dans un labyrinthe de subtilités théologiques d'où ceux-ci ne pouvoient sortir qu'à l'aide de leurs directeurs spirituels. Ils fournirent ainsi aux hommes ambitieux des siècles suivans les moyens d'augmenter le pouvoir du clergé et d'en abuser.

Les premiers chrétiens avoient été à peine remarqués; aussi personne n'avoit-il songé à les troubler dans leur croyance. Dès que leur nombre eût augmenté et qu'ils eurent formé des associations, ils éprouvèrent le be-

soin

soin d'une organisation régulière, qui ne pouvoit être maintenue qu'au moyen de surveillans et d'administrateurs. Quand ensuite ils eurent excité l'attention de l'Etat, et que le pouvoir, effrayé de l'accroissement rapide de cette association qui menaçoit d'anéantir la religion existante, eût commencé à traiter hostilement les chrétiens, ils se virent forcés de resserrer leurs liens, afin de pouvoir s'avertir réciproquement des dangers qui les menaçoient, se secourir, et détourner ou combattre les persécutions. Pour cet effet il falloit établir de fréquentes communications entre les différentes églises; les grandes villes, où les chrétiens pouvoient apprendre mieux qu'ailleurs ce qu'ils avoient à craindre et comment ils pourroient conjurer l'orage, devenoient par la nature même des choses, les points d'appui de ces communications, dont le centre ne pouvoit être ailleurs qu'à Rome. Placés vis-à-vis d'un pouvoir hostile, les partisans du Christ devoient se considérer tous comme ne formant qu'un seul corps, dont les divers membres devoient agir de concert, et plus il étoit essentiel pour eux de tenir secrète leur association, plus aussi ils devoient chercher à la rendre compacte. Les disputes théologiques même, et les tentatives faites pour les appaiser, multiplièrent les relations entre les différentes Eglises, et ces relations ayant pour but tantôt des objets spirituels et tantôt des objets temporels amenèrent peu à peu une organisation telle qu'il la falloit au clergé pour pouvoir diriger et gouverner le monde chrétien. Lorsque ensuite au quatrième siècle de notre ère, il fut permis

de prêcher publiquement la religion chrétienne dans tout l'empire romain, et que les empereurs mirent autant de zèle à propager l'Evangile, que leurs prédécesseurs avoient mis d'acharnement à le détruire, cette organisation put se développer très-rapidement, et l'évêque de Rome ne put manquer d'acquérir une grande autorité dans tout l'Occident, parce qu'il étoit l'évêque de l'ancienne capitale du monde plutôt que parce que St. Pierre avoit souffert le martyre à Rome.

L'envahissement de l'empire romain par des barbares, les uns payens, les autres schismatiques, força les anciens habitans à resserrer les liens qui les attachoient à l'évêque de Rome, seul protecteur qui leur restoit, et contribua ainsi à augmenter son autorité. Une foule d'autres causes agissoient dans le même sens; en voici l'énumération succinte. La conversion successive au christianisme de tous les peuples conquérans de l'Europe, qui tous, dès qu'ils furent réunis à l'Eglise catholique, travaillèrent à l'envi à l'agrandissement de l'autorité pontificale; la longue lutte entre les Ariens et les catholiques d'Espagne, qui se termina par la destruction totale de l'Arianisme; le respect des peuples germaniques pour les prêtres, leur ignorance qui les mit dans la nécessité de confier à des ecclésiastiques les premières dignités de l'Etat, et leur reconnoissance pieuse qui les détermina à conférer au clergé des propriétés territoriales: les conquêtes des Arabes, qui firent disparoître les évêques des grandes villes de l'Orient, ou du moins les réduisirent à un état de dépendance tel qu'ils ne purent

plus rivaliser de puissance et d'autorité avec l'évêque de Rome ; la prédication du christianisme en Angleterre, en Irlande, en Allemagne, et le soin que mirent les missionnaires chrétiens du nord à établir des relations intimes entre les Eglises fondées par eux, et le Saint-Siège ; l'absence du souverain qui mettoit la direction des affaires de l'Italie presqu'entièrement entre les mains du Pape ; enfin, l'orage excité par les fureurs des Iconoclastes de Constantinople qui rendit le Pape en quelque sorte maître de Rome, et le plaça à la tête des fidèles d'Occident, rebelles aux décrets de l'empereur d'Orient.

Au milieu de tous ces événemens se forma peu à peu l'idée de l'unité de toutes les Eglises chrétiennes, ou plutôt l'idée d'une seule Eglise universelle, dont le Pape étoit le centre commun et le représentant. De ce principe découloit nécessairement pour le Pape le droit de commander, pour le monde chrétien, l'obligation d'obéir. Ce fait une fois existant, il étoit tout simple qu'on cherchât à fonder le droit de commander, ainsi que l'obligation d'obéir, tantôt sur la nature des choses, tantôt sur des passages des Saintes-Ecritures, tantôt sur des antécédens historiques. Ce qui est hors de doute, c'est que dès le cinquième siècle l'évêque de Rome passoit pour le premier évêque de l'occident ; au septième siècle, il étoit regardé comme le chef de la chrétienté ; pour juger quelle étoit son autorité au huitième siècle, il suffit de considérer l'importance que mirent Pepin et Charlemagne à obtenir son suffrage et son approbation. Quand le maire du palais, Pepin,

soumit au Pape Zacharie la question : Qui devoit être roi des Francs? ce n'étoit point comme théologien qu'il le consultoit, car la France ne manquoit pas d'habiles théologiens ; ce qu'il avoit en vue, c'étoit de s'appuyer de l'autorité et de la décision du Pape. L'opinion énoncée par Eginhard, que la chute des Mérovingiens et l'élévation des Carlovingiens devoient être attribuées à la décision du Pape, est tout-à-fait conforme aux circonstances, et elle est confirmée par l'anathême dont le pape Etienne II menaça les seigneurs francs, si jamais ils se choisissoient un roi dans une autre race que dans celle de Pepin. Et Charlemagne lui-même, ne reçut-il pas la couronne impériale de la main du souverain Pontife? Que Charles ait exigé du Pape la promesse de le couronner, lorsque celui-ci vint implorer sa protection à Paderborn, ou que le Pape l'ait couronné sans l'avoir prévenu de ce qu'il alloit faire, cela ne change rien au fond de la chose ; le fait est, dans l'un et l'autre cas, que Charles a reçu la couronne impériale de la main du Pape, et qu'il a cru pouvoir retirer de grands avantages de cet acte. D'un autre côté, ces deux événemens achevèrent pour ainsi dire l'édifice de la puissance pontificale. Pepin et Charlemagne, l'un en s'appuyant de la décision du pape Zacharie, l'autre en recevant la couronne impériale des mains de Léon III, accréditèrent dans le monde chrétien l'opinion que le Pape avoit le droit de créer des empereurs et des rois ; et quand Charles le Chauve, soixante et quinze ans plus tard, se vit forcé de reconnoître solennellement ce droit, il ne fit qu'énoncer ce qui existoit déjà,

Dès-lors il ne restoit plus qu'à réduire en principes les prétentions de Rome et à trouver des occasions pour en faire l'application.

On conçoit aisément qu'un pouvoir aussi étendu que celui du St.-Siège et qui embrassoit à la fois les intérêts les plus nobles et les plus vulgaires, devoit exercer une influence décisive sur tous les rapports de la vie sociale. Ici il se présente une question intéressante. Ce pouvoir étoit-il nécessaire pour amener les progrès de la civilisation et le développement de l'esprit humain? Nous croyons pouvoir l'affirmer, et nous pensons qu'il est facile d'en donner la preuve. L'Europe étoit destinée à voir se former dans son sein, sous l'influence du christianisme, une confédération d'états constitutionnels, indépendans les uns des autres. Mais d'abord, comment le christianisme auroit-il pu s'établir d'une manière solide et durable au milieu des générations ou barbares, ou corrompues du temps dont nous nous occupons? Les peuples décrépis de l'empire romain avoient adopté avec transport les consolations par lesquelles la foi chrétienne adoucissoit leur misère. Sans force pour résister à l'oppression, sans espoir dans ce monde, ils avoient dirigé leurs regards vers la vie à venir. Les peuples du nord et de l'orient qui venoient d'inonder l'Europe, pleins de vigueur et de jeunesse, avoient accepté le baptême, moitié par esprit d'imitation, moitié par indifférence pour la foi de leurs pères. Mais les uns et les autres étoient également grossiers et barbares, également abrutis par l'ignorance et la superstition. Point de lumières, point

de sciences, point d'échanges d'idées ; ceux-là même qui vouloient être les guides des autres, erroient dans les ténèbres et ne connoissoient pas la vérité. En même temps toutes les barrières qui servent à contenir la perversité humaine, se trouvoient abattues et toutes les passions déchaînées, les intérêts célestes et terrestres étoient confondus, partout on ne voyoit que crimes et atrocités. Le seul remède à tant de maux, le seul moyen pour rétablir l'ordre, étoit le joug de l'obéissance passive, de la foi aveugle, que l'Eglise sut imposer aux fidèles. Sans doute plus d'un noble génie, supérieur à son siècle, a été brisé par le pouvoir sacerdotal; mais ce pouvoir seul pouvoit dompter la barbarie générale. Sans doute aussi les mœurs du clergé même étoient presqu'aussi farouches et grossières que celles des laïques, mais il ne faut point en accuser la hiérarchie de l'Eglise ; sans elle, l'état moral de l'Europe auroit été bien plus déplorable encore.

Si nous considérons ensuite la hiérarchie ecclésiastique sous le rapport de l'état politique de l'Europe, nous trouverons aussi qu'elle a exercé une influence salutaire. Le régime féodal, il est vrai, renfermoit en lui-même le germe de sa destruction, mais cette destruction ne conduisoit pas nécessairement à l'établissement d'un ordre constitutionnel, et si les villes avoient essayé de secouer le joug de leurs seigneurs féodaux, leur résistance n'auroit guère amené d'autre résultat qu'une guerre à mort. D'ailleurs, cette résistance étoit impossible ; dans une grande partie du monde chrétien il n'y avoit plus de villes, et celles qui existoient

encore ne renfermoient dans leurs murs qu'un amas de misérables sans courage comme sans industrie. Rien de plus facile pour les orgueilleux seigneurs féodaux, qui n'estimoient que la force et l'abus de la force, et qui avoient su attirer dans leurs intérêts les prêtres, les seuls protecteurs naturels des opprimés, que d'étouffer tout développement dans les villes comme dans les campagnes, et de retenir les unes et les autres dans un état d'abrutissement. La hiérarchie ecclésiastique pouvoit seule arrêter les progrès du mal, et elle le fit. En réunissant les prêtres en un seul corps présidé par un chef indépendant, elle rompit leur liaison funeste avec les seigneurs féodaux et les mit en opposition avec eux. Alors commença cette longue lutte entre la parole et l'épée, entre la force morale et la force matérielle, qui opposa des barrières à la puissance des seigneurs féodaux et prépara un nouvel ordre de choses favorable à la liberté et au développement de l'esprit humain. En même temps le haut clergé, les archevêques, les évêques, les abbés fondèrent des villes, y encouragèrent l'industrie, et leur enseignèrent les moyens d'arriver d'une manière légale à la possession des biens les plus précieux pour l'homme, biens qu'il ne cessera jamais d'appeler de tous ses vœux, la liberté et la justice ; et ce qu'obtenoient les villes, devoit tôt ou tard devenir le partage de tous. D'ailleurs la hiérarchie de l'Eglise procuroit à la portion opprimée de la nation l'occasion et la possibilité de se soustraire au joug, de s'élever au niveau de ses oppresseurs et d'en tirer vengeance. En ouvrant au génie, à la vertu et au savoir

la carrière de la gloire et de la puissance, elle humilioit les grands de la terre et encourageoit les foibles à la résistance. Si nous dirigeons ensuite nos regards vers la division de l'Europe en états indépendans les uns des autres et néanmoins unis les uns aux autres par un lien commun, nous retrouverons encore là l'influence salutaire de la hiérarchie. L'irruption des barbares avoit effacé toutes les limites et confondu tous les peuples; maintenant la force des choses tendoit à former de nouveaux peuples, mais quel étoit le pouvoir capable de rapprocher les unes des autres ces races sauvages, dispersées sur tout le sol européen, et qui n'avoient encore ni industrie, ni commerce, ni lumières? Quel étoit le pouvoir capable de créer entre ces peuples de nouveaux rapports propres à développer la civilisation? Ce fut l'Eglise qui les réunit, en leur enseignant à considérer la chrétienté entière comme un seul corps; ce fut l'autorité pontificale qui donna de l'efficacité à ce principe, en établissant entre les peuples de fréquentes communications qui eurent les conséquences les plus salutaires.

On auroit tort sans doute de méconnoître les inconvéniens du pouvoir pontifical et de nier les abus nombreux qu'il fit naître; mais quelle est l'institution humaine qui n'ait eu ses abus? Peut-être même pourroit-on dire que la tendance de ce pouvoir étoit funeste, en tant qu'il avoit pour but de gouverner le monde en maîtrisant les esprits; mais il n'est pas moins vrai que pendant une certaine époque il fut utile. La même substance qui donneroit la mort à un homme bien

portant, peut devenir un remède salutaire pour le malade. Sans doute la tendance même de ce pouvoir finit par en amener la chute ; cependant, pour renverser une puissance aussi bien affermie et aussi bien défendue, il fallut que ceux qui en étoient les dépositaires eussent auparavant scandalisé le monde chrétien par leurs vices, et l'eussent irrité par leurs usurpations ; et la lutte auroit été bien longue si le sacerdoce étoit devenu héréditaire comme la noblesse. Heureusement le goût de la vie monacale, en accréditant l'idée de la sainteté de la vie célibataire, fut cause que les prêtres ne purent se soustraire au célibat ; plus tard, le principe de l'indivisibilité des biens de l'Eglise rendit le mariage des prêtres impossible ; c'est ainsi que l'Europe fut préservée d'un sacerdoce héréditaire et de tous les maux que l'Orient doit à l'établissement des castes.

Nous avons beaucoup moins de choses à dire sur la dignité impériale : c'étoit une œuvre toute humaine, une création arbitraire, nullement nécessitée ou amenée par les circonstances. Sous quelque rapport que l'on considère la dignité impériale, on ne sauroit y voir rien de grand, rien de satisfaisant, rien de positif. D'abord, le nom ne rappelle que des souvenirs de despotisme, de violence, d'oppression, de vices et de crimes de tout genre. Si l'on dirige ensuite ses regards sur les deux hommes qui entreprirent de rétablir l'empire d'occident, Léon III et Charlemagne, et si l'on cherche à découvrir quelles pourroient avoir été leurs vues, on se trouve dans un dédale d'incertitudes. En supposant que c'est Léon III qui en a eu la première idée, on

conçoit sans doute qu'il ait désiré donner à son protecteur une marque éclatante de sa reconnoissance; qu'il se soit flatté de provoquer ainsi de nouvelles donations de la part du roi des Francs, et qu'il ait voulu humilier l'empereur de Constantinople. Mais il est difficile que pour des avantages aussi personnels et aussi peu importans le Pape ait pu se résoudre à compromettre les grands et éternels intérêts du St. Siège. Pouvoit-il prévoir quel usage Charles feroit de son nouveau titre? Et que seroit-il arrivé si l'empereur avoit établi sa résidence à Rome ou à Milan? Les prédécesseurs de Léon n'avoient-ils pas tremblé en voyant le roi des Lombards aux portes de Rome, et Charlemagne n'étoit-il pas aussi roi des Lombards? —Si c'est Charlemagne qui a eu le premier l'idée de se faire proclamer empereur, trois suppositions se présentent à l'esprit. Peut-être a-t-il cru atteindre par-là un but déterminé, comme celui de se mettre en possession de toute l'Italie; ou bien l'amour d'un vain éclat lui a fait désirer la couronne impériale; peut-être enfin a-t-il eu réellement l'intention de rétablir l'empire d'occident. La première supposition n'est nullement probable, car Charles avoit trop d'expérience pour ignorer que l'Italie ne pouvoit être conquise et conservée que par la force; la seconde a pour elle la circonstance que Charles, restant lui-même inactif en apparence, fit agir le Pape, et l'importance qu'il paroissoit attacher à sa nouvelle dignité; la troisième enfin se trouve appuyée par les négociations de Charles avec la cour de Constantinople, mais le partage que

Charles fit de ses états la rend très-douteuse. Cette hypothèse supposeroit d'ailleurs que Charles ne connoissoit pas suffisamment sa situation. Un roi des Francs, puissant uniquement par ses vassaux, au milieu de peuples vaillans, indomptables et impatiens de tout joug, à la tête d'une monarchie à peine organisée, résidant au fond de l'Allemagne, vouloir en même temps être empereur romain, et restaurateur de l'ancien empire — quel projet gigantesque!

Si, faisant abstraction des intérêts et des vues du moment, nous essayons de nous élever à une idée générale relativement à la dignité impériale, nous ne saurions découvrir rien de satisfaisant. On a répété souvent que l'empereur devoit tenir dans sa main la balance et l'épée de la justice, afin de conserver la paix entre les peuples de l'Europe et de protéger l'Eglise; mais il y a dans cette manière de voir plus d'apparence que de réalité. D'abord on pourroit demander qui est-ce qui auroit décidé de quel côté étoit la justice, et qui auroit employé l'épée pour la faire valoir? Ensuite il est évident qu'une telle magistrature universelle n'auroit été possible que par la toute-puissance d'un seul et la réunion de tous les peuples sous le même sceptre, ou par la prépondérance décidée d'un état sur tous les autres, et certes la paix eût été achetée très-chèrement à ce prix. Quant au protectorat de l'Eglise, cette idée implique également contradiction sous le rapport spirituel et temporel, le roi des Francs n'avoit besoin pour cet effet ni d'un nouveau titre ni d'une obligation particulière; comme le prince le plus puis-

sant de l'Eglise, il étoit tenu de la défendre tant qu'il lui restoit fidèle. Si enfin nous interrogeons l'histoire pour connoître les effets qu'a produits le renouvellement de l'empire d'occident, il nous seroit difficile d'indiquer des résultats positifs auxquels on pourroit attribuer une influence marquante sur le développement de l'esprit humain. Pendant plus d'un siècle, les Papes disposèrent à leur gré de la couronne impériale; ensuite elle devint le partage exclusif des rois d'Allemagne, qui mettoient leur gloire à l'obtenir. Et comme pour être couronné empereur il falloit être maître de Rome, il résulta de cette nécessité des rapports entre l'Italie et l'Allemagne, qui firent pendant plusieurs siècles le malheur de ces deux pays.

Nul doute cependant qu'au moyen âge on n'ait attaché une grande importance à la dignité impériale. Moins ses prérogatives étoient déterminées, plus l'imagination se donnoit de carrière à cet égard. La terreur que la redoutable domination de Rome avoit inspirée jadis, s'attachoit encore au nom d'empire; la cérémonie du couronnement par la main du Pape produisoit aussi un grand effet sur les esprits; et cet effet étoit augmenté par le haut rang que les Allemands occupoient parmi les peuples de l'Europe, grâce à leurs exploits, leurs vertus et leur puissance. L'empereur passoit pour le premier potentat de la terre, auquel aucun autre ne pouvoit être comparé; il étoit considéré comme le chef temporel de la chrétienté, le centre et la source de tout pouvoir temporel, comme le Pape en étoit le chef spirituel, la source et le centre de tout pouvoir spi-

rituel. Cette manière de voir donnoit une direction déterminée à la lutte entre le trône et l'autel, entre la parole et l'épée : chaque victoire remportée par le Pape sur l'Empereur, étoit une victoire remportée sur le pouvoir séculier en général. Sous ce rapport, l'action de l'autorité pontificale fut secondée par le pouvoir impérial. Quand enfin le monde chrétien parvint à se soustraire à la tutèle du Pape, alors l'opposition du pouvoir impérial n'eut plus d'objet. Les empereurs cessèrent de se faire couronner par le Pape, et l'illusion se trouva détruite ; les mots restèrent, la réalité avoit disparu.

(*La suite au prochain cahier*).

LITTÉRATURE.

APERÇU SUR LA LITTÉRATURE RUSSE, extrait de l'*Introduction de l'Atlas ethnographique du globe*, par Adrien BALBI. *Paris*, chez Rey et Gravier, Libraires, 1826,

(*Second extrait*).

LA prose, chez toutes les nations, suit lentement les progrès de la poésie. En Italie, le Dante a dévancé Boccace d'un demi-siècle ; en France, quand Montaigne marchoit encore en tâtonnant, Malherbe étonnoit déjà

par son vol hardi. C'est donc un prodige que la prose de Lomonossoff, dont les discours académiques, même aujourd'hui, sont cités comme modèle d'éloquence. Cet élan de génie resta long-temps sans imitateurs. Ce n'est que vers l'époque dont nous nous occupons que la prose commença à se former ; mais une fois la semence reçue par le sol, la croissance de l'arbre fut rapide ; quelques-unes de ses branches atteignirent même une hauteur qu'elles n'ont pu dépasser depuis.

La chaire vit le métropolitain Platon porter l'éloquence sacrée à un degré de perfection qui découragea ses successeurs. Quelques-uns des prédicateurs actuels, n'osant marcher sur ses traces, au lieu d'émouvoir les auditeurs veulent les persuader, et donnant malheureusement trop dans la théologie, deviennent inintelligibles et froids. Platon ne fut pas le seul prédicateur éloquent du règne de Catherine ; mais nous épargnons les détails à nos lecteurs. Ce prélat vécut jusqu'à l'année 1812, où il mourut âgé de 75 ans.

Les autres genres d'éloquence furent aussi cultivés avec plus ou moins de succès. Visine (né en 1745 et mort en 1792), dont nous avons parlé dans le paragraphe sur l'art dramatique, fut un des meilleurs prosateurs de son temps. Il laissa quelques traductions, telles que celles de *Joseph*, poëme de Bitaubé, et de l'*Eloge de Marc-Aurèle*, par Thomas, qui, par la pureté et l'éloquence du style, se font distinguer même parmi les ouvrages du temps présent. Ses contes, soit originaux et soit traduits du français, serviront toujours

de modèle aux narrateurs. Quelques-unes de ses lettres, qu'on a publiées dans les derniers temps, prouvent que le genre épistolaire ne lui étoit pas étranger.

Kostroff (mort en 1796), si fameux par sa traduction de l'*Iliade*, en donna une autre des poésies d'Ossian. Cette traduction est regardée en Russie comme un chef-d'œuvre en fait de prose poétique.

Les genres historique, épistolaire et didactique furent traités avec beaucoup de succès par Mouravieff (né en 1757 et mort en 1816), instituteur de l'empereur Alexandre, et ensuite son conseiller dans l'administration de l'état. Cet auteur, à qui la Russie a plus d'une obligation, se forma en étudiant la langue slavonne et les grands maîtres de l'antiquité, c'est-à-dire, en suivant les principes et l'exemple donnés par Lomonossoff.

Tel étoit l'état florissant de la littérature russe, quand, vers les dernières années du dix-huitième siècle, de jeunes auteurs, trouvant ce chemin trop pénible, voulurent s'en frayer un autre. Ne sachant de la langue slavonne que quelques mots vieillis, ils s'en égayèrent à tout propos, et proclamèrent hautement que toute étude de cette langue est inutile pour les auteurs russes. Ainsi, d'un côté, ils sapèrent la langue russe dans son fondement, de l'autre ils altérèrent sa pureté par une quantité de mots et de tours étrangers dont ils crurent l'enrichir. A cette altération de la langue, ils réunirent encore dans leurs écrits une fausse sensibilité qui sut plaire un moment, surtout aux femmes ; mais ne venant pas du fond du cœur, elle ne tarda pas à devenir ridicule. Ces deux causes amenèrent une décadence rapide dans toutes les

branches de la littérature. Seule peut-être, l'éloquence sacrée n'a pas suivi cette marche rétrograde. L'art dramatique s'en ressentit plus que tous les autres. Nous ne saurions citer aucune tragédie ou comédie de cette époque qui méritât tant soit peu d'attention, excepté la *Chicane*, comédie en cinq actes et en vers de Kapniste; encore son auteur appartient-il à l'époque précédente.

Les auteurs de l'époque malheureuse dont nous nous occupons, furent très-nombreux, mais leurs noms et leurs écrits sont tombés depuis quelque temps dans un profond oubli. La faulx du temps n'en a épargné que deux, Karamzine comme prosateur, et Dmitrieff comme poète.

Le premier jouit même à présent d'une réputation européenne. Il la doit à son *Histoire de Russie*. Jeune, il s'égara et fut peut-être une des principales causes de l'égarement des autres; mais s'arrêtant tout-à-coup dans sa marche, il se livra à l'étude des anciens chroniqueurs russes, et par conséquent de la langue *slavonne*, médita dix ans son style, et publia enfin un ouvrage qui, traduit en français, fait aujourd'hui sa gloire.

Le second échappa au sort de la plupart de ses contemporains grâce à quelques poésies lyriques, et principalement à quelques imitations des contes de Voltaire et des fables de La Fontaine. Il est à regretter qu'il n'aît pas toujours été aussi heureux dans le choix de ses modèles, et qu'il se soit trop attaché à Florian. Les fables et les contes de Dmitrieff sont sans doute mieux écrits que ses poésies lyriques; nous faisons pourtant

pourtant plus de cas de ces dernières, parce que Dmitrieff est le premier des poètes russes qui a pris pour ses odes des sujets dans l'histoire de son pays, et qui les a traités d'une manière originale et non sans mérite.

Nous ne saurions sans injustice taire encore ici le nom d'un poète qui, par la date de ses écrits, appartient à cette époque, mais qui par son style et par son goût, ressemble plutôt aux poètes de l'époque précédente. Cet auteur, c'est Soumarokoff (Pancratius), qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur du même nom dont nous avons parlé plus haut. Dans sa jeunesse il eut le malheur d'être convaincu de complicité dans un crime de faux monnayage, et d'être envoyé en Sibérie. Là, il expia sa faute par une conduite sans reproche, et pour charmer ses ennuis, se livra à la poésie. Il publia à Tobolsk, plusieurs années de suite, un journal intitulé : *l'Irtich se métamorphosant en l'Hippocrène.* Le bruit de ses talens parvint aux oreilles de l'empereur Alexandre, qui lui accorda son pardon. Cet auteur laissa plusieurs poésies, dont le conte de *l'Amour aveuglé par la Folie*, est surtout très-estimé. Il y a aussi de lui une ode burlesque, dans laquelle il se moque avec beaucoup d'esprit du goût sentimental de son temps.

Les autres auteurs de cette époque malheureuse nous sauront gré de ne pas rappeler ici leurs noms ni leurs écrits.

Cette décadence de la littérature russe fut arrêtée par Chichkoff, actuellement président de l'Académie

russe, et ministre de l'instruction publique, qui, en 1802, publia un *Traité sur l'ancien et le nouveau style*. Il tâcha d'y prouver que les nouveaux auteurs suivoient de faux principes, et voulut les ramener aux anciens. L'ouvrage de Chichkoff, quoique vrai dans le fond, n'est pas tout-à-fait exempt de défauts dans les détails. Ce furent ces défauts que les adeptes de la nouvelle secte lui reprochèrent amèrement; mais la raison triompha de tous leurs efforts. Peu à peu la plupart renoncèrent à leurs principes, ou bien même à la carrière littéraire. Enfin, un auteur comique, le prince Chakhofsky, leur porta le dernier coup dans une comédie intitulée : *le Nouveau Sterne*, en y tournant en ridicule leur fausse sensibilité.

Pendant que la langue russe éprouvoit ces vacillations, le système d'instruction publique reçut une nouvelle vie et une nouvelle organisation dans tout l'empire. Alexandre I.er monté en 1801 au trône de ses ancêtres, après le court règne de son père, Paul I.er, tourna d'abord tous ses regards vers cette partie de l'administration. Tout l'empire fut divisé en six arrondissemens, dont chacun devoit avoir une université. A cet effet, aux trois déjà existantes, savoir celle de Moscou dont nous avons vu l'établissement par Elisabeth, celle de Vilna, qui date de 1578 et qui fut réunie à la Russie du temps de l'impératrice Cathérine II, et celle de Dorpat établie par Paul I.er, on en ajouta trois autres qui furent ouvertes successivement à Kharkoff, à Kasan et à Saint-Pétersbourg. Pendant ce temps, les universités d'Abo

et de Varsovie furent réunies à la Russie par la conquête du duché de Finlande et du royaume de Pologne. Chacun des six arrondissemens nommés ci-dessus est composé de plusieurs gouvernemens, qui à leur tour sont divisés en districts. D'après la nouvelle organisation, tout chef-lieu de gouvernement doit avoir un gymnase, et tout chef-lieu de district une école de district. Dans les principaux villages, on se proposoit d'établir des écoles paroissiales. La plus grande partie de ces établissemens existent déjà en réalité. La direction des affaires concernant l'instruction publique fut confiée, dans chaque arrondissement, à un conseil composé des professeurs de l'université, et présidé par le recteur choisi par eux-mêmes dans leur sein ; et dans chaque gouvernement, à un conseil des maîtres du gymnase, présidé par son directeur. Dans la capitale, pour la direction générale des affaires, on créa un conseil composé des curateurs des universités, et présidé par le ministre de l'instruction publique. Cette sage organisation présenta deux avantages éminens : l'uniformité de l'instruction de la jeunesse dans tout l'empire, et la participation des savans aux affaires de leur compétence. Pour encourager la jeunesse russe à se livrer aux études, les différens degrés de la hiérarchie savante reçurent des priviléges plus ou moins considérables ; celui de docteur, par exemple, dans quelque faculté que ce soit, fut assimilé à un rang qui donne en Russie la noblesse héréditaire.

La protection que l'empereur Alexandre accorda aux

sciences ne se borne pas à ces lois bienfaitrices, qui à elles seules suffiraient pour illustrer un règne. Il fit apporter encore d'utiles changemens au système des écoles ecclésiastiques, et établit plusieurs institutions spéciales pour les différentes branches des connoissances humaines qui ont une application plus immédiate que les autres aux besoins des hommes et des nations. Les principaux de ces établissemens sont l'académie médico-chirurgicale, l'institut du corps des voies de communication, où l'on enseigne l'art de construire les canaux, les ponts et les chaussées, l'école du génie, celle d'artillerie et plusieurs autres. Nous regrettons de ne pouvoir pas entrer dans de plus amples détails sur tout ce que le gouvernement fit pour l'instruction publique, et nous nous contenterons de dire que cet exemple du souverain fut suivi non-seulement par les différens corps de l'état, mais même par des particuliers. Le comte Besborodko établit à ses frais un gymnase à Néjine, et Démidoff une école à Jaroslaff; ils allouèrent en même temps les fonds nécessaires pour leur entretien à l'avenir (1).

(1) Nous ajouterons la belle école fondée par le prince Galitzin, l'établissement pour les sourds-muets du prince Ilinski, le magnifique jardin botanique du comte Rasoumowski, les entreprises littéraires et savantes du dernier Romanzoff, les grandes exploitations de Strogonoff, la bienfaisance éclairée des Scheremetef, les sacrifices patriotiques des Dolgoroucki, des Orlof, des Kourakin, enfin les écoles, les musées, les sociétés savantes et les cabinets littéraires qui se multiplient rapidement sur tous les points de l'empire, même chez des peuples regardés comme beaucoup plus arriérés que les autres. (*Note de l'Auteur de l'Atlas*).

De tels efforts ne pouvoient pas rester long-temps sans fruit; aussi dans les derniers temps, avons-nous vu toutes les sciences prospérer en Russie. On ne peut pourtant pas se dissimuler que les savans russes se sont contentés jusqu'à présent de suivre de près les progrès des sciences dans les autres pays, de publier des ouvrages élémentaires ou des traductions des meilleurs ouvrages étrangers, et qu'ils n'ont pas attaché leurs noms à de nouvelles découvertes; mais il n'y a rien qu'on ne puisse espérer d'une si belle aurore.

Du nombre de ces sciences il faut excepter la géographie, qui de tout temps eut de grandes obligations aux Russes. Jusqu'au règne d'Alexandre les Russes n'exploitèrent que leur propre pays, les côtes de la mer glaciale, et celles du nord-est de l'Asie et du nord-ouest de l'Amérique. Dans le dix-neuvième siècle, ils ont poussé leurs découvertes non-seulement au-delà de l'équateur, mais même au-delà du cercle polaire antarctique. Les noms de Krusenstern, de Kotzbue, de Bellingshausen, de Golovine, de Lazareff, de Vassilïeff, sont connus de tous les savans; les curieux n'ont qu'à jeter un regard sur les journaux géographiques et statistiques de nos temps. Les particuliers rivalisèrent encore une fois dans cette occasion avec le gouvernement. L'Europe vit avec étonnement et satisfaction le comte Roumïantzoff faire construire et équiper un vaisseau à ses frais, pour l'envoyer autour du globe, dans l'unique but des découvertes scientifiques. Les voyages des Russes dans l'intérieur de l'Asie ont aussi fixé l'attention du monde savant.

Celui du capitaine Mouravïeff en Boukharie est traduit en français et en allemand. On attend avec impatience la traduction de celui de Timkofsky en Chine.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des sciences et de la littérature. Ce n'est pas que les beaux-arts n'aient point fait de progrès en Russie, depuis que nous y avons vu l'établissement d'une académie des beaux-arts sous l'impératrice Elisabeth. Mais, ne devant attirer l'attention des lecteurs que sur ce qui en est véritablement digne, nous avons cru à propos de leur épargner les détails sur les premiers essais des artistes russes. Aujourd'hui, les peintres tels que Egöroff, Chéboueff, Kiprenski, Varnek; les sculpteurs, comme Martoss, Démoute, me permettent de les nommer sans être accusé de partialité. Dernièrement on a vu au Louvre les gravures d'Outkine (n.° 2029 et 2030 de l'exposition de 1824), et on a rendu justice au fini de son travail. Il est à regretter que les autres artistes russes n'imitent pas Outkine. Leurs productions, placées à côté de celles des premiers maîtres modernes, détruiroient bientôt le préjugé des peuples du midi contre le climat du nord. Les architectes russes ne sont pas moins dignes d'éloges. Tous les jours ils décorent de nouveaux monumens les villes de leur patrie. Je ne citerai ici que l'église de Notre-Dame de Kasan à Saint-Pétersbourg. Cette superbe cathédrale, à la construction et à l'ornement de laquelle aucune main étrangère n'a participé, est une preuve incontestable de l'état florissant de toutes les branches des arts en Russie.

La littérature proprement dite n'a pas tardé à reprendre son ancien lustre sous le règne d'Alexandre.

Nos lecteurs ont pu remarquer que de tout temps la poésie lyrique a été cultivée en Russie avec plus de succès que tous les autres genres poétiques. La dernière époque de sa littérature n'a pas démenti cette marche, qui paroît lui être naturelle. Nous commencerons donc par les poètes lyriques.

Vostokoff est un de ceux qui les premiers se sont écartés de la route tracée par les auteurs de l'époque précédente. Ses poésies sont surtout remarquables par la variété des rhythmes, dont plusieurs étoient inconnus avant lui dans la versification russe.

Vers le même temps (1805) Joukofsky a commencé à publier ses ouvrages. Il s'applique particulièrement à imiter et à traduire les poètes allemands et anglais. C'est à lui que la Russie doit le goût romantique, qui de jour en jour y fait de nouveaux progrès. Sans doute on ne sauroit blâmer ce goût, mais il seroit à désirer qu'il y prît un caractère plus national. La littérature allemande et anglaise est tout aussi classique pour les Russes, que celle des Français et des Italiens. Le vrai romantique consiste dans le choix des sujets nationaux, et dans l'emploi de couleurs qui puissent frapper les yeux d'un peuple sans qu'il soit obligé d'étudier préalablement le climat, les mœurs et la croyance des nations étrangères. Telle est *Svetlana*, une des plus belles ballades de Joukofsky. Le style de ce poète est généralement pur, mais à force d'être concis il devient souvent obscur. La partie la plus brillante de ses poé-

sies est la partie descriptive ; la plus foible, au contraire, est celle des passions, qui s'accordent mal avec la mysticité répandue dans tous ses écrits.

Batuchkoff, que les critiques russes placent ordinairement à côté de Joukofsky, le surpasse par la pureté du style et par sa versification douce et harmonieuse, mais il a moins d'énergie et encore moins d'originalité. Il imite tantôt Parny, tantôt Ossian ; mais la volupté et la mollesse qui règnent dans ses vers, en rendent la lecture très-séduisante. Sa meilleure production originale est une élégie sur la mort du Tasse. Nous aimons mieux quelques-unes de ses traductions.

Tandis que ces deux poètes attiroient tous les suffrages, un auteur plein d'originalité a été méconnu par la multitude. S'attachant peut-être trop à la langue slavonne, le prince Chikhmatoff est tombé dans le même défaut que nous avons reproché à Petroff et à Kostroff, défaut plus que compensé par la force et les beautés mâles de son style. Depuis quelque temps, on commence à lui rendre plus de justice, et il n'y a plus de doute que ses différens genres de poésies ne lui assurent une place honorable au parnasse russe. Son poëme lyrique de *Pierre-le-Grand* sauvera même de l'oubli l'épigramme qu'on a faite contre lui, comme l'Athalie sauva celle de Fontenelle.

Un autre poète, objet de critiques encore plus amères et encore moins méritées, commence aussi à jouir d'une réputation qui lui est due : ce poète, c'est Katénine, bui, dans ses écrits lyriques, à l'originalité si rare dans

la littérature russe, réunit le mérite d'un style toujours correct, et tantôt gracieux, tantôt vigoureux, selon les sujets qu'il traite. On lui a reproché avec justice de négliger sa versification; mais nous croyons que sa dernière production lyrique intitulée *le Monde du poète*, est à l'abri de ce blâme. Ce morceau de vers offre de grandes beautés. L'idée en est éminemment poétique, et l'exécution ne laisse presque rien à désirer.

Nous nommerons ici encore un poète lyrique, Pouchkine, qui, quoique tout jeune, s'est fait déjà une réputation qui en éclipse plusieurs autres. Nous parlerons de lui plus en détail, à l'occasion de la poésie épique, à laquelle nous nous empressons d'arriver.

Cette branche de la littérature vient d'être enrichie en Russie par une traduction de l'Iliade en vers hexamètres, à laquelle travaille Gnéditche. L'hexamètre russe, qui approche beaucoup de celui des Grecs et des Latins, a été essayé par plusieurs auteurs du dix-huitième siècle; mais si la découverte n'en appartient pas à Gnéditche, ce sera à lui que la Russie en devra l'adoption définitive au nombre des mètres sanctionnés par le goût public. La traduction de Gnéditche n'est connue encore que par quelques fragmens publiés dans différens journaux; mais déjà les personnes instruites ne doutent pas de son mérite, et attendent avec impatience qu'elle soit finie. Nourri de la lecture des auteurs grecs, Gnéditche a publié un poëme sur la naissance d'Homère, où il a tiré un excellent parti des traditions poétiques concernant ce chantre d'Achille. Les poésies lyriques de Gnéditche sont peu nombreuses et de peu d'impor-

tance ; mais c'est dans son idylle, dont nous parlerons plus bas, qu'il s'est montré poète.

Il manquoit à la littérature une traduction du poëme du Tasse. L'époque dernière en a vu deux ; la première en prose par Chichkoff, et la seconde, en vers alexandrins, par Merzliakoff. Cette dernière n'est pas encore imprimée, et les fragmens qui en ont paru dans les journaux, n'ont pas satisfait tous les désirs des connoisseurs. S'il est vrai que les bons auteurs ne choisissent pas les mètres au hasard, et qu'ensuite le mètre influe beaucoup sur la forme qu'ils donnent à leurs idées, il est vrai aussi que les traductions doivent imiter, autant que possible, la versification même des originaux. Quelques essais de Katénine prouvent que l'octave des Italiens peut être adoptée par les poètes russes, sauf les modifications rendues nécessaires par la rareté des rimes dans la langue russe, en comparaison de leur abondance dans l'italienne, et par le besoin d'entrelacer les terminaisons masculines et féminines.

Les poëmes romanesques dans le genre de ceux de Byron, sont depuis quelque temps très à la mode en Russie. Nous ne ferons mention que de ceux du jeune Pouchkine, qui en donna le premier exemple dans son *Captif du Caucase*. Depuis, il en a fait plusieurs, qui tous ont les mêmes défauts et les mêmes beautés. Les premiers frappent sans doute d'autant plus le lecteur, que les dernières sont plus nombreuses. Une versification facile, harmonieuse et pleine de volupté, des descriptions vraies et poétiques, telles sont les beautés des poésies de Pouchkine. Le manque de plan et d'en-

semble et surtout la monotonie des sentimens, et la répétition de quelques expressions favorites, tels en sont les défauts. Il nous est pénible de les lui reprocher ici, mais malheureusement ses imitateurs nous y obligent. La meilleure des productions de Pouchkine est, selon nous, son poëme de *Ludmila*, dont le sujet est tiré des traditions fabuleuses du temps de Vladimir, ce Charlemagne des Russes. Pouchkine n'a eu pour guide cette fois-ci que le malheureux exemple d'un auteur célèbre, exemple qui, comme un fanal, l'avertissoit des dangers qu'il devoit fuir. Il est à regretter que Pouchkine ne se soit pas attaché davantage à ce genre vraiment national, et qu'il n'ait pas ambitionné le nom de l'Arioste russe.

Nous ne saurions passer à un autre genre de poésie avant d'avoir dit quelques mots sur le poëme héroï-comique du prince Chakhofsky, intitulé *les Pelisses enlevées*. Quoique ce poëme rappelle trop souvent celui de Boileau, il n'en est pas moins gai et bien versifié.

L'art dramatique a fait aussi quelques progrès dans l'époque qui nous occupe ; mais sa marche paroît lente en comparaison des autres parties de la littérature.

Ozéroff, depuis 1804 jusqu'à 1809, donna quelques tragédies, dont deux sont imitées du théâtre français, et deux autres lui appartiennent en entier. A l'honneur d'Ozéroff, il faut dire que les deux dernières, *Fingal*, et Dmitrii-Donskoï, sont aussi les meilleures. Le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands détails sur ces tragédies, d'ailleurs elles

sont traduites en français, et nous laissons aux critiques étrangers le soin d'en juger. Peut-être ils nous sauront gré d'avoir provoqué leur curiosité. Quant au style d'Ozéroff, il est souvent incorrect, mais toujours noble et passionné. Ozéroff mourut en 1816, après une longue maladie, dans un âge encore très-peu avancé.

Ozéroff eut beaucoup d'émules, tels que Grouzintzoff, Krukofsky (tous les deux morts) Wiskovatoff, etc.; mais il les laissa tous en arrière. Nous citerons pourtant ici l'*OEdipe-roi* de Grouzintzoff, à cause de son plan d'une beauté tout-à-fait antique et sans exemple dans la littérature russe, et le *Pojarsky* de Krukofsky, pour sa belle versification. Dans ce moment-ci la Russie compte peu d'auteurs tragiques originaux. Il n'y a que Katénine en qui la Melpomène russe ait encore de l'espérance.

Les meilleurs traducteurs sont l'auteur que nous venons de nommer, Gendre, Gnéditche, Labanoff, Chakhofsky et plusieurs autres. Ils traduisent tous du français. Les théâtres italien, anglais et allemand sont presque étrangers à la scène russe. Il n'y a pas longtemps que Joukofsky a publié une traduction en vers de la *Jeanne d'Arc* de Schiller; mais cette pièce n'a pas été représentée.

Si le prince Chakhofsky n'occupe pas une place très-distinguée parmi les tragiques, il tient la première parmi les comiques ses contemporains. Sa vive imagination lui fait augmenter tous les jours ses productions, déjà assez nombreuses dans ce genre et dans celui de

l'opéra. Quelques-unes de ses comédies ont eu un succès sans exemple sur la scène russe. Leur mérite principal consiste dans la vérité de quelques caractères, et dans le comique des situations. La versification en est un peu négligée, et les plans en sont quelquefois brusqués. Ce mérite et ces défauts prouvent que Chakhofsky possède un vrai talent comique, mais qu'il devroit renoncer à l'ambition de ne voir jouer que ses propres pièces sur le théâtre de St. Pétersbourg.

Les autres auteurs comiques de cette époque sont Kryloff qui, après quelques essais très-heureux, a abandonné ce genre, et Zagoskine, dont les pièces offrent beaucoup de comique et d'originalité.

Les meilleurs traducteurs en fait de comédies, sont Khmelnitzky, Katénine, Griboïédoff, etc. Griboïédoff a fait dernièrement une comédie originale qui n'a pas même été représentée. Nous n'en avons aucune idée. L'opéra et le vaudeville ont, de même que la comédie, de grandes obligations au prince Chakhofsky. Quelques-unes de ses productions dans ce genre sont peut-être les chefs-d'œuvre de cet auteur.

Le drame a été cultivé avec succès par Iliine et par Névakhovitche.

En finissant cet article sur l'art dramatique, nous dirons que jusqu'à présent ce sont les traductions ou les imitations des meilleurs ouvrages français dans ce genre, qui constituent en grande partie le répertoire russe, et que le théâtre est très-peu national en Russie. Il est vrai que quelques auteurs comiques ont donné des tableaux de mœurs de leur pays; mais ces auteurs ne sont

pas nombreux. Malgré les tentatives de presque tous les auteurs russes pour traiter des sujets nationaux, la tragédie a conservé toujours l'air étranger. Nous profiterons de cette occasion pour avertir les auteurs, même dans d'autres genres, que pour être romantiques, dans le sens donné plus haut à ce mot, il ne suffit pas de choisir son sujet dans l'histoire nationale.

La poésie didactique proprement dite n'a été enrichie dans les derniers temps que par une traduction de l'*Essai sur la critique* de Pope par le prince Chikhmatoff. Les autres branches de la poésie didactique, telles que la satire et la fable, ont été plus heureuses. Milonoff (mort en 1821) laissa un grand nombre de satires qui sont estimées. Les deux satires du prince Chakhofsky sont peut-être ce que la littérature russe a de mieux dans ce genre. Enfin, Kryloff, le même que nous avons vu parmi les auteurs comiques, a fait des fables où, à toutes les belles qualités de Khémnitzer, dont nous avons parlé plus haut, il a réuni de grandes beautés poétiques. Après un tel éloge, on ne nous accusera pas de partialité si nous disons que dans quelques-unes de ses fables, il péche par une morale trop recherchée et par un style ampoulé. Les meilleures fables de Kryloff ont été traduites en français et en italien et publiées à Paris, en 1825. Le succès qu'elles ont obtenu nous dispense d'en parler davantage.

La poésie descriptive fut de tout temps une des branches les plus pauvres de la littérature russe. Quelques idylles originales de Panaeff et une de Gnéditche sont à-peu-près tout ce que nous pouvons citer pour l'époque actuelle. La dernière surtout, intitulée *les Pêcheurs*, est

remarquable parce que Gnéditche a eu le premier l'heureuse idée de rendre l'idylle nationale aux Russes en y introduisant des personnages tels que les pêcheurs de la Néva. Il a su y représenter leur genre de vie sous un aspect vrai et poétique.

La prose que nous avons laissé en proie au mauvais goût et aux faux principes, reprit au commencement de ce siècle une marche plus sûre et fit des progrès très-rapides, surtout dans les style historique et didactique. Ce dernier genre embrassant toutes les connoissances humaines, nous ne pourrons pas entrer dans des détails à cet égard, et nous nous bornerons à ce que nous avons déjà dit en parlant des progrès que la civilisation a faits sous le règne d'Alexandre. Mais nous croyons de notre devoir de citer ici les prosateurs qui appartiennent spécialement aux belles-lettres.

Un style pur et correct, qui du temps de Catherine II n'étoit le partage que de quelques auteurs doués de grands talens, est devenu aujourd'hui commun à toutes les personnes instruites. Il faut pourtant avouer que tous les genres de prose n'ont pas été cultivés avec un égal succès.

Le seul prédicateur de l'époque actuelle qu'on puisse nommer après le métropolitain Platon, c'est l'archevêque Augustin, son successeur dans l'administration du diocèse de Moscou. Malheureusement ce prélat est mort il y a quelques années, dans toute la vigueur de son âge. Depuis ce temps le clergé russe compte beaucoup de membres vertueux et savans, mais la chaire ne retentit plus de l'éloquence de Platon.

Nous avons déjà vu plus haut que Karamzine s'est acquis une réputation européenne par la publication de son histoire de Russie. Les autres auteurs historiques sont l'archevêque Eugène, Katchénofsky, Glinka (Grégoire), etc. En parlant de l'histoire russe on ne sauroit oublier sans ingratitude les travaux de Malinofsky, Kalaïdovitche et Stroeff, qui, par la découverte de plusieurs anciens manuscrits, ont éclairci plus d'un point douteux.

Les meilleurs narrateurs de l'époque dont il s'agit sont Katchenofsky, que nous venons de nommer parmi les historiens, Batuchkoff et Joukofsky, que nous avons vus parmi les poètes, et Narejny dont les *Soirées Slavonnes* mériteroient d'être plus connues qu'elles ne le sont.

Il nous reste à nommer les auteurs qui se sont distingués en travaillant pour la théorie de la langue russe et pour la critique des ouvrages. Tels sont Chichkoff, Merzliakoff, Katchenofsky et Gretche. Le dernier a même publié un *Essai sur l'histoire de la littérature russe*, qui nous a été d'une grande utilité dans la rédaction de cet aperçu, quoique nous différions souvent d'opinion avec lui.

Nous étant chargé de ce travail à la prière de Mr. Balbi et à défaut d'autres personnes capables de remplir mieux ses vues utiles, nous n'avons suivi que notre propre sentiment en jugeant le mérite des différens auteurs; tout le blâme ne doit donc retomber que sur nous, si nous nous sommes trompé.

VOYAGES.

VOYAGES.

FRAGMENS INÉDITS D'UN VOYAGE EN ITALIE, par Mr. SIMOND, auteur d'un voyage en Angleterre, et d'un voyage en Suisse.

NOUS sommes heureux de pouvoir annoncer la prochaine publication d'un nouvel ouvrage du spirituel auteur de ces fragmens (1). Mr. Simond a déjà prouvé par ses relations de voyage en Angleterre et en Suisse qu'il y a toujours beaucoup de choses neuves à dire sur les pays même les mieux connus; à plus forte raison doit on s'attendre à trouver dans ce nouveau voyage, des faits intéressans et des observations piquantes sur cette Italie tant décrite, et cependant si peu connue sous bien des rapports. Les beaux arts et l'archœologie prennent tant de place dans les récits de la plupart des voyageurs qu'il en reste fort peu pour les mœurs nationales, pour l'existence sociale et politique de ces populations de l'Italie si diverses dans leur uniformité même. C'est surtout sous ce rapport que l'ouvrage de Mr. Simond est d'un haut intérêt. Qu'il nous soit permis de le remercier ici de la complaisance avec laquelle il a bien voulu nous commu-

(1) Cet ouvrage paroîtra incessamment chez Sautelet et Comp.e, Libraires, place de la Bourse, à Paris.

niquer son manuscrit pour en tirer quelques morceaux avant la publication.

Nous donnerons dans ce premier extrait la description de la Lombardie jusqu'à Venise).

D'Arona, encore situé sur le lac Majeur, jusqu'à Milan, le pays est tout-à-fait plat, point pittoresque, mais très-fertile, ce qui n'empêche pourtant point d'y être volé en plein jour, tandis que sur le sol ingrat de la Suisse l'on dort sans inquiétude dans des maisons fermées d'un loquet de bois. Les nombreux chars de campagne que l'on rencontre portant la vendange, ressemblent beaucoup à ceux de l'antiquité; ils sont montés sur quatre roues égales, basses et massives, et garnis d'une multitude d'anneaux de fer et de chaînes. Leur poids à vide semble à lui seul demander les forces de tout l'attelage, ordinairement composé de deux belles paires de bœufs portant des colliers tellement étroits qu'ils étrangleroient l'animal assez mal avisé pour tirer bien fort. Le costume des femmes de la campagne, comme celui des chars, est très-classique. Leurs cheveux tressés sont tournés en spirale à la romaine et retenus par une énorme broche d'argent. Les goîtres diminuent, mais la mendicité augmente à mesure que nous avançons.

Milan est une magnifique ville où les maisons de mauvaise apparence sont aussi rares qu'ailleurs les palais. Les voitures roulent sans effort et sans bruit sur deux lignes parallèles de pierres plates disposées le long des rues à la distance convenable pour recevoir les roues.

Le tableau de la Ste. Cène, par Léonard de Vinci, dont tout le monde connoît la célèbre gravure, fut

le premier objet de notre curiosité ; il est peint à l'huile sur le mur d'une salle basse qui faisoit autrefois partie du couvent des dominicains, et en occupe tout un côté d'environ trente pieds de longueur sur quinze d'élévation. La peinture noircie par le temps, s'écaille, et quoique l'on devine encore ce que ce tableau a pu être il y a trois cents ans, bientôt il n'en restera pas trace. Les Français sont accusés de s'être exercés au pistolet contre le mur, visant à notre Seigneur et à ses Apôtres. J'ai en effet reconnu des empreintes de balles sur le mur, ainsi que des marques de coups de pierres ou de briques, et une femme qui, depuis nombre d'années, demeure tout à côté du local, m'a dit qu'on y avoit logé des prisonniers de guerre gardés par des soldats du 6.e régiment de hussards français, et qu'ignorant le mérite du tableau, les uns et les autres avoient, en effet, été coupables du sacrilège dont il est question. Buonaparte étant à Milan, vint voir le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, et le trouvant en si mauvaises mains, *« il leva les épaules »*, dit la bonne femme, *« frappa du pied »*, fit évacuer le local, murer une des portes, et enfin placer la balustrade que l'on voit à présent. Le niveau de cette salle est si bas qu'elle est quelquefois inondée, et toujours fort humide. En face de la Ste. Cène il y a un autre tableau à fresque, bien conservé quoiqu'un peu plus ancien, puisqu'il porte la date de 1495. Nous remarquames que les casques des guerriers étoient en relief sur le mur, afin probablement de leur donner un air plus terrible, expédient

digne du tableau qui est sans mérite. Deux figures sur le premier plan ont été peintes à l'huile, et comme le tableau de Léonard de Vinci, elles sont fort noires et s'écaillent.

On opère dans ce moment une sorte de lente résurrection du tableau de la Ste. Cène. Rafaelli, célèbre artiste romain, et plusieurs autres travaillent depuis huit ans à une copie en mosaïque, ou plutôt à la copie d'une copie à l'huile de ce tableau, par un artiste célèbre *Cavaliere Bossi*. L'émail coloré dont ces artistes se servent est disposé en petites verges carrées et assemblées par nuances, dont ils rompent des morceaux qu'ils incrustent dans le ciment commun qui les lie. La surface inégale est ensuite polie avec soin, et, en cas d'accident, peut l'être de nouveau et présenter ainsi toujours une surface neuve et des couleurs fraîches. C'est un ouvrage impérissable. Quoique l'art de la mosaïque soit antique, on peut dire que son application nouvelle en fait un tout autre art que celui des anciens. Par son moyen, les chefs-d'œuvre de seize siècles que le temps efface peu à peu ne seront pas entièrement perdus pour la postérité. La mosaïque du tableau de la Ste. Cène réunit la correction de dessin et toute la beauté d'expression que l'original possède encore, au coloris qu'il a perdu. C'est le dernier gouvernement qui l'a fait faire et qui l'a payée, mais on dit que c'est Vienne qui l'aura.

Léonard de Vinci n'étoit pas seulement un grand peintre, il cultivoit aussi la littérature et les sciences. C'est d'après ses plans et sous ses ordres que les

premiers canaux de navigation furent construits, et François I.er l'en récompensa. Quoique le canal de Paderno, sur la rive droite de l'Adda, n'ait pas été exécuté pendant sa vie, au moins le fut-il d'après le plan qu'il en avoit tracé. On trouve dans la bibliothèque Ambrosienne les notes et manuscrits originaux de cet homme célèbre, la plupart sur des sujets scientifiques. L'écriture en est petite, régulière, un peu roide, quelquefois tracée de droite à gauche, afin, dit-on, que ses élèves ne pussent point facilement lire ce qu'il écrivoit, précaution qui sembleroit peu digne d'un homme tel que Léonard de Vinci, quoique assez digne de son siècle.

Cette bibliothèque Ambrosienne fut mise à contribution en 1796, et ses plus précieux manuscrits ainsi que ses plus beaux tableaux furent envoyés à Paris. La lettre N qui figure à présent sur la magnifique reliure des uns et sur les cadres dorés des autres, attestera long-temps cet acte de violence, et son dernier résultat. Nous fumes étonnés de voir un des bibliothécaires accepter plusieurs fois la prise de tabac que lui offroit trop familièrement notre guide (1), et ce n'est pas la seule fois que nous avons cru apercevoir dans les mœurs du pays une sorte de bonhomie et de simplicité peu commune.

La cathédrale de Milan (*il duomo*) étoit le premier édifice gothique bâti en marbre que j'eusse encore vu. Commencé dès l'année 1385, il n'est pas achevé et

---

(1) On m'assure que je me suis trompé et que mon Bibliothécaire ne pouvoit être qu'un aspirant en sous-ordre.

ne semble pas devoir l'être encore de long-temps. L'ouvrage d'un si grand nombre d'architectes qui se sont succédés pendant quatre ou cinq siècles, ne sauroit avoir beaucoup d'ensemble et de régularité, et l'on y trouve un peu de tout. Mais ce qui frappe le plus au premier abord ; c'est l'éclatante blancheur du sommet de l'édifice, tandis que la partie inférieure est noire d'antiquité. Ce vaste édifice est comme hérissé de statues en marbre, dont la bizarre profusion ne laisse pas d'avoir sa magnificence. Elles ne sont pourtant ni assez bonnes ni assez mauvaises ; car les figures en pierre des anciennes églises gothiques, rongées par le temps, sans nez, sans yeux, sans oreilles, et n'ayant plus ni pieds ni mains, reportent au moins l'imagination vers ce période extraordinaire pendant lequel l'antique civilisation grecque et romaine, oubliée du genre humain, n'avoit pas encore été remplacée par celle des temps modernes. Le caractère barbare dont ces figures gothiques sont empreintes donne à penser, tandis que de mauvaises ou de médiocres statues de beau marbre blanc, imitations manquées des chefs-d'œuvre de l'antiquité, donnent l'idée des beaux-arts travestis et pires que barbares : elles sont ridicules et vulgaires. Le corps de St. Charles Borômée est ordinairement exposé à la vue des fidèles dans sa châsse qu'ils viennent baiser, mais on réparoit la partie de l'église où il est placé, et leur dévotion comme notre curiosité ne furent point satisfaites.

Le dernier gouvernement avoit donné deux millions pour faire finir cette église qui maintenant n'avance

guère, et notre guide disoit en gémissant : « *non c'e denaro* » (point d'argent). « Mais d'où pensez-vous, lui observames-nous, que venoit le *denaro* du temps de Buonaparte ; n'étoit-ce pas de la poche des gens du pays ? « Non pas de la mienne, par exemple, répliqua-t-il aussitôt, *i cavalieri* (les messieurs) payoient, et l'argent dépensé sur les lieux alloit au contraire dans la poche de ceux qui, ainsi que moi, en ont besoin et travaillent...... »

Les voyageurs ultramontains sont naturellement fort impatiens d'entendre de la musique italienne en Italie, et lorsque nous fumes pour la première fois à l'opéra de Milan (*la Scala*) notre curiosité étoit puissamment excitée. Le premier coup d'archet fut magnifique, mais on n'entendit que celui-là, à cause du bruit des portes de loges, des talons de bottes au parterre et surtout du déchaînement des langues, tout le monde causant sans s'occuper du théâtre. Les chanteurs, la bouche béante, le col enflé, le visage tout rouge de leurs efforts, ne pouvoient se faire entendre, et les cordes de cent violons vibroient en silence. La chose étant sans remède, il fallut bien en prendre son parti, et oubliant le théâtre, nous nous occupames des spectateurs. Les loges étoient comme autant de petits salons élégamment meublés et éclairés de bougies, où l'on recevoit des visites, où l'on rioit, causoit et prenoit des rafraîchissemens. Mais le ballet n'eut pas plutôt commencé que le jeu et les conversations cessèrent d'un commun accord. Toutes les têtes se montrèrent à la fois ; mais toutes rentrèrent, et le bruit recommença de plus belle

dès que le ballet fut fini. Le triomphe de la danse sur la musique me parut complet, quoique celle-ci fût la meilleure du monde, et que celle-là ne se fît remarquer que par des tours de force sans grâce. Il étoit près de minuit, et nous avions déjà passé plusieurs heures à voir de la musique en pantomime lorsque nous nous retirames assez fatigués.

Au théâtre *Re*, le lendemain, nous avons assisté à la représentation d'un mélodrame ultra-pathétique dans le genre de Kotzebue, et quoique les acteurs outrassent des rôles déjà outrés, l'attendrissement universel démentoit la critique. Nous y fumes pris comme les autres, du plus au moins, suivant nos différentes aptitudes sentimentales, et, comme le public milanais, forcés de mettre le mouchoir à la main. Avec leur air commun et le manque de ce tact des bienséances théatrales qui distingue les acteurs français, ceux d'Italie, en s'abandonnant gauchement, mais franchement, à l'esprit de leur rôle, ne laissent pas d'être fort touchans, et vous enlèvent leur public d'emblée. Le théâtre *Re* est fort joli, extrêmement propre et bien tenu, et comme il n'est éclairé que par les lampes de l'avant-scène, les spectateurs sont dans une sorte de clair-obscur qui est fort bon pour voir, s'il ne l'est pas pour être vu. Sa forme est celle d'un fer à cheval, commune à toutes les salles de spectacle modernes, car on ne s'est encore avisé nulle part du demi-cercle à la manière des anciens, et comme la Chambre des Députés à Paris. Cette forme placeroit tous les spectateurs à égale distance et en face de la scène, elle auroit aussi l'avantage d'en admettre un plus grand nombre que la forme ovale.

Le *Foro Buonaparte* est une vaste esplanade plantée d'arbres, conduisant à la route du Simplon par un très-bel arc de triomphe, monument incomplet du règne impérial. Les huit bas-reliefs en marbre blanc autour de sa base sont admirables, et j'ose prononcer trois d'entr'eux supérieurs à ceux du Parthénon que lord Elgin apporta il y a quelques années en Angleterre. Je n'ignore pas à quoi un tel aveu m'expose de la part de ceux qui n'ont jamais vu ces débris du Parthénon. Au reste, comme le ciseau de Phidias n'auroit pu suffire à cet édifice, les bas-reliefs en question pourroient bien n'être pas de sa main, et ne sauroient être comparés aux admirables statues enlevées également au Parthénon. D'un côté du *Foro Buonaparte* on trouve l'imitation manquée d'un cirque antique. Les murs à la romaine menacent ruine déjà, et l'on est tout surpris de sentir trembler sous ses pas de grands blocs de granit qui probablement n'ont que quelques pouces d'épaisseur. Le palais cependant qui occupe un des côtés de cette construction singulière est réellement fort beau.

La *villa Buonaparte* est un autre beau palais bâti il y a trente ans par le maréchal comte Belgioioso, donné par la municipalité de Milan au *général* Buonaparte, et habité depuis par Eugène. Le *jardin anglais* à la parisienne qui en dépend, lequel a son pont, son roc, sa cascade et ses trois temples sur deux arpens de terrain, est de plus surchargé de plantations et entrecoupé de sentiers qui se croisent en tout sens. On ne sait guère hors de l'Angleterre ce que c'est qu'un jardin

anglais, — la chose la plus simple, — du gazon souvent fauché et quelquefois roulé, des arbres qu'on laisse croître comme il leur plaît, et quelques massifs de fleurs et d'arbrisseaux; jamais de *fabriques*, jamais de pont qui ne soit obligé, jamais de rochers factices, rarement des pièces d'eau artificielles, plus rarement encore des ruines qui ne soient réelles. Les jardins anglais en Angleterre ne coûtent pas à faire et à entretenir le quart de ce que coûte un jardin français, non pas seulement à la Louis XIV, mais à la nouvelle mode dite *anglaise*.

Je vais raconter une anecdote populaire dont je suis loin de garantir l'authenticité, et que je ne répéterois même pas s'il étoit nécessaire qu'elle fût vraie pour en tirer la conclusion qu'on verra. Un frère de ce maréchal comte Belgioioso dont je viens de décrire l'ancienne demeure, général lui-même et très-jaloux de paroître à son avantage les jours d'apparat, avoit coutume de passer plusieurs heures ces jours-là (on m'a dit sept heures, ce qui est un peu fort) entre les mains de son perruquier: Celui-ci eut une fois la main malheureuse, — il manqua la frisure de son général, qui furieux de ne pas se trouver au miroir aussi beau ou aussi terrible qu'il auroit voulu, tua d'un coup de pistolet l'infortuné friseur! « Tuer son perruquier, m'écriai-je frappé du dénouement. Eh, je vous prie, votre monsieur le général ne fût-il pas pendu? » — « Pendu! répliqua-t-on avec non moins de surprise, vous n'y pensez pas!! » — Que l'histoire soit vraie ou fausse, il suffit qu'elle ne soit pas invraisemblable sur les lieux pour donner la mesure des notions existantes sur la justice criminelle et son application.

L'Italie vante ses hôpitaux, et Milan en possède plusieurs qui ont beaucoup de réputation. J'aurois voulu voir la *Spedale grande*, mais une fièvre pétéchiale contagieuse, qui récemment a doublé le nombre de ses malades, en interdit l'entrée aux curieux. Cette maladie ne se manifeste au-dehors que dans la classe pauvre, par suite de la disette des deux années précédentes et surtout de l'hiver dernier. Il est assez remarquable que la plupart des fondations de charité datent de ces temps de barbarie où l'homme se montra d'ailleurs le plus cruel ennemi du genre humain. Vers la fin du quinzième siècle Ludovico Sforza, duc de Milan, surnommé *il moro*, prince qui n'étoit pas tendre de son naturel, fonda un asyle magnifique pour la réception des pestiférés; ils y étoient logés à part les uns des autres dans un enclos de douze cents pieds en carré, égal aux deux tiers du jardin des Tuileries.

L'abondante moisson de cette année vient d'être célébrée dans la cathédrale de Milan avec beaucoup de pompe, mais la musique sacrée nous a paru peu digne de l'Italie et tout-à-fait dénuée du caractère qui lui conviendroit. Le prédicateur parlant de la rédemption en appeloit sans cesse au grand crucifix placé à ses côtés, le montrant d'un air de triomphe à son auditoire par manière de démonstration. J'ai observé qu'il y avoit plus d'hommes que de femmes dans l'église. St. Vittoria est surnommé le Petit St. Pierre à cause de sa magnificence; l'intérieur est tout doré, autels, piliers, murailles même. L'effet en est brillant plutôt que magnifique, point solennel, point religieux; c'est un grand salon plutôt qu'un temple.

De tous les tableaux je ne me souviens que d'un seul, par Battoni, et que d'une seule figure dans ce tableau, c'est celle d'un prêtre administrant les derniers sacremens à un mourant, d'un air si bon, si simple, si profondément touché que sa physionomie m'est restée. Telle est l'abondance des tableaux sur mur, sur toile, à l'huile, à l'eau, en mosaïque, partout en Italie, qu'à notre auberge, qui autrefois fut un monastère, on voit encore de très-belles fresques par Bernardo Luino. Comme elles se trouvoient dans une salle basse où l'on vouloit mettre la cuisine, ces fresques ont été transportées ailleurs avec une tranche de mur, opération délicate qui a coûté dix mille francs à notre hôte. Cette dépense royale étoit un peu alarmante pour des gens qui avoient leur compte à solder dans cette auberge pour une semaine de séjour; cependant la nôtre ne s'en est pas trop ressentie.

On ne sauroit dire ce qui a pu déterminer le choix du site que Milan occupe ; sans eau, quoique assez près de l'Adda, du Tessin et du Pô ; sans beauté pittoresque, quoique non loin des plus beaux lacs du monde. Dans le 12.e siècle, on fut obligé de creuser un canal de communication avec le Tessin et dans le 15.e avec l'Adda, pour lui donner de l'eau.

Brescia 15 *octobre*. A sept postes et demi ou 60 milles de Milan (1). Ces deux villes sont séparées par une plaine

(1) Une poste italienne est de huit milles de 60 au degré, une poste de France est de 5 milles. Le tarif en Italie est de 55 sols monnoie de France par cheval, et de 40 à 60 sols au postillon. En France, 30 sols par cheval et 30 à 40 sols au postillon. Ainsi la dépense est à peu près la même.

fertile dont le sol est composé de terreau rougeâtre mêlé de cailloutage. De nombreux ruisseaux, qui descendent des Alpes pour aller grossir le Pô, arrosent en chemin les différentes cultures au moyen de canaux d'irrigation conduits avec beaucoup d'intelligence. Les armuriers de Brescia furent autrefois très-célèbres, et passent, en Italie au moins, pour faire les meilleurs pistolets du monde, mais, nous trouvant déjà embarrassés de deux paires de ces instrumens de mort par un excellent faiseur, Mr. le Page de Paris, nous ne nous sommes pas arrêtés pour les pistolets non plus que pour les églises de Brescia. Il n'y a pas de ville qui n'ait ses objets de curiosité, et s'il falloit tout voir, on n'arriveroit jamais au terme de son voyage.

Verona 16 octobre. Une heure après notre départ de Brescia, nous retrouvames une autre *Isola-Bella* sur terre ferme, mais deux fois plus haute que celle du Lac-Majeur et *bella* en raison inverse. Le palais du créateur de cette autre merveille s'élève tout à côté, et ce qui le distingue en Italie, où depuis long-temps on ne bâtit plus de palais et rarement des maisons, c'est qu'il est tout neuf.

De Vérone à Boulogne et de Turin à l'Adriatique, la vallée entière du Pô, comprenant la Lombardie et le Piémont, Parme, Modène, et une partie des Etats du Pape (près de la sixième partie de toute l'Italie), est formée d'un terrain alluvial de couleur rougeâtre, mêlé près des montagnes de cailloutage et sans mélange dans le milieu de la vallée. Partout fertile, ce terrain est partout amélioré par un bon système d'agriculture qui lui

fait produire trois récoltes par an sans l'épuiser. On a souvent trouvé des corps marins sous cette couche alluviale, et récemment des ossemens de baleine à la profondeur de 100 pieds, tandis que près de la surface du sol, au même lieu, on trouvoit des ossemens de *mammouths*. Malgré l'état florissant de l'agriculture et l'excellence des routes qui rendent les communications si faciles, la plupart des maisons de campagne ou châteaux paroissent abandonnés. Nous avons remarqué que les fenêtres jusqu'au second étage étoient pour la plupart garnies de barreaux de fer, assez minces pourtant, et plus propres à retenir des femmes prisonnières qu'à résister aux entreprises des voleurs ; c'est probablement un reste des mœurs jalouses de l'ancienne Italie. Les paysans, rarement propriétaires, sont en général métayers héréditaires. Quoique mal vêtus et mal logés, ils nous ont paru forts et bien portans, mais leurs femmes, vieillies par le travail, sont de plus défigurées par des goîtres.

De la rive méridionale du lac *di Garda* que nous avons cotoyée aujourd'hui, on voyoit du côté du nord ce beau lac pénétrer au sein des Alpes Tyroliennes, dont les sommités neigeuses étoient réfléchies par le miroir tranquille de ses eaux. Rien de si délicieux que ce point de vue ; mais l'air de cette rive méridionale est si malsain que du temps des Français, les régimens, à ce que l'on assure, tiroient au sort pour former la garnison de Peschiera. L'anecdote peu probable en elle-même, sert au moins à faire voir la mauvaise réputation du pays. Pour la première fois depuis notre entrée en Italie, nous avons

vu aujourd'hui un verger d'oliviers, dont le triste et rare feuillage ressemble assez à celui du saule.

De vieilles murailles flanquées de tours, forment autour de Vérone une enceinte que la ville ne remplit plus comme autrefois. Du côté du nord, elle est dominée par une chaîne de collines d'une teinte brune tachetée de blanc; ce sont les nombreuses maisons de campagne des habitans de Vérone, qu'ils occupent pendant les vendanges seulement, car on n'a pas dans ce pays beaucoup de goût pour la vie rurale. La beauté chez les femmes est incompatible avec les travaux de la campagne, surtout en Italie, sous l'influence d'un soleil brûlant; aussi ne trouve-t-on les agrémens de la figure que dans l'ombre des villes. A Vérone, le grand voile blanc couvre souvent de fort belles têtes.

L'amphithéâtre romain existe encore, percé d'innombrables fenêtres pour donner du jour aux appartemens pratiqués dans l'intérieur et habités par la basse classe du peuple. Comme les gradins de pierres de taille servent seuls de toit à ces repaires, l'humidité y pénètre aisément, et l'on voyoit partout aux fenêtres les guenilles des habitans suspendues à l'air pour sécher. Tel est enfin le caractère de pauvreté de tous les détails de cet édifice qu'il est grand sans grandeur. Ce fut par la boutique d'un marchand de vieux habits que nous pénétrames jusqu'à l'arène, où l'on distingue encore des passages étroits à l'usage des malheureux qui étoient destinés au combat, d'autres plus grands pour leurs adversaires les bêtes féroces, et d'autres enfin par où les victimes de ces jeux cruels étoient emportées mortes ou mourantes;

Soixante vomitoires donnoient accès aux soixante mille spectateurs que les gradins pouvoient contenir. C'est du moins ce qu'on apprend des guides, quoiqu'il soit évident que la moitié de ce nombre auroit eu peine à s'y placer. L'arène est un ovale de 218 pieds de long sur 129 de large, et du sommet des gradins elle paroîtroit très-petite s'il ne s'y trouvoit pas une maison très-singulièrement placée qui sert d'échelle pour mieux juger de sa grandeur. Près de l'amphithéâtre on voit deux beaux édifices du seizième siècle, bâtis sur les dessins de Michel-Ange. Le temps en a déjà émoussé les angles et répandu sur toute leur surface des teintes en harmonie avec celles de l'amphithéâtre; ainsi, sans trop d'opposition, l'antiquité et les temps modernes se trouvent placés face à face comme pour provoquer la comparaison. La hardiesse, la grâce, les belles proportions sont d'un côté, la force et l'immensité de l'autre. Aucune symétrie n'a été observée dans la situation respective de ces deux édifices, mais cette irrégularité ajoute à l'effet général plutôt que d'y nuire.

Du haut de la tour des prisons de Vérone, la vue embrasse une vaste étendue de pays et plonge sur les tristes toits de la ville, ses rues étroites et profondes, ses palais et ses ruines. L'édifice lui-même sur lequel nous étions placés, donnoit lieu à de tristes réflexions. En effet, la politique et la famine ont concouru à rassembler dans son enceinte un millier de détenus, entre lesquels six doivent être exécutés (*appicati*) demain.

Près

Près de Vérone, sur la montagne de *Monte Bolca*, ainsi que dans la vallée *di Ronca* adjacente, on trouve des pétrifications diverses, de poissons surtout, en grande abondance, très-parfaites et bien conservées; la plus grande partie à une élévation d'environ 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. De la lave, ou plutôt du basalte en fusion est venu ensuite, on ne sait d'où, rompre et bouleverser ces formations sub-marines et prendre en grandes masses la figure prismatique qui le caractérise. On trouve ici plusieurs collections de ces pétrifications.

Padoue 18 *octobre*. L'Italie n'est pas un pays où l'on puisse impunément s'arrêter partout pour passer la nuit. Tout village isolé passe pour un coupe-gorge où l'on n'est pas sûr de sortir sain et sauf du lit dans lequel on s'est endormi le soir. De Vérone à Venise, par exemple, personne ne songe à coucher autre part qu'à Vicenza ou à Padoue; cependant nous nous arrêtames hier au soir à *Monte-Bello* au pied de *Monte Bolca*, ayant l'intention d'y monter ce matin. L'auberge étoit un palais à colonnes de marbre, à plafond peint et pavé de marbre, mais d'ailleurs plein de gens en guenilles qui, la plupart, demandoient l'aumône. A l'aide d'un peu de feu dans l'appartement délabré qu'on nous donna, du soupé, de quelques livres et de la rédaction du journal des évènemens de la journée, nous trouvames le moyen de passer fort bien la soirée. Mais au moment de se coucher, trouvant que la porte ne fermoit point, l'on s'arrêta à l'expédient de placer contre cette porte une vieille

armoire qui se trouvoit là. Ce meuble, reste encore debout des grandeurs vénitiennes, fut transporté sans accident, mais, en cherchant le meilleur point d'appui, un faux mouvement disloqua inopinément deux pieds vermoulus, et voilà l'armoire tout de son long sur le carreau avec un bruit dont tout le palazzo retentit, et que répéta de chambre en chambre une longue suite d'appartemens dévastés. Nous crumes que la maisonnée entière accouroit à ce bruit; personne ne vint, aucun bruit ne succéda à celui que nous venions de faire. Tout dormoit, et comme on sait *le crime veille.* Il ne se tramoit donc rien contre nos jours, et il fut en conséquence décidé que l'armoire seroit incontinent réintégrée dans le lieu qu'elle avoit si long-temps occupé. Quoique relevée avec précaution, chaque tenon crioit dans sa mortaise, et l'on voyoit la poussière s'échapper partout du bois vermoulu. Mais une fois le meuble rajusté sur ses pieds, on n'auroit pas cru qu'il lui fût rien arrivé. Ce matin il pleuvoit, la pluie étoit de la neige sur les hauteurs, et toute espérance de remplir notre objet s'étant évanouie, nous résolumes de partir. Pendant ces délibérations notre hôte entra tout-à-coup ses clés à la main; nous le vîmes s'approcher de l'armoire fatale, — il va l'ouvrir, — lui tombera-t-elle sur la tête? — nous en tremblions. Elle s'ouvrit pourtant sans accident quoiqu'avec peine; mais quel fut son étonnement! pas un seul article à sa place! tout renversé! qu'elle main avoit osé.....! — Un sombre regard fut dirigé sur nous; puis de compter et recompter et d'examiner à plusieurs reprises; il ne

manquoit rien dans son armoire, toutes ses guenilles s'y trouvoient. Plus surpris que jamais, il tourne de nouveau ses regards sur nous; car enfin on avoit fouillé son armoire, et qui d'autre que nous,—et pourquoi? et comment? — Le problème étoit impossible à résoudre, inutile de plus puisqu'il ne lui manquoit rien. Ainsi, après avoir soldé notre compte et souhaité le bonjour à notre hôte, nous partimes avec notre secret, mais laissant derrière nous, peut-être, une réputation un peu équivoque.

En traversant Vicenza sans nous y arrêter, nous avons entrevu seulement les beaux palais, ouvrages de Palladio, et tout à côté les demeures de la plus abjecte pauvreté, Des statues de marbre et d'innombrables mendians, des fainéans de soldats couchés au soleil, et de longues files de malheureux veaux suspendus la tête en bas aux chevaux qui les portoient au marché, dans les horreurs d'un long et cruel supplice. Les routes sont partout ici excellentes, le pays qui n'est point beau est du moins très-fertile. Partout les pampres chargés de raisins au point de paroître tout noirs, pendent en festons d'un mûrier à l'autre, et dans la saison, le maïs et le blé croissent entre les rangs de ces arbres. Le peu de prairies qui se sont offertes à nos yeux étoient arrosées avec beaucoup de soin par le moyen des nombreux ruisseaux qui descendent des Alpes.

Le lit des rivières de la Lombardie, continuellement exhaussé ainsi qu'encaissé par les pierres qu'elles charrient, finit par se trouver si fort au-dessus du niveau

des terres, que l'on pourroit dire de ces rivières qu'elles coulent sur la crête d'une muraille. Cet état n'est pas seulement dangereux, mais il contrarie les fins de la nature ; car les rivières encaissées sont forcées de porter à la mer le limon que, dans leurs inondations, elles auroient déposé sur les terres basses, de manière à élever peu à peu leur niveau au-dessus de celui de l'eau et à les mettre à couvert d'inondations futures. Il est encore à remarquer que c'est de la terre fertile et non des pierres que ces inondations répandent, car celles-ci sont déposées sur les rives du torrent qui les charie, tandis que les parties terreuses sont portées au loin et sur toute l'étendue de la terre inondée. Le bassin du Pô (la Lombardie) ainsi que celui du bas Rhin (la Hollande) ont malheureusement été habités trop tôt et avant que la nature eût achevé son ouvrage ; de manière que ces eaux limoneuses qui auroient élevé et assaini le pays, forcées par leurs digues de porter les corps étrangers qu'elles charient directement à la mer, y ont formé et forment encore des bas-fonds d'abord, et enfin des marais infects. Au cinquième siècle de Rome la plus grande partie de la Lombardie étoit, nous dit Polybe, une forêt marécageuse qui nourrissoit un nombre prodigieux de cochons, ou si l'on veut de sangliers ; il seroit à désirer qu'elle eût plus long-temps demeuré dans cet état.

Les moutons de ce côté des Alpes ont plusieurs points de ressemblance avec ceux de l'antiquité ; le nez arqué, les oreilles pendantes et hauts sur jambes, tels enfin

qu'on les voit représentés dans quelque bas-reliefs. Le manteau des bergers rejeté sur l'épaule gauche a aussi quelque chose d'antique.

On rencontre les notables du pays (les *Messieurs* et les *Dames*) en cabriolets dorés, usés, jamais lavés, et que tire un malheureux cheval de l'apocalypse, attelé de cordes qui lui déchirent les flancs, et que l'on roue de coups de fouet. C'est le petit laquais monté derrière, mal vêtu, les jambes nues et toutes rouges de marc de raisin, qui les administre par dessus la tête de son maître et de sa maîtresse, en poussant des cris de charretier. Nonobstant ce portrait, on voit ici une assez belle race de chevaux de trait, noirs, à tous crins, à l'encolure forte et au trot élevé : véritables descendans du cheval antique qui ne ressembloit guère à celui d'Arabie. Ces pesans chars à l'antique que j'ai déjà décrits sont maintenant en pleine activité, portant un seul tonneau plein de raisin et pourtant attelés de trois fortes paires de bœufs, quelquefois de quatre, tant le char lui-même et son attirail de chaînes sont pesans. On voit rarement un tel luxe de moyens déployés pour si peu de chose, Ces bœufs sont d'un beau gris cendré, la pointe de leurs immenses cornes est ornée d'une boucle d'acier poli, et, ce que l'on croira difficilement, pour garantir les flancs des mouvemens de la queue qui pourroit les salir, on l'assujettit de côté avec des rubans et même avec des guirlandes de fleurs artificielles.

Les saules et les peupliers, dont les branches en coupe réglée fournissent tout le bois de chauffage,

contribuent pour leur bonne part à la laideur du paysage. Nous ne vîmes sur la route qu'un seul établissement d'agriculture considérable situé quelques lieues au-delà de Vicenza, et les maisons des paysans, ainsi que leur apparence personnelle, n'indiquoient pas l'aisance.

(*La suite au prochain cahier*).

ROMANS.

BLAETTER AUS DEM TAGEBUCHE, etc. Fragmens du Journal d'un pauvre vicaire du Wiltshire; par Heinrich ZSCHOKKE; tiré du Vol. XV de ses Œuvres complètes. *Aarau*, chez Remigius Sauerländer. 1825.

(*Second et dernier extrait*).

LE 31 *décembre*. Me voici au dernier jour de l'année, et je rends grâces au ciel, car, à l'exception du mois qui vient de s'écouler, elle a été heureuse et paisible pour nous.

Celui qui sait se passer de ce qu'il n'a pas est riche, et une bonne conscience vaut mieux que l'estime du monde. Je comprends mieux l'Evangile du Christ depuis que je le lis à l'école de l'adversité. Les savans d'Oxford et de Cambridge nous expliqueroient la lettre de l'Ecriture, mais non pas l'esprit. La nature est le meilleur interprète de l'Evangile.

Je m'applaudis d'avoir depuis quelques années pris l'habitude d'écrire mon journal, et je conseillerois à tout le monde d'en faire autant. C'est une bonne manière

d'apprendre à se connoître soi-même. Lorsqu'on sait se rendre ainsi journellement compte de ses pensées et ses actions, on peut ensuite se considérer sous toutes les faces. L'homme n'est pas deux heures de suite parfaitement semblable à lui-même. Celui qui dit je me connois moi-même n'a raison qu'en tant qu'il parle du moment présent. Peu de gens savent dire ce qu'ils étoient la veille et moins encore ce qu'ils seront le lendemain.

Un journal est encore bon en ceci, qu'il apprend à se confier en la Providence de Dieu. L'histoire du monde entier n'en apprend pas tant là dessus que le récit vrai et détaillé des pensées, des projets et des sentimens d'un seul homme pendant un an.

J'ai éprouvé cette année la vérité de cette sentence populaire: «un malheur arrive rarement seul;» mais lorsque l'infortune est à son comble, le bonheur ne se fait pas attendre. Ainsi à présent que me voilà remis du premier choc, je suis mieux disposé, lors même que tout va le plus mal possible, car j'espère en l'avenir. Et au contraire lorsque tout va au gré de mes désirs, je tremble que cela ne puisse durer.....................................

....

Le 1.er jour de l'an 1765, à 8 h. du matin. Une aventure bien extraordinaire a signalé pour nous le commencement de cette année. Voici ce qui vient de nous arriver.

Ce matin à six heures, tandis que j'étois encore au lit, rêvant comme de coutume au sermon que j'allois prononcer, j'ai entendu frapper à la porte de la maison. Polly qui étoit déjà à la cuisine s'est hâtée d'ouvrir.

Un homme qu'elle n'a pas pu bien distinguer, car le jour paroissoit à peine, est entré et a déposé une grande boîte sur la table en disant que Mr. un tel (Polly n'a pas entendu le nom) envoyoit cette boîte à Mr. le Vicaire en le priant d'avoir soin du contenu. La-dessus, il s'est éloigné sans autre explication. Polly est venue bien vîte frapper à ma porte. Elle a répondu à mes questions qu'elle venoit me souhaiter la bonne année, puis elle a ajouté en riant: «Une autre fois tu croiras aux songes

de Polly; car voici le bonnet d'évêque.»—Elle m'a raconté ensuite l'arrivée de la boîte. Tandis qu'elle alloit allumer une lampe et réveiller Jenny, je me suis habillé à la hâte, et je dois avouer que je brûlois de curiosité, car rien ne me paroissoit plus extraordinaire que ce cadeau d'étrennes. Je cherchois dans mon esprit à deviner celui qui me l'envoyoit. Je pensois au fermier Hurst dont je paroissois avoir gagné les bonnes grâces, et j'admirois déjà la délicatesse de son procédé en m'envoyant son offrande avant jour."

Lorsque je suis entré dans la chambre commune, j'ai vu mes deux filles auprès de la table sur laquelle étoit posée la grande boîte soigneusement ficelée. Elle portoit une adresse à mon nom, et dans le couvercle étoient pratiquées deux petites ouvertures rondes.

Aidé par Jenny, j'ai ouvert la boîte avec toutes les précautions qu'on me recommandoit. Un mouchoir blanc couvroit le tout. En le soulevant j'ai vu... notre étonnement ne peut se décrire, et nous nous sommes écriés tous trois à la fois.« Ah mon Dieu!—C'étoit un bel enfant endormi, âgé d'environ six semaines. Il étoit vêtu du plus beau linge. Sa petite tête couverte d'un bonnet de dentelles orné de rubans roses, reposoit sur un oreiller de satin blanc.

Nous sommes demeurés quelques instans muets de surprise, enfin Polly s'est mise à rire.« Que ferons-nous de cela?» a-t-elle dit.«Ce n'est pas un bonnet d'évêque.» Jenny toute émue a passé timidement le bout de ses doigts sur la joue de l'enfant, en disant avec attendrissement. «Pauvre enfant, n'as-tu point de mère, ou celle que tu as t'abandonneroit-elle? Grand Dieu! comment peut-on abandonner ainsi un innocent petit enfant! Regarde mon père, regarde Polly comme il dort tranquillement. On diroit qu'il se sent reposer entre les bras de Dieu. Dors, pauvre petit ange! dors en paix! nous aurons soin de toi. On a bien choisi ton asyle, et je serai ta mère.» Tandis qu'elle parloit ainsi, deux grosses larmes rouloient le long de ses joues. Alors j'ai pressé sur mon cœur cette

tendre et pieuse enfant. « Sois sa mère, » lui ai-je dit. Dieu veut sans doute éprouver notre foi, ou plutôt il la connoît déjà, puisqu'il nous envoie cet enfant. »

Il continue à dormir profondément, tandis que nous nous épuisons en conjectures pour découvrir quels sont les parens de cet enfant. Nous devons sans doute les connoître puisqu'ils s'adressent à nous. Nous avons questionné Polly sur le porteur de la boîte, mais elle n'a rien su dire de plus que ce qu'elle avoit d'abord raconté. Je suis très-contrarié qu'elle ait oublié le nom que cet homme lui a dit. Mes filles s'occupent à pourvoir à la nourriture de leur petit protégé, et moi je repasse le sermon que je vais prononcer sur les voies de la Providence. Il me semble que cet événement est d'un heureux présage pour l'année qui commence et que cet enfant sera notre ange tutélaire. Je ne puis exprimer quelle douce satisfaction pénètre mon ame.

Le soir du même jour. Je suis revenu à la maison très-fatigué de mes travaux de la matinée, mais la vue de mes filles occupées des soins de leur petit nourrisson m'a bientôt délassé. Je ne pouvois assez regarder l'enfant dans les bras de Jenny. Polly a bien vite étalé devant moi la belle layette qu'elle avoit tirée de la boîte, puis elle m'a remis un paquet d'argent qu'elles ont trouvé caché au pied de l'enfant lorsqu'il s'est éveillé.

Impatient d'apprendre quelque chose sur l'origine de mon petit hôte, je me suis hâté de décacheter le paquet. Il contenoit un rouleau de vingt guinées et un billet dont voici le contenu:

« Connoissant votre charité chrétienne, des parens malheureux vous confient leur unique enfant. Ils sauront vous prouver leur reconnoissance lorsqu'ils ne seront plus forcés de vous demeurer inconnus. Ce cher enfant a été baptisé sous le nom d'Alfred. Le paiement du premier quartier de sa pension est ci-joint. Vous recevrez régulièrement la même somme tous les trois mois. »

A la lecture de ce billet, Polly a fait des sauts de joie et s'est écriée. « Cela vaut bien le bonnet d'évêque. Bon

Dieu ! comme nous voilà riches tout d'un coup ! A présent nous pouvons nous moquer de la cure de Crekelade. »

Nous avons lu et relu cette lettre ; nous ne pouvions en croire nos yeux à la vue de tant d'or. Nous voilà entièrement rassurés sur notre avenir. Les voies de la Providence sont merveilleuses.

Le 2 *janv*. La fortune m'accable de ses dons. J'ai reçu ce matin une lettre de Mr. Fleetman accompagnée d'un paquet de 12 liv. st. qu'il m'envoie en remboursement des 12 shell. que je lui ai prêtés. C'est vraiment beaucoup trop. Il faut qu'il soit dans une brillante position. Je ne sais comment lui faire parvenir mes remercîmens, car il ne me dit point quel est son séjour actuel. Fasse le ciel que mes nouvelles richesses ne me donnent pas de l'orgueil. A présent je commence à espérer que je pourrai payer Withiel avec le temps.

Je ne conçois pas ce qu'il y a d'extraordinaire entre mes filles et Fleetman. Lorsque je leur ai dit que j'en avois des nouvelles, Jenny est devenue toute rouge et Polly a mis en riant ses deux mains sur le visage de sa sœur, ce dont Jenny s'est fâchée presque tout de bon.

J'osois à peine lire à haute voix la lettre de Fleetman, car ce jeune homme est un flatteur. Il me donne des éloges que je ne mérite pas. Il me voit en beau ainsi que Jenny. Celle-ci étoit toute confuse d'entendre comme il parle d'elle. Voici ce qu'il nous dit :

« Je n'oublierai de ma vie combien j'ai été heureux auprès de vous. Je croyois, en sortant de votre demeure, quitter la maison paternelle. Il me semble vous voir encore dans votre noble indigence, votre simplicité chrétienne, et la gentille Polly, si gaie, si caressante. Et Jenny ! Ah comment la louer dignement ! Comment parler d'un ange dont la seule approche purifie les mortels ! J'ai toujours présent à la pensée le moment où elle m'a donné les douze shellings en m'adressant des paroles de consolation. »

Il termine sa lettre en disant qu'il espère venir bientôt

nous voir à Crekelade. Je serois bien aise de pouvoir le remercier. Ce jeune homme m'a peut-être envoyé tout son avoir, parce que je lui ai prêté une fois la moitié du mien, car je croirois que son cœur vaut mieux que sa tête.

Le petit Alfred paroît se trouver très-bien au milieu de nous. Polly a déjà réussi à le faire rire tandis que sa sœur le portoit entre ses bras. Elles s'entendent mieux à soigner un enfant que je ne l'aurois cru d'avance. Nous lui avons acheté un joli berceau qui est placé près du lit de Jenny, ensorte qu'elle le surveille jour et nuit.

Le 3 *janv.* Monsieur le vicaire Blebing et sa jeune épouse sont arrivés aujourd'hui à l'auberge de Crekelade et m'ont aussitôt fait demander d'aller les voir. J'ai trouvé en Mr. Bleching un homme agréable et poli. Il a commencé par me dire que c'étoit lui qui devoit me succéder dans la cure de Crekelade et qu'il désiroit, si cela ne me dérangeoit pas, entrer tout de suite en fonctions, mais que je pourrois continuer à habiter la cure jusqu'aux fêtes de Pâques, et qu'il occuperoit pendant ce temps-là un appartement préparé pour lui chez l'alderman Fieldson.

Je lui ai répondu que j'étois très-disposé à lui remettre sur-le-champ la direction des affaires de ma paroisse, mais que cependant je désirois prendre congé de mes paroissiens en leur faisant mes adieux dans la chaire où je leur ai depuis si long-temps annoncé la parole du Seigneur.

Il m'a prévenu qu'il se rendroit dans l'après-diner à la cure pour vérifier l'état actuel de la maison. Il est en effet venu comme il l'avoit annoncé. Sa femme et l'alderman Fieldson l'accompagnoient. Cette jeune dame a l'air assez fier: elle ne trouvoit rien à son gré dans la maison, et à peine a-t-elle honoré mes filles d'un regard. Lorsqu'elle a vu le petit Alfred dans son berceau elle a demandé à Jenny d'un air mystérieux: «êtes-vous déjà mariée?» La bonne Jenny a rougi jusqu'au blanc des yeux à cette question. Elle a fait un signe de tête

négatif en murmurant tout bas sa réponse. Je suis alors venu au secours de la pauvre enfant et j'ai raconté notre singulière aventure. Mad. Bleching a écouté mon récit avec beaucoup de curiosité, puis elle a pincé les lèvres et m'a tourné le dos. J'ai trouvé cette manière de faire très-malhonnête, mais je n'ai rien dit. Nous avons été bien aises de les voir partir.

Le 5 *janv*. Mr. Withiel est un bien honnête homme à en juger d'après la lettre que j'ai reçue de lui. Il me plaint de me trouver engagé dans une si mauvaise affaire, et me demande de ne point m'inquiéter de ce paiement que je puis différer de dix ans, ou même me dispenser tout-à-fait d'acquitter, si je me vois dans l'impossibilité de le faire. Il paroît assez bien informé de ce qui nous concerne et me témoigne beaucoup de considération. Je tâcherai de lui prouver que je la mérite. J'ai l'intention d'aller incessamment à Townbridge pour remettre à Mr. Withiel les 12 liv. sterl. de Fleetman en acompte de ma dette.

Lors même que Jenny m'assure que l'enfant ne l'empêche point de dormir et qu'il ne se réveille qu'une fois dans la nuit pour demander à boire, je crains qu'elle ne se fatigue trop. Elle n'est pas à beaucoup près si active qu'auparavant, quoiqu'elle ait l'air bien plus satisfaite. Quelquefois, lorsqu'elle est établie à travailler à l'aiguille, elle demeure immobile et comme absorbée dans ses réflexions ; puis si on lui adresse la parole, elle tressaille et se fait répéter ce qu'on lui a dit. Cela vient sans doute de ce que son sommeil est interrompu pendant la nuit, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir.

Je n'aurois jamais cru qu'elle fut si vaine des éloges qu'elle reçoit. Ceux de Fleetman ne lui ont pas déplu, car elle m'a demandé sa lettre pour la relire. Mais elle ne me l'a point rendue et la garde dans sa corbeille d'ouvrage. Voyez-vous quel amour-propre !

Le 8 *janvier*. Mon sermon d'adieu a fait couler bien des larmes dans mon auditoire, et je vois à présent que j'étois aimé de mes paroissiens. On m'a dit beaucoup de

choses obligeantes et on m'a fait des présens de tous côtés, ensorte que ma table n'a jamais été si bien fournie. Nous nageons dans l'abondance et nous avons même la satisfaction de pouvoir régaler à notre tour quelques pauvres familles du village.

J'ai été moi-même fort ému en prononçant mon dernier sermon. C'est une privation très-pénible pour moi que d'abandonner tous les devoirs, toutes les occupations qui m'avoient intéressés depuis l'époque de mon mariage. Me voilà rejeté de la vigne du Seigneur comme un serviteur inutile, et cependant j'y ai travaillé avec zèle. J'ai constamment enseigné, exhorté, consolé et prié. Je ne me suis jamais éloigné du lit du malade. J'ai visité le pauvre. J'ai fortifié le mourant pendant le dernier combat. J'ai été à la recherche du pécheur égaré, et quelquefois je l'ai ramené au chemin de vie. Mais que la volonté de Dieu soit faite. Les larmes qui mouillent ces feuilles ne sont pas des larmes de mécontentement. Je ne demande point à Dieu les richesses ou l'élévation. Mais, Seigneur, Seigneur! ne rejette pas ton serviteur tandis qu'il peut encore travailler pour toi!

Le 13 *janvier*. Mon voyage à Townbridge a réussi au-delà de toutes mes espérances. J'arrivai le premier jour tard et fatigué dans cette ville, et j'eus peine à me réveiller le lendemain. Après m'être habillé de mon mieux, et vraiment j'étois presque aussi bien mis que le jour de ma noce car Jenny y avoit pourvu, je quittai l'auberge pour m'acheminer chez Mr. Withiel qui habite une grande et belle maison.

Lorsque je me fus nommé à lui il me fit entrer dans son cabinet de travail. Je lui témoignai alors ma reconnoissance de la générosité de ses procédés envers moi, je lui racontai mes malheurs et je finis par lui présenter le 12 liv. ster. que j'avois apportées.

Quand j'ai eu fini de parler il m'a regardé en souriant et avec une sorte d'émotion qui sembloit lui couper la parole, ensuite il m'a pris la main et me l'a secouée en disant: « Je vous connois déjà Mr. le Vicaire, et je sais

que vous êtes un homme d'honneur. Reprenez vos 12 liv. ster. je me reprocherois de m'emparer de ce qui vous a été donné comme un témoignage de reconnoissance. J'aime mieux vous demander de m'accorder votre amitié. » Ensuite il se leva et prit un papier qu'il me montra en disant : — « Voici votre cautionnement signé de votre main ; eh bien je vous le rends pour vous et vos enfans. » Puis il a déchiré le papier en deux et me l'a remis entre les mains.

Je ne savois que dire, tant j'étois surpris, mais il vit bien ma joie et ma reconnoissance, car il me dit : — « Chut ! chut ! pas un mot de plus je vous le demande en grâce. C'est la meilleure manière de me remercier. »

Je ne connois personne d'aussi bon et d'aussi généreux que ce Mr. Withiel, il m'a questionné sur tout ce qui nous concerne. Il m'a présenté à sa femme et à son fils, enfin il n'a pas voulu que je retournasse coucher à l'auberge et m'a fait donner une chambre dans sa maison. J'étois logé comme un prince, les meubles de ma chambre étoient si beaux que je n'osois presque pas m'en servir.

Le lendemain Mr. Withiel m'a fait reconduire à Crekelade dans sa belle voiture. Mes enfans ont pleuré de joie lorsque je leur ai montré l'acte de mon cautionnement déchiré en deux « Cette feuille légère », leur ai-je dit, « étoit le fardeau le plus pesant de mon existence, et maintenant la voilà détruite. Priez pour notre bienfaiteur ! »

Le 16 *janvier*. La journée d'hier a été la plus belle de ma vie.

J'étois dans la matinée établi avec mes filles dans la chambre commune. Je berçois Alfred. Polly lisoit, Jenny travailloit à l'aiguille assise auprès de la fenêtre. Tout-à-coup elle se lève, puis se rassied en pâlissant. Nous en fumes effrayés et nous lui demandames ce qui lui arrivoit. Elle s'efforça de sourire en disant : — « Le voici ! » — Dans ce moment la porte s'ouvrit et nous voyons entrer Fleetman en costume de voyage élégant.

Je lui souhaitai cordialement la bien-venue en lui témoignant ma satisfaction de le voir revenir au milieu de nous et dans un costume qui annonçoit plus d'aisance que la première fois. Il me serra entre ses bras, il baisa Polly et salua Jenny qui n'étoit point encore revenue de son trouble. Sa pâleur le frappa et il demanda avec inquiétude des nouvelles de sa santé. Là dessus, Polly lui a expliqué la cause de cette pâleur. Alors il a pris la main de Jenny et la baisée comme pour lui demander pardon de l'avoir effrayée. Il eut bientôt réussi à réparer le mal qu'il avoit fait car la pauvre enfant rougit alors comme une belle rose.

Je voulois bien vite lui faire préparer à diner, mais il refuse en disant qu'il devoit aller rejoindre ses compagnons de voyage demeurés à l'auberge. Cependant sur la demande de Jenny, il s'assit pour prendre quelques rafraîchissemens. En l'entendant parler de ses compagnons de voyage, je crus qu'il s'agissoit de quelques acteurs de sa troupe, et je lui demandai s'il comptoit donner une représentation à Crekelade. Il sourit à ma question et répondit : « Nous vous jouerons une comédie gratis. » Polly étoit déjà toute joyeuse, car il y avoit long-temps qu'elle désiroit voir une comédie, et elle demanda à Fleetman s'il avoit beaucoup de comédiens avec lui. « Je n'ai, », dit-il, « qu'un monsieur et une dame, mais ce sont de bons acteurs. »

Jenny écoutoit tout cela d'un air très-sérieux, enfin elle dit en s'adressant à lui ; « et vous Monsieur Fleetman, jouerez-vous aussi un rôle ? » Elle prononça ces mots presqu'à voix basse, mais cependant elle avoit un accent sérieux et pénétrant que je ne lui ai entendu prendre que rarement et lorsqu'il s'agissoit de choses très-importantes.

Fleetman parut frappé de son ton solennel. Il la regarda à son tour d'un air expressif ; il hésita un instant et dit enfin en se rapprochant d'elle : « Vous seule en déciderez ! »

Jenny baissa les yeux. Il continua à parler ; elle

répondit à son tour. — Enfin il s'établit entr'eux une conversation, que nous écoutions Polly et moi sans y rien comprendre. Cependant ils sembloient s'entendre fort bien, et ce qui m'étonnoit surtout, c'étoit de voir que Fleetman paroissoit mettre une grande importance à des paroles très-insignifiantes que lui disoit Jenny. Enfin Fleetman joignit les mains avec ferveur, et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes, il dit : « Je serai donc malheureux ! »

Alors Polly ne put se taire plus long-temps. Elle nous regarda les uns après les autres avec un air de curiosité comique et s'écria enfin : « Je crois vraiment que vous jouez déjà la première scène de votre comédie. » Il reprit vivement, « ah je voudrois que cela fût en effet ! »

Je voulus mettre fin à cette scène, et je remplis nos verres pour boire à la santé de notre hôte. Fleetman en prenant son verre adressa quelques mots à Jenny. Celle-ci mit la main sur son cœur, baissa les yeux, et porta le verre à ses lèvres. Fleetman prit tout-à-coup un air plus gai. Il s'approcha du berceau et regarda l'enfant avec attention. Lorsque Polly et moi nous lui racontames son histoire, il nous dit en souriant : « Vous ne m'avez donc pas reconnu lorsque je vous ai apporté ce cadeau d'étrennes. »

« Comment ! » nous écriames-nous tous trois à la fois, « c'étoit vous ? »

Il nous fit alors à-peu-près le récit suivant. « Je ne me nomme point Fleetman, je suis le baronet Cécil Fayrford. Nous sommes demeurés, ma sœur et moi, orphelins de très-bonne heure et dans la dépendance d'un oncle qui nous retenoit injustement l'héritage de notre père. Nous vivions dans la gêne avec la fortune très-modique que notre mère nous avoit laissée en mourant. Ma sœur souffroit encore plus que moi de la tyrannie de notre oncle parce qu'il étoit son tuteur. Il lui destinoit comme époux le fils d'un de ses amis, tandis qu'en secret ma sœur s'étoit engagée au jeune lord Sandom dont le père s'opposoit aussi à ce mariage. Cependant ils surent tous deux

tromper

tromper la surveillance de leurs parens et ils s'unirent secrètement. Quelque temps après son mariage, ma sœur s'éloigna de la maison de mon oncle sous le prétexte que les bains de mer étoient nécessaires à sa santé et en s'appuyant de mes conseils pour l'autoriser à cette démarche. Elle mit au monde le petit Alfred, et il fallut lui trouver un asyle secret. J'entendis par hasard raconter un trait de bonté touchante du pauvre vicaire de Crekelade, et je me rendis chez vous pour m'assurer par moi-même la vérité. La manière dont vous vous conduisites envers moi m'eut bientôt décidé.»

«Depuis que je vous ai fait cette première visite j'ai gagné contre mon oncle un procès qui m'a fait rentrer, ainsi que ma sœur, dans la possession de notre fortune. Pendant ce temps-là, mon oncle de son côté m'accusoit devant les tribunaux d'avoir favorisé l'évasion de ma sœur; mais le père de lord Sandom étant mort tout-à-coup, le mariage a pu être avoué publiquement, et le procès intenté par mon oncle n'a pas eu de suite. Il n'y a plus maintenant de raisons pour que l'enfant demeure caché, et ses parens sont venus avec moi pour reprendre possession de leur fils.»— Il a fini par nous dire qu'il pouvoit disposer d'une cure actuellement vacante dont le revenu est de 200 liv. st.; et qu'il s'estimeroit heureux que je voulusse bien accepter cette place.

Dieu sait la joie que je ressentis à ces paroles. Mes yeux s'obscurcirent de larmes et je tendis les bras à ce jeune homme qui me sembloit envoyé du ciel. Polly l'embrassa après moi, et Jenny lui baisa affectueusement la main.

Cependant il s'arracha à nos témoignages de reconnoissance avec une émotion visible et sortit précipitamment.

Ce fut alors que mes filles m'embrassèrent avec transport et que nous versames tous trois des larmes de joie. Le Baronet rentra bientôt accompagné de son beau-frère et de sa sœur. Celle-ci, avant même de songer à nous saluer, courut au berceau de son enfant auprès duquel elle se mit à genoux, puis elle baisa son fils en pleurant,

Lorsque son émotion fut un peu calmée, elle nous demanda pardon d'en avoir agi ainsi et s'adressa dans les termes les plus touchans, d'abord à moi et ensuite à Polly. Celle-ci n'accepta point ces tendres remercîmens et montrant Jenny qui s'étoit retirée à l'écart, elle dit: « C'est ma sœur qui lui a servi de mère.»

Alors lady Sandom s'approcha d'elle, la regarda avec intérêt et admiration et l'embrassa tendrement; puis elle jeta un coup-d'œil à son frère en souriant.

La bonne Jenny osoit à peine lever les yeux. « Je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous, » dit lady Sandom; « mais si vous vouliez devenir ma sœur, je ne craindrois plus de vous avoir des obligations. Voilà mon frère;» ajouta-t-elle, « voulez-vous qu'il soit le lien qui nous rapprochera? »

Jenny rougit et dit. « Il est le bienfaiteur de mon père.» — « Hé bien! » reprit lady Sandom, « ne ferez-vous rien pour lui? Si vous saviez comme il vous aime! »

Le Baronet prit la main de Jenny et la baisa en disant. « Voulez-vous me rendre malheureux? Je le serai si vous me retirez cette main. » Jenny toute troublée ne retira point sa main. Alors le Baronet la conduisit vers moi et me demanda si je l'acceptois comme fils.

« Jenny, » dis-je à ma fille. « Ne te semble-t-il pas que nous faisons un songe? L'aimerois-tu comme époux? Réponds toi-même. »

Elle regarda le Baronet, qui sembloit en attendre sa décision avec anxiété, et prenant ses deux mains qu'elle pressa sur son cœur, elle leva les yeux au ciel et dit. « Dieu en a décidé! »

Je bénis mes enfans. Nous étions trop émus pour pouvoir parler.

Tout-à-coup Polly, pleurant et riant à la fois, vint se jeter à mon cou, et s'écria: « Voilà mon rêve accompli: C'est là le bonnet d'évêque. »

Dans cet instant le petit Alfred se réveilla. Non! je n'essayerai point de raconter cette journée; mon cœur est trop plein, et je ne trouve pas de paroles pour exprimer tout ce que je sens.

CORRESPONDANCE.

15 *Avril* 1827.

MONSIEUR,

VOUS avez bien voulu donner une place dans le dernier N.° de votre Journal à l'exposition de quelques faits concernant l'histoire naturelle des abeilles, recueillis et rédigés par un ami. Il m'avoit remis son écrit que j'avois pleinement approuvé, et profitant du consentement qu'il m'en avoit donné, je vous l'ai transmis pour votre Journal. Mais en relisant ce morceau, et me transportant dans l'esprit d'un lecteur quelconque, il m'a paru que ce lecteur, étonné de l'étrangeté de quelques uns des faits rapportés, et mis en défiance peut-être par la manière pittoresque dont le rédacteur les expose, pourroit douter de leur réalité.

Je crois donc devoir vous déclarer, en vous priant de transmettre cette déclaration à vos lecteurs, que le rédacteur de l'article a rendu très-fidèlement ce qu'il avoit entendu de ma bouche, et que je réponds de la vérité de tous les faits qu'il rapporte aussi complétement que de celle de tous les autres faits que j'ai rapportés moi-même dans mes écrits sur les abeilles.

Tout à vous, F. HUBER-LULLIN.

ERRATA pour le Cahier précédent.

Page 244, ligne 7, après sa mort *lisez* avant sa mort.

TABLE
DES ARTICLES
DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.

LITTÉRATURE.

PHILOSPHIE.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Fin de la Table des Articles contenus dans le trente-quatrième volume de la partie intitulée : LITTÉRATURE.



